

WARHAMMER
40,000



UN ROMAN ULTRAMARINES

CHAMP DE MORT

GRAHAM MCNEILL

WARHAMMER
40,000



UN ROMAN ULTRAMARINES

CHAMP DE MORT

GRAHAM MCNEILL

OceanofPDF.com

UN ROMAN WARHAMMER 40,000

CHAMP DE MORT

Graham McNeill



BLACK LIBRARY

OceanofPDF.com

WARHAMMER 40,000

NOUS SOMMES AU 41^{ÈME} MILLÉNAIRE. DEPUIS PLUS DE CENT SIÈCLES L'EMPEREUR SE TIENT IMMOBILE SUR LE TRÔNE D'OR DE TERRA. IL EST LE MAÎTRE DE L'HUMANITÉ PAR LA VOLONTÉ DES DIEUX, ET LE SOUVERAIN D'UN MILLIER DE MONDES GRÂCE À LA PUISSANCE DE SES INNOMBRABLES ARMÉES. IL N'EST QU'UNE CARCASSE POURRISSANTE SE TORDANT SOUS LES INFLUX D'UNE ÉNERGIE INVISIBLE, RELIQUE DU MOYEN ÂGE TECHNOLOGIQUE. IL EST LE SEIGNEUR CHAROIGNARD DE L'IMPERIUM, AU NOM DUQUEL UN MILLIER D'ÂMES SONT SACRIFIÉES CHAQUE JOUR AFIN QUE JAMAIS IL NE MEURE VRAIMENT.

NI VRAIMENT MORT, NI TOUT À FAIT VIVANT, L'EMPEREUR MAINTIENT SA VEILLE ÉTERNELLE. SES PUISSANTES FLOTTES DE VAISSEAUX DE GUERRE TRAVERSENT LE MIASME DU WARP, LA SEULE ROUTE PERMETTANT DE RELIER LES ÉTOILES LOINTAINES. LEURS TRAJECTOIRES SONT DICTÉES PAR L'ASTRONOMICAN, DONT LES VISIONS SONT LES MANIFESTATIONS PSYCHIQUES DE LA VOLONTÉ DE L'EMPEREUR. D'IMMENSES ARMÉES LIVRENT BATAILLE EN SON NOM, SUR PLUS DE MONDES QUE L'ON NE PEUT EN COMPTER. LES PLUS GRANDS DE SES GUERRIERS SONT CEUX DE L'ADEPTUS ASTARTES, LES SPACE-MARINES, DE SUPER SOLDATS GÉNÉTIQUEMENT MODIFIÉS. LEURS FRÈRES D'ARMES SONT LÉGION : LA GARDE IMPÉRIALE ET LES INNOMBRABLES RANGS DES FORCES DE DÉFENSE PLANÉTAIRE, L'INQUISITION TOUJOURS VIGILANTE ET LES TECHNOPRÊTRES DE L'ADEPTUS MECHANICUS POUR N'EN NOMMER QUE QUELQUES UNS. POURTANT, MALGRÉ LEURS MULTITUDES, ILS SONT À PEINE ASSEZ NOMBREUX POUR CONTENIR LA MENACE PERPÉTUELLE QUE REPRÉSENTENT XENOS, HÉRÉTIQUES, MUTANTS - ET BIEN PIRE ENCORE.

ÊTRE UN HOMME EN CES TEMPS TROUBLÉS, C'EST ÊTRE UN INDIVIDU ISOLÉ PARMI DES MILLIARDS D'AUTRES. C'EST VIVRE SOUS LE JOUG DU RÉGIME LE PLUS CRUEL ET LE PLUS SANGUINAIRE QUI SOIT. VOICI LES

CHRONIQUES DE CETTE ÉPOQUE. OUBLIEZ LE POUVOIR DE LA
TECHNOLOGIE ET DE LA SCIENCE, CAR TANT À ÉTÉ OUBLIÉ POUR NE
JAMAIS ÊTRE RÉAPPRIT. OUBLIEZ LES PROMESSES DU PROGRÈS ET DE LA
RAISON, CAR DANS LES TRISTES TÉNÈBRES DE CE LOINTAIN FUTUR, IL N'Y
A QUE LA GUERRE. IL N'Y A PAS DE PAIX AU ROYAUME DES ÉTOILES,
SEULEMENT UNE ÉTERNITÉ DE CARNAGE ET DE MASSACRE, ET LE RIRE
MOQUEUR DES DIEUX ASSOIFFÉS DE SANG.

OceanofPDF.com

« Les régiments ayant servi sur une période de plus de dix ans sont généralement mutés des zones de guerre qui les ont vus exceller, pour être réaffectés dans les armées de conquête. Il ne s'agit pas seulement là des meilleures troupes, mais aussi des plus expérimentées, ayant vaillamment livré bataille pour l'Empereur pendant au moins une décennie entière. En récompense, ils sont autorisés à prendre part à la conquête d'un nouveau monde. S'ils relèvent ce nouveau défi avec succès, leur régiment reçoit le plus haut rang honorifique que l'Imperium puisse accorder : l'éternelle gratitude de l'Empereur, ainsi que le droit de coloniser et administrer une nouvelle planète. On trouve dans tout l'Imperium des mondes qui furent originellement peuplés de cette manière, dont la population se compose de fiers descendants des gardes impériaux des régiments victorieux ».

— *Tactica Imperium – notes du commandant à propos du service prolongé.*

OceanofPDF.com



*Il arrive que les fantômes du passé
ne vous laissent jamais en paix...*

Le bar était bondé et les effluves d'animosité qui suintaient de son atmosphère enfumée parcouraient le corps d'Hanno Merbal avec la fureur d'un torrent. Il sentait la haine qu'inspirait sa fonction dans la moindre syllabe qu'il entendait murmurer, le moindre coup d'œil furtif et le moindre regard hostile lancé à la dérobée. Il souleva le verre posé devant lui et avala cul sec la dose d'eau-de-vie râpeuse qu'il contenait.

L'alcool pur lui brûla la gorge et il toussa, se demandant l'espace d'un instant si ce salopard à mine revêche qui officiait derrière le bar ne lui avait pas tout simplement fait la mauvaise plaisanterie de lui servir un verre de prométhium. Il reposa brutalement le verre sur le comptoir en métal martelé et accrocha le regard jaunâtre de l'homme, curieux de voir si ce qu'il y décèlerait serait de nature à confirmer ses soupçons.

Et en effet, l'homme affichait exactement le même masque de malveillance ingrate que le reste des autochtones. Hanno n'en aurait pas revêtu d'autre s'il avait eu pour projet de tenter d'empoisonner un soldat impérial de l'Achaman Falcatas, mais il sourit en sentant la chaleur de l'alcool se répandre dans ses boyaux tandis que la force de la boisson étouffait les hurlements sauvages qui retentissaient dans son crâne.

Hanno s'affaissa jusqu'à laisser son front reposer sur le métal froid du comptoir.

— La même chose, commanda-t-il, et une autre dose lui fut aussitôt servie. Hanno prit une profonde inspiration, inhalant la puanteur de sa

propre transpiration aux forts relents de culpabilité, et ferma les yeux pour échapper à la vue des chairs flasques de sa poitrine et de son ventre rebondi.

Il releva la tête pour examiner le comptoir et le verre posé dessus.

Au vu du motif que formaient les rivets et des marques à moitié effacées jalonnant toute sa longueur, Hanno voyait bien que le comptoir avait autrefois été le flanc d'une Chimère. Les rainures qui avaient jadis accueilli des canons de fusils laser recueillaient à présent des cendres et des mégots de cigalhos. La boisson qu'il avait devant le nez était un breuvage trouble, distillé dans un cylindre rouillé qui avait autrefois été un réservoir de Hellhound. C'était un tord-boyaux des plus meurtrier, mais c'était la seule chose qui pouvait aider Hanno Merbal à oublier le Champ de Mort.

Il leva à nouveau le coude et avala d'un trait, l'alcool lui arrachant une nouvelle quinte de toux.

— Eh ben putain, vraiment pas dégeu ! bredouilla Hanno d'une voix pâteuse en jetant sur le comptoir une liasse froissée de coupures impériales nouvellement émises. File-moi donc la bouteille, saloperie de voleur !

Entendant le brouhaha des conversations s'apaiser autour de lui, Hanno jeta un regard circulaire dans la salle. Les brumes de l'alcool n'avaient pas encore entièrement annihilé son instinct de soldat et il flairait un danger. À travers les nappes de fumée des narguils qui lui piquaient les yeux, Hanno vit que pratiquement tous les visages dans le bar étaient tournés vers lui.

— Vous voulez ma photo ? hurla-t-il, son ressentiment l'emportant sur sa raison. J'ai parfaitement le droit d'être là, insista-t-il encore. On vous a vaincus. Vous avez perdu. Vous n'avez plus qu'à vous le rentrer une bonne fois pour toutes dans la tête.

— Voilà votre boisson, lança le barman en flanquant une bouteille bleue sans étiquette à côté de lui, sur le comptoir. Et gardez votre pognon, je veux pas de votre saleté d'argent. Maintenant, barrez-vous.

Hanno s'empara vivement de la bouteille, mais n'esquissa pas le moindre geste pour ramasser les billets abandonnés sur le bar. Il arracha le bouchon avec les dents et se servit un autre verre.

— Pourquoi vous continuez de venir ici ? demanda une voix à côté de lui. Il se retourna tant bien que mal sur son tabouret pour se retrouver nez à nez avec un grand type élancé au crâne rasé, affublé d'un long bouc dont les tresses venaient lui chatouiller le visage. Un entrelacs de balafres rose pâle lui barrait le côté gauche du crâne. Hanno avait connu bien assez de

vétérans pour reconnaître une brûlure au laser quand il en avait une sous le nez.

L'homme portait le même genre de bleu de travail marronnasse que tous les autres, mais si la plupart des habitants de ce monde lugubre affectionnaient les parkas gris cendré, cet étranger, pour sa part, arborait à la place la cape doublée vert et or des Fils de Salinas.

— Je pourrais vous faire arrêter pour oser porter ça, dit Hanno.

— J'aimerais vous voir essayer, rétorqua l'homme.

Hanno plissa les yeux tandis qu'il examinait son interlocuteur de plus près. Celui-ci était désarmé, mais n'en semblait pas moins menaçant, une colère contenue couvant dans ses yeux brillants.

— Comment vous vous appelez ? demanda Hanno.

— M'est avis que vous le savez très bien.

— Il me semble bien, oui, répliqua Hanno, qui devinait les hommes derrière l'étranger en train de passer les mains sous les replis de leurs parkas. Il y a une récompense pour votre capture, ou pour votre peau. Je me souviens plus très bien.

— Et vous avez l'intention d'aller la réclamer ?

Hanno secoua la tête.

— Pas ce soir. C'est mon jour de congé.

— Sage décision, répliqua l'homme. Mais vous n'avez pas répondu à ma première question : pourquoi vous continuez de venir ici ? J'ai entendu dire que vous veniez chaque soir pour vous bourrer la gueule au raquir avant de vous mettre à insulter tout le monde et de rentrer tout seul dans vos quartiers en titubant.

— Peut-être bien que j'aime la compagnie, lança Hanno d'un ton brusque en embrassant les murs d'un geste de la main, ou peut-être que je suis particulièrement sensible à la déco intérieure des chars d'assaut rouillés.

— Vous cherchez à vous faire tuer ? demanda l'homme dans un murmure, s'accoudant plus près.

— Et si c'était le cas, vous pourriez vous en charger ? répondit Hanno à voix basse. Vous en seriez capable ?

— Je crois vraiment que vous devriez partir. Il y a ici une foule de gens qui crèvent d'envie de vous tuer, ajouta l'homme, et je me demande sérieusement si j'aurais bon compte de chercher à les arrêter.

— Eh bien abstenez-vous de le faire, je vous en prie.

L'homme se pencha en arrière, une curieuse expression sur le visage.

— C'est donc ça ? demanda-t-il. Barbaden vous a envoyé ici vous faire tuer pour pouvoir lâcher Kain et ses Screaming Eagles, c'est ça ?

— Barbaden ? éructa Hanno. Je n'ai plus rien à voir avec lui.

— Vraiment ? insista l'homme, tendant la main pour soulever un pan de la longue gabardine de Hanno, et ainsi découvrir la veste d'uniforme rouge délavé de lieutenant de l'Achaman Falcatas dont les boutons d'argent peinaient à se refermer sur sa bedaine imposante. Aux dernières nouvelles, les Falcatas désignaient toujours le vieux régiment de Barbaden.

Hanno rajusta son imperméable d'un geste brusque et retourna son attention vers le bar, passant une main sur sa barbe de trois jours et frottant ses yeux troubles. Il se retourna vers l'homme à la barbiche fourchue et finit par dire :

— Je suis désolé... Je... On n'a jamais voulu...

— Vous êtes en train de me demander pardon ? coupa l'homme, dont l'irritation commençait à se faire plus franche.

— J'essaye, répondit Hanno, mais avant qu'il n'ait pu en dire davantage, plusieurs coups retentirent à l'entrée du bar et l'homme tourna les talons pour s'enfuir par la porte de derrière. Un instant plus tard, ce fut comme si l'incident n'avait jamais eu lieu : les formes indistinctes des habitués avaient retourné leur attention vers leurs verres, s'ingéniant à éviter le regard de Hanno.

Celui-ci pivota sur son tabouret au moment où la silhouette aux épaules voûtées de Daron Nisato faisait irruption dans le bar d'un air déçu, en se penchant pour passer sous la poutre en fer reliant deux châssis de tanks dévastés qui faisait office de linteau. Il épousseta une saleté sur le revers de son uniforme d'agent des forces de l'ordre et laissa son regard courir dans la salle, jusqu'à le fixer finalement sur Hanno.

— Je pensais bien vous trouver là, lieutenant, lança Nisato.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? répliqua Hanno. Je suis un être d'habitudes.

— Mais exclusivement de mauvaises, ajouta Nisato, et Hanno ne pouvait lui donner tort.

— Vous ne devinerez jamais qui était là à l'instant, lança Hanno pour faire la conversation.

— Qui ça ?

— Aucune importance, répondit-il dans un gloussement, jetant un coup d'œil à l'autre bout du bar tandis que Nisato venait s'asseoir à côté de lui. Personne de notable...

Daron Nisato était bel homme, la cinquantaine, avec des traits anguleux, des yeux perçants et le teint hâlé. Il avait les cheveux frisés et ses tempes grisonnaient, lui donnant un air distingué qui l'avait bien servi à l'époque où il officiait au sein de l'Achaman Falcatas en tant que commissaire.

— Vous buvez quelque chose ? demanda Hanno.

— Du raquir ? Non, très peu pour moi. Et je pense que vous seriez vous-même bien avisé d'arrêter là les frais.

— Vous avez probablement raison, Daron, mais qu'est-ce qu'il y a d'autre dans la vie ?

— Le devoir, répliqua Nisato. Vous avez le vôtre et j'ai le mien.

— Le devoir ? aboya Hanno en agitant les mains au-dessus du comptoir. Regardez ce que le devoir a fait de nous : des ennemis de notre propre monde. Un monde qu'on a gagné au prix du sang d'innombrables combats. Un sacré trophée, hein ?

— Baissez d'un ton, Hanno, le mit en garde Nisato.

— Ou alors quoi ? Vous allez m'arrêter ?

— Oui, s'il le faut. Une nuit dans le « tank ivre » vous ferait le plus grand bien.

— Non, objecta Hanno, il n'y a qu'une seule chose qui puisse me faire du bien.

— Et c'est quoi ?

— Ceci, répondit Hanno en tirant de sous sa gabardine un pistolet à l'acier impeccablement poli.

Nisato fut instantanément sur le qui-vive.

— Mais qu'est-ce que vous faites, Hanno ? Rangez-moi donc ça !

Hanno fourra à nouveau la main dans les pans de son imperméable pour en sortir quelque chose de doré, que les boules à facettes suspendues au plafond du bar firent briller de mille feux. Il jeta l'objet sur le comptoir, qui se mit à tourner en cliquetant contre le métal à la manière d'une pièce de monnaie, laissant entrevoir le motif vacillant d'un aigle embrasé sur sa surface dorée.

— Vous conservez encore votre médaille ? demanda Hanno.

— Je n'en ai jamais reçu, répondit Nisato. Je n'étais plus là au moment des faits.

La médaille cessa son mouvement de toupie et resta couchée sur la surface graisseuse du comptoir.

— Vous avez de la chance, répliqua Hanno, dont les yeux s'emplirent de larmes. Vous ne les voyez pas, alors ?

— Voir qui, au juste ?

— Les carbonisés... Enfin, ceux qui... Les morts, quoi.

Hanno remarqua le désarroi sur l'expression de Nisato et voulut continuer de parler, mais l'odeur aussi atroce qu'inoubliable de chair humaine brûlée revint lui chatouiller les narines, et les mots moururent dans sa gorge. Il fut pris d'un haut-le-cœur, un goût de cendres et d'os dans la bouche, et il sentit une puanteur âcre de prométhium flotter dans l'air comme si un soldat couvert de suie et armé d'un lance-flammes s'était trouvé juste à côté de lui.

Tu étais présent.

— Oh, non... Non, je vous en prie... commença-t-il à sangloter. Pas une nouvelle fois.

— Hanno, qu'est-ce qu'il vous prend ? demanda Nisato, mais le lieutenant était incapable de répondre. Il lançait des regards alentour comme si des flammes ardentes, jaunes et implacables, avaient jailli tout autour du bar. Comme attisées par quelque vent invisible, les flammes manifestaient un appétit illimité, dévorant avidement tout sur leur passage dans un chuintement furieux. Au bout d'un bref moment, tout le bar fut en flammes et Hanno sanglota de plus belle, sachant pertinemment ce qui allait suivre.

Les clients du bar se levèrent comme un seul homme, les vêtements embrasés. Leurs visages, jusque-là revêches et hostiles, étaient à présent à l'agonie, dégoulinant tandis qu'ils fondaient. À la manière d'une meute monstrueuse d'élémentaires du feu, ils se mirent en marche dans sa direction, et Hanno se tourna vers Daron Nisato, espérant vainement que l'ancien commissaire vît la même chose que lui.

Daron Nisato n'avait pas conscience du carnage provoqué par l'incendie. Il regardait son camarade d'un air où l'inquiétude le disputait à la pitié.

Hanno poussa un cri quand des tourbillons de fumée noire se mirent à s'élever du sol, empestant de substances chimiques suffocantes. Des ombres évoluaient dans la brume comme des pantins de bois enflammé dansant une gigue endiablée selon le bon vouloir de quelque marionnettiste dément.

Il entendit la voix de Daron Nisato, mais les mots n'imprimèrent pas sa conscience, d'autant qu'il voyait maintenant émerger des flammes et de la fumée une silhouette horriblement familière ; celle d'une fillette d'à peine sept ans.

Sa robe était en flammes et elle avait, comme toujours, les bras tendus vers lui, comme si elle cherchait à être secourue ou réconfortée. Des cloques se formaient sur sa peau avant d'éclater, et des morceaux de chair et de graisse dégouлинаient sur ses os comme du caoutchouc fondu tandis que ses membres craquaient en se contractant dans la fournaise.

— Tu étais présent, dit la petite fille, dont le visage n'était plus qu'un brasier de flammes ardentes qui lui consumait l'intégralité du crâne. Une épouvantable lueur spectrale emplissait ses yeux, ainsi que tout ce que le feu n'avait pas encore osé entièrement calciner.

— Je suis désolé, hoqueta Hanno, le cœur rongé de remords et chaviré par une suffocante vague de culpabilité.

Il prit une profonde inspiration et tout disparut en un clin d'œil : le bar transformé en brasier, l'enfant aux chairs en train de fondre et les torches humaines. Tout était revenu à la normale. Hanno se cramponna au comptoir pour reprendre son aplomb alors que le monde tournoyait à une vitesse folle autour de lui, ses sens s'efforçant tant bien que mal de se réadapter à la banalité du décor après cette horreur sans nom.

— Que diable s'est-il passé ? demanda Nisato à côté de lui, complètement inconscient du cauchemar que Hanno venait de vivre pour la millièème fois. L'agent de police lui agrippa le bras avant d'ajouter :

— Partons d'ici. Je vous emmène.

— Non, sanglota Hanno en s'arrachant à la poigne de Nisato d'un mouvement d'épaule, je reste ici. Je peux plus continuer comme ça.

— En effet, acquiesça Nisato. C'est pourquoi vous devez venir avec moi sans attendre.

— Non, répéta Hanno en ramassant son pistolet et la médaille sur le comptoir. Je n'ai qu'une seule destination : les Enfers.

Hanno Merbal s'enfonça alors le pistolet dans la bouche et se fit sauter la cervelle.



PREMIÈRE PARTIE

RENAISSANCE

« Je n'aurais jamais cru que la mort en eût emporté autant ».

OceanofPDF.com



UN

Est-ce les gens qui façonnent les planètes sur lesquelles ils vivent ou les planètes qui les façonnent ? Les habitants de Mordian sont mélancoliques et sévères, ceux de Catachan, courageux et pragmatiques. Voit-on là le fruit d'un climat vigoureux et des contraintes requises pour la survie, ou les gens venus coloniser ces planètes étaient-ils déjà prédisposés à de telles qualités ? La nature d'un monde peut-elle affecter une population entière ou l'âme humaine est-elle plus forte que la seule géographie ?

Un observateur extérieur n'ira-t-il pas naturellement prêter une nature plus aimable, un caractère moins épouvantable, à ceux qui évoluent sans souci pour leur sécurité entre les passages pavés d'or d'un monde-chapelle qu'à ceux qu'il verra s'entasser pêle-mêle dans les ténèbres d'un monde dévasté par la guerre et la rébellion ?

Quoi qu'il en soit, les landes désolées, les cimes isolées et les cités rongées par l'insurrection que l'on trouve sur Salinas fourniraient un excellent sujet d'étude à n'importe quel anthropologue en herbe.

Il tombait des cordes des cieux sombres et gris : une fine bruine pénétrante qui évoquait une brume en suspension et faisait miroiter le versant de montagne riche en quartz. Des troupeaux d'herbivores hirsutes paissaient les longues herbes des bas pâturages et des nuages noirs s'amoncelaient à l'est, au-dessus des pics vertigineux qui se dessinaient dans le lointain.

Des cascades bondissantes jaillissaient des affleurements de roche noire, et les rares arbres rabougris subsistant encore sur les buttes autour de la cité endormie que l'on apercevait plus bas pliaient et se balançaient sous les

rafales de vent cinglant. Un calme morne planait sur la ville, à la manière d'un silence gêné au beau milieu d'une conversation, comme si le paysage répugnait à faire diversion à son chagrin. Des rues jonchées de décombres serpentaient entre les éboulements de rochers et les bâtiments noircis, et des fougères couleur rouille proliféraient dans ses avenues désertes.

Des pierres érodées par les vents et des longerons de métal corrodé gisaient aux endroits mêmes où ils s'étaient effondrés, et le gémissement des bourrasques qui s'infiltraient par les fenêtres brisées et les portes fracturées, donnait l'impression que la cité poussait un dernier et interminable râle d'agonie.

Des gens avaient jadis vécu là. Ils avaient aimé et combattu, s'étaient adonnés aux milliers de drames, historiques ou domestiques, communs à toute agglomération. Quantité de grandes cérémonies, d'intrigues entachées par le scandale et de crimes sanglants s'étaient joués entre ses murs, mais tout ce petit théâtre avait disparu de la surface de ce monde, même s'il restait encore dans les mémoires.

Des centaines de rues, d'avenues, de passages et de routes parcouraient la ville fantôme dans tous les sens, s'acheminant au milieu de la désolation comme en quête d'un hypothétique piéton pour les emprunter de nouveau. Le claquement de portes entrouvertes se répercutait comme autant de supplications désespérées adressées à un visiteur imaginaire, l'invitant à entrer dans l'espoir de redonner un sens au bâtiment. La pluie ruisselait en glougloutant le long des chaussées fissurées, avant de se déverser par les grilles d'égout ou de former des flaques dans chacun des accidents de terrain qui criblaient l'asphalte.

Une église monumentale à la façade lisse et toute noircie se dressait fièrement au milieu des ruines, comme si la calamité inconnue qui s'était abattue sur la cité avait pris soin d'épargner l'essentiel de ses foudres au majestueux édifice. Ses grandes flèches jetaient de longues ombres sur la cité et l'imposant fronton en forme de buste d'aigle qui s'était jadis fièrement élevé au-dessus de l'entrée en voûte avait tout perdu de sa superbe et s'affaissait maintenant pitoyablement, ses ailes maculées d'une patine verdâtre penchant dangereusement.

Les grands vitraux à la gloire de l'Empereur et de Ses nombreux saints avaient été fracassés, ne laissant plus que des fragments de verre coloré saillir des châssis comme autant de dents gâtées. Les lourdes portes de fer

qui protégeaient autrefois l'accès du narthex n'étaient plus qu'un amas de débris gauchis gisant sur le pavé de l'esplanade. Des morceaux de statues effondrées du toit jonchaient le sol devant l'entrée, tombant lentement en poussière.

Les bourrasques convergeaient à cet endroit, comme attirées par quelque obscur impératif les forçant à virevolter sur le parvis de l'église. De minces filets de brume s'engouffraient avec les rafales de vent qui, en gagnant en force, soulevaient du sol des tourbillons miniatures de lambeaux d'étoffe et de papier se mêlant aux feuilles mortes.

Les ténèbres béantes du porche de l'église paraissaient engloutir le peu de lumière qu'il restait du jour déclinant, et si le vent redoublait de vigueur dans l'incessant ressac qu'il imprimait aux débris et aux feuilles mortes, rien ne semblait se décider à venir violer l'obscurité régnant à l'intérieur de l'édifice abandonné.

Bien que personne n'y résidât plus, comme d'ailleurs dans tout le reste de la cité, un gémissement sourd s'échappa de l'église et une rafale de vent, plus glaciale que les confins de l'espace intersidéral, balaya le parvis.

Ce qui ressembla d'abord à de simples points blancs sur fond de ténèbres se changea en traits de lumière ondoyante, qui suintèrent de l'entrée en voûte pour se propager sur le sol en deux lignes parallèles, à la manière de fantomatiques coulées de mercure. L'église, qui avait semblé l'instant d'avant solide comme le roc et souverainement immuable, voyait maintenant sa matière onduler et se distordre comme si une fournaise infernale venait en altérer la structure.

Le gémissement se fit plus retentissant, le bruit jusque-là perdu dans le lointain s'élevant soudain d'un point terriblement proche. C'était le hurlement d'une créature à l'agonie luttant pour rester une et entière, comme si chaque seconde qui passait voyait ses tissus mêmes se déliter davantage.

Les ténèbres à l'intérieur de l'église enflèrent, se répandant en gerbe vers l'extérieur à la manière d'une tache d'encre. Puis, la vague noire se retira, laissant dans son sillage quelque chose qui avait violé l'espace-temps afin de s'introduire sur ce monde, les vestiges écumants d'une entité façonnée en des temps reculés.

La machine ressemblait à un mastodonte de fer et de pistons. Ses flancs d'airain palpaient d'énergies surnaturelles tandis qu'elle émergeait de

l'église dans un bruit de tonnerre. Des jets de vapeur s'échappaient des rictus déments de chacun de ses rivets à tête de mort alors qu'elle s'avavançait, écrasant les traces de mercure sous ses roues de fer en fusion.

Quelque chose au plus profond de sa structure en plein démantèlement laissait penser qu'elle avait jadis dû ressembler à une antique locomotive à vapeur, même si d'obscures forces et les énergies du Warp l'avaient depuis transformée en tout autre chose.

Quelles qu'elles fussent, les sombres puissances qui avaient façonné cet épouvantable alliage de machinerie et d'énergie noire semblaient s'employer à présent à la détruire. Sa carcasse se soulevait péniblement en ronronnant et était traversée d'éclairs flamboyants qui, couche après couche, en pelaient la carrosserie comme un oignon. À voir ondoyer les nuages puants de lumière vaporeuse qu'elle dégageait, on aurait dit que l'atmosphère même lui était toxique et menaçait sérieusement son existence.

L'épouvantable machine poussait des hurlements de bête blessée, mais de quelque part enfoui dans ses entrailles, par-dessus les cris d'agonie de sa lente désintégration, on percevait une note claire de soulagement, comme si une éternité de tourment était en train de prendre fin. Elle ralentit sa progression avant de s'arrêter complètement, comme un animal traqué à bout de force, incapable de courir plus loin.

Une rumeur de voix perçait au milieu des cris d'agonie de la machine, semblant indiquer la présence de créatures embarquées à l'intérieur qui n'étaient pas altérées par son délabrement. Le bruit des voix se fit de plus en plus fort à mesure que les secondes passaient, comme si leurs propriétaires exultaient d'être enfin libérés, mais que leurs cris provenaient d'une pièce encore incroyablement lointaine.

Une section entière du mastodonte se désagrégea pour révéler un horrible aperçu de son intérieur rougeoyant : une sorte d'abattoir qui empestait le massacre, la débauche et une éternité de sang versé.

On voyait des ombres se mouvoir dans la lueur, une poignée de silhouettes titubant comme des nouveau-nés ou des ivrognes en s'extirpant des boyaux de la machine agonisante. Aussi larges que hautes, les formes humanoïdes se bousculaient en jouant des pieds et des mains pour échapper à la lumière, comme blessées par elle.

Les silhouettes émergèrent, nimbées de volutes de fumée, du léviathan blindé qui les avait transportées sur ce monde. Elles se hâtaient d'un pas fébrile et mal assuré, mais fut-il chancelant, n'importe quel pas était appréciable à partir du moment où il les emmenait loin de la machine en train de se démanteler.

Leurs contours devenaient plus précis à mesure qu'elles s'éloignaient de l'engin suffocant, quoiqu'un hypothétique témoin de cette incroyable arrivée eût certainement préféré que ces silhouettes restassent dans le flou artistique.

Car c'étaient des monstres : les Décharnés.

Des phénomènes de foire difformes ; progéniture bâtarde, fruit d'abominables opérations chirurgicales et expériences ratées qu'un terrible pouvoir contre nature avait façonnés. Il n'y en avait pas deux de semblables. Leurs corps énormes dépourvus d'épiderme étaient grotesques, et leurs têtes enflées semblaient de véritables cauchemars encéphaliques d'yeux dilatés, de visages lacérés et de crocs grinçants.

La contemplation de telles créatures avait de quoi inspirer une peur panique à n'importe quel homme, mais pour qui aurait eu le courage de regarder au-delà des difformités physiques, des chairs et des os hideusement malformés, leur vue aurait sans aucun doute été encore plus terrifiante, car il aurait alors décelé quelque chose d'autre enfoui sous la surface : une lueur d'intelligence et de conscience humaine.

Deux autres silhouettes suivaient dans le sillage des monstres, tout aussi hébétées qu'eux et le pas tout aussi chancelant, mais dépourvues des effroyables aberrations physiques qui affligeaient leurs compagnons. Elles étaient toutes deux de large carrure et affichaient la physionomie génétiquement modifiée des Astartes. L'un des deux hommes était plus large d'épaules et de plus forte membrure que l'autre, même si son bras droit n'était plus qu'un moignon se terminant abruptement au niveau du coude.

L'un était engoncé dans une armure bleue tandis que l'autre ne portait plus que des fragments de plaques de la même couleur. Le premier avait ses cheveux blonds sales plaqués sur le crâne, le visage franc et avenant, alors que le second, plus élancé avec une tignasse sombre et des yeux gris, affichait des traits patriciens et une mine sévère.

Les deux guerriers, car il paraissait évident d'après les armes et les blessures qu'ils arboraient qu'il s'agissait là d'hommes pour le moins aguerris dans l'épreuve du combat, s'éloignèrent en titubant de l'engin en train de se désintégrer. Ils s'écroulèrent sur le sol en inspirant à pleins poumons de grandes bouffées d'air froid.

Une fois ses passagers débarqués, la puissante machine poussa une plainte assourdissante de métal crissant, tandis que ses roues de fer chauffées au rouge faisaient vider les lieux à l'effroyable armature contre nature.

Confinée depuis si longtemps dans des royaumes au-delà de l'univers matériel, sa substance n'était pas préparée aux assauts des éléments inhérents à ce plan d'existence. La banalité abrasive de la réalité détruisait sa mystérieuse structure issue du Warp aussi sûrement que la flamme dévore la glace.

Ses passagers fraîchement débarqués la virent prendre progressivement de la vitesse : sa carcasse cahota d'abord lentement avant d'accélérer considérablement en se nimbant d'une lumière encore plus vive, comme si quelque générateur de puissance infernale tapi à l'intérieur se trouvait à deux doigts de la masse critique. Son éclat aveuglant devint bientôt insoutenable même à la vue de ceux dont les yeux génétiquement augmentés étaient armés pour supporter de telles brillances. Avec un hurlement torturé d'agonie (ou de soulagement), la machine vivante se volatilisa dans une explosion de lumière.

Dénuée de souffle, la déflagration ne causa aucun ravage, mais au lieu de cela, une pluie de lumière scintillante satura l'air, donnant l'impression qu'une puissance infinie venait d'être lâchée sur le monde.

Dès que la machine immatérielle se fut désintégrée, les ténèbres lugubres et suffocantes de la cité fantôme reprirent leurs droits sur le monde, la pluie baignant les voyageurs dépenaillés dans une atmosphère froide et humide.

Les deux guerriers Astartes se tombèrent dans les bras sous l'averse battante, s'embrassant comme des frères, tout à leur joie d'être revenu sur un monde où l'air n'était pas un brouillard de polluants toxiques, de particules d'os et de cendres en suspension, imprégné de l'odeur chaude et étouffante du fer surchauffé et de la guerre.

Le plus imposant des deux se passa une main dans les cheveux et plissa les yeux en examinant le morne paysage qu'ils avaient autour d'eux.

— L'Empereur soit loué, dit-il. Nous ne sommes plus sur Medrengard !
Son compagnon sourit et rejeta la tête en arrière pour laisser la pluie froide ruisseler sur son visage, comme si une telle sensation figurait un don du ciel aussi rare que précieux.

— Non, Pasanius, répliqua-t-il. En effet.

— Mais dans ce cas, où sommes-nous ?

— M'est avis que nous ne sommes plus très loin de chez nous, mon ami, répondit Uriel Ventris.

Même si le crépuscule était tombé, les yeux d'Uriel n'avaient aucun mal à percer les ténèbres qui enveloppaient la cité, maintenant que s'étaient évanouies les images différées laissées par le départ (ou la destruction) de l'Omphalos Daemonium. Il ne restait plus trace de son passage et Uriel était reconnaissant d'être débarrassé de cette abominable création démoniaque.

Elle avait autrefois tenu lieu de moyen de transport infernal à une puissante créature du Warp, une machine grâce à laquelle elle pouvait traverser les redoutables limbes de l'espace-temps pour semer le chaos parmi les mortels dans toute la galaxie. Ce démon n'était plus, anéanti par un autre de ses congénères diaboliques, ce qui avait permis à Uriel et Pasanius de s'échapper du monde démoniaque de Medrengard, embarqués dans son habitacle maculé de sang.

— Où crois-tu qu'elle s'en est allée ? demanda Pasanius, dont la main reposait sur la crosse d'un bolter volé. Même avec le bras droit amputé au niveau du coude, Uriel savait bien que Pasanius n'avait rien d'un homme diminué et que son bras gauche était tout aussi meurtrier. Uriel aussi était armé : il avait le poing serré sur le pommeau doré d'une épée ayant jadis appartenu au capitaine Idaeus, son mentor et ancien capitaine de la quatrième compagnie des Ultramarines.

— Je n'en ai aucune idée et je m'en contrefiche, répliqua Uriel, respirant l'air vif et savourant les puissants effluves sauvages dégagés par les forêts, arômes qui décrivaient des cercles autour des cimes s'élevant au-dessus de leurs têtes. Il distinguait des troupes de bêtes qui paissaient sur les flancs escarpés des montagnes, et cette vue apaisante l'emplit absurdement de joie.

— Je suis juste heureux d'en avoir été libéré.

— Oui, il y a de cela, convint Pasanus. Ne nous reste plus maintenant qu'à déterminer où elle a bien pu nous larguer. Ce n'est certainement pas moi qui conduisais, et je n'imagine pas non plus que tu avais les mains sur le volant, si ?

— Bien évidemment que non, mais je ne crois pas, de toute façon, qu'il ait jamais été prévu que l'Omphalos Daemonium soit dirigé par des gens comme nous.

— Alors, on peut avoir atterri absolument n'importe où ! lança Pasanus.

— En effet, fit Uriel, aussi curieux que son ami de savoir où on les avait déposés. Bien qu'il ignorât tout des raisons qui avaient amené la machine-démon à choisir ce monde comme terminus de leur odyssée, Uriel n'avait cessé pour sa part, durant la période de temps incalculable passée dans ses entrailles, de visualiser mentalement Macragge et son monde natal de Calth, espérant en désespoir de cause que penser à des endroits familiers dévierait, d'une manière ou d'une autre, la course de la puissante machinerie vers ces rivages rassurants.

Cela n'avait manifestement pas marché. Cette planète n'avait rien à voir avec aucun de ces deux mondes. Le ciel au-dessus de leurs têtes était d'un gris de plomb, chargé de nuages menaçants et tumultueux, galopant autour des cimes rocheuses qui surplombaient l'étrange cité fantôme au sein de laquelle ils avaient fait irruption.

Uriel détourna le regard des montagnes pour scruter leurs environs plus immédiats ; un vaste parvis d'église pavé de marbre, jonché de décombres et étouffé par la prolifération de mauvaises herbes. Les bâtiments qui bordaient l'esplanade avaient depuis longtemps été réduits à l'état de ruines, et il ne faisait aucun doute que c'étaient les ravages de la guerre qui en avaient eu raison. Des impacts de balles, des sillons laissés par des armes laser et des brûlures de prométhium criblaient presque chaque centimètre carré de maçonnerie, et un parfum de mort flottait encore dans l'air, plombant irrémédiablement l'atmosphère.

— Eh bien, ça ne nous dit toujours pas où nous avons échoué, déclara Pasanus en tournant sur lui-même. Au moins, c'est un monde impérial.

— À quoi tu vois ça ?

— Regarde, répondit Pasanus en désignant du menton le bâtiment qui s'élevait dans le dos d'Uriel.

Uriel suivit la direction indiquée par Pasanus pour tomber nez à nez avec l'aigle à deux têtes en bronze qui pendait d'un angle érodé du grand édifice de pierre noircie. Quoique dans un état de délabrement avancé, les niches en voûte et la statuaire portaient clairement la marque d'un temple impérial. Les Décharnés se rassemblèrent au-dessous de l'aigle, une expression extatique sur le visage et la tête rejetée en arrière pour se plonger dans la contemplation du symbole de l'Empereur.

— Ou du moins, cela *a été* un monde impérial, rectifia Pasanus. Cet endroit est totalement dévasté.

— Oui, acquiesça Uriel. *Cet* endroit-là est dévasté, mais nous n'avons pas encore fait le tour de ce monde et il nous réserve d'autres surprises.

— Tu en es sûr ? demanda Pasanus. Je voudrais que tu dises vrai...

— Sûr et certain, répondit Uriel. Je ne sais pas pourquoi, mais j'en ai l'intuition.

— Un autre de tes fameux pressentiments ? fit Pasanus. L'Empereur nous protège ! Ça augure toujours de sérieux problèmes.

— Du moins, où que nous nous trouvions, ça a l'air déjà mieux que Medrengard !

— Le contraire serait difficile, fit remarquer Pasanus. Je ne connais pas beaucoup d'endroits qui ne figureraient pas une nette amélioration par rapport à un monde perdu au beau milieu de l'Œil de la Terreur.

Uriel concéda le point, s'efforçant de chasser le souvenir de Medrengard ; ses usines grandes comme des continents, ses improbables forteresses, ses nuages tourbillonnants de cendres surchauffées qui brûlaient la gorge à chaque inspiration et les épouvantables déchets mortifères rejetés par ses usines infernales.

Pour s'acquitter de leur serment de mort sur Medrengard, ils avaient enduré toutes sortes d'horreurs, mais en dépit de tout ce que le monde berceau des Iron Warriors avait pu leur faire subir, ils s'en étaient sortis victorieux et avaient réussi à s'échapper.

Mais où pouvaient-ils bien se trouver maintenant ?

Uriel s'interrompit dans ses pensées en voyant ceux des Décharnés qui en étaient physiologiquement capables de tomber à genoux devant l'église de l'Empereur. Ceux dont l'anatomie était trop biscornue pour leur permettre de s'agenouiller inclinèrent simplement la tête tandis qu'une sourde plainte

déchirante s'échappait de leurs gorges distordues. Uriel osait à peine imaginer le martyre que ces pitoyables créatures devaient endurer.

Comme si elle avait senti le regard d'Uriel peser sur elle, la plus imposante d'entre elles se retourna pour lui faire face et vint à sa rencontre de son pas lourd et traînant, sa monstrueuse musculature faisant ondoyer son corps luisant. Une odeur âcre et animale accompagnait le seigneur des Décharnés et la fine bruine ruisselant sur sa morphologie rougeâtre de bête dépecée se répandait sur le sol sous forme de gouttelettes écarlates.

Comme toujours, la simple vue de cette créature éveillait un mélange de sentiments contradictoires : horreur, pitié, colère, ainsi que l'impulsion protectrice de les voir bénéficier, elle et ses congénères, d'un meilleur traitement que celui que leur apparence avait tendance à attirer, car le seigneur des Décharnés était, dans tous les sens du terme, un monstre.

Faisant plusieurs têtes de plus qu'Uriel, son corps était exagérément boursoufflé et sa charpente dépassait la puissance de celle d'un space marine. Il n'y avait pas si longtemps de cela, il n'était encore qu'un enfant, un captif emprisonné par les redoutables Iron Warriors sur Medrengard, là où une sorcellerie démoniaque et les sévices infligés par les féroces morticiens s'étaient employés à le transformer en un répugnant monstre de foire.

Pour tenter d'engendrer de nouveaux guerriers, les diaboliques créatures chirurgiennes du Maître de Forge Honsou avaient implanté des enfants enlevés dans de grotesques utérus démoniaques, et alimenté leur anatomie en plein développement avec une bouillie infâme de matériel génétique concocté à partir de cadavres d'Iron Warriors morts au combat et de glandes progénoïdes Astartes dérobées.

Le procédé, qui n'avait présenté au mieux qu'une alchimie particulièrement capricieuse et incertaine, avait accouché de bien plus d'échecs que de réussites. Résultat : ces pathétiques engeances mutantes, considérées trop flétries ou dégénérées pour être davantage altérées, étaient expulsées des laboratoires infernaux comme autant d'excréments que l'on jette aux égouts.

La plupart de ces monstres prématurés périssaient dans les désolations effroyablement polluées de Medrengard, mais ce n'était pas le cas de tous. Certains survivaient, précipités dans les confins les plus obscurs de la folie et du désespoir par l'horreur que représentait leur propre existence.

La première fois qu'Uriel et Pasanius avaient aperçu les Décharnés – surnom que leur donnaient d'autres habitants de Medrengard –, ils les avaient vus massacrer les captifs dégénérés d'un camp de chair Iron Warrior. Uriel avait d'abord été horrifié par leur sauvagerie, avant de se rendre compte qu'ils n'étaient pas moins victimes des Iron Warriors que n'importe laquelle des âmes perdues dont le corps avait été ravagé par la torture dans les camps.

Lorsqu'il avait fini par comprendre la vérité sous-tendant l'existence des Décharnés, il avait été frappé d'horreur tout en éprouvant une compassion sans bornes pour ces monstres de chair et de sang, car il coulait dans leurs veines l'essence de héros space marines.

Ils étaient tous affublés de physionomies dont l'anatomie contre nature rappelait celle de phénomènes de foire réunis pour un carnaval, accoutrés de pans de chair morte claquant au vent par-dessus leurs difformités, comme si un déguisement aussi vain pouvait dissimuler leur chair altérée. L'une des créatures avait les crocs tellement étirés qu'elle était obligée de garder la mâchoire éternellement ouverte, comme si un os brisé lui entravait la gueule. Une autre était affligée du corps atrophié d'un frère siamois encore vivant greffé à sa poitrine. Le squelette d'une autre était déformé à tel point qu'elle ne ressemblait à plus rien d'humain et se déplaçait d'une manière déconcertante qu'on n'avait jamais vue chez aucune espèce vivante.

— Ça être monde de l'Empereur ? demanda le seigneur des Décharnés, dont la langue épaisse peinait à former les mots au milieu de la forêt de crocs acérés qui lui emplissait la gueule.

Uriel opina, troublé par la douleur qu'il voyait couvrir dans le regard de la créature.

— Oui. L'un d'entre eux, du moins.

— Autres mondes comme celui-ci ?

— Des millions, acquiesça Uriel.

Voyant la confusion qui se peignait sur le faciès du seigneur des Décharnés, Uriel comprit qu'il ne devait probablement pas avoir la notion de si grands nombres.

— Il y a beaucoup de mondes comme celui-ci, reprit-il en pointant du doigt les cieux où l'on voyait des centaines d'étoiles commencer à luire dans la nuit tombante. Chacune de ces lueurs en est un.

Uriel savait bien que ce n'était pas la stricte vérité, mais l'image fut suffisamment parlante pour qu'un timide sourire se dessine sur les traits du seigneur des Décharnés, qui leva les yeux au ciel.

— Ciel noir.

— Oui, acquiesça Uriel dans un sourire, ne prenant conscience que maintenant à quel point le cycle naturel de l'alternance des jours et des nuits sur un monde habitable lui avait manqué. Le ciel est noir, et au matin, il fera de nouveau clair.

— Comme sur monde des hommes de fer ?

Uriel frissonna en repensant au ciel mort et immuable de Medrengard, ainsi qu'à l'implacable soleil noir qui régnait sur sa morne immensité.

— Non, pas du tout comme sur le monde des hommes de fer. La lumière du soleil est chaude et dorée. Elle va vous plaire.

— Bien ! Monde des hommes de fer mauvais, dit le seigneur des Décharnés. Ce monde sentir mauvais aussi. Pas mauvais comme monde des hommes de fer, mais mauvais quand même.

La curiosité d'Uriel fut piquée.

— Ce monde sent mauvais ? Que voulez-vous dire par là ?

— Terribles choses arriver ici, répondit le seigneur des Décharnés en embrassant l'esplanade d'un regard circulaire et craintif. Sang versé ici, beaucoup de sang. Pas encore tout parti. Donner faim à Décharnés.

Uriel échangea un regard avec Pasanus. Les deux guerriers n'étaient que trop conscients du terrible danger que pouvait représenter l'appétit des Décharnés.

Les Décharnés avaient combattu à leurs côtés sur Medrengard en des circonstances désespérées, contraints par une nécessité pressante, mais combien de temps une telle alliance tiendrait-elle contre leur insatiable voracité ? C'était là une question qu'Uriel avait du mal à trancher.

Il leva les yeux vers les montagnes, où l'on distinguait encore les formes indistinctes des troupeaux d'herbivores se dessinant au loin. Uriel indiqua la direction d'un geste de la main.

— Vous voyez ces bêtes sur la montagne ? demanda-t-il.

Le seigneur des Décharnés acquiesça et Uriel se rappela alors que leur physionomie était, du moins en partie, constituée à partir de glandes progénoïdes de space marines, impliquant une vue bien supérieure à celle des mortels.

— Vous pouvez les chasser, dit Uriel. C'est de la bonne viande. Mais seulement cette viande, vous comprenez ?

— Oui.

— La viande humaine n'est pas bonne, continua Uriel. Il ne faut pas la manger. L'Empereur ne veut plus que vous dévoriez de la viande humaine.

— Nous comprendre, répliqua le seigneur des Décharnés. Pas manger humains.

— Et si vous voyez des humains que vous ne connaissez pas, dissimulez-vous à leurs regards. ajouta Pasanus. Ne les laissez pas vous apercevoir.

Le seigneur des Décharnés agita son énorme tête en signe d'acquiescement, d'épais filets de bave coulant de sa gueule hérissée de crocs, et Uriel comprit qu'il avait déjà l'esprit obnubilé par le goût de la viande fraîche et du sang chaud. Sans une parole de plus, la puissante créature se détourna et aboya une série d'ordres gutturaux à ses congénères, qui s'arrachèrent à leur contemplation révérencieuse de l'aigle du temple pour suivre leur chef en direction des montagnes.

— Tu crois qu'ainsi livrés à eux-mêmes, ils sauront se débrouiller ? demanda Pasanus.

— Je n'en sais rien, admit Uriel. Mais par la grâce de l'Empereur, je l'espère sincèrement.

Uriel et Pasanus les regardèrent s'éloigner pour bientôt disparaître, engloutis par les ténèbres de la cité morte.

— Et maintenant ? demanda Pasanus.

Uriel se retourna pour faire face à son sergent avant de répondre.

— Maintenant, il faut qu'on parle.



DEUX

La nuit tombait sur la cité fantôme lorsqu'Uriel et Pasanius se mirent en quête d'un abri contre les rafales de crachin et de vent cinglant. Bien qu'elle fût sectionnée au niveau du coude et toute maculée, Pasanius portait toujours son armure énergétique bleue, tandis que la peau nue d'Uriel était en maints endroits exposée aux intempéries. Les féroces morticiens avaient arraché des pièces entières de son plastron, et s'il en restait encore quelques fragments, l'armure était plus ou moins hors d'usage.

Privée de courant pour alimenter son exosquelette et ainsi augmenter la force de son porteur, l'armure devenait terriblement lourde et encombrante, péchant ironiquement là où était censé résider son pouvoir. Les deux space marines se dirigèrent machinalement vers le temple impérial. De tous les bâtiments qui bordaient l'esplanade, c'était le moins endommagé et par conséquent, la meilleure position défensive qu'offrait le panorama.

La cité semblait morte et abandonnée, mais ce n'était pas le genre de choses auxquelles il fallait se fier aveuglément. Une exploration plus conséquente de la ville s'imposerait au lever du soleil, mais pour le moment, se mettre à l'abri et garder un profil bas étaient les seules priorités d'Uriel.

Les portes de métal gisaient sur le sol, gauchies et à moitié fondues, et Uriel reconnut les striations caractéristiques d'impacts de bombes à fusion.

— Des gens semblent s'être barricadés à l'intérieur, observa Pasanius en suivant le regard d'Uriel.

— Oui, on dirait, acquiesça Uriel.

— Mais pourquoi faire une chose pareille ?

— Si tu étais un habitant de cette cité et qu'elle subissait une attaque, où chercherais-tu à te réfugier ?

— Nulle part, répondit Pasanus. Je serais en train de me battre, pas de me cacher pendant que d'autres combattent à ma place !

Uriel préféra ne pas relever la naïveté de la réflexion, somme toute parfaitement compréhensible, et ne rien répondre, reconnaissant dans le ton de Pasanus ce même manque d'empathie pour les craintes des humains qu'il avait repéré chez tant d'autres de ses congénères. En s'élevant si haut au-dessus du commun des mortels, on n'était pas à l'abri d'un excès de vanité, et s'il avait entendu nombre d'autres guerriers Astartes exprimer ce genre d'égotisme, il ne s'était jamais attendu à le constater dans la bouche de Pasanus.

L'air était glacé dans le narthex du temple, un froid qui saisit Uriel bien au-delà de la sensation de picotements qu'il ressentait sur la peau. Il était entré dans une multitude de temples, du plus majestueux au plus humble, mais même dans le plus modeste d'entre eux, il se dégageait toujours quelque chose d'ample et de divin de son architecture ; chose dont ce bâtiment était tragiquement dépourvu.

Un vide sidéral y régnait.

Uriel poussa les vestiges fracturés des portes menant à la nef, ses pas résonnant en écho comme s'il avait un frère jumeau fantomatique sur les talons. Des atomes de poussière tourbillonnaient dans l'atmosphère, mais sa vue améliorée n'eut aucun mal à percer l'obscurité du temple tandis qu'il s'enfonçait à l'intérieur. Un plafond en voûte s'élevait au-dessus de sa tête et d'épaisses colonnes cannelées couraient sur la longueur de la nef jusqu'à un autel effondré.

Des bannières moisies, roulées en boule, gisaient pêle-mêle sur les dalles, et des bancs de bois fracassés jonchaient le sol entre le narthex et l'autel. Le jour déclinant jetait ses dernières lueurs sur les murs en pierre de taille et, ce faisant, venait éclairer des milliers de petits morceaux de papier collés dessus, qui en couvraient le moindre centimètre carré.

Intrigué, Uriel se dirigea vers ce tableau insolite. Les bourrasques de vent qui s'engouffraient par l'embrasure des fenêtres cassées remuaient la paperasse, donnant l'impression que le mur frétillait d'impatience à l'approche de son visiteur. Les bouts de papier étaient vieux et jaunis, et nombre d'entre eux s'étaient, en se flétrissant, affaissés sur le sol pour

s'amasser par terre à la manière de congères. Examinant de plus près ceux qui se trouvaient encore affichés, Uriel constata qu'il s'agissait là d'un mélange de prières funèbres gribouillées à la hâte, d'extraits de poèmes, et de lithographies toutes simples représentant des hommes, des femmes et des enfants en train de sourire.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? laissa échapper Pasanius dans un murmure, sa voix résonnant sourdement dans le silence du temple tandis qu'il longea le mur en contemplant ces portraits et ces textes empreints de mélancolie.

— Une sorte de monument aux morts, répondit Uriel. Ce sont des prières adressées aux êtres chers que l'on a perdus.

— Mais il y en a tellement... Des milliers... Ils seraient tous morts en même temps ?

— Je n'en sais rien, répliqua Uriel. Il semblerait.

— Par le sang de l'Empereur, murmura Pasanius. Que s'est-il donc passé par ici ?

Un souffle d'air froid susurra dans le cou d'Uriel.

Vous étiez là.

Uriel se retourna vivement, sa main agrippant la garde de son épée.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? lança Pasanius tandis que la lame d'Uriel fendait l'air dans un sifflement.

— Rien, répondit Uriel, qui se relâcha en voyant qu'il n'y avait aucune menace à l'horizon.

Il n'y avait pas la moindre trace d'un autre intrus dans le temple, mais l'espace d'une fraction de seconde, Uriel aurait juré que quelqu'un se tenait juste dans son dos. Personne d'autre que Pasanius et lui-même ne violait les profondeurs crépusculaires de l'édifice désert, et cependant...

Les milliers de champs de bataille qu'il avait connus avaient aiguisé son instinct guerrier et Uriel n'aurait pas survécu bien longtemps s'il n'avait développé en même temps un sens aigu du danger. Bien qu'il ne vît ni n'entendît rien d'autre qu'eux-mêmes à l'intérieur du temple, il avait la très nette impression qu'ils n'y étaient pas seuls.

— Tu as vu quelque chose ? demanda Pasanius en calant le bolter entre ses genoux pour l'armer. L'engin fit un bruit épouvantablement sinistre et les deux guerriers eurent un mouvement de dégoût. L'arme avait été ramassée sur les champs de bataille de Medrengard et avait autrefois

appartenu à un Iron Warrior. Même si Pasanius la tenait devant lui, Uriel voyait bien qu'il répugnait à utiliser une arme de l'ennemi.

— Non, répondit Uriel. Juste une impression.

— Quel genre d'impression ?

— Je ne sais pas trop, c'était comme si quelqu'un se tenait juste derrière moi.

Pasanius balaya le décor du canon du bolter, mais ne trouvant aucune cible, rabaissa son arme. Uriel vit le soulagement sur l'expression de son compagnon et le sentiment de ne pas être seuls dans le sanctuaire s'émoussa.

— Il n'y a personne d'autre que nous ici, déclara Pasanius d'un ton qui se voulait rassurant, même s'il gardait le poing serré sur le bolter en longeant le mur en direction de l'autel. Peut-être le souvenir encore frais de Medrengard te rend-il un peu nerveux ? hasarda-t-il.

— Peut-être, fit Uriel qui, emboîtant le pas à Pasanius, remontait le cortège de visages souriants, d'offrandes votives et de prières griffonnées sur des bouts de papier froissé.

Ces murs commémoraient un tel nombre de morts ! Pasanius avait raison, il y en avait des milliers, et Uriel trouvait la scène d'une tristesse intolérable. La cloison opposée était tout autant couverte de funestes reliques commémoratives et on voyait autant de tas de papiers roulés en boule au pied de chaque colonne.

Ils atteignirent l'autel et Uriel rengaina son épée.

— On devrait examiner de près ces bouts de papier, lança Uriel, redressant l'autel renversé tout en commençant à détacher les rares fragments de pièces d'armure qui lui couvraient encore le torse. Ils devraient nous donner des indices sur là où nous nous trouvons.

— J'imagine, commenta Pasanius en posant le bolter sur le sol, qu'il repoussa d'un vif coup de pied.

— Ça va, mon ami ? s'inquiéta Uriel tandis qu'il déposait sur l'autel le dernier fragment de métal qui restait de son plastron. Tu sais, on est sur le chemin du retour.

— Je sais, mais...

— Mais quoi ?

— Que se passera-t-il une fois que nous serons rentrés au bercail ?

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Réfléchis un peu, Uriel, commença Pasanus. On était dans l'Œil de la Terreur. Personne n'en revient indemne. Comment savoir si nous aurons bon accueil sur Macragge ? Il est probable qu'ils nous mettent à mort dès l'instant où ils nous verront.

— Non, objecta Uriel, ça n'arrivera pas. Nous avons accompli notre serment de mort. Ce sont Tigurius et Calgar qui nous ont envoyés là-bas et ils seront fiers de ce que nous avons fait.

— Tu crois vraiment ? répliqua Pasanus en secouant la tête d'un air dubitatif. On s'est battu aux côtés de space marines renégats. On a pactisé avec des mutants cannibales et libéré un démon. Tu crois vraiment que Tigurius va voir ce genre de choses d'un bon œil ?

Uriel poussa un soupir. Il avait *bien évidemment* pris tout cela en considération, mais il savait dans son for intérieur qu'à chaque décision qu'ils avaient dû prendre, ils avaient choisi la meilleure option, animés par les meilleures intentions du monde.

Les maîtres du chapitre ne pouvaient rester insensibles à cela.

À moins que...

C'étaient en premier lieu les écarts de conduite délibérés d'Uriel par rapport au Codex Astartes de Roboute Guilliman qui avaient causé leur bannissement d'Ultramar. Rédigé par le primarque des Ultramarines dix mille ans plus tôt, le Codex Astartes décrivait par le menu les principes de discipline par lesquels les chapitres de space marines avaient pu émerger des puissantes légions de la Grande Croisade.

Absolument tout, des couleurs des uniformes à la description des manœuvres militaires, en passant par le rôle exact que devait tenir chaque guerrier sur le champ de bataille, était consigné dans ses pages sacrées, et nul chapitre n'illustrait mieux le respect de ses enseignements que les Ultramarines.

Se conformer aux principes édictés par leur primarque était considéré comme la plus haute vertu chez les Ultramarines et, de ce fait, qu'un de leurs capitaines déroge à ces règles était vécu comme quelque chose de particulièrement grave. Uriel avait accepté son châiment sans broncher, mais il s'était senti coupable de voir Pasanus partager sa condamnation, une épine qui lui était restée plantée dans le cœur tout le temps passé à arpenter la surface de Medrengard.

Plus d'une fois durant son séjour sur ce monde infernal, Uriel avait douté de sa valeur et de son statut de héros, mais avec la destruction de la forteresse d'Honsou et l'anéantissement des créatures démoniaques qui avaient donné naissance aux Décharnés, il avait finalement pu voir qu'après tout, ils avaient bel et bien été les instruments de la volonté de l'Empereur. Leur serment de mort à présent accompli, ils rentraient tout simplement chez eux.

Quel mal pouvait-il y avoir à cela ?

— On s'est acquitté de tout ce qu'on attendait de nous, lança Uriel, et de bien davantage, du reste. Tigurius verra bien que nous ne sommes pas souillés par les Puissances de la Déchéance.

— Qu'est-ce que tu fais de ça ? demanda Pasanius en brandissant le moignon qui lui tenait lieu de bras. Et s'il subsistait quelque chose du Pourvoyeur de Ténèbres en moi ?

— Il n'en restera rien, affirma Uriel. Honsou te l'a enlevé.

— Comment peux-tu être sûr que tout est parti ?

— Je ne peux en avoir le cœur net, nuança Uriel, mais une fois que nous serons rentrés à la forteresse d'Héra, les apothicaires seront fixés.

— Et je serai châtié.

— Peut-être, admit Uriel. Tu as dissimulé une infection xénos à tes supérieurs, mais quoi que décident les autorités du chapitre, tu ne tarderas pas à réintégrer la quatrième compagnie.

— Je me demande comment la compagnie s'en sort sans nous, dit Pasanius.

— Learchus a promis de veiller sur les hommes en notre absence, répliqua Uriel. Je suis sûr qu'il nous donnera toutes les raisons d'être fiers de lui.

— Oui, acquiesça Pasanius. Aussi droit dans ses bottes qu'on puisse attendre d'un sergent, celui-là. Un rien pisse-froid à mon goût, mais il sait maintenir la cohésion entre les hommes.

— Entre le peu d'hommes qu'il nous reste depuis Tarsis Ultra, précisa Uriel en pensant à l'affreux carnage qui avait vu périr une grande partie de la quatrième compagnie tandis qu'ils défendaient le monde impérial contre l'invasion tyranide.

— Ça a été une rude campagne, c'est le moins qu'on puisse dire, commenta Pasanius alors même qu'Uriel déposait le dernier fragment de

son armure sur l'autel. Son torse n'était plus couvert que par une combinaison d'un kaki sale et délavé, dont le tissu résistant était troué en de multiples endroits, là où les branchements d'interface de son armure venaient se connecter à ses organes internes.

— Je suis sûr que Learchus aura sélectionné de nouvelles recrues prometteuses dans les camps d'éclaireurs d'Auxillia et qu'il les aura méthodiquement formées, assura Pasanius. Il y a fort à parier que la quatrième compagnie est redevenue pleinement opérationnelle à l'heure qu'il est.

— Je l'espère bien, acquiesça Uriel. L'idée de voir les Ultramarines amputés de la quatrième m'est particulièrement désagréable.

— À moi aussi, ça me ferait mal... Mais si tu dis vrai et que notre retour est pour bientôt, tu crois qu'on t'en confiera de nouveau le commandement ?

— Ça n'est pas de mon ressort, répondit Uriel dans un haussement d'épaules. C'est Calgar, le maître du chapitre, qui en décidera.

— S'il est conscient de ce qui est bon pour le chapitre, il te désignera capitaine le jour même de notre retour.

— Il est parfaitement conscient de ce qui est bon pour le chapitre, assura Uriel.

— Je sais bien, mais je ne peux pas m'empêcher d'avoir de l'appréhension. Je veux dire, qui sait combien de temps nous sommes partis ? Pour ce qu'on en sait, des centaines, voire des milliers d'années ont très bien pu passer depuis que nous avons quitté Macragge. Et cet endroit...

— Qu'est-ce qu'il a cet endroit ?

— Le seigneur des Décharnés... Il a raison, un grand malheur s'est abattu sur cette ville. J'en ai l'intime conviction.

Uriel ne répondit rien, car lui aussi pouvait sentir l'insidieux courant d'air sous-jacent dans l'atmosphère, l'empreinte d'une terrible calamité advenue dans la cité qui lui donnait le sentiment qu'elle n'avait pas simplement été abandonnée.

— Et autre chose, ajouta Pasanius. Me diras-tu, au nom du primarque, ce que tu espères accomplir exactement avec ces monstres ?

— Ce ne sont pas des monstres, rétorqua Uriel. Le sang des Astartes coule dans leurs veines.

— Peut-être bien, mais il n'empêche qu'ils ont l'allure de monstres et que j'ai du mal à imaginer que qui ce soit d'armé hésite à leur tirer dessus dès l'instant où il les apercevra. On aurait dû les laisser sur Medrengard. Tu le sais, ça, non ?

— Je ne pouvais simplement pas, répliqua Uriel en venant s'asseoir à côté de Pasanius. Tu as vu à quelles conditions de vie ils étaient réduits. Ils ont peut-être l'air de monstres, mais ils adorent l'Empereur et tout ce qu'ils veulent, c'est Son amour en retour. Je ne pouvais pas les abandonner là-bas. Je dois essayer de... je sais pas... leur montrer que l'existence n'est pas *que* douleur.

— Eh bien, je te souhaite bien du courage, lança Pasanius avec aigreur.

La lune s'était levée et des flaques de lumière laiteuse jetaient un halo spectral à l'intérieur du temple quand les Décharnés furent de retour. Uriel répugnait à utiliser les offrandes funéraires comme combustible, aussi avaient-ils fait prendre un feu dans un brasero de fer découvert au fond de l'église à l'aide du petit bois issu des bancs de prière.

Les Décharnés traînaient dans l'église les carcasses de trois de ces mammifères herbivores aperçus dans la montagne, dont les corps déchiquetés et sanguinolents étaient couverts de marques de griffes et de crocs. Une épaisse fourrure couvrait les dépouilles et leurs têtes bovines se terminaient en un long museau d'animal fouisseur. À voir leurs pattes sveltes et puissantes, Uriel se dit que ces bêtes avaient dû être particulièrement lestes de leur vivant.

— Ils sont déjà repus, visiblement, fit observer Pasanius en voyant les babines ensanglantées des Décharnés.

— On dirait, oui, répliqua Uriel alors que le seigneur des Décharnés traînait la plus grosse prise jusqu'à l'autel. La carcasse fut jetée à bas, juste sous son nez.

— Nous manger dans montagne, articula la créature. Cette viande pour vous.

Sans attendre de réponse, le monstre gigantesque détourna la tête, les yeux ternes et sans vie. Se demandant bien ce qui lui arrivait, Uriel tendit la main pour attraper le bras du seigneur des Décharnés.

À peine eut-il touché son bras que la créature s'arracha à son étreinte d'un geste brusque, et se retourna pour lui faire face en poussant un gémissement de douleur. Uriel tressaillit devant la soudaineté de la réaction et la violence qu'il voyait couvrir dans le regard du seigneur des Décharnés.

— Pas toucher moi, siffla ce dernier. Souffrance. Ce monde faire mal à nous.

— Il vous fait mal ? Que voulez-vous dire par là ?

Le seigneur des Décharnés s'interrompt, comme s'il peinait à trouver ses mots pour s'exprimer clairement.

— Air différent ici. Nous nous sentir différents, faibles. Corps pas fonctionner comme avant.

Uriel acquiesça, même s'il ne voyait pas vraiment pourquoi les Décharnés auraient dû se sentir autrement sur ce monde que sur celui d'où ils venaient.

— Essayez de vous reposer, conseilla Uriel. Une fois le soleil levé, on y verra plus clair et on se rendra mieux compte de la configuration des lieux pour décider de la suite. Vous comprenez ?

— Moi comprendre, acquiesça le seigneur des Décharnés. Empereur content de nous ?

— Oui, ne vous inquiétez pas, répondit Uriel. Vous savez, vous vous trouvez dans un endroit qui Lui est spécialement dédié.

— Dédié ?

— Ce lieu Lui appartient, expliqua Uriel. Comme l'endroit où vous habitiez autrefois.

— Ça être maison de l'Empereur ?

— Oui, tout à fait.

— Alors nous rester ici, fit le seigneur des Décharnés, Empereur prendre soin de nous. Uriel se sentit étrangement touché par la candeur d'une telle conviction. Ces monstres étaient peut-être des aberrations génétiques, ils n'en étaient pas moins de fervents adorateurs de l'Empereur, auquel ils témoignaient une foi aussi pure qu'enfantine.

Le seigneur des Décharnés s'éloigna d'un pas pesant pour aller rejoindre ses congénères et Uriel se retourna vers l'autel, sur lequel Pasanius était en train de découper la carcasse qu'on leur avait fournie en vue de la faire rôtir au-dessus du feu. Bien entendu, rien n'empêchait les space marines de manger la viande crue afin d'en tirer davantage de bénéfices nutritionnels,

mais après les privations qu'ils avaient dû endurer sur Medrengard, les deux guerriers avaient envie de prendre un repas chaud.

Uriel regarda les Décharnés s'accroupir devant les murs et contempler, fascinés, les petits bouts de parchemin sur la cloison. Pasanius lui tendit un morceau de viande embroché avant de placer sa propre brochette au-dessus des flammes.

— On a tendance à l'oublier, lança Uriel.

— Quoi donc ?

— Que ce ne sont en vérité que des enfants.

— Les Décharnés ?

— Oui. Réfléchis une seconde : on les a enlevés dans la prime enfance pour que les féroces morticiens les transforment en ces horreurs, mais à l'intérieur, ce sont toujours des gamins. J'ai moi-même été introduit dans un de ces utérus démoniaques. Je sais ce qu'il a essayé de me faire, mais infliger ça à un marmot... Imagine un peu ce que ça doit faire de te réveiller pour te rendre compte qu'on t'a changé en monstre.

— Tu penses que certains d'entre eux se souviennent de leur vie d'avant ?

— Aucune idée, répondit Uriel. D'un côté, j'espère que non ; ce serait bien trop affreux pour eux d'avoir le souvenir de ce qu'ils ont perdu... Mais de l'autre, je me dis que ce sont justement les bribes de ce qu'ils ont jadis été qui les retiennent de devenir de véritables monstres.

— Eh bien, espérons que d'autres souvenirs remontent à la surface maintenant qu'ils sont loin de Medrengard.

— J'imagine que ce serait souhaitable, répliqua Uriel en retournant sa brochette au-dessus du feu. Je sais bien qu'ils ont l'air de monstres, mais ce qu'il leur est arrivé n'est pas de leur faute. Ils méritent autre chose que de se faire traquer et tuer juste parce qu'ils ne sont pas comme nous. On ne peut peut-être pas sauver leurs corps, mais on peut sauver leurs âmes.

— Et comment donc ?

— En les traitant comme des êtres humains.

— Eh bien, j'espère juste que tu auras l'occasion d'en toucher deux mots aux gens avant qu'ils ne les voient.

— C'est dans mes projets, à un moment ou à un autre, mais n'allons pas plus vite que la musique, veux-tu ? Il s'agit de procéder par étapes.

— À propos, commença Pasanius en retirant des flammes sa brochette de viande, dont il se risqua à prendre une bouchée du bout des dents. Tiens,

pas dégueu du tout, nota-t-il avant de reprendre le cours de ses pensées : par quoi commençons-nous demain matin ?

Uriel retira à son tour sa brochette du feu et mordit dans un morceau de viande. Après tant de jours passés à se nourrir de maigres rations et de nutriments recyclés, l'odeur enivrante et le goût exquis le chavirèrent. La viande était dure, mais merveilleusement riche et goûteuse. Un jus tiède lui éclaboussa le menton et il dut se retenir d'engloutir son repas comme un ogre affamé.

Uriel finit par répondre entre deux bouchées :

— Demain, on explore la cité, on se familiarise avec la topographie des lieux pour, à partir de là, essayer de se faire une idée de là où on pourrait trouver une colonie habitée.

— Et puis ?

— Ensuite, on se fait connaître des autorités impériales qui se présenteront et on entre en contact avec le chapitre.

— Tu crois que ce sera aussi simple que ça ?

— On verra bien, répondit évasivement Uriel. J'imagine qu'on sera davantage fixé demain, mais on a d'abord besoin de se reposer. J'ai le corps brisé et tout ce que je veux, c'est profiter d'une bonne nuit de sommeil avant de nous lancer plus avant dans l'examen de la situation.

— Ça me va, acquiesça Pasanius. Chaque fois que je fermais les yeux à bord de cette satanée machine-démon, les seules images qui s'offraient à moi n'étaient que fleuves de sang et cadavres dépecés.

Uriel opina de la tête, bien trop conscient des visions de cauchemar tapies derrière ses propres paupières lorsqu'il avait essayé de trouver le repos embarqué sur l'Omphalos Daemonium. Il n'avait pas vu de telles horreurs ni cru que des choses aussi épouvantables puissent se concevoir depuis qu'il avait fait face au Nightbringer.

Durant l'intervalle de temps indéterminé qu'ils avaient passé dans l'abîme démentiel des entrailles de l'Omphalos, les Décharnés et eux-mêmes s'étaient vus tourmentés par ces songes sanguinolents. Uriel était conscient que son mental avait été à deux doigts de craquer, car qui pourrait garder l'esprit parfaitement sain en étant visité par des fantasmes nocturnes aussi monstrueux ?

De toutes les visions cauchemardesques de mort et de carnage qui hantaient Mesira Bardhyl, c'était le Pleureur qu'elle craignait le plus. Elle n'avait jamais vu son visage, ne faisait qu'entendre ses sanglots, mais l'abîme de souffrances contenu dans ces pleurnichements semblait sans fond.

Il paraissait inconcevable qu'un être vivant puisse endurer autant de chagrin et de tourments. Et cependant, la silhouette dont les contours sombres venaient se découper sur le blanc des carreaux de céramique de la chambre nue appartenait manifestement à une créature vivante.

Des larmes ruisselèrent sur ses joues à la vue du Pleureur, comme si elle se mettait à absorber une partie de sa douleur tandis que ses pieds la portaient perfidement jusqu'au lit à barreaux de fer sur lequel il était assis, seule pièce de mobilier de la chambrée par ailleurs vide.

Elle était bien consciente de rêver, mais le savoir ne diminuait en rien sa terreur.

En dépit des feuilles de *khat* que Mesira avait mélangées à la demi-bouteille de raquir qu'elle s'était envoyée avant de se mettre au lit à contrecœur, le cauchemar du Pleureur avait tout de même réussi à la trouver.

L'un après l'autre, ses pas la rapprochaient du Pleureur, dont les épaules étaient secouées par des sanglots déchirants. À mesure qu'elle s'approchait, Mesira sentait le chagrin de la créature se changer en colère, et bien qu'elle luttât de toutes ses forces pour réprimer ce geste, elle se vit, impuissante, tendre la main dans sa direction.

À l'instant où elle touchait l'épaule du Pleureur, une puanteur de viande grillée lui emplit les narines et des images se mirent à danser devant ses yeux : des bâtiments en flammes, des gens en train de hurler, un incendie si dévastateur qu'il tourbillonnait en virevoltant comme une entité vivante.

— Non, murmura-t-elle. Pas cette fois encore.

Le Pleureur cessa de sangloter, comme si ce n'était que maintenant qu'il se rendait compte de sa présence.

Sans crier gare, des gerbes de flammes apparurent soudain sur son corps pour venir lui engloutir la tête et les bras dans un halo de lumière incandescent.

— Tu étais là, lança le Pleureur, qui ne prêtait manifestement aucune attention au feu qui le consumait.

— Non, je..., voulut protester Mesira en reculant devant l'ardeur de la fournaise.

— Tu étais là, répéta le Pleureur d'un ton accusateur tandis que les flammes ondoyaient tout autour de lui. Son corps ne tarda pas à être complètement carbonisé et l'odeur de chair calcinée souleva le cœur de la jeune femme.

— Les morts vous observent et vous serez tous châtiés.

— Je vous en prie, implora Mesira. Pourquoi moi ?

— Tu étais là, répéta encore le Pleureur, comme si ce seul fait suffisait à tout expliquer. Tu étais présente.

— Je n'ai rien fait, se lamenta Mesira. Ce n'est pas moi.

— Tu étais là.

— Je...

— Tu étais là, asséna une nouvelle fois le Pleureur en tournant la tête vers elle, et tu vas payer pour ça. Vous allez tous payer.

Mesira Bardhyl sauta de son lit en hurlant de terreur, agrippant les draps comme si elle luttait pour se libérer de leur étreinte. Elle se débattait sur le sol comme une folle, donnant des coups de pied et poussant des cris stridents. En pleurs, elle finit par se recroqueviller en position fœtale et presser ses paumes contre ses tempes, se lacérant le crâne du bout effilé de ses ongles.

Elle se mordit la main pour étouffer ses cris tandis que, toujours vautrée par terre, elle se balançait fébrilement d'avant en arrière.

Elle avait les yeux hermétiquement clos et les ouvrir lui demanda un grand effort de volonté.

La chambre était dans la pénombre. Seule une faible lueur émanant de lumiglobes disposés au petit bonheur dans la rue à l'extérieur filtrait par les rideaux de mousseline qui s'agitaient à la fenêtre. Un évier en inox et une cuvette de toilettes glougloutaient derrière un paravent garantissant l'intimité, et des tas de feuilles de papier voletaient en tourbillonnant au centre de la pièce.

Mesira resta étendue sur le sol jusqu'à ce que sa respiration fût revenue à la normale et que son rythme cardiaque se fût ralenti, puis se releva en se tenant au bord du lit pour se remettre d'aplomb malgré ses jambes

flageolantes. Tremblant de tous ses membres, elle se pencha pour ramasser le drap abandonné par terre et s'en servit pour couvrir son corps amaigri.

Le cauchemar était encore tout frais dans sa mémoire. Elle sécha ses larmes tandis qu'elle se dirigeait vers la table pour se servir un grand verre de raquir. Des liasses de papier étaient étalées sur la table, un rapport à moitié terminé pour Verena Kain, détaillant les décryptages télépathiques qu'elle avait effectués lors d'une réunion entre le gouverneur Barbaden et les autres dignitaires. C'était un manquement aux règles de sécurité de les laisser traîner ainsi, chez elle, mais elle s'était esquivée tôt du palais impérial ce jour-là, ne voulant pas passer plus de temps que nécessaire en compagnie de Barbaden.

Elle entendait la rumeur de la ville transpirer par la fenêtre de sa chambre : le fracas que faisaient les automobiles délabrées en passant, le tapage du flot d'ivrognes qui sortaient des bars et, de temps à autre, la clameur d'un juron proféré. Derrière cette cacophonie, elle pouvait percevoir les sentiments et les émotions qui flottaient dans l'air, mais elle les chassa de son esprit, préférant endormir ses dons avec une autre rasade de raquir.

Sachant pertinemment qu'elle ne trouverait plus le sommeil cette nuit-là et bien déterminée, de toute façon, à ne plus fermer l'œil après les horreurs que le Pleureur lui avait montrées, elle se servit un autre verre.

Dans son rêve, il avait tourné le visage vers elle, ses chairs en train de se consumer coulant de son crâne calciné alors même que les flammes grondaient autour de lui, de plus en plus vives et ardentes. Elle avait voulu détourner le regard. Elle était intimement persuadée que le dévisager lui ferait perdre la raison, mais elle n'arrivait pas à tourner la tête et quand elle avait fixé ses yeux, aussi froids et livides que le cœur d'une étoile morte, elle avait vu des atrocités qui dépassaient même l'abomination du Champ de Mort.

Des ravitailleurs remplis de cadavres détrempés s'ébranlaient derrière une machine-démon vomissant du sang le long des voies d'ossements qu'elle empruntait. Des flopées d'enfants morts pendaient dans un cliquetis de métal, empalés sur des crocs de boucher. Des planètes entières étaient pulvérisées par une marée de démons hurlants, anéanties par la puissance que l'architecture démente de l'engin monstrueux déversait elles.

Les âmes des morts se contorsionnaient dans les profondeurs de son épouvantable carrosserie et elle pouvait sentir la débauche d'énergie warp

qui l'entourait, un déluge de puissance démoniaque saturant l'air, la terre ainsi que les eaux de Salinas. Quelle que fût cette machine effroyable, elle avait connu d'innombrables carnages et portait en elle la mémoire de chaque goutte de sang qu'elle avait vue verser durant son odieuse existence.

Rien n'avait été épargné à son regard ; ni les âmes arrachées à leur enveloppe charnelle, ni les viols infligés aux innocents, ni les horreurs inconcevables accablant la moindre forme de vie.

Aussi clairement que si elle avait été directement témoin de la scène, elle avait vu la puissante machine-démon apparaître devant le temple, sur le parvis de Khaturian, dont le fronton de bronze orné d'ailes d'aigle s'affaissait là où les bombes avaient entamé la maçonnerie : ce bâtiment que les Screaming Eagles avaient pilonné avec des armes à fusion avant de le prendre d'assaut à coups de feu et de lames.

Mesira ferma les yeux, tâchant de fermer son esprit au souvenir des cris, du crépitement des armes à feu et du bruit incessant des lance-flammes. Elle s'écarta de la table pour aller se poster à la fenêtre, jetant un coup d'œil vers les rues pavées de Barbados et les rares passants qui osaient s'aventurer sous ses persiennes. Ils passaient furtivement, les yeux baissés, car il était de notoriété publique que la favorite psyker de Barbados vivait là, et personne ne voulait attirer sur lui le mauvais œil.

Une bouffée de colère l'envahit et elle lâcha la bride à ses pouvoirs, ressentant au plus profond d'elle-même le contact spectral des esprits qui peuplaient les appartements sordides ou qui avaient élu domicile dans des habitations ad hoc, aménagées dans les vestiges de l'armada de blindés que l'Achaman Falcatas avait abandonnée sur place en la laissant se fondre peu à peu dans le décor.

Barbados était une cité construite sur les ruines des casernes d'un régiment mobile de la garde impériale.

Au terme de la campagne punitive visant à étouffer la rébellion du système séditieux, la planète Salinas avait été attribuée en récompense aux Falcatas, et on avait autorisé le régiment à conserver l'armature de ses véhicules blindés, car il n'avait pas été possible de rapatrier la plupart d'entre eux. Cependant, ne disposant pas d'assez de technaigures ou de technoprêtres pour les entretenir, la plupart étaient rapidement tombés dans un état de délabrement avancé, et seules quelques rares compagnies avaient

été capables de maintenir leurs tanks et autres moyens de transport en état de marche.

Celles qui n'en avaient pas les moyens les abandonnèrent purement et simplement, et il ne fallut pas attendre bien longtemps avant de voir des citoyens entreprenants de Barbados se les approprier. Des familles entières vivaient à l'intérieur et autour de ces véhicules, élisant domicile dans ce qui avait autrefois été des instruments de guerre.

Une fois évidé et débarrassé de tout le matériel superflu, un char d'assaut Lemn Russ pouvait accueillir une famille de cinq membres ; une Chimère encore davantage. Des petits malins avaient démonté quantité de véhicules pour récupérer des pièces et des plaques de carrosserie, et des quartiers entiers de Barbados s'étaient érigés sur les carcasses rouillées de ces machines délabrées.

La rancœur qui frémissait juste au-dessous des pensées superficielles de pratiquement chaque habitant de la cité saturait sa perception. C'était une rancœur que Mesira pouvait comprendre car l'invasion orchestrée par l'Achaman Falcatas avait été aussi sanglante que brutale.

Le nouveau gouverneur avait même rebaptisé leur capitale d'après son propre nom.

Pas étonnant qu'ils nous détestent, se dit-elle – moi aussi, je *nous* déteste.

Bien que ses pouvoirs d'empathie fussent généralement confinés à la lecture des esprits humains, Mesira sentait quelque chose de très différent ce soir-là, comme si elle arrivait à percevoir la colère sourde de la planète entière. L'atmosphère était particulièrement chargée. Quelque chose dans l'air grandissait, semblant annoncer un événement d'importance, comme la menace d'une confluence imminente. Elle n'avait jamais ressenti cela auparavant et en concevait une terreur inexprimable.

Un profond changement semblait s'être emparé de la surface de Salinas, mais l'essence de cette altération lui échappait.

Les scènes que lui avaient montré les yeux du Pleureur n'étaient-elles que des allégories ou reflétaient-elles quelque chose de réel ?

Peu douée pour l'interprétation des visions, elle se demanda si, de leur côté, les devins astropathes du gouverneur Barboden sauraient quoi penser de ce qu'elle avait vu.

À peine l'image de l'ancien colonel des Falcatas se fut-elle immiscée dans son esprit qu'elle sentit un souffle glacial sur sa nuque.

Elle frissonna et fit volte-face en se prenant la tête dans les mains.

Une petite silhouette de lumière se tenait au coin opposé de la pièce, une fillette qui tendait les bras dans sa direction.

Tu étais là.

Même s'il avait grand besoin de sommeil, Uriel n'arrivait pas à dormir, l'impression persistante qu'ils n'étaient pas seuls toujours logée quelque part dans un coin de son esprit. Après avoir avalé leur content de viande, Pasanius et lui étaient partis explorer les salles désertes de l'église : une sacristie aux murs croulants, quelques dépôts à provisions abandonnés, ainsi que la myriade de petites chapelles privées situées dans les transepts.

N'ayant rien trouvé d'alarmant, ils s'étaient ensuite mis en route pour effectuer une patrouille à l'extérieur de l'église. Au gré de leur exploration de la zone autour du temple, ils avaient escaladé des monceaux de maçonnerie effondrée et franchi plusieurs tronçons de route défoncée. Il était impossible à deux personnes de prendre complètement le contrôle d'une zone aussi vaste, mais ils n'avaient rien vu pouvant laisser penser à l'un ou à l'autre qu'ils n'étaient pas seuls dans la cité.

Pasanius dormait assis, adossé au mur, et ses légers ronflements firent sourire Uriel tant le visage de son ami paraissait se délester de tous les soucis qui l'accablaient depuis Pavonis. Bien qu'il semblât profondément endormi, Uriel savait bien qu'il ne faudrait pas plus d'une seconde à Pasanius pour passer du repos complet à l'état d'alerte le plus total.

Les Décharnés étaient blottis les uns contre les autres comme des bêtes de somme, en cercle autour de leur chef. Leur respiration était une cacophonie de halètements rauques, de gargouillis laborieux et de sifflements péniblement émis par les fentes cartilagineuses qui leur servaient de bouches ou de nez.

Bien conscient que le sommeil ne viendrait pas, Uriel se releva et s'en alla descendre d'un pas nonchalant l'allée centrale de l'église, s'arrêtant de temps à autre pour examiner l'un des papiers de prière ou une image fixée au mur. Des visages souriants lui renvoyaient son regard, hommes ou femmes, jeunes ou vieux.

Qu'était-il arrivé à ces gens et qui avait bien pu ériger ce monument aux morts ?

On avait griffonné une date sur bon nombre de ces bouts de papier, et si le calendrier de référence et la graphie lui étaient inconnus, Uriel voyait bien qu'il s'agissait toujours de la même. Quelle que fût la calamité qui s'était abattue sur ces malheureux, elle les avait emportés d'un seul coup.

Uriel reprit son chemin le long de l'allée, n'arrivant pas à se débarrasser du sentiment que, même dans l'optique où le bâtiment serait effectivement vide de toute autre présence, quelqu'un ou quelque chose n'en était pas moins en train d'observer le moindre de ses faits et gestes. Il gardait la main serrée sur le pommeau doré de son épée. Ce contact le rassurait et l'héritage héroïque que l'arme représentait à ses yeux n'y était certainement pas pour rien. Le capitaine Idaeus l'avait forgée avant la campagne Corinthienne et l'avait fièrement portée de nombreuses années durant, avant de la léguer à Uriel sur Tharcia alors qu'il s'apprêtait à livrer son tout dernier combat. Uriel avait prêté serment sur l'épée d'honorer à jamais la mémoire de son défunt capitaine. Le poids de ce vœu lui avait permis de ne pas dévier de sa route et de traverser dignement ces longs mois de souffrance et d'épreuves.

Uriel sortit du temple, ses yeux s'acclimatant rapidement à la pénombre ambiante jusqu'à y voir aussi clair qu'en plein jour.

Si la cité donnait un peu plus tôt une impression d'abandon et de mélancolie, elle semblait à présent terriblement menaçante, comme si on avait soudain permis à une rancœur enfouie de déambuler librement dans les ténèbres. Tous ses sens lui indiquaient qu'il était seul, mais un instinct indéfinissable n'en venait pas moins lui signaler que cette ville cachait un terrible secret.

Des nuages de poussière balayaient l'esplanade, comme remués par d'invisibles pas, et le vent gémissait par l'embrasement des fenêtres cassées et des portes entrouvertes. Le clair de lune faisait scintiller les tessons de verre et les fragments de métal. Quelque part au loin, une chute de gravats résonna à la manière d'un éclat de rire.

Tout en tapotant du bout des doigts sur le pommeau de son épée, Uriel s'enfonça au hasard dans la cité.

Des bâtiments aux murs croulants cernaient les rues défoncées, qui étaient jonchées de débris, vestiges d'une population volatilisée : valises, sacs, poteries, souvenirs divers et variés. Plus Uriel voyait de ces objets éparpillés, plus la partie analytique de son cerveau génétiquement augmenté

prenait conscience qu'un plan sous-jacent qui ne devait rien au hasard gouvernait leur disposition sur l'asphalte.

Rien à voir avec de simples possessions jetées au petit bonheur par leurs propriétaires. C'étaient encore des micro-monuments commémoratifs disséminés de manière à faire croire au désordre, mais à y regarder de plus près, disposés avec un soin délibéré : des pièces de monnaie placées selon des motifs récurrents, des rubans noués autour de barres de fer noirci et des pots en terre cuite entassés en grappes, comme attendant le retour de leurs propriétaires.

C'était comme si ceux qui avaient disposé ces reliques avaient voulu garder leur deuil secret, en cachant au reste du monde que ces morts étaient pleurés et célébrés.

C'était là une nouvelle pièce du puzzle, mais en l'état, sans davantage d'informations, Uriel était bien en peine de donner un sens à cette énigme. De chaque côté de la rue, les façades étaient criblées d'impacts d'armes de poing et il discernait, ça et là, le cratère caractéristique d'un obus de gros calibre. Une armée entière avait investi la cité, faisant feu à volonté et massacrant tout sur son passage.

Les éclaboussures brun rouille sur les murs ne pouvaient être que du sang. Uriel s'arrêta en voyant le clair de lune illuminer un éclat d'os immaculé. Il s'agenouilla à côté d'un cairn effondré de pierres rondes recouvrant un petit crâne, pas plus grand que celui d'un enfant.

Une photographie jaunie avait été placée au milieu des pierres, emballée dans une gaine plastifiée afin de la protéger des éléments. Uriel essuya la poussière et la moisissure sur sa surface, pour découvrir le portrait en pied d'une fillette aux longs cheveux blonds vêtue d'une robe blanche toute simple s'arrêtant aux genoux. Elle se tenait aux côtés d'un homme de grande taille, vraisemblablement son père, car il rayonnait de fierté paternelle. Ils posaient devant les volets fermés d'un bâtiment en pierre de taille.

Uriel retourna la photographie. Un nom était griffonné en lettres manuscrites : Amelia Towsey.

— Comment es-tu morte ? s'interrogea Uriel, son murmure se répercutant contre les murs comme s'il avait hurlé sa question. Étonné par le volume sonore, il leva les yeux et aperçut une forme au bout de la rue : une petite fille en robe blanche.

OceanofPDF.com



TROIS

Surpris, Uriel cligna des yeux, et la fillette n'était déjà plus là, volatilisée comme si elle n'avait jamais existé.

Il s'élança en courant vers l'endroit où elle s'était tenue.

Uriel atteignit le bout de la rue, qu'il balaya du regard de droite à gauche. Aucune trace de la petite fille. Il commençait à se demander s'il n'avait pas rêvé. L'image avait été si fugitive qu'il ne pouvait être sûr de ne pas avoir eu une hallucination inspirée par la photographie qu'il venait de regarder, mais elle avait eu l'air si *réel*.

Alors même qu'il commençait à douter d'avoir vu la fillette, il entendit un soupir étouffé, à peine un souffle provenant d'un peu plus loin, et crut entrevoir une forme blanche. Tous les sens en alerte, Uriel dégaina son épée et s'avança avec précaution dans la ruelle, en direction du bruit. Les bâtiments alentours étaient sombres et semblaient se pencher sur lui.

Il passa devant d'autres cairns, mais ne s'arrêta pas pour les examiner, trop préoccupé par les soupirs, qui se faisaient maintenant plus aigus. Ce n'étaient plus des bruits de respiration, mais des sanglots : manifestement le chagrin d'une gamine incomprise.

Les bruits se turent et Uriel s'immobilisa pour se retrouver devant un bâtiment en pierre de taille avec deux fenêtres aux volets fermés. Les gonds des battants étaient rouillés et toute une partie de la façade avait été déchiquetée par des impacts de balles et d'obus, mais il ne faisait aucun doute qu'il s'agissait là de la bâtisse de la photographie.

L'avait-on guidé jusque-là ?

Cette seule idée aurait dû le plonger dans l'inquiétude, mais l'endroit ne lui inspirait aucune crainte.

Tous les bruits avaient cessé ; même le vent s'était tu tandis qu'il avançait avec précaution vers la façade dévastée et pénétrait dans le bâtiment, l'épée au poing. Une partie de lui était tentée de rentrer prévenir Pasanius, mais il n'avait pas l'impression qu'une quelconque menace planât véritablement sur l'intérieur, juste un sentiment d'affreuse solitude.

Une fois encore, les yeux d'Uriel s'acclimatèrent aux nouvelles conditions d'éclairage et il découvrit une pièce ravagée au plancher jonché de débris de mobilier fracassé. Des morceaux de chaises et les fragments d'une table mise en pièces gisaient sur le sol, calcinés par un incendie. La pièce empestait la fumée et il passa le doigt sur le mur le plus proche, sentant aussitôt le contact gélatineux du résidu de prométhium.

Uriel regarda autour de lui les traces sur la pierre noircie, tristes vestiges d'existences anéanties en un instant. Il discernait deux silhouettes de suie sur le mur du fond, levant les bras d'épouvante, à moins que ce ne fût un dernier geste désespéré pour tenter vainement de se protéger des flammes qui les avaient tués.

Il s'imaginait la pièce incendiée, ainsi que la terreur et le martyr de ceux qui s'y étaient consumés, et se mit à espérer qu'ils n'aient pas souffert longtemps. Des morceaux de verre et de céramique craquaient sous ses pas et Uriel se baissa pour ramasser un objet métallique enfoui dans les cendres et les gravats : une cartouche de fusil d'assaut, vu le calibre, frappée de l'aigle impérial et d'un numéro de série du Departmento Munitorum.

« Tirée pour attaquer ou pour défendre ? » se demanda Uriel en repérant la forme calcinée et à moitié fondue du fusil d'assaut qui gisait un peu plus loin, dans un coin de la pièce. Le canon argenté de l'arme était encore entier, quoique rongé par la rouille. Comment avait-il échappé à la fournaise qui avait anéanti le reste de l'habitation ?

Les motifs décrits par les offrandes qu'il avait vues éparpillées dans la rue lui revenant en mémoire, Uriel trouva un sens caché à la manière dont le fusil avait été placé, le canon semblant indiquer la direction d'une sorte de petit réduit.

À l'instar de la pièce principale, cette alcôve avait été calcinée par l'incendie. La peinture sur les murs s'était écaillée là où les flammes

n'avaient pas tout carbonisé. L'endroit était sombre et désert ; une chambre à coucher, au vu de l'armature de lit de fer affaissée dans un coin.

Uriel fit le tour de la pièce, à la recherche de ce que le fusil d'assaut pouvait bien pointer depuis l'autre salle. Se sentant légèrement idiot, il était sur le point de partir lorsqu'il vit les mots inscrits sur le mur.

En partie masquée par la poussière, l'inscription n'en était pas moins clairement discernable pour sa vision augmentée ; dissimulée au regard, mais visible pour celui qui recherchait activement quelque chose.

Les Fils de Salinas reviendront !

Uriel plissa les yeux en lisant l'inscription, se demandant bien ce qu'elle pouvait vouloir dire.

Qui étaient les Fils de Salinas ?

Un culte ? Un mouvement de résistance ? Une faction pro-impériale ?

Quels qu'ils fussent, ils avaient pris soin de voiler leur appel à la rébellion et ce seul fait faisait douter Uriel de la nature de leur allégeance.

Salinas... Était-ce le nom d'une personne ou de ce monde ?

Uriel fit volte-face à l'instant où une ombre se découpait sur le mur devant lui. Des bruits de pas pesants et une odeur humide de bête fauve le renseignèrent sur l'identité de celui qui l'avait suivi jusque-là et il abaissa son épée.

Il regagna la pièce principale de la maison, et tandis qu'il repassait le pas de la porte, il aperçut le seigneur des Décharnés accroupi près du mur où les deux empreintes de corps s'étaient incrustées. La créature baissa son énorme tête pour renifler la pierre et écarquilla les yeux en en respirant l'odeur.

— Ces gens..., commença le seigneur des Décharnés.

— Qu'est-ce qu'ils ont, ces gens ?

— Cet endroit... Beaucoup de familles ?

— Oui, acquiesça Uriel. C'était une cité.

— Et ces gens ? reprit le seigneur des Décharnés.

— Ils vivaient là, répondit Uriel.

— Eux morts là, corrigea la créature.

Uriel opina du chef en rengainant son épée.

— En effet, mais je ne sais pas pourquoi.

— Quelque chose de pourri dans ce monde, pas penser que nous être heureux ici, murmura l'énorme bête. Hommes qui tuent ces gens... être

hommes méchants, comme hommes de fer.

— Comment pouvez-vous le savoir ? demanda Uriel.

Le monstre haussa les épaules, comme si la réponse coulait de source, et s'éloigna du mur pour se tourner vers une collection de jouets d'enfant éparpillés par terre, dans le coin de la pièce. Le seigneur des Décharnés s'accroupit devant une poupée de plastique fondu à la robe carbonisée, jetée près d'une pile de cubes d'un jeu de construction dont le feu avait effacé les inscriptions.

L'ébauche de ce qui s'apparentait à un sourire illumina les traits du seigneur des Décharnés et Uriel se sentit vraiment désolé pour lui, se demandant à quoi aurait pu ressembler la destinée de l'enfant qu'il fut jadis si les Iron Warriors ne s'étaient pas cruellement emparés de lui.

— Hommes méchants vouloir nous tuer, lança le seigneur des Décharnés sans lever les yeux.

— Pourquoi dites-vous ça ? demanda Uriel, même s'il soupçonnait déjà que le sentiment fut légitime.

— Moi savoir que nous être monstres, fit la créature. Un homme méchant qui tue familles avoir peur de nous.

— Non, répliqua Uriel. Je ne permettrai pas que cela arrive.

— Pourquoi ?

— Parce que vous méritez de pouvoir vivre en paix.

— Vous penser que Décharnés pouvoir vivre ici ?

— Je ne sais pas, admit Uriel, mais de quelles chances disposiez-vous sur Medrengard ? Je ne sais rien de ce monde, de sa localisation géographique ni même comment il s'appelle, mais je vous promets que je ferai mon possible pour vous assurer une vie plus belle sur ces terres. Ce qu'il vous est arrivé... C'est monstrueux, mais vous ne méritez pas d'être condamnés pour ça. Il vous faut juste patienter encore un peu et rester cachés jusqu'à ce que je trouve le bon moment pour parler de vous à la population. Vous vous en sentez capables ?

— Décharnés être doués pour rester cachés. Nous pas être trouvés sauf si nous le voulons. Avoir appris ça sur monde des hommes de fer.

— Eh bien, restez ici, bien cachés, et quand le moment sera venu, Pasanius et moi viendrons vous chercher. Alors, vous sentirez la chaleur du soleil sur votre visage et n'aurez plus à craindre les hommes de fer.

— Une vie plus belle ? interrogea le seigneur des Décharnés. Vous promettre ?

— Une vie plus belle, acquiesça Uriel.

— Et l'Empereur aimer nous ?

— Tout à fait, répondit Uriel. Il aime tous Ses sujets.

Le seigneur des Décharnés opina et tourna son énorme tête vers Uriel. Un visage à ce point difforme et épouvantable était incapable de ruse et la foi candide que la créature lui prêtait fit naître en Uriel un fort sentiment de responsabilité. Il leur avait promis des jours meilleurs et c'était là une promesse qu'il devrait tenir coûte que coûte.

Le seigneur des Décharnés leva brusquement la tête et les replis de chair au-dessus de ses babines se mirent à frémir.

— Hommes en train d'arriver, annonça-t-il, hommes montés sur machines.

Le colonel Verena Kain réprima un bâillement et se frotta les yeux avec sa main gantée, le corps ballotté par les secousses du véhicule blindé de classe Chimère à bord duquel elle était embarquée. Siégeant dans l'écoutille de commandement, elle avait une vue dégagée sur le panorama accidenté révélé par les premières lueurs de l'aube, qui s'étendait de part et d'autre de la rivière serpentant jusqu'à la cité en ruine de Khaturian.

Elle distinguait à l'horizon le contour déchiqueté de la cité qui se découpait sur la masse rocheuse de la chaîne de montagnes en arrière-plan. Une vision bien sinistre à une heure aussi matinale et coupée des bienfaits de l'Empereur. Marchant d'un seul et même train, six éclaireurs Sentinelles s'élancèrent en avant. Les machines bipèdes fendaient l'obscurité pour s'assurer que le périple absurde que les exhortations de Mesira Bardhyl leur faisaient accomplir n'était pas un guet-apens tendu par les Fils de Salinas.

La psyker malingre était arrivée au palais en pleine nuit et avait demandé à voir le gouverneur Barbaden, ce qui en disait long sur sa stupidité. Bardhyl prétendait qu'elle avait un sujet de la plus haute importance à lui soumettre, et une fois introduite dans ses appartements, elle s'était mise à débiter en sanglotant tout un boniment absurde à propos de meutes de monstres et d'océans de sang se déversant du Champ de Mort.

La gifle que Kain lui avait administrée avait mis un terme à ses divagations. Elle sourit en se rappelant la mine scandalisée que le visage hâve et tiré de la jeune femme avait alors arborée. Mesira Bardhyl avait autrefois été la psyker officielle rattachée aux Screaming Eagles, mais elle faisait partie des pleutres démissionnaires qui avaient choisi de quitter le régiment à la faveur de la démobilisation partielle des Falcatas ayant suivi le jour de la Restauration. Kain avait peu de temps à accorder à ce genre de poltrons et une occasion de remettre Bardhyl à sa place n'était tout bonnement pas chose à manquer.

En tant que psyker, Bardhyl aurait dû être prise en charge par l'intendance juste après sa démobilisation, mais pour d'obscurcs raisons connues de lui seul, Barbaden l'avait autorisée à se démettre de ses fonctions au sein du régiment sans passer par le protocole d'usage. Qu'il ait fait jouir Bardhyl de ce privilège dépassait complètement l'entendement de Kain, mais elle s'était efforcée de ne pas trop le harceler à ce sujet, car Léo Barbaden avait un esprit froid comme le marbre et des réflexes reptiliens qui auraient vite fait de mettre un terme à sa carrière, aussi sûrement que son appui avait permis son avancement en lui faisant profiter du rang hiérarchique qui avait jadis été le sien.

Quand Bardhyl se fut suffisamment calmée pour s'exprimer sans hyperboles fantaisistes, elle parla d'un grand afflux d'énergie warp apparu dans les ruines de Khaturian. La consultation des Janiceps avait confirmé ses dires, et Barbaden avait donné l'ordre à l'officier d'emmener un détachement jusqu'au Champ de Mort afin d'y mener l'enquête.

Un convoi de onze autres Chimères déployées en formation en « V » suivait le véhicule de Kain, avec plus d'une centaine de ses Screaming Eagles embarqués à leur bord. Vétérans d'une bonne vingtaine de campagnes militaires, soldats les plus craints et disciplinés de tout l'Achaman Falcatas, les Eagles constituaient sa force de frappe favorite lorsqu'il s'agissait de rétablir l'ordre en un temps record et avec un maximum d'efficacité.

Kain frissonna d'appréhension en voyant les contours de la cité fantôme se rapprocher, mais chassa aussitôt ce sombre pressentiment de ses pensées. La dernière fois qu'elle avait vu cet endroit, il était en flammes, et les images et les sons de cette nuit lui revenaient en mémoire avec la prégnance d'un souvenir tout juste déterré.

Elle se rendit compte que cela faisait de nombreuses années qu'elle n'avait plus pensé à cette nuit, mais son souvenir n'avait pas sur elle le même effet dévastateur que sur d'autres membres de son régiment. Ils avaient fait le nécessaire pour rappeler la planète à l'ordre et celle-ci était à présent à leurs pieds. Ne nourrissant aucun regret, elle se mit à tripoter machinalement la médaille en forme d'aigle qui pendait de la poche de poitrine gauche de sa veste d'uniforme.

Sa Chimère fit une embardée en passant sur un accident de terrain et elle commença à scruter les contours de la cité à la jumelle, tout en suivant la progression des Sentinelles qui se rapprochaient de la clôture de barbelés ceignant les ruines.

Le panorama qui s'offrait à elle n'était que bâtiments effondrés à perte de vue. Le mécanisme du viseur rendait l'image verdâtre et laiteuse, mais il n'y avait de toute façon pas grand-chose d'autre à voir. La route devint plus rocailleuse en coupant par des collines boisées, aussi Kain laissa-t-elle glisser ses bras le long du corps pour revenir s'engouffrer à l'intérieur de la carrosserie.

Il valait mieux être prudent. Les Fils de Salinas avaient intensifié la cadence de leurs attentats et même s'il paraissait peu probable qu'ils s'attaquent à une colonne aussi bien armée, rien ne disait que des snipers n'étaient pas tapis dans les sous-bois, attendant le moment opportun pour frapper. Toute cette expédition n'était peut-être qu'une ruse pour attirer un officier impérial dans le seul but de l'assassiner.

L'intérieur de la Chimère était sombre et bruyant. On entendait rugir les moteurs à l'arrière du véhicule et une puanteur d'huile et d'onguents sacrés saturait l'atmosphère. À l'étroit dans un espace aussi étriqué qu'encombré de pièces de fer dangereusement mobiles, sa taille mince lui fut particulièrement utile pour se faufiler jusqu'au poste de commandement.

— Vous avez vu quelque chose ? demanda Bascome, son aide de camp, émettant sur la ligne vox depuis son poste.

— Rien à signaler, répondit-elle en hurlant pour être entendue par-dessus le grondement des moteurs.

— Vous avez une idée de ce qu'on est censé trouver ? demanda encore Bascome.

L'alerte donnée par Barhyl manquait tellement de précision que Kain ne savait pas vraiment à quoi s'attendre, mais un colonel n'avait pas à avouer

son ignorance devant un de ses subalternes.

— Vraisemblablement quelques méfaits perpétrés par les Fils de Salinas, dit-elle. Ou alors encore d'autres crétins venus déposer des babioles sur une pile de cailloux.

Bascome secoua la tête.

— Vous ne pensez pas qu'ils auront finalement compris qu'il ne faut pas venir ici, en particulier après la dernière fournée qu'on a abattue ?

Kain ne répondit rien, se remémorant les trois hommes qu'ils avaient alignés devant le peloton d'exécution, contre le mur du palais, pour avoir violé le cordon de sécurité autour de Khaturian. Pénétrer dans la cité était strictement interdit et passible de la peine de mort, mesure qui ne semblait pourtant pas décourager les nombreux nigauds que l'on voyait régulièrement risquer leur vie pour venir placer des bibelots commémoratifs.

Si Barbaden l'avait écoutée, un pilonnage massif de Basilisks serait venu raser les ruines à peine le jour de la Restauration terminé, mais le gouverneur fraîchement entré en fonctions considérait qu'une telle option ne ferait que rallumer les braises mal éteintes de la rébellion.

Eh bien, les dix dernières années avaient montré à quel point cette *sage décision* avait porté ses fruits : une décennie d'attentats à la bombe, d'émeutes et de protestations de la part d'une populace trop stupide pour s'enfoncer dans le crâne qu'elle avait été vaincue. La loi impériale tenait ce monde sous son emprise et les Fils de Salinas n'avaient plus aucune influence, quoi que l'on dise de la ruse et du charisme présumés de Pascal Blaise.

Tout un tas de folles rumeurs couraient autour du chef des Fils de Salinas : qu'il avait autrefois servi dans la garde, qu'il avait été capitaine des forces de l'ordre avant que Daron Nisato ne lui succède, ou même qu'il s'agissait en vérité d'un inquisiteur dévoyé. Quelle que fût la vie qu'il avait auparavant menée, Kain avait tué suffisamment de ses soldats pour savoir qu'il n'était manifestement pas un *si bon leader* que cela.

— J'espère que ce sont bien les Fils de Salinas qui sont derrière cette histoire, lança Bascome. Ça fait un bail qu'on n'a pas eu de vraie bonne bagarre à se mettre sous la dent !

Kain partageait le sentiment de son aide de camp. Depuis le jour de la Restauration, les Falcatas avaient eu bien peu d'opérations militaires dignes

de ce nom à mener. Pas le moindre échange de coups de feu avec des xénos ou des guerriers des Puissances de la Déchéance, mais des tonnes d'émeutiers civils à neutraliser et de patrouilles ingrates à effectuer au milieu des épaves de leurs propres machines de guerre, où les bombes artisanales attendaient leur heure pour estropier et des snipers tapis dans l'ombre mettaient les soldats de l'Imperium dans leur ligne de mire.

Kain trouvait toute cette situation pour le moins absurde. N'avaient-ils pas libéré ce système des Sombres Puissances ? Certes, aucune vague de rébellion ne s'était encore déclarée sur Salinas, mais avec trois autres mondes du système déjà gagnés par l'hérésie, cela n'aurait vraisemblablement été qu'une question de temps avant que la planète ne finisse par tomber sous l'emprise du Grand Ennemi. Ces gens ne se rendaient-ils pas compte de la chance qu'en réalité ils avaient eue ?

Les Falcatas étaient arrivés en grande pompe, dans un respect du décorum frisant le délire. La portée de l'événement avait été exagérée à la demande du maître de la croisade, le général Shermi Vigo (un homme qui haïssait Léto Barbaden et que ce dernier méprisait en retour), mais cela n'avait servi qu'à attiser la colère de la population et avait conduit à trois ans d'une guérilla aussi sale que honteuse.

Il n'avait jamais été à l'ordre du jour de questionner les conséquences de la pacification, car l'Achaman Falcatas avait déjà livré bataille dans les enfers perfides de deux mondes du système et n'était pas d'humeur particulièrement miséricordieuse. Aussi violents et nécessaires les combats furent-ils, peu de gloire avait été tirée de l'exécution de civils convaincus qu'il suffisait de tenir une arme pour être soldat.

— Ne te fais pas trop d'illusions, Bascome, prévint Kain. Il y a peu de chances que cette affaire sorte de l'ordinaire.

— À ton avis ? demanda Pasanus.

— On dirait des moteurs de Chimères, et des Sentinelles, a priori.

— C'est ce que je pensais, acquiesça Pasanus. La garde impériale ?

— Sûrement.

— Espérons qu'ils viennent en amis.

Uriel opina et se passa une main sur le crâne tandis que le bruit des moteurs se rapprochait. Son ouïe génétiquement augmentée éliminait par

filtrage les distorsions causées par l'aspect sauvage du paysage, lui permettant de distinguer les différents bruits de moteur et de localiser avec précision leurs sources d'émission.

Les véhicules devaient se trouver à deux kilomètres de distance et seraient là d'une minute à l'autre.

Uriel avait rebroussé chemin en courant à travers le dédale de rues, sentant l'humeur de la cité changer encore une fois : le vent balayait ses artères comme si chaque rafale venait annoncer l'arrivée imminente du convoi d'hommes. Le seigneur des Décharnés l'avait rapidement distancé, sa démarche lourde et ses longues jambes élastiques le propulsant le long des rues jonchées de décombres avec un mélange troublant de vélocité et de grâce.

Pasanius l'attendait. Ils rassemblèrent leurs maigres possessions avant de se diriger vers les confins sud de la cité. Quelle que fût l'identité de ces hommes montés sur machines de guerre, Uriel et Pasanius iraient à leur rencontre la tête haute.

Alors qu'ils se préparaient à partir, Uriel se tourna vers le seigneur des Décharnés. Il tendit la main pour toucher le bras de la créature, mais se rappela à quel point cela lui avait fait mal la dernière fois et retint son geste in extremis.

— Vous comprenez ce qu'il vous reste à faire ? demanda Uriel.

La puissante créature acquiesça, la meute de ses congénères difformes l'imitant aussitôt.

— Nous cacher.

— Oui, fit Uriel, il vous faut vous cacher, mais pas pour longtemps, je vous le promets. Laissez-nous le temps de traiter avec ces hommes et d'en apprendre davantage sur ce monde.

— Et alors, vous venir nous chercher ? Dire aux hommes de pas craindre nous ?

Uriel hésita avant de répondre, ne sachant pas exactement quoi dire en la circonstance tant il répugnait à faire des promesses qu'il serait incapable de tenir.

— Je viendrai vous chercher dès que le danger sera écarté, mais d'ici là, vous devez rester cachés. Grimpez plus haut dans les montagnes. On dirait qu'il y a de l'eau et de la nourriture en abondance là-haut. Vous devriez être en sécurité tant que vous resterez à distance de toute habitation.

Le seigneur des Décharnés s'accorda un instant pour intégrer toutes les directives d'Uriel, son énorme masse semblant subitement beaucoup plus petite qu'auparavant. Uriel se rendit compte que la créature était tétanisée par la peur et, aussi ridicule que cette idée puisse paraître, c'était parfaitement compréhensible. Depuis les derniers jours qu'ils avaient passés sur Medrengard, le seigneur des Décharnés avait regardé Uriel comme un enfant lève les yeux vers son père pour demander conseil.

Et maintenant que celui que la créature considérait comme son tuteur était forcé de s'éloigner, Uriel décelait la crainte de l'abandon dans son regard laiteux et injecté de sang.

— Vous serez en sécurité, assura Uriel. Je vous donne ma parole. Je ne laisserai *rien* de mal vous arriver. Maintenant, il faut que vous partiez au plus vite.

Le seigneur des Décharnés se retourna pour emmener ses congénères dans les profondeurs de la cité en ruine. Uriel les regarda partir, espérant que ce monde saurait leur donner une chance de vivre en paix.

À présent qu'ils se tenaient devant une longue clôture de barbelés semblant encercler la cité, il n'en était plus si sûr. La nuit précédente, ils n'avaient pas poussé leur exploration si loin vers le sud et découvrir qu'on avait mis en place un cordon de sécurité autour de la ville avait de quoi éveiller quelque inquiétude.

— Je ne crois pas qu'ils viennent en ennemis, déclara Uriel. Des véhicules dérobés à la garde ne ronronneraient pas de manière si « égale ». D'après ce que j'entends, leurs moteurs sont bien entretenus.

— C'est vrai que tu as toujours eu une meilleure ouïe que moi, observa Pasanius en feignant un air détaché, mais Uriel voyait bien que son ami n'était pas du tout à son aise. Bon, continua ce dernier, que penses-tu de ces barbelés ?

Uriel jeta un œil de droite à gauche, suivant du regard l'alignement de grands poteaux de bois enfoncés dans le sol et entortillés dans plusieurs épaisseurs de fils barbelés vicieusement dentelés.

— Ils n'ont pas lésiné dessus, en tout cas ! nota Uriel. Celui qui essaierait de forcer la clôture serait réduit en charpie.

— Assurément, acquiesça Pasanius, le bolter négligemment porté au côté. Vu les taches de sang qui la maculent et les lambeaux d'étoffe qui pendent,

on dirait que ça se bouscule quand même au portillon pour essayer de passer.

Ils avaient atteint les confins de la cité et continuèrent de suivre la route jusqu'à arriver devant de grandes portes, ornées de rubans de couleur entremêlés et de guirlandes de fleurs fanées. Des bandelettes de papier de prière étaient suspendues aux barbelés, ce qui donnait aux portes un aspect presque festif.

— Comment va-t-on jouer le coup ? demanda Pasanius.

— En nous montrant prudents, répondit Uriel. On n'a pas le choix. J'aimerais être parfaitement honnête avec ces gens, mais je préférerais éviter de me faire descendre par un garde zélé qui aurait la gâchette un peu trop facile.

— Tu as raison. Vaudrait mieux ne pas mentionner d'où nous venons.

— Probablement pas, acquiesça Uriel. Pas tout de suite, du moins.

Pasanius indiqua la ligne d'horizon du menton.

— Les voilà qui arrivent.

Uriel suivait du regard la progression de trois machines bipèdes en forme de caisse à savon qui avançaient en direction de la cité de leur démarche mécanique et sifflante. Chacune arborait une peinture couleur rouille ainsi que, au grand soulagement d'Uriel, un blason en forme d'aigle doré sur le pare-chocs avant. Deux d'entre elles avaient des autocanons montés sur le flanc, tandis qu'un canon laser vrombissait d'énergie sur le capot de la troisième.

— Il n'y a pas que ceux-là, lança Pasanius, la tête penchée de côté.

— Je sais, répliqua Uriel. Un autre sur notre droite et encore deux autres dans les bois, à gauche.

— Des autocanons et un canon laser... Ils feront de nous de la bouillie s'ils ouvrent le feu.

— Eh bien, ne leur donnons aucune raison de le faire, OK ?

— Ça me va.

Uriel vit les trois Sentinelles qui marchaient à découvert ralentir le pas, et s'approcher des portes avec davantage de précautions maintenant qu'elles les avaient repérés. Les canons étaient braqués sur eux, leurs suspensions hydrauliques chuintant tandis que les chambres des armes dévoilaient les esprits de guerre tapis à l'intérieur.

— Doucement, murmura Uriel.

Les trois Sentinelles avaient leurs armes directement pointées vers eux.

— S'ils ouvrent le feu..., rappela Pasanus, sa main se contractant convulsivement sur la crosse du bolter.

Uriel remarqua son geste et lui souffla :

— Doucement. Pose cette arme, lentement et sans geste brusque.

Pasanus baissa les yeux sur le pistolet, comme s'il avait oublié qu'il le portait, et acquiesça. Il s'agenouilla en levant son moignon bien haut dans le ciel et déposa le bolter sur le sol. La Sentinelle armée du canon laser suivit le moindre de ses mouvements.

Aucun autre véhicule ne bougea, se contentant de les tenir en joue.

— Qu'est-ce qu'ils attendent ?

— J'imagine qu'ils sont en train de communiquer avec leur chef de corps.

— Ma parole, tout ça ne me dit rien qui vaille ! lâcha Pasanus.

— J'aime pas ça non plus, rassure-toi, répliqua Uriel, mais a-t-on seulement le choix ? Faut bien qu'à un moment ou à un autre, on finisse par entrer en contact avec les autorités impériales.

— Pas faux. J'espérais juste pouvoir le faire sans avoir ce genre d'artillerie lourde braquée sur nous !

Les Sentinelles devant eux ne bougeaient pas, mais Uriel pouvait entendre celles restées à couvert les contourner pour vérifier qu'ils étaient bien seuls. Il espérait que le seigneur des Décharnés avait réussi à faire sortir sa meute de la cité, car si l'officier en charge de ces soldats était ne serait-ce que vaguement compétent, il donnerait l'ordre qu'on fouille la cité afin de vérifier que personne d'autre ne s'y terrât.

Uriel finit par entendre un grondement annonçant des engins à chenilles et une colonne espacée d'une douzaine de Chimères fit son apparition. À peine les véhicules blindés furent-ils apparus que de puissants projecteurs montés sur les Sentinelles s'allumèrent. Tandis que ses yeux s'acclimataient à la lumière aveuglante, Uriel cligna des paupières pour chasser les halos blancs qui lui brouillaient la vue.

Même si à l'est, les premières lueurs de l'aube commençaient déjà à embraser la ligne d'horizon, les faisceaux des projecteurs étaient si éblouissants qu'Uriel devait plisser les yeux pour distinguer ce qui se trouvait au-delà. Une telle lumière aurait littéralement aveuglé un mortel, mais les yeux d'un space marine étaient capables d'éliminer par filtrage les rayons les plus ardents.

Tandis que ses yeux s'efforçaient de faire la mise au point, Uriel vit les Chimères se déployer, des pièces d'artillerie lourde dignes d'un escadron braquées directement sur son sergent et lui. Des portières s'ouvrirent et des dizaines de soldats débarquèrent de l'arrière des véhicules.

— Ils assurent pas mal, les bougres ; bien obligé de le reconnaître, murmura Pasanius, et Uriel fut forcé d'en convenir.

Les soldats étaient revêtus d'armures composées de plaques rouge vif, bordées de mailles aux liserés de fourrure, ainsi que de courtes capes cramoisies attachées à l'épaule gauche. Fusil braqué sur eux, chaque soldat avançait avec une telle fluidité que la prise sur son arme restait d'une fermeté absolue.

Ils portaient des casques coniques en bronze avec une mentonnière constituée de plaquettes de métal obliques et un camail en mailles souples. Chaque guerrier arborait également une lourde épée à lame courbe, et rien dans leur aspect ne laissait penser à Uriel qu'elles n'étaient là qu'à titre décoratif.

— Ils se donnent visiblement beaucoup de mal juste pour nous deux, laissa échapper Pasanius dans un murmure.

— J'ai remarqué, et je me demande bien comment ils ont su qu'on se trouvait là.

— J'imagine qu'on le découvrira bien assez tôt, répliqua Pasanius. On dirait qu'ils se décident à approcher.

Un sergent dont le casque était intégralement recouvert par des implants oculaires fit signe à deux escouades d'avancer. Un lourd appareil de forme carrée fut planté au centre des portes et un technaugure en robe, qui portait un sac à dos rempli de rouages chuintants et d'accessoires en bronze, déroula un câble de l'engin jusqu'à la Chimère de tête.

Une lueur se mit à danser autour du cube fixé aux portes et le crépitement d'une décharge électrique courut sur toute la longueur de la clôture. La lueur avait à peine baissé d'intensité que les soldats forçaient déjà le passage, faisant sauter le verrou magnétique du portail d'un vigoureux coup de pied.

Les soldats bardés de rouge se déployèrent, se déplaçant par paires pour quadriller le terrain de façon experte tout en les encerclant.

— Ligne de tir dégagée ! hurla un soldat, et son homologue lui fit immédiatement écho.

Maintenant qu'il les voyait opérer de près, Uriel avait sous les yeux la preuve irréfutable du professionnalisme de ces soldats. Ils se tenaient à distance calculée de leurs cibles, tout en restant suffisamment proches pour qu'il soit impossible de les rater si jamais la rencontre devait tourner au vinaigre. Et le fait qu'ils fussent en train de braquer leurs armes sur des guerriers qui présentaient clairement une corpulence d'Astartes ne semblait même pas les décontenancer.

Le sergent aux implants oculaires s'avança, son épée courbe dégainée, et Uriel constata que la lame était en forme de faux, avec un seul bord affûté, aiguisé jusqu'à la pointe. C'était un genre d'arme lourde capable d'asséner des coups avec la puissance d'une hache, mais avec la précision et le tranchant d'une épée. Le pommeau était recourbé à la manière d'un crochet, avec des quillons en forme d'ailes d'aigles embrasées.

De la pointe de sa lame, le sergent écarta le bolter des pieds de Pasanus et fit signe à un soldat de l'emporter. Ce dernier peinait sous le poids de l'énorme pistolet. Uriel suivit l'arme des yeux tandis qu'on la remettait au technaugure qui la considéra d'un œil avide.

Le sergent inspecta Uriel de la tête aux pieds, le visage entièrement dissimulé sous son combiné vox/recycleur et ses implants bioniques. Une fois la seule arme à feu en leur possession confisquée, les soldats relâchèrent un peu la pression et baissèrent aussitôt dans l'estime d'Uriel, car celui-ci portait toujours son épée. En tous les cas, ces soldats auraient dû savoir qu'un space marine était tout aussi meurtrier à mains nues qu'avec une arme.

Personne ne bougea jusqu'à ce qu'une écoutille finisse par s'ouvrir sur le toit d'une des Chimères et qu'une silhouette gracile en uniforme d'officier en émerge. Uriel vit qu'il s'agissait d'une femme, plutôt grande, les jambes longues. Elle se laissa tomber sur le sol avec une assurance qui trahissait une grande habitude des missions de terrain.

Elle retira son casque et se passa une main sur le crâne. Elle avait les cheveux bruns, coupés courts, et un visage anguleux, délicatement ciselé. Elle s'éloigna de sa Chimère, suivie par un homme plus petit qu'elle, qui transportait un comm-vox portatif sur le dos.

À l'instar de chacun de ses soldats, elle aussi portait un sabre rangé dans son fourreau. Une médaille dorée en forme d'aigle étincelait sur sa veste d'uniforme.

La femme s'arrêta au niveau de son sergent, manifestement surprise de voir deux guerriers de cette trempe plantés devant elle. À son crédit, son état de surprise ne dura qu'une fraction de seconde.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

— Je m'appelle Uriel Ventris et voici Pasanius Lysane, répondit Uriel.

— Vous êtes de l'Adeptus Astartes ?

C'était une question de pure forme, mais Uriel n'en acquiesça pas moins avant de répondre :

— Nous sommes des Ultramarines.

À nouveau, Uriel vit une expression de surprise se peindre sur son visage, mais elle disparut aussi vite qu'elle était venue.

— Des Ultramarines ? Vous êtes bien loin de chez vous. Comment avez-vous fait pour atterrir ici ?

— Sauf votre respect, commença Uriel, nous ne savons même pas de quel « ici » il s'agit. Sur quelle planète sommes-nous ?

Ignorant la question d'Uriel, la femme officier poursuivit :

— Vous vous êtes introduits sans permission à l'intérieur d'une zone interdite, Uriel Ventris. Pénétrer dans l'enceinte de Khaturian est passible de la peine de mort.

Uriel échangea un regard interloqué avec Pasanius. La simple présence physique d'un space marine et les prouesses légendaires qu'on leur attribuait suffisaient généralement à frapper de terreur et laisser sans voix la plupart des mortels, mais faire face à deux représentants de la fine fleur de l'Empereur ne semblait pas le moins du monde troubler cette femme.

La colère gagnait Uriel, qui fit un pas en avant.

Une forêt de fusils laser se dressa aussitôt et, en un instant, les soldats furent de nouveau sur leurs gardes.

— Nous sommes des space marines de l'Empereur ! gronda Uriel, toutes les frustrations accumulées depuis qu'ils avaient été bannis du chapitre remontant d'un coup à la surface. Il agrippa le pommeau de son épée avant d'ajouter :

— Nous sommes des guerriers de la quatrième compagnie des Ultramarines et vous allez nous témoigner un peu de respect !

La femme ne broncha pas devant l'emportement d'Uriel, mais sa main ébaucha un geste en direction de son sabre.

— Si vous essayez de dégainer cette arme, vous n’aurez pas terminé votre geste que vous serez déjà taillée en pièces, promit Uriel.

— Et vous serez mort la seconde d’après, rétorqua-t-elle.

— Peut-être bien, mais au moins aurai-je réduit au silence votre insolent dédain, répliqua Uriel d’un ton brusque.

Il sentit qu’on lui retenait le bras et fit volte-face, pour se retrouver nez à nez avec Pasanus qui le considérait avec une lueur d’amusement résigné dans le regard.

— Tu te souviens quand je t’ai demandé comment on allait jouer le coup ? lui lança celui-ci. « En nous montrant prudents », m’as-tu répondu. Tu peux me dire en quoi tout ceci illustre le concept de prudence ?

La colère d’Uriel retomba aussitôt et il sourit devant l’absurdité de son comportement face à un tel déploiement de force. Il relâcha sa prise sur la garde de son épée et tourna les yeux vers la femme officier, qui lui lançait des regards furieux, la main toujours fermement cramponnée à la poignée de son arme.

Pasanus vint s’interposer entre eux deux.

— Écoutez, et si avant que ça parte vraiment en vrille et qu’il y ait un mort, tout le monde respirait un grand coup, histoire de recommencer depuis le début, sur des bases plus saines ? Nous venons de débarquer sur ce monde et ne savions pas qu’il était interdit de se trouver là. Nous cherchons juste un moyen de rentrer chez nous, au sein de notre chapitre, et votre aide pourrait nous être précieuse. Pouvez-vous au moins nous dire sur quelle planète nous sommes et qui commande par ici ?

La femme se détendit un peu et lâcha son arme. Elle prit une profonde inspiration, lissa le devant de sa veste d’uniforme et mit les mains derrière le dos.

— Très bien, fit-elle. Je suis le colonel Verena Kain, commandant de l’Achaman Falcatas, et ce monde se nomme Salinas.

— Qui en a la charge ?

— Le gouverneur Léo Barbaden est le commandant impérial de cette planète, répondit le colonel Kain.

— Vous pouvez nous mener jusqu’à lui ? demanda Uriel.

— Vous voyagerez sous bonne escorte jusqu’à ce qu’on ait fini de vérifier vos identités.

— Vérifier ? demanda Uriel. Mais vous ne voyez pas qu'on est de l'Adeptus Astartes ? Vous avez bien les yeux en face des trous ?

— Vous pouvez croire mon expérience, répliqua Kain d'un ton cassant. J'ai passé des décennies à combattre les ennemis de l'Empereur, et certains d'entre eux vous ressemblaient en tout point, alors vous me pardonnerez si je ne me fie pas entièrement à ce que vous semblez être.

Uriel était à deux doigts de rétorquer, lorsque Pasanius s'interposa :

— Le colonel Kain n'a pas tort, Uriel. Allez, qu'est-ce qu'on s'en fiche, après tout ? On ira là où il faut qu'on aille.

— J'imagine qu'on n'a pas le choix de toute façon, lâcha Uriel.

— Vous monterez dans la soute d'une Chimère, expliqua Kain tout en jugeant leur corpulence du regard. Vous serez à l'étroit, mais en vous serrant bien...

— Mais certainement, répliqua Pasanius tout en invitant Uriel à avancer sous l'œil vigilant gardes impériaux, dont les fusils laser étaient braqués sur eux.

Tandis qu'ils se dirigeaient vers les Chimères en stationnement, Pasanius se retourna pour s'adresser une dernière fois au colonel Kain.

— Une dernière chose, lança-t-il. En quelle année sommes-nous ?



QUATRE

La lumière qui filtrait par ses rideaux élimés et les bruits de la cité commençant à s'animer avaient réveillé Pascal Blaise depuis longtemps quand il entendit la porte métallique de chez lui s'ouvrir en claquant. Il roula sur le côté et passa le bras sous l'oreiller pour attraper le pistolet qui s'y trouvait, toujours situé à portée de main. Il vérifia s'il était chargé et retira la sécurité d'une chiquenaude tandis que des voix excitées s'élevaient de l'étage en dessous.

Vu que le tapage avait immédiatement cessé et d'après le ton des voix, il pouvait être sûr que ce n'étaient pas les forces de l'ordre de Daron Nisato, mais il ne posa pas son pistolet pour autant. En ces temps incertains, les jeux dangereux auxquels jouaient les Fils de Salinas incitaient à la prudence.

Il se passa une main sur son crâne rasé et tira sur les deux tresses fourchues de sa barbiche, comme il faisait toujours quand il réfléchissait. Il reconnaissait les voix qui résonnaient en contrebas ; la première était celle de Cawlen Hurq, son ombre et garde du corps, et l'autre celle de Rykard Ustel, l'un des agents de son réseau d'espionnage.

Pascal fit jouer sa nuque, assouplissant les muscles du cou endoloris pendant la nuit. Il était seul et une vague odeur d'huile de moteur planait dans la chambre, ce qui était inévitable vu que les cloisons avaient été couvertes de plaques récupérées sur l'épave rouillée d'un char d'assaut Leman Russ.

Convaincu qu'aucun danger immédiat ne guettait, Pascal s'extirpa du lit et commença à s'habiller, revêtant un bleu de travail gris délavé et un large

ceinturon de cuir. Il enfila ses bottes et commença à les lacer lorsqu'il entendit quelqu'un taper doucement deux coups à la porte.

— Entre, Cawlen, dit-il de sa voix forte et autoritaire. Un timbre de voix rompu à donner des ordres, mais qui avait autrefois davantage servi à percevoir la dîme ou à faire passer des annonces officielles et des messages publics.

Cawlen Hurq poussa la porte et inclina respectueusement la tête en entrant, le moindre de ses gestes sous contrôle et régi par une stricte économie de mouvements. C'était un colosse aux larges épaules et à la carrure menaçante. Tel que la nature l'avait proportionné, il ne semblait pas être fait pour autre chose qu'infliger de terribles dégâts. Comme Pascal, Cawlen portait un simple bleu de travail, mais il arborait aussi une carabine laser à canon court ainsi qu'une lame au côté, rangée dans son fourreau.

— Rykard Ustel est ici, annonça-t-il.

— J'ai entendu, fit Pascal. Qu'est-ce qu'il veut ?

— Il a des informations sur des mouvements de troupes.

— Et il a absolument besoin de me les transmettre à une heure si matinale ? demanda Pascal d'un ton irrité.

— Il s'agit des Screaming Eagles, ajouta Cawlen. Une compagnie entière.

La colère de Pascal retomba, en même temps que disparaissait la somnolente fatigue qui l'avait jusque-là accablé. Les Screaming Eagles représentaient la section la plus haïe de tous les corps impériaux sur Salinas. La réputation qu'ils avaient, d'être brutaux et d'user de violence aveugle, était entièrement méritée et tout le monde sur Salinas avait des raisons de les détester pour ce qu'ils avaient infligé à Khaturian.

— Et tu n'as pas encore entendu la meilleure, ajouta Cawlen.

— C'est-à-dire ?

— Kain est à leur tête.

Pascal finit de lacer ses bottes et se leva.

Verena Kain...

— Tiens, tiens, quelle aubaine ce serait de pouvoir enfin nous payer cette salope sans cœur !

— C'est ce que je me suis dit, acquiesça Cawlen, un sourire malicieux sur les lèvres.

— Où sont-ils ?

— Rykard dit qu'ils se sont mis en route en direction du nord, répondit Cawlen. Qu'il semblerait qu'ils se dirigent vers le Champ de Mort.

— On a quelqu'un sur place ?

— Non, pas à ma connaissance, du moins.

— Mais alors, pourquoi mène-t-elle une compagnie là-bas ?

— Qui sait ? Enfin, Rykard dit qu'ils n'ont pas de véhicules de ravitaillement, donc ils ne vont pas tarder à revenir. On devrait envoyer des tireurs prendre position.

Pascal acquiesça.

— Envoie des messagers aux postes embusqués. Six batteries de missiles. Rassemblement à l'Ange de Fer, on se déploiera depuis là-bas. Allez, exécution !

Cawlen opina du chef et sortit de la chambre. Pascal se retrouva de nouveau seul.

Son cœur battait la chamade à l'idée de prendre sa revanche sur les Screaming Eagles. Il s'efforça de calmer son excitation, bien conscient qu'en la circonstance, il lui faudrait garder la tête froide. Les émotifs avaient tendance à commettre des erreurs et il n'était pas homme à se laisser dominer par ses émotions, qu'il considérait comme un gaspillage d'énergie.

Il arpenta la pièce en examinant en détail la situation, laissant libre cours à des talents analytiques qui lui avaient été autrefois bien utiles dans ses fonctions au sein de l'Administratum impérial ; fonctions qu'il avait l'impression d'avoir exercées il y avait de cela une éternité.

Pascal Blaise avait été scribe au service du gouverneur Shaara, un rouage de la machine implacable qu'était la bureaucratie impériale de Salinas avant l'arrivée de l'Achaman Falcatas. Si sur d'autres planètes du système, la révolte s'était mise aussitôt à gronder, le gouverneur Shaara avait tenu Salinas éloignée de l'influence des agitateurs et autres fomentateurs de troubles, convaincu qu'ils surmonteraient vite cette période de crise.

Comme la suite des événements lui avait donné tort !

Mis dans le même sac que les autres planètes du système, le monde de Salinas avait vu sa surface subir un pilonnage impérial tout aussi féroce que les autres atmosphères. Le gouverneur Shaara avait été exécuté le jour même de l'atterrissage des Falcatas et ses officiers parqués dans des camps de détention, le temps que les fonctionnaires du Departmento Munitorum décident de leur sort.

Pascal Blaise avait fait partie de la délégation de survivants du personnel administratif mandatée pour approcher le colonel Léto Barbaden, commandant des forces impériales déployées sur la surface de Salinas, afin de protester contre ces mesures, jugées totalement gratuites.

Le souvenir de ce jour resterait à jamais gravé dans l'esprit de Pascal Blaise. À peine s'étaient-ils plaints de la sévérité des Falcatas, invoquant la loyauté de leur ancien gouverneur, qu'un détachement de soldats – des hommes et des femmes que Pascal connaîtrait plus tard en tant que 8e compagnie des Screaming Eagles – était venu les encercler.

Le colonel Barbaden avait parlé du vent de révolte et de félonie qui soufflait sur tout le système et de comment il avait entendu les mêmes protestations d'innocence de la bouche de chaque responsable en fonction sur ces mondes rebelles.

Puis, la fusillade avait commencé.

Pascal palpa le bourrelet de tissu cicatriciel sur sa poitrine, là où le premier tir de laser l'avait frappé. Un second lui avait entamé le côté du crâne. Il avait vu trente-six chandelles et était tombé inconscient, sombrant dans un abîme de douleur. Quand il s'était réveillé, il gisait dans une tranchée fraîchement creusée devant les murs du palais, remplie de cadavres. Il avait reconnu autour de lui les visages de ses camarades de la délégation. L'horreur et l'injustice de ce meurtre de sang-froid lui avaient permis de puiser dans des réserves de force et d'endurance qu'il ne se connaissait pas.

Pissant le sang et au bord de l'évanouissement, il s'était extirpé tant bien que mal de la fosse commune. Il s'était ensuite enfoncé en titubant dans l'obscurité saturée de cris et de coups de feu, jusqu'à trouver le chemin de la maison de guérison la plus proche, où ses forces avaient fini par l'abandonner.

Il n'avait plus aucun souvenir des jours qui avaient suivi, à l'exception de la douleur et des vertiges causés par les sédatifs. Une semaine après la fusillade, il avait quitté le lit pour écouter le grondement des tanks de la garde impériale qui parcouraient les rues de sa cité et les claquements de bottes des soldats bardés de rouge de l'Achaman Falcatas, qui martelaient le pavé pour aller cueillir chez eux des traîtres présumés.

Il s'était senti gagné par la haine. Un nouvel homme était né à cet instant précis, le guerrier qu'il allait devenir enterrant le secrétaire administratif

qu'il avait jadis été. Un mois après l'arrivée des Falcatas, l'organisation nouvellement créée des Fils de Salinas accomplit son premier geste de défi en posant une bombe qui avait été fatale à plusieurs officiers supérieurs de l'Achaman Falcatas.

Sous les ordres du charismatique et fougueux Sylvanus Thayer, les Fils de Salinas avaient connu plusieurs premiers succès, qui avaient sérieusement entravé les efforts des Falcatas pour prendre le contrôle de Salinas.

Mais ça ne pouvait pas durer.

Opposés à la pression implacable des forces de la garde impériale et au caractère impitoyable de Léto Barbaden, les Fils de Salinas ne pouvaient espérer l'emporter. Après le cauchemar du Champ de Mort, Sylvanus Thayer avait entraîné les Fils de Salinas, alors ivres de vengeance, dans une bataille rangée ; une bataille qu'ils ne pouvaient espérer gagner, et la fine fleur de leur monde fut purement et simplement anéantie.

Pascal avait supplié Sylvanus de ne pas affronter les Falcatas sur ce terrain, ne cessant de lui répéter que le sac de Khaturian avait été justement planifié pour le pousser à ce genre d'imprudences, mais rien ne put contenir la fureur que le massacre avait inspirée à son chef.

Et ils avaient donc péri au combat, pilonnés par l'artillerie et écrasés par les tanks, avant d'être achevés jusqu'au dernier par l'infanterie.

Les hommes voyaient en Sylvanus Thayer un héros, mais Pascal savait que c'était un imbécile. Aveuglé par la colère et sa soif de vengeance, il n'avait pas vu le piège que Barbaden lui avait tendu. Ou s'il l'avait vu, il n'en avait du moins pas tenu compte.

Pascal Blaise avait rallié les survivants et leur avait inculqué les vertus de la prudence et du secret. Il leur avait expliqué qu'ils n'étaient pas la force vengeresse toute-puissante que Thayer prétendait qu'ils étaient, mais plutôt le filet d'eau qui, dans le long terme, finirait par éroder le rocher.

Ainsi, la guerre menée par les Fils de Salinas avait pu reprendre.

Terminées les grandes provocations, mais de petits assauts de faible amplitude qui, à force, épuisaient les soldats qui occupaient leurs cités et dont l'ancien colonel siégeait dans le palais du gouverneur.

Un coup à la porte arracha Pascal à ses amères rêveries. Il leva les yeux pour voir Cawlen Hurq, qui se tenait de nouveau dans l'embrasement.

— Tu nous accompagnes ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Pascal en attrapant sa parka gris cendre.

Un sourire aux lèvres, il laissa retomber l'anorak et ouvrit la cantine vert-de-gris au pied de son lit. Il tendit le bras pour atteindre le bouton astucieusement dissimulé qui commandait l'ouverture du compartiment secret situé à sa base. Pascal souleva la première séparation qui masquait le double fond et sortit un paquet d'étoffes vertes et or soigneusement pliées.

Il désemballa la cape des Fils de Salinas et l'attacha aux boucles qu'il avait à l'épaule et sur la poitrine.

Cawlen acquiesça d'un air appréciateur.

Pascal rangea son pistolet dans son étui et adressa un large sourire à son garde du corps.

— Si nous partons exécuter Verena Kain, c'est quand même la moindre des choses qu'elle connaisse l'identité de ses bourreaux.

Haut dans les montagnes au-dessus de la cité fantôme, le seigneur des Décharnés s'assit avec ses congénères au cœur d'une forêt d'arbres à la cime élevée. Un léger voile de brouillard flottait au ras du sol et la sensation d'humidité qu'il procurait à ses muscles à nu était aussi étrange qu'insolite. La terre meuble sous ses pieds était un bonheur et l'air frais qui passait dans ses poumons était pour lui le plus savoureux des élixirs.

Il n'avait jamais connu de telles choses. Avant ce jour, la moindre bouffée d'air qu'il aspirait était chargée de saletés toxiques issues des fumées que vomissaient les raffineries parsemant les plaines désolées du monde des hommes de fer.

Ils avaient abattu deux autres de ces herbivores qui paissaient dans les pâturages, en contrebas de l'immense escarpement rocheux, et en avaient traîné les dépouilles sous le couvert des arbres. Les carcasses gisaient, déchiquetées et sanguinolentes, au milieu du cercle formé par les Décharnés. Leur seigneur dévorait la viande à pleines dents, mangeant directement sur l'os de la patte postérieure qu'il tenait dans son poing charnu.

La viande avait un goût qui ne ressemblait à rien de ce qu'il connaissait ; fraîche, saignante et pleine de saveur. Il ne se souvenait pas avoir jamais mangé autre chose que de la viande avariée, prélevée sur des cadavres ou sur les corps bouffis et chimiquement altérés des créatures mutantes qu'ils trouvaient dans les camps de chair des hommes de fer.

L'idée qu'une autre vie fut possible n'avait jamais effleuré l'esprit du seigneur des Décharnés, car qu'y avait-il d'autre là où il vivait ? Des fragments de sa vie d'avant mutation lui revenaient de temps en temps en mémoire, comme des images reflétées par les éclats d'un miroir brisé, mais il les avait toujours tenus à distance de sa conscience.

Parfois, lorsque la douleur et le degré d'épuisement que lui causait son existence devenaient trop lourds à supporter, il partait s'enfoncer dans les montagnes cendrées pour se prélasser sur les cimes polluées par le smog. Les nappes toxiques le plongeaient alors dans le plus profond des sommeils, lui permettant de se raccrocher aux dernières de ces réminiscences.

Là, son corps pouvait se délasser, et les rêves d'une autre existence, d'un autre mode de vie, devenaient accessibles.

S'agissait-il de souvenirs ? Il n'en savait rien, mais se plaisait à le croire.

Il voyait un visage féminin, pétri de bonté et d'un amour inconditionnel. Il espérait que ce fut sa mère, mais cette vision n'éveillait en lui aucun souvenir. Elle lui parlait, mais il n'entendait jamais ce qu'elle lui disait. Tout ce qu'il voyait, c'était à quel point elle était belle et l'amour qu'elle lui portait.

Cependant que les émanations toxiques l'entraînaient plus profondément dans les tourments de son esprit altéré, il apercevait des bâtiments immenses en pierre blanche, de somptueux vitraux de mille couleurs et une foule de statues représentant un guerrier d'or, la tête nimbée d'étoiles, entouré d'anges de lumière.

De toutes les visions enfiévrées qui venaient frapper l'imagination du seigneur des Décharnés, celle-ci était la plus puissante. C'était même plus que cela : elle avait une identité.

C'était l'Empereur et l'Empereur l'aimait.

Cette sensation d'amour ne durait jamais bien longtemps et ces souvenirs bienheureux ne tardaient pas à se briser en morceaux, remplacés par d'affreuses visions d'horreur et de sang, si terrifiantes qu'il se mettait à broyer la roche à coups de poing en se débattant dans son cauchemar fiévreux.

Il voyait des flammes. Il voyait des explosions et des salves de mitraille danser dans le ciel.

À la lueur des déflagrations, il discernait les silhouettes de guerriers en armures gris métallisé ornées de chevrons jaunes et noirs.

D'épais gantelets se saisissaient de lui pour l'arracher à l'étreinte du cadavre ensanglanté de la belle femme. Personne ne prêtait attention à ses hurlements tandis que son univers était réduit à un bombardement d'images horribles : ténèbres et terreur, avec comme un goût de sang dans la bouche ; des monstres brandissant des scies, la bave aux lèvres, et les gueules dégoulinantes de mères monstrueuses.

Puis, plus rien d'autre que la douleur et une sensation de vide tandis qu'il se sentait enveloppé dans des replis de chair moite et entraîné dans les ténèbres.

Enfin la lumière, radieuse.

Mais la lumière n'était qu'un leurre, ne servant qu'à lui révéler son extrême laideur.

Un monstre. Il était devenu un monstre, jeté aux égouts avec les restes de viande avariée que l'on évacuait dans les régions sauvages et inhospitalières, de l'autre côté des murailles de la citadelle des hommes de fer.

Le dégoût que lui inspirait sa propre existence finissait toujours par briser l'étau dans lequel les fumées toxiques mettaient son esprit, et il redescendait le versant montagneux pour aller retrouver sa meute pathétique d'indésirables, de parias et de mal-aimés.

Nombre de ces amas déformés de viande et de cartilages qui se déversaient d'en haut n'étaient que des créatures informes et hurlantes, sans véritable conscience et tout juste bons à manger. Mais ceux qui avaient un semblant de forme et montraient suffisamment de vigueur venaient grossir les rangs de la meute du seigneur des Décharnés.

C'était là sa vie et il n'en avait pas connu d'autre avant l'arrivée du guerrier.

Le seigneur des Décharnés avait regardé le dernier dégorgeement en date se déverser de la citadelle des hommes de fer, se demandant quel goût aurait la viande de ces malheureux cependant qu'il les voyait se débattre dans les eaux sombres pour atteindre les berges de la mare. Son impatience s'était changée en perplexité quand il s'était rendu compte qu'aucun d'entre eux n'était un monstre. Il ne pensait qu'à se régaler de leurs chairs, mais le guerrier à la tête des nouveaux arrivants avait sur lui une odeur maternelle étrangement familière.

Le seigneur des Décharnés les avait emmenés dans la grande caverne souterraine qu'ils habitaient et les avait présentés à l'imposante statue de l'Empereur qu'ils avaient érigée à partir des débris déversés d'en haut. L'Empereur avait jugé de la valeur du guerrier qui se faisait appeler Uriel et c'était ainsi que les nouveaux venus étaient devenus membres de la tribu. Ensemble, ils s'étaient vengés des hommes de fer qui résidaient dans la forteresse perchée au sommet d'une de ces montagnes infranchissables.

Des litres de sang avaient été versés, quantité d'hommes de fer avaient été tués et leur forteresse avait fini par s'effondrer avec fracas. Un grand nombre de Décharnés avaient également péri, mais cela restait un bon souvenir, un de ceux auxquels le seigneur des Décharnés s'était cramponné alors qu'ils s'échappaient du monde de leur monstrueuse naissance à bord des entrailles métalliques de la machine-démon.

Il n'aimait pas penser au temps passé dans les profondeurs nauséabondes et imbibées de sang de la machine démoniaque, car il lui avait fallu faire appel à toute sa puissance de persuasion et à toute l'autorité qu'il avait sur eux pour empêcher les membres de sa tribu de s'entretuer dans une débauche de coups de griffes et de crocs.

Le voyage s'était finalement achevé et ils avaient posé le pied sur ce monde. L'air était pur et le sol meuble, mais quelque chose clochait. Il n'arrivait pas à mettre le doigt dessus, mais il avait la sensation que l'ombre d'un grand courroux saturait l'atmosphère.

Il le ressentait aussi sûrement qu'il sentait le sang ruisseler sur son visage à vif.

Il n'y avait presque plus de viande sur les carcasses. Un membre de la tribu, une créature dont les organes luisants débordaient du squelette et dont la gueule hideusement étirée était garnie de crocs dentelés, brisait les os en deux pour en sucer la moelle. Un autre fouillait dans les entrailles d'une des bêtes éviscérées, en quête de dernières bouchées à avaler.

— Non ! gronda le seigneur des Décharnés. Nous pas obligés de vivre comme ça.

Tous les membres de la tribu levèrent le regard vers lui, la confusion déformant leurs traits dénaturés.

— Ici être monde meilleur pour nous, ajouta-t-il. Uriel promettre ça à nous. Nous pas être craints et Empereur aimer nous.

Il vit de l'espoir dans leurs yeux, à la douce lueur dorée des premiers rayons de soleil qui filtraient à travers la frondaison des arbres. Le seigneur des Décharnés sentait la chaleur sur sa peau et baissa le regard à mesure qu'elle se propageait le long de la chair à vif de son bras.

Il se leva pour quitter l'ombre de la forêt, penchant la tête sous les branches tandis que le soleil montait plus haut au-dessus des montagnes, baignant tout le panorama dans sa lumière ambrée. Toute la tribu lui emboîta le pas, captivée par le disque lumineux qui grossissait dans le ciel.

Marchant comme des somnambules venant de se réveiller, les Décharnés sortirent du couvert des arbres pour se retrouver à découvert. L'émerveillement se peignait sur leurs visages. Ce disque rayonnant dans le ciel offrait une vue incroyable et inédite, mais en même temps étrangement familière.

Des souvenirs d'une époque plus heureuse luttèrent pour remonter à la surface et le seigneur des Décharnés sentit un embryon d'espoir renaître au fond de son cœur. Peut-être cela pourrait-il être *effectivement* un endroit plus propice, un nouveau départ s'offrant à eux sur un monde où ils ne seraient plus ni haïs, ni persécutés.

La sensation de chaleur sur son corps s'intensifia, le picotement sur sa peau se changeant en quelque chose d'autre, quelque chose de douloureux. La tribu entière se mit à pousser des gémissements en se grattant les bras et le corps, comme si la peau ne cessait de les démanger.

La musculature du seigneur des Décharnés lui brûlait ; une sensation proche des vives irritations dont il souffrait chaque fois qu'il s'aventurait dans les eaux croupies du monde des hommes de fer.

Il poussa un grognement en sentant la sensation de brûlure s'intensifier, ses chairs n'ayant pas l'habitude de ces étranges rayons de soleil. Des taches noires commençaient à se former sur sa peau, s'étalant comme des gouttes d'huile sur la surface de l'eau. La douleur se faisait plus vive à mesure que les cloques noires s'élargissaient. Tandis qu'il en grattait une jusqu'au sang, le seigneur des Décharnés rugit en voyant un pus visqueux suinter de la blessure.

Sur le monde des hommes de fer, le soleil irradiait le désespoir, mais celui-ci... celui-ci irradiait la douleur.

Les Décharnés se mirent à hurler en se lacérant les chairs tandis qu'ils essayaient de comprendre ce qu'il leur arrivait. Ils poussaient des cris

pitoyables en sentant la lumière du soleil leur brûler le corps. Le seigneur des Décharnés rugit de colère. Il se sentait trahi.

Ce monde était malfaisant. En son for intérieur, il n'en avait jamais douté, mais s'était efforcé d'oublier que tout les prenait systématiquement en grippe.

Même le soleil cherchait à les anéantir.

— Tribu ! rugit-il. En arrière ! Revenir dans les ombres !

Il se détourna du soleil ardent et retourna en courant sous le couvert des arbres, mais même là, le soleil les atteignait, dardant ses rayons meurtriers à travers la frondaison pour venir brûler la chair sans défense de leurs corps dépecés. Les Décharnés lui lancèrent des regards implorants, en attente de directives, mais il n'en avait aucune à donner.

Il n'y avait pas de vie meilleure, pas pour ceux de leur espèce.

Souffrant le martyr, les Décharnés beuglaient en se frappant la poitrine pendant que leur seigneur hurlait sa frustration à l'adresse des cieux. À travers le feuillage, celui-ci aperçut l'escarpement rocheux qui se dressait au-dessus de leurs têtes, un raidillon vertical de roche noire et luisante, parcouru par une myriade de cascades jaillissant d'un point situé plus haut.

Sur le noir de la roche, le seigneur des Décharnés discernait une tache d'un noir encore plus profond, une crevasse ouverte dans la paroi : une caverne.

— Tribu devoir courir ! s'égosilla-t-il. Trouver abri dans rochers ! Suivre moi !

Sans même jeter un regard en arrière pour voir si les autres lui emboîtaient bien le pas, il quitta la piètre couverture que leur offrait la forêt pour s'élancer au pas de course vers les falaises. Sa puissante musculature le propulsait littéralement à travers le paysage tandis qu'il bondissait par-dessus d'énormes rochers, tâchant de surmonter la douleur cuisante qui menaçait à tout instant de le submerger.

Il entendait s'élever derrière lui des hurlements de douleur, mais aussi les bruits de pas, lourds et humides, du reste de la tribu qui le suivait dans un concert de craquements d'os mal formés.

Les cloques noires gagnaient du terrain sur son corps, mais le seigneur des Décharnés fermait son esprit à la douleur, tout son être tendu vers un seul objectif : atteindre la fraîcheur enténébrée de la caverne. Il sauta par-dessus un éperon de roche effondré et ralentit le pas au moment de se

glisser dans les ombres. La sensation de brûlure s'apaisa, mais la douleur sourde qui lui rongeaient les membres et le corps subsistait.

Il se retourna pour voir les membres les plus rapides de la tribu terminer leur course folle jusqu'à la caverne dans une cacophonie de grincements de dents et de cris de douleur. Il tourna ensuite la tête pour suivre du regard la pénible progression de ceux qui se frayaient encore un chemin à découvert, la lumière dorée calcinant un peu plus leur carne et leurs os à chaque seconde qui passait.

L'un d'eux, une créature avec des jambes rachitiques et un buste hypertrophié, trébucha sur une pierre. Il s'écroula sur le sol en gémissant de douleur. À l'instant où il s'écrasait par terre, ses cloques éclatèrent en libérant un limon visqueux. Son corps rouge luisant se déchirait aux endroits où il avait été brûlé. Il s'échinait à essayer de se relever, mais en total déséquilibre, rien n'y faisait, il n'y arrivait pas. Des bras puissants tentèrent de le hisser sur ses pieds, mais l'horreur de ce qu'il lui arrivait et les souffrances que cela lui causait étaient trop dures à supporter pour une seule créature.

Il s'effondra en laissant échapper un dernier hurlement, et le seigneur des Décharnés regarda les taches noires lui dévorer le corps tandis que le soleil impitoyable consumait son dernier souffle de vie.

— Mort, maintenant, déclara le seigneur des Décharnés, et les autres s'approchèrent d'un pas traînant pour jeter un œil à la dépouille calcinée. Ils sentaient l'odeur de viande qui en émanait. Le mélange de trouble et de voracité qui les assaillait ne lui échappa pas, mais aucun n'osa s'aventurer une nouvelle fois dans la lumière.

Le seigneur des Décharnés se détourna des rayons qui illuminaient l'entrée de la grotte. Les parois noires et ruisselantes s'enfonçaient à perte de vue. Les ténèbres étaient réconfortantes après la douleur infligée par la lumière. Il s'engouffra davantage d'un pas chancelant, ses pensées se bousculant tant l'expérience de cette nouvelle souffrance l'avait bouleversé.

Voilà qu'ils redevenaient une fois de plus des monstres tapis dans l'obscurité d'une caverne, là où, finalement, tous les monstres devraient rester.

Le seigneur des Décharnés sentait sa colère monter.

Dans un véhicule de combat blindé de classe Chimère, le compartiment réservé aux troupes était censé pouvoir transporter douze soldats et leur attirail jusqu'au cœur de la bataille. Comme c'était souvent le cas dans l'armée avec les prévisions de capacités d'encombrement, cela sous-entendait qu'une fois entassés, les soldats n'éprouvent pas le besoin de bouger le moindre muscle. Avec deux space marines à bord, cet espace était devenu sérieusement confiné. Par conséquent, cinq soldats avaient dû changer de place et se trouvaient obligés de voyager sur le toit du véhicule.

— Et moi qui trouvais qu'on était à l'étroit dans un Rhino ! lança Pasanius. Rappelle-moi de ne plus jamais me plaindre à Harkus.

Uriel ne répondit rien, le regard fixé sur les bribes de paysage qu'il entrevoyait à travers les meurtrières qui jalonnaient les flancs du véhicule et laissaient entrer un peu de lumière naturelle à l'intérieur du compartiment. Des néons encastrés couraient sur toute la longueur du toit, mais la lueur qu'ils émettaient était d'un rougeâtre des plus morbide.

Quatre soldats de l'Achaman Falcatas étaient assis avec eux à l'arrière de la Chimère : trois guerriers casqués avec leurs fusils laser sur les genoux et le sergent qui avait confisqué l'arme de Pasanius. Lui seul avait enlevé son casque et Uriel constata que les implants oculaires faisaient partie intégrante de celui-ci, au lieu d'être greffés à son visage.

Le sergent était entre deux âges, mais avait un visage buriné aux traits marqués, surmonté d'une tignasse blond roux. L'homme avait un regard dur, mais pas inamical, et il regardait Uriel et Pasanius avec un mélange de respect, d'admiration et de nervosité.

— Alors, vous êtes des Ultramarines, c'est ça ? demanda-t-il.

— C'est ça, acquiesça Uriel.

— Je suis le sergent Jonah Tremain, répliqua l'homme en lui tendant sa main gantelée. Uriel trouva la poigne pour le moins vigoureuse et soupçonna que la main du sergent fut une prothèse augmentique.

Ses soupçons furent confirmés lorsque Tremain leva la main en précisant :

— Perdue lors d'une escarmouche contre des pirates eldars. Un projectile a ricoché dessus et un éclat de quelque chose s'est logé sous la peau. Ça s'est infecté et les toubibs ont dû l'amputer sur-le-champ.

— Je me suis déjà battu contre les eldars, dit Uriel. De redoutables adversaires : rapides et meurtriers.

— Pour sûr ! acquiesça Tremain. C'est exactement ça. Mais bon, à l'époque, le colonel n'était pas manchot non plus. Il a déjoué leurs plans et aucune de leurs ruses subtiles n'a pu les sauver quand il les a acculés avec ses Screaming Eagles.

— « Il » ? Quelque chose m'échappe...

— Ah, oui, bien sûr : le colonel Kain n'est à la tête de ce qu'il reste du régiment que depuis le jour de la Restauration, expliqua Tremain. Avant cela, c'était le colonel Barbaden qui commandait les Falcatas.

— Le même Barbaden qui est maintenant gouverneur ?

— Lui-même, acquiesça Tremain. On a conquis ce monde à la régulière. On s'est acquitté de nos dix ans de service, et après avoir combattu dans les enfers de Losgat et Steinholt, on nous a autorisés à nous installer sur cette planète, à partir du moment où on la ramenait dans le giron de l'Imperium.

Uriel jeta un coup d'œil vers les soldats assis en silence près de la lourde écoutille de fer, à l'arrière du véhicule. Ces hommes étaient des durs à cuire et le fait que leur sergent se montra si loquace jurait avec ce qu'on aurait attendu de lui.

— Alors, les amis, comment vous avez fait pour vous retrouver là ? demanda Tremain.

— Dans cette cité ou sur ce monde ?

— Les deux, répondit Tremain en souriant, mais Uriel voyait bien que c'était un sourire forcé. Je suis sûr que c'est une histoire passionnante. Les visiteurs sont rares par ici, à plus forte raison les space marines. Alors, allez-y, racontez-moi comment vous avez atterri ici.

Uriel sentait le regard de Pasanius peser sur lui, comme le mettant implicitement en garde d'en dire trop, et il se demanda si le colonel Kain écoutait secrètement leur conversation. Avait-elle placé Tremain à leurs côtés pour les faire parler, s'imaginant qu'un sergent amical saurait attirer les confidences les plus irréfléchies ?

— C'est une longue histoire... pour le moins compliquée, sergent Tremain, finit par répliquer Uriel.

— Vous devez bien avoir un vaisseau. Je veux dire, comment atterrir sur la surface sinon ?

— Non, nous n'avons pas de vaisseau, fit Uriel.

— Vous vous seriez donc directement téléportés jusqu'ici ? insista Tremain. Depuis un vaisseau en orbite ? Ou peut-être à bord d'une capsule

de débarquement ? Vous autres space marines utilisez ce genre de choses, non ?

— En effet, acquiesça Uriel, mais nous ne sommes pas arrivés ainsi.

— Eh bien, dites-moi comment, alors.

— Comme je vous l’ai dit, c’est une longue histoire, dont je préfère réserver la primeur au gouverneur Barbaden. Mais je vous dirai quand même ceci : tout comme vous, nous sommes de fidèles serviteurs de l’Empereur. Nous avons effectué une mission pour notre chapitre et tout ce que nous voulons, c’est rentrer chez nous retrouver nos frères de bataille.

— C’est juste que, de tous les endroits possibles, il a fallu que vous débarquiez là, lâcha Tremain.

— À Khaturian, vous voulez dire ? C’est bien comme cela que s’appelle cette ville ?

— Oui, c’est comme ça qu’elle s’appelle, répondit Tremain, et Uriel sentit que l’homme était réticent à s’étendre sur le sujet.

— Que lui est-il arrivé ? demanda-t-il néanmoins. Pourquoi y aller est-il passible de la peine de mort ?

— C’est la loi, c’est tout, lança Tremain d’un ton cassant. Maintenant, on parle plus du Champ de Mort.

— Le Champ de Mort ?

— J’ai dit qu’on n’en parlait plus, le mit en garde Tremain, manifestement peu impressionné par le fait que le guerrier assis en face de lui pouvait le tuer en moins de temps qu’il n’en fallait pour le dire. Quel que fût le secret que cachait la cité de Khaturian, ou le « Champ de Mort », comme Tremain l’avait appelée, c’était un sujet qui le mettait mal à l’aise.

Voyant qu’il ne tirerait rien d’intéressant d’Uriel, Tremain se rembrunit, abandonnant l’humeur volubile qu’il affectait précédemment, et le silence régna sur les heures de voyage suivantes, lors desquelles le sergent ne livra plus aucun autre éclaircissement sur le monde de Salinas ou sur ses habitants. Uriel ne chercha pas à relancer la conversation. Au lieu de cela, il se laissa de nouveau absorber par les bribes de paysages qu’il apercevait par les meurtrières percées au-dessus de l’arsenal de fusils laser du véhicule.

Le peu qu’il en entrevoyait suggérait un paysage verdoyant de hautes montagnes et de forêts luxuriantes s’étalant sous un ciel clément et dégagé. Un tel spectacle après les panoramas cauchemardesques d’un monde démoniaque au sein de l’Œil de la Terreur avait vraiment de quoi réjouir et

Uriel comptait bien voir davantage de ce monde avant de partir pour Macragge.

La seule pensée de revoir le berceau de son chapitre était comme un baume sur son âme. Il sentait déjà que le voile d'ombre qui l'enveloppait perdait du terrain, le laissant retrouver tranquillement ses repères.

Ils avaient accompli leur serment de mort et étaient revenus sur un monde de l'Imperium. Certes, pour l'instant, tout consentants qu'ils fussent, ils ne valaient guère mieux que des captifs, mais ça ne durerait pas et Uriel était prêt à subir encore quelques outrages avant de rentrer au bercail. Il ne pouvait blâmer les Falcatas pour leur méfiance, car n'étaient-ils pas apparus sans crier gare au milieu de nulle part, totalement à l'improviste ? Quiconque aurait fait de même sur Macragge aurait été envoyé croupir dans les donjons les plus profonds de la forteresse d'Héra avant d'être impitoyablement interrogé.

Ah... la forteresse d'Héra : les somptueuses bibliothèques de la Connaissance, le temple de la Correction où le corps de Roboute Guilliman était conservé en stase, la chambre des Héros, la vallée de Laponis... Tant d'endroits merveilleux.

S'il avait la chance de retourner à Macragge, Uriel était décidé à tous les visiter.

Une voix au timbre grésillant émise depuis un haut-parleur cabossé coupa court à ses rêveries.

— À toutes les unités, on se réveille, résonna la voix de Verena Kain. Que tout le monde soit paré à tirer, nous approchons de la périphérie de Barbadus.

Uriel retourna son attention vers Tremain.

— Barbadus ? fit-il. C'est une cité ?

Tremain acquiesça, enjoignant les quatre autres soldats à empoigner les fusils laser encastrés.

— Ouais, c'est la capitale, finit-il par répondre en faisant descendre une sorte de périscope avec une tablette pix éraflée du plafond métallique du compartiment. L'écran de la tablette s'alluma dans un grésillement d'électricité statique, affichant une image tremblotante de la zone urbaine qu'ils allaient traverser.

Les contours de l'agglomération étaient flous et Uriel trouva que ces bâtiments de banlieue avaient quelque chose d'étrange, mais la mauvaise

résolution de l'image ne lui permettait pas de comprendre exactement ce qui lui causait cette impression.

Une haute structure, à moins que ce ne fût une sculpture, s'élevait au-dessus de la périphérie de la cité. Les distorsions de l'image pix lui donnaient l'allure d'un ange ailé.

Alors que la colonne de véhicules se rapprochait, Uriel demanda de quoi il s'agissait.

— Ce que c'est ? fit Tremain. Quoi, ça ? Mais c'est l'ange de fer !

Pascal Blaise était accroupi derrière le parapet du toit d'une maison de pisé en ruine, guettant la colonne de Chimères à l'approche. Il avait renoncé à essayer de deviner dans quel véhicule le colonel se trouvait, car aucun n'arborait d'antenne de communication vox longue distance ni aucune marque distinctive susceptible d'indiquer qu'un officier supérieur était à son bord.

Non, les Falcatas avaient finalement appris à ne plus commettre ce genre d'erreur de débutant.

Trois Sentinelles patrouillaient en avant de la colonne et trois autres formaient l'arrière-garde. Il eut un instant de malaise en s'imaginant la puissance de feu que ce régiment était susceptible de déclencher.

À côté de lui, Cawlen Hurq tenait délicatement un lance-missiles cabossé entre ses mains, le projectile déjà chargé et amorcé. D'un côté à l'autre de la rue, juchés sur les bâtiments qui l'entouraient ou nichés à l'intérieur de châssis de tanks calcinés, se trouvaient cinq autres équipes de lance-missiles et une trentaine de snipers armés de toute une variété d'antiques fusils laser et de tromblons d'un autre âge.

Les hommes avaient été rassemblés à la hâte. Si agir dans la précipitation et d'une manière aussi désorganisée allait à l'encontre de tout ce qu'il enseignait à ses soldats, il ne pouvait tout bonnement pas laisser passer une si belle occasion d'éliminer Kain.

Les Chimères traversaient les faubourgs ravagés de la cité à vive allure, passant avec fracas devant des bâtiments de plus en plus décrépits qui répandaient leur laideur sur le paysage. À l'instant même, dans les habitations en contrebas, les sympathisants des Fils de Salinas faisaient évacuer les lieux. Pascal Blaise prenait soin de ne pas exposer inutilement

les habitants de son monde au danger, mais les Falcatas ne seraient pas aussi soucieux de leur sécurité au moment des représailles.

Fort heureusement, quand ils commenceraient à riposter, ses hommes et lui se seraient déjà évanouis dans le dédale de ruines et d'épaves de véhicules abandonnés qui jonchaient la cité.

— Prêt ? murmura-t-il, le grondement des chenilles des chars se faisant plus assourdissant à chaque seconde qui passait.

— Et comment ! répliqua Cawlen.

— Laisse passer les machines bipèdes et bousille-moi le véhicule de tête, ordonna Pascal. Les autres attendent que tu tires avant de bouger.

— Je suis au courant, siffla Cawlen. Je sais que ça peut paraître incroyable, mais figure-toi que c'est pas la première fois que je fais ça.

— Oui, bien sûr, au temps pour moi, s'excusa Pascal, luttant contre son penchant naturel à toujours vouloir régler lui-même le moindre détail d'une opération.

Confiant dans le fait que Cawlen Hurq lancerait les prémices de l'embuscade au bon moment, Pascal leva les yeux vers l'ange de fer, ange gardien et porte-bonheur des Fils de Salinas.

La majestueuse sculpture en pièces détachées se dressait au-dessus de sa tête. Les ailes de l'ange venaient de l'épave d'un Thunderhawk écrasé. Son corps avait été façonné à partir des tôles froissées du fuselage de l'appareil et des pièces de réacteur avaient été utilisées pour former ses traits. Quoique grossière et inachevée, la statue n'en fût pas moins magnifique.

— Puissiez-vous veiller sur nous aujourd'hui, gente dame, murmura-t-il.

Pascal passa la tête par-dessus le parapet.

Les Chimères pénétraient dans la zone de tir.

Cawlen Hurq se redressa sur ses genoux et posa le lance-missiles sur la balustrade pour mettre en joue les véhicules dans la rue en contrebas.

— Pour les Fils de Salinas ! cria-t-il en enfonçant le bouton de mise à feu.



CINQ

Uriel entendit la déflagration retentir à travers la carrosserie de la Chimère, le choc sourd amorti par l'épaisseur du revêtement blindé. Le véhicule fut projeté en arrière par le souffle de l'explosion. Des flashes de lumière filtraient par les meurtrières tandis que des éclats d'obus ardents crépitaient contre la coque, provoquant toute une série de tintements métalliques.

Une autre explosion retentit, cette fois derrière eux, et un concert de hurlements satura soudain le canal interne des haut-parleurs.

— Embuscade ! s'écria-t-il avant même que l'onde de choc de la première déflagration ne se fût dissipée.

La Chimère fut ébranlée par un impact fulgurant qui menaça de la renverser. Les soldats à l'intérieur se mirent à hurler et Uriel se cramponna à la main courante tandis que le véhicule retombait sur le sol avec fracas. Une section entière de son flanc avait été enfoncée. Le compartiment était envahi de fumée et de gerbes d'étincelles. Uriel sentit une odeur de sang.

Un des soldats était à terre, la nuque manifestement brisée. Un autre poussait des hurlements : il avait été projeté violemment contre l'intérieur de la coque et avait le visage en sang. Les autres souffraient de légères contusions, mais aucun n'était véritablement blessé. Uriel bondit de son siège, se précipitant vers la paroi pour enfoncer d'un coup de poing le mécanisme d'ouverture de l'écotille de débarquement. Une fois immobilisée, la Chimère devenait un piège mortel pour ses passagers.

Des nuages de fumée ardents s'engouffrèrent à l'intérieur et Uriel identifia aussitôt la puanteur qui lui assaillait les narines, mélange d'effluves de combustible en train de se consumer et d'odeur de chair

brûlée. À l'extérieur, la lumière du matin éclairait un véhicule incendié, sa carrosserie disloquée vomissant des flammes ainsi qu'une épaisse fumée noire goudronneuse qui tourbillonnait dans le ciel.

— Allez ! hurla-t-il. Tout le monde dehors !

Pasanius empoigna le soldat blessé pendant que Tremain aidait les autres à s'extirper de la Chimère sinistrée. La rue était jonchée de corps en charpie et de morceaux de cadavres déchiquetés, restes sanguinolents des soldats qui avaient été obligés de voyager sur le toit.

Une nouvelle stridence rugit aux oreilles d'Uriel, qui leva les yeux à temps pour voir une roquette décoller de son lance-missiles, avant de s'abattre de plein fouet sur le toit d'un autre blindé du convoi du colonel Kain. Cette fois, le missile perfora une section de blindage plus fin, au sommet du véhicule. Ce dernier fut pris d'une violente secousse au moment où l'ogive explosait de l'intérieur. Un nuage de fumée s'éleva et un crépitement de coups de feu retentit depuis les toits des habitations, où l'on commençait à voir apparaître les snipers qui s'étaient tenus jusque-là cachés.

Uriel traîna un autre soldat blessé hors de l'épave incendiée de leur véhicule. Le moteur était en feu et ce n'était plus qu'une question de temps avant que les munitions et les générateurs restés à bord ne finissent par exploser.

Des impacts de balles et de rayons laser criblaient le sol. Uriel se précipita tête baissée pour se mettre à couvert avec le soldat blessé. Une salve déchiqueta le mur près de lui, soulevant des nuages de gravats tourbillonnants. Il cligna des yeux pour se débarrasser de la poussière.

Pasanius le rejoignit, adossant le blessé qu'il soutenait contre le mur de pierre de la ruine branlante, et Uriel étendit l'homme qu'il portait à côté de lui. On entendait crépiter des coups de feu des deux côtés de la rue, une rue qui, d'après ce qu'Uriel pouvait à présent en voir, se composait de bâtiments de briques grossières et de ce qui ressemblait à des carcasses de tanks abandonnés.

Des bâches de grosse toile et des porches en tôle ondulée avaient été rajoutés aux épaves rouillées et ces habitations de fortune surpassaient en nombre celles construites à partir de matériaux plus traditionnels.

— On devrait prendre part à cette bataille, déclara Uriel.

— Avec quoi ? fit remarquer Pasanius. Les gars de Kain ont l’air de savoir ce qu’ils font.

En cela du moins, il n’avait pas tort. Les Chimères du colonel Kain venaient protéger les véhicules endommagés dans un hurlement de moteur, tout en aspergeant les bâtiments des deux côtés de la rue de salves aveuglantes de laser.

Les soldats livraient bataille depuis leurs véhicules, laissant le blindage encaisser les impacts des armes de poing pendant que les tourelles ouvraient le feu dans un sifflement d’artillerie lourde. Une des Chimères souleva un nuage de poussière en dérapant devant Uriel tandis qu’elle accourait au secours d’un véhicule immobilisé.

Des détonations assourdissantes retentissaient depuis les bolters lourds montés sur tourelles, la mitraille effritant les parapets de pierre des façades d’en face. Uriel vit jaillir des gerbes de sang et entendit des cris s’élever au-dessus du vacarme du tir nourri. Les snipers avaient surgi au bon moment, mais ils étaient accroupis derrière une balustrade qui aurait pu aussi bien être construite en papier, vu la protection qu’elle offrait contre les balles de bolter.

Uriel vit une Sentinelle tailler la route à grandes enjambées tout en déversant un déluge d’obus d’autocanon sur un groupe d’hommes en train d’évoluer entre les ruines. Les projectiles de gros calibre explosèrent parmi eux et ils furent tous balayés, déchiquetés et méconnaissables, les jets de sang décrivant des arcs écarlates sur les murs de pierre claire.

Un coup de feu éclata, une note aiguë surnageant distinctement au milieu du maelström, et le pilote de la Sentinelle rejeta la tête en arrière, la nuque criblée. L’œuvre d’un sniper.

Uriel jeta un coup d’œil en direction de la source du coup de feu et aperçut fugitivement la silhouette du tireur à travers les nuages de fumée soulevés par la bataille. D’autres Chimères s’arrêtaient à proximité des véhicules endommagés, permettant à leurs passagers d’aider leurs camarades à s’extirper des épaves incendiées et à monter à bord des blindés encore intacts.

Uriel risqua un regard de l’autre côté du muret criblé de balles derrière lequel il s’abritait. Rester là sans rien faire pendant que l’on combattait sous ses yeux était pour lui de l’ordre du blasphème, et il savait qu’il ne pourrait

subir la situation encore bien longtemps en se contentant de regarder les autres périr autour de lui.

Il se tourna vers Pasanus, mais avant même qu'il n'ait ouvert la bouche, son sergent lui coupa l'herbe sous le pied :

— Tu y vas, je sais. OK, vas-y, je te couvre.

Uriel acquiesça et se faufila dans la ruelle, avant de s'élancer en courant vers une Chimère sinistrée qui penchait dangereusement sur le côté. Des traînées de sang et d'huile venaient en strier la surface et une fumée noire s'échappait de ses entrailles puantes. Le métal de son canon principal était gauchi, mais Uriel avait remarqué que la mitrailleuse montée sur pivot était toujours intacte.

Des balles fendaient l'air de toute part, leur gémissement caractéristique indiquant à Uriel à quelle distance passait leur trajectoire. Des tirs ricochaient sur le blindage et il sentit une vive brûlure le saisir au niveau du mollet : quelque chose de chaud et d'acéré venait de l'atteindre.

Il plongea à couvert derrière la Chimère affaissée et, au terme de son roulé-boulé, se releva dans son ombre portée. Il trouva une prise sur la partie supérieure de la carrosserie et se hissa sur le toit du véhicule, s'aidant des pieds et des mains pour avancer sur le revêtement métallique et atteindre la mitrailleuse. Il fit sauter le cran de sûreté et commença à faire pivoter la mitrailleuse sur son axe. Il n'était pas dans une position idéale pour tirer, mais sa puissance physique suffirait amplement à supporter le recul de l'arme.

Le sniper surgit de nouveau pour mettre en joue une autre Sentinelle et Uriel appuya sur la détente. Le bruit de l'arme était littéralement assourdissant, autant prévu pour intimider que pour infliger des dégâts. Le canon éructa une pluie incandescente de balles de gros calibre. La cible d'Uriel fut instantanément pulvérisée dans un geyser de sang et de morceaux de chair.

Il fit pivoter l'arme sur son support pour ratisser la ligne du parapet des bâtiments d'en face. Les briques d'argile étaient pulvérisées par la grêle de mitraille qui s'abattait à une vitesse ahurissante. Le recul était prodigieux, mais facilement gérable pour un guerrier de la force d'un space marine.

Un trait laser frôla l'épaule d'Uriel et il tressaillit de douleur, mais maintint son arme fermement braquée sur la ligne de toits qui lui faisait face. La culasse fumante vomissait toujours des tourbillons de douilles.

— Uriel ! cria Pasanius d'en dessous. Sur ta gauche !

Se tournant dans la direction que Pasanius lui indiquait avec son moignon, son œil fut attiré par quelque chose qui bougeait entre deux épaves noircies de tanks servant désormais d'habitations. Un groupe de trois hommes se préparait à lancer un missile, et Uriel appuya sur la détente alors même qu'il balayait l'air pour les mettre en joue.

L'arme déchargea la mitraille en décrivant un arc, les centaines d'impacts qui ricochèrent sur les coques de métal résonnant comme autant de tintements de clochettes. Un homme fut projeté dans les airs, le corps creusé d'un cratère grand comme son torse.

Il est à porter au crédit des deux autres que la mort horrible de leur camarade n'entama en rien leur détermination. Ils tenaient encore le lance-missiles fermement braqué sur la Chimère sur laquelle Uriel était juché. Ce dernier les avait toujours dans sa ligne de mire, mais la mitrailleuse se tut, le percuteur de l'arme ne trouvant plus qu'une chambre désespérément vide.

Uriel vit une expression de triomphe se peindre sur le visage de l'artilleur tandis qu'il fermait un œil pour viser.

C'est alors que sa tête explosa.

Uriel reconnut le bruit caractéristique d'une détonation de bolter et vit Pasanius accourir depuis la ruelle dans sa direction. Il fut heureux de voir le pistolet encore fumant dans sa main gauche. Son sergent fit de nouveau feu et le deuxième homme fut instantanément fauché. Une formidable explosion embrasa le ciel au moment où le bolt suivant déclenchait l'allumage des munitions que le terroriste gardait en réserve dans son sac de toile.

Le missile de l'artilleur s'élança néanmoins dans les airs depuis son cadavre, tournoyant en spirale avant d'exploser en plein vol en maculant le ciel de volutes de fumée noire.

Le grondement des véhicules à chenilles retentissait de plus belle et le bruit sourd des salves de feu nourri saturait l'atmosphère. Uriel relâcha sa prise sur la mitrailleuse lourde. Les soldats du colonel Kain avaient la situation bien en main et la contribution d'Uriel à la bataille n'y ajouterait plus grand-chose.

Une tache verte et dorée passa fugitivement en périphérie de son champ de vision. Il leva les yeux et, à la faveur d'une brèche ouverte dans une

section de parapet pulvérisée, il aperçut un homme au crâne rasé, revêtu d'une cape et arborant une barbiche fourchue. L'homme était en train de crier, mais ce qu'il disait était couvert par le vacarme de la fusillade et le vrombissement des moteurs qui s'emballaient.

Même pour l'ouïe génétiquement augmentée d'Uriel, les paroles de l'homme étaient pratiquement inaudibles, mais la teneur de ses vociférations paraissait manifeste étant donné les canons de fusils que l'on commençait à voir disparaître des toits. L'intensité de la fusillade diminuait à mesure que les assaillants embusqués abandonnaient leurs postes pour se disperser et se fondre dans le décor des ruines branlantes.

L'homme risqua un dernier coup d'œil depuis les toits et croisa le regard d'Uriel.

Ce dernier savait reconnaître la haine quand il en avait une manifestation sous les yeux. Il en avait assez vu sur Medrengard pour remplir une vie entière.

Cet homme le haïssait et voulait sa mort, tout comme il désirait voir périr absolument tous ceux qu'il voyait s'agiter en contrebas, dans cette maudite rue enfumée : les Falcatas, Uriel, Pasanius et chacun des soldats en train de combattre en hurlant des encouragements à leurs camarades blessés.

L'homme disparut de son champ de vision et Uriel se laissa tomber du toit de la Chimère.

Il atterrit dans la poussière, juste à côté de Pasanius.

— Merci de m'avoir averti du danger, dit Uriel. Cette roquette aurait vraiment pu me gâcher la journée.

— Pas de problème, répliqua Pasanius. Il t'aurait vraisemblablement manqué de toute façon. Ces imbéciles ne faisaient pas le poids et ils l'ont compris quand il était déjà trop tard.

Uriel était bien obligé de partager l'analyse de son ami. Les Falcatas avaient sérieusement accusé le coup lorsque l'embuscade s'était déclarée, mais avaient réagi avec une louable promptitude et un calme digne d'éloges. Les soldats avaient suivi le protocole à la lettre et s'étaient engagés dans la bataille en évitant la panique et la confusion qui auraient pu offrir la victoire à leurs assaillants.

Au lieu de battre en retraite juste après leur premier succès, les tireurs embusqués avaient fait l'erreur de s'obstiner dans un combat perdu d'avance qui avait été fatal à nombre d'entre eux, incapables de rivaliser

avec la discipline et la puissance de feu d'un régiment de la garde impériale au commandement irrécusable.

— Tu as vu le type avec la cape vert et or ? demanda Uriel.

— Oui, répondit Pasanius, qui essayait maladroitement de recharger le pistolet bolter. Il avait l'air d'être le chef. Plutôt stupide de sa part de porter quelque chose d'aussi repérable, d'ailleurs.

— C'est aussi ce que je me suis dit, acquiesça Uriel en prenant le pistolet des mains de Pasanius pour y insérer un nouveau chargeur. Où donc t'es-tu procuré ça ?

— Je l'ai pris sur lui, répondit Pasanius en désignant un sergent mort qui gisait en bordure du champ de bataille, un morceau d'obus de la taille d'une épaulière enfoncée en plein visage. J'ai pensé qu'il n'en aurait plus besoin et qu'il serait particulièrement adéquat d'utiliser son arme pour le venger.

— Parfaitement approprié, en effet, acquiesça Uriel.

— Ce qui veut dire que je n'ai plus besoin de me servir de l'autre satané pistolet...

— Où se trouve-t-il à présent ?

— Là-dedans, répondit Pasanius en pointant du doigt l'épave dont ils s'étaient extirpés il y avait de cela seulement quelques minutes. Je compte bien le laisser cramer.

Uriel comprenait le sentiment de Pasanius, car il n'y avait aucun honneur à gagner, seulement du danger, à utiliser une arme qui avait été touchée par les Sombres Puissances. Il valait mieux la laisser fondre dans le brasier plutôt que prendre le risque de la voir un jour se retourner contre soi.

Une autre Chimère s'arrêta à leur hauteur. L'écouille de la tourelle s'ouvrit et Verena Kain apparut, appuyée contre les poignées d'un fulgurant monté sur pivot. Les canons étaient encore fumants et le visage de Kain était noir de suie, zébré de filets couleur chair là où sa transpiration avait ruisselé.

— Montez ! aboya-t-elle. Ils pourraient revenir.

— Peu probable, objecta Uriel, mais il se remit néanmoins sur ses pieds et aida Pasanius à se relever. La portière blindée à l'arrière de la Chimère s'ouvrit et le sergent Tremain sortit avec deux autres soldats, leurs fusils laser braqués sur l'enfilade de toits en surplomb.

Tremain leur fit signe d'embarquer. Uriel et Pasanius s'élancèrent au petit trot en direction du véhicule vrombissant.

La rue était enveloppée de fumée et cinq épaves embrasées avaient été abandonnées sur place. Il n’y avait plus un seul cadavre en vue, les équipages des véhicules épargnés ayant ramassé les morts et les blessés. La Sentinelle dont le pilote avait été abattu sous les yeux d’Uriel s’était effondrée, ses pattes brisées par le passage en carène d’une Chimère. Le pilote avait quant à lui disparu.

Uriel interrogea Kain :

— Où allons-nous maintenant ?

— À la caserne, répondit-elle. C’est plus près et on a des blessés.

D’autres questions lui brûlaient les lèvres, mais cela attendrait : il fallait s’occuper en priorité des blessés, pour lesquels un gain de quelques secondes pouvait très bien faire la différence. Tremain se hissa à l’intérieur, mais tandis qu’Uriel agrippait les portières pour grimper à sa suite, ce dernier se rendit compte que le compartiment était déjà bondé de blessés qui gisaient dans leur sang en poussant un concert de gémissements. Uriel imaginait bien que les autres véhicules seraient tout aussi pleins, empestant la peur, la douleur et le sang.

Les soldats étaient assis épaule contre épaule, serrés comme des sardines au point de dépasser les rêves les plus fous du plus ambitieux des concepteurs de véhicules. Uriel décela dans leurs regards une lueur de respect et d’admiration qu’il n’avait pas vue jusque-là.

Ils se poussèrent tant bien que mal pour leur faire de la place, la rumeur de leur engagement dans la bataille s’étant répandue parmi ceux qui n’en avaient pas été directement témoins. Des aides soignants prodiguaient aux blessés les soins qu’ils pouvaient dans la pénombre rougeâtre du compartiment et une colère contenue couvait en chacun des hommes à bord.

— Nous voyagerons sur le toit, annonça Uriel. Vous aurez besoin de toute la place disponible.

La colonne de Chimères s’enfonçait maintenant à vive allure dans la cité de Barbados, offrant à Uriel un premier véritable aperçu de cette capitale impériale. Elle semblait s’être développée autour des ruines d’un ancien champ de bataille, vu la couche de débris datant de la guerre qui recouvrait l’asphalte des environs. Des cimetières entiers de véhicules blindés gisaient à l’abandon, laissés en pâture aux éléments qui en érodaient

le métal, ainsi qu'aux habitants de la planète qui en occupaient les espaces confinés.

Des bâtiments de pierre agglomérée, de briques et de métal penchaient dangereusement, soutenus par des contreforts qui avaient jadis été des canons de chars d'assaut. À mesure que la colonne de blindés s'enfonçait dans les entrailles de la cité, les structures devenaient plus solides et conventionnelles, à l'image de ces tours aux hautes murailles de pierre rosâtre et aux poutres blanchies à la chaux que l'on voyait se dresser de-ci de-là.

Des édifices de fer sombre et de verre trempé, manifestement de facture impériale, se nichaient inconfortablement au milieu des pierres claires et des briques d'argile de la cité. Uriel voyait des traces de la guerre qu'il avait fallu livrer pour conquérir ce monde sur les murs d'absolument tous les bâtiments plus anciens : des marques de lasers et des impacts de balles, ces derniers érodés par les vents.

Des banderoles vert et or attirèrent le regard d'Uriel. Elles claquaient au vent, suspendues à des cordes à linge ou au sommet de hautes tours, arborant ces mêmes couleurs que portait l'homme à la barbe fourchue. Bon nombre des reliques commémoratives dans la cité morte étaient décorées de rubans dans les mêmes tons. Uriel se demandait bien ce que cela pouvait symboliser.

— Par le sang de l'Empereur ! siffla Pasanius entre ses dents, l'œil rivé sur une colline qui s'élevait en pente douce vers les quartiers est de la cité.

— Quoi donc ? fit Uriel, qui redoutait une nouvelle embuscade.

— Vise-moi un peu ça, répliqua Pasanius. J'ai jamais rien vu de pareil !

Uriel suivit le regard de Pasanius et aperçut un bâtiment étrangement conçu au sommet de la colline. Sa silhouette lui disait vaguement quelque chose, mais il lui fallut quelques instants avant de comprendre les raisons de ce sentiment de familiarité.

Les habitants de la cité s'étaient certes montrés consciencieux dans leur cannibalisme des épaves de véhicules blindés, transformant nombre d'entre eux en demeures, mais cette dernière rénovation représentait sans doute le comble de l'art de recycler les ordures.

Trois gigantesques Capitol Imperialis, de majestueux véhicules aux allures de Léviathans utilisés pour superviser des lignes entières de front, avaient été alignés en rang d'oignons et transformés en quelque chose de

complètement différent. Il fallait des équipages de centaines d'hommes et d'officiers pour manœuvrer de l'intérieur chacune de ces incroyables machines de guerre, qui dirigeait des régiments entiers d'artillerie, des centaines de milliers d'hommes et des compagnies entières de blindés. Il était rare d'apercevoir un seul de ces colosses sur le champ de bataille, mais en voir trois d'un coup, qu'ils demeuraient en friche ou pas, représentait une première.

Il ne faisait aucun doute qu'il s'agissait d'épaves abandonnées, car la rouille qui en rongait les parois prouvait clairement que ces machines n'étaient plus opérationnelles. Les aigles impériaux sur les flancs des deux qui se tenaient à la périphérie avaient disparu, quoiqu'il fût impossible de déterminer s'ils avaient été réduits en miettes par les intempéries ou supprimés à dessein. Des passerelles les reliaient entre elles, ainsi que des tunnels gainés de fer pour les étages inférieurs.

— De quoi crois-tu qu'il s'agisse ? demanda Pasanius.

Uriel se posait la même question. En regardant de plus près, il distingua au-dessus de la passerelle centrale du véhicule du milieu ce qui avait dû être un bâton ailé entouré par deux serpents entremêlés.

Un caducée ?

— Peut-être une antenne médicale ? suggéra-t-il.

— C'est pas un peu exagéré d'utiliser des Capitol Imperialis pour ça ?

— C'est vrai, mais peut-être qu'ils n'en avaient pas d'autre utilité.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Réfléchis à tout ce qu'on a vu jusque-là, dit Uriel. Il y a toute une armée de blindés abandonnée ici. La moitié de la ville a été édifiée sur les vestiges de châssis de tanks de la garde impériale. Quand les Falcatas ont conquis cet endroit, je ne pense pas que la croisade qui les a abandonnés sur place leur ait laissé beaucoup de matériel pour entretenir leur équipement.

— Ce qui expliquerait pourquoi tout est tombé en ruine ?

— C'était inévitable, au bout d'un moment.

— Putain, quelle honte ! lâcha Pasanius. Pas vraiment une bonne idée de manquer autant de respect à quelque chose qui est susceptible de te sauver la vie dans une bataille.

— Non, pas une bonne idée du tout, convint Uriel, qui se souvenait des mauvais traitements infligés à son armure sur Medrengard.

Uriel se languissait de se retrouver engoncé dans les plaques des Astartes, de se sentir de nouveau un et entier, fidèle serviteur de l'Empereur revêtu de la plus résistante des armures et muni des armes les plus meurtrières. L'attirail de guerre d'Uriel était plus qu'un simple ensemble d'artefacts militaires, il s'agissait d'instruments de la volonté de l'Empereur.

Au pied de la colline sur laquelle l'antenne médicale se trouvait perchée, on distinguait un dôme à colonnes et à étages multiples, qui ne pouvait qu'appartenir au toit d'un temple de l'Ecclésiarchie. La splendeur de l'édifice était sous doute étudiée pour dominer de son impériale majesté les bâtiments plus modestes qui l'entouraient. Tout somptueux qu'il fût, les affres de la guerre ne l'avaient cependant pas épargné : deux des quatre aiguilles qui s'élevaient de ses points cardinaux n'étaient plus que des tronçons délabrés de pierre et d'acier.

Éclipsant même ce temple dans la débauche de puissance impériale, un immense palais s'élevait, menaçant, au-dessus du reste de la cité qui tombait en ruine tout autour de lui à la manière de coulées de gravats éboulés d'une montagne. Son architecture austère, froide et dépourvue du genre de fioritures qu'Uriel avait pu voir sur nombre de bâtiments de cette ampleur, se découpait fièrement dans le ciel.

— Le palais impérial ? hasarda-t-il.

Pasanius opina.

— Suffisamment lugubre pour être la pièce maîtresse de cet endroit, en tout cas.

Uriel acquiesça à la remarque de Pasanius. L'aspect sinistre du palais, avec son architecture sobre et martiale, faite de tours rondes surmontées par des tourelles couvertes, d'antennes parcourues d'éclairs et de hangars fermés à double tour, cadrait assurément avec l'atmosphère sombre de ce monde, mais au-delà de cela, le bâtiment donnait une impression de puissance littéralement impitoyable.

Le gouverneur Barbaden n'était manifestement pas homme à verser dans l'ostentation. C'était là une bribe d'information à conserver soigneusement dans un recoin de son esprit. Uriel se demandait bien quel genre d'homme était le commandant impérial.

Il n'était certainement pas populaire, si on en jugeait par la dégaine sinistre des passants que l'on voyait arpenter les rues.

C'étaient de grands types bien faits de leur personne, presque tous uniformément vêtus de combinaisons gris cendre et de longs manteaux.

Les passants rasaient les murs au passage des Chimères, et Uriel décelait dans leur regard le même genre d'hostilité contenue qu'il avait remarqué sur l'expression des gardes à bord du véhicule.

La victoire des Falcatas et l'invasion de ce monde par leurs troupes d'occupation avaient visiblement laissé de profondes cicatrices : des cicatrices qui n'étaient pas prêtes de se refermer.

Où qu'il regardât, Uriel voyait de nouvelles manifestations du recyclage intempestif que la population avait fait subir au matériel abandonné par la garde impériale : des étalages de marché dressés à partir de plaques cabossées de carrosseries de tanks, des charrettes et des fourgons dont les roues avaient été récupérées sur des camions de ravitaillement et des voitures à bras dont les poignées avaient été confectionnées à partir de tuyaux d'échappement.

La colonne du colonel Kain filait à vive allure à travers le dédale de rues, prenant des virages brusques au hasard des embranchements.

— Elle écarte ainsi tout risque de tomber dans une deuxième embuscade, nota Pasanius, qui exprimait tout haut la pensée d'Uriel, cramponné au rebord de la Chimère qui dérapait en négociant un autre virage serré.

Uriel considéra un instant l'hostilité sourde qui transpirait de chaque visage qu'ils croisaient.

— Je ne lui jette pas la pierre, dit-il.

Le périple des Screaming Eagles à travers la jungle urbaine de Barbadus se poursuivit encore une dizaine de minutes, dix longues minutes durant lesquelles Uriel s'attendait à tout instant à entendre un coup de feu retentir ou à voir une roquette fendre l'air. Rien de tout cela n'arriva. Chaque tournant qu'ils prenaient les faisait s'enfoncer un peu plus profondément dans le dédale de rues, les éloignant toujours un peu plus du palais impérial.

Au bout d'un moment, les Chimères accélérèrent pour foncer en direction d'un mur d'enceinte séparé du reste de la ville. Uriel avait remarqué que les bâtiments se faisaient depuis un certain temps plus espacés et précaires, mais ce n'était que maintenant qu'ils roulaient à ciel ouvert qu'il comprenait pourquoi.

Des écheveaux de fil barbelé entouraient le camp et d'affreux bunkers de sacs de sable soutenus par des madriers flanquaient ses lourdes portes de fer. Un aigle en bronze était estampé de chaque côté de l'entrée. La colonne de véhicule commença à ralentir afin de se frayer un chemin entre les hautes barricades de béton que l'on avait érigées pour entraver l'accès.

— Faut reconnaître qu'ils sont prudents, je leur concède au moins ça, lança Pasanus, qui venait de remarquer la manière qu'avaient les mitrailleuses postées aux coins du mur d'enceinte de suivre la progression de la colonne.

— Ils ont peur, nuança Uriel, se remémorant l'animosité sourde qui transpirait de tous les visages qu'ils avaient croisés durant le voyage. Ils se sont retirés derrière leurs murs. Je sais pas toi, mais je n'ai pas vu une seule patrouille dans les rues.

— Non, en effet, mais je m'attendais pas forcément non plus à voir une présence militaire en ville, répliqua Pasanus. Des représentants des forces de l'ordre peut-être, mais pas la garde.

— Je n'en ai pas vu non plus, fit remarquer Uriel.

— Non, c'est vrai. Curieux, non ?

— Très curieux, confirma Uriel.

Leur conversation fut interrompue par le grondement des portes qui s'ouvraient en coulissant dans les parois du mur d'enceinte. Les véhicules pénétrèrent dans la cour poussiéreuse. Il y avait plusieurs casernes à l'intérieur, de facture impériale standard, des baraquements fermés par des portails avec des murs en fer rouillé et des toits en feutre. D'autres bâtiments tout aussi ternes jalonnaient le camp à intervalles réguliers : une cantine, des ateliers de réparations, des réservoirs de carburant, des dépôts d'intendance, ainsi qu'une infirmerie.

Un drapeau frappé d'un aigle doré aux serres sorties claquait au vent, haut au-dessus du mur d'enceinte, et des soldats couraient frénétiquement d'un bâtiment à l'autre, l'air anxieux, pendant que les Chimères cabossées se garaient. Des cris étaient échangés entre les hommes descendant des blindés et des toubibs hurlaient à leurs camarades de faire place aux blessés.

Uriel se laissa tomber du toit de la Chimère, bien conscient des regards curieux que Pasanus et lui attiraient. Il aperçut le colonel Kain, les inflexions sèches de sa voix facilement repérables au milieu de l'agitation générale et du concert de récriminations indignées que soulevait encore

l'attaque essuyée. Avec calme et efficacité, elle encadrait les toubibs dans leurs tâches, ignorant souverainement leur mine agacée devant son ingérence.

Uriel adressa un signe de tête à Pasanus et ils se dirigèrent vers le colonel des Falcatas.

— On peut faire quelque chose pour aider ? demanda Uriel.

Kain s'interrompit un instant et leva les yeux, le visage de nouveau propre et immaculé.

— Non, répondit-elle, et je vous serais grée de rester avec le sergent Tremain. Vous êtes toujours en état d'arrestation.

— Même après ce qu'il vient de se passer ? fit Uriel alors même que le sergent Tremain et trois gardes, resplendissants dans leurs vestes d'uniforme flambant neuves, venaient se poster derrière eux, fusils laser brandis.

— Particulièrement après ce qu'il vient de se passer, répliqua Kain. Votre irruption et l'attaque des Fils de Salinas qui arrive juste après... Je me rendrais coupable de négligence si je ne cherchais pas à démêler un lien entre tout ça, non ?

— Les Fils de Salinas ? répéta Uriel. Qui sont-ils ? J'ai vu ce nom griffonné sur un mur à Khatourian.

— Encore quelque chose qui est pour le moins gênant et ne plaide pas en votre faveur, rétorqua Kain.

— Mais qui sont-ils ? insista Uriel.

— Ils ne sont rien, lança Kain d'un ton cassant, ses yeux lançant des éclairs. Ce sont des traîtres qui se cramponnent à l'idée que les forces de l'Imperium sont des envahisseurs auxquels il faut résister en toutes circonstances. Des terroristes, des meurtriers et des hérétiques, qui ne méritent rien d'autre que d'être exterminés.

Uriel n'était pas surpris par sa véhémence, car elle venait juste de voir des dizaines de ses hommes se faire tuer ou blesser. Cependant, il y avait quelque chose dans la dureté de son ton, quelque chose de viscéralement haineux, qui allait plus loin que la simple colère provoquée par les dégâts infligés à sa compagnie.

Verena Kain haïssait les Fils de Salinas avec le fanatisme d'un zélateur.

— Vous avez une idée de comment ils ont été capables de vous tendre pareille embuscade ? demanda Pasanus.

Kain lui décocha un regard noir qui en disait long sur son état de frustration.

— Toute cette foutue cité les abreuve en renseignements, lâcha-t-elle. Au moindre pas que nous faisons, il y a quelqu'un avec un vox portatif pour transmettre l'information.

Il fallut encore une trentaine de minutes supplémentaires pour s'occuper des blessés, garer en lieu sûr les véhicules endommagés et rééquiper les soldats, qui avaient tous épuisé dans la bataille une grande partie de leurs munitions. Un commissaire à l'air nerveux passait dans les rangs pour interroger des soldats, sélectionnés au hasard d'après ce qu'Uriel pouvait en voir, et Kain continuait d'aboyer ses ordres avec l'énergie de quelqu'un qui n'ose pas s'arrêter un seul instant, de peur de trouver le temps de ressasser les événements récents.

Le moindre de ses ordres était observé avec un empressement qui laissait entrevoir la sévérité des sanctions encourues si l'on refusait d'obtempérer sur-le-champ. Uriel voyait là un officier qui avait du métier, et qui ne laisserait jamais personne l'oublier.

Durant tout ce temps, Uriel et Pasanius restèrent assis, adossés à la carrosserie d'une des Chimères. Le métal tictaquait et gémissait en refroidissant. Le soleil était à mi-parcours de son ascension vers le zénith. Uriel ferma les yeux et laissa la chaleur baigner sa peau nue.

Avec rien d'autre à faire qu'attendre que le colonel Kain décide du moment de quitter les lieux, Uriel savoura cet inhabituel moment de liberté qu'il pouvait consacrer à ses pensées. Un space marine en service disposait de très peu de temps qui ne fût consacré à se préparer pour la bataille. Son existence n'avait virtuellement pas d'autre horizon que l'entraînement aux armes, les séances de musculation, les dosages biochimiques et toute sorte d'exercices.

Une vie entière placée sous le signe du service, du sacrifice et de la guerre.

Qu'est-ce qu'un serviteur de l'Empereur pouvait-il désirer de plus ?

La question appelait une réponse, qui prenait automatiquement les traits d'Ardaric Vaanes.

La période de temps qu'Uriel avait passée sur Medrengard lui avait fait se poser des questions sur son rôle de space marine, mais il avait passé avec succès le test qu'il s'était lui-même fixé, et en était ressorti plus fort.

Certains de ses compagnons d'infortune sur ce satané monde n'avaient pas montré autant de force de caractère, et Uriel se rappela amèrement le moment où Ardaric Vaanes les avait laissés tomber, tournant le dos à son devoir envers l'Empereur.

Vaanes avait jadis été un guerrier de la Raven Guard, mais il avait, pour des raisons qu'Uriel n'avait jamais réussi à déterminer, abandonné son chapitre et choisi la voie du renégat. Uriel lui avait donné une chance de recouvrer son honneur et de trouver la rédemption, mais le guerrier avait préféré s'entêter dans le déshonneur et la disgrâce.

Uriel se demandait bien ce qu'Ardaric Vaanes était devenu. Selon toute probabilité, il devait être mort à l'heure qu'il était, plus qu'un cadavre blême et exsangue gisant quelque part, dans la désolation cendrée de ce monde terrifiant.

Déstabilisé par cet excès de sentimentalisme qui l'envahissait, il chassa Vaanes de ses pensées et tourna la tête vers Pasanus.

Aucun des deux hommes ne ressentait le besoin de parler, préférant plutôt partager un silence complice. Deux vieux amis qui avaient vu la mort en face et avaient traversé tant d'épreuves ensemble pouvaient bien s'autoriser ce luxe.

Ce silence fut brisé par le colonel Kain qui revenait vers eux.

Uriel leva les yeux à son approche.

— Le gouverneur Barbaden est prêt à vous recevoir, annonça-t-elle.

— Ça tombe bien, répliqua Uriel. Je crois bien que moi aussi, je suis fin prêt à le rencontrer.



DEUXIÈME PARTIE

INCARNÉS

« D'une minuscule étincelle germera la plus vive des flammes »

OceanofPDF.com



SIX

Se rendre au palais impérial de Salinas était quelque chose que Daron Nisato cherchait à éviter autant que faire se peut. Il faisait trop froid dans l'édifice, qui était devenu un symbole bien trop criant de la puissance impériale pour qu'on prenne plaisir à s'y trouver. L'endroit tendait à focaliser toute l'animosité de la population et voir sa silhouette implacable se découper sur fond de ciel bleu faisait ressentir sa propre insignifiance face à l'Imperium, et plus particulièrement, aux yeux du gouverneur Léo Barbaden.

Nisato laissa l'officier de permanence du poste de contrôle le délester de ses armes, même si cela l'agaçait suprêmement qu'on ne fasse même pas assez confiance au responsable des forces de l'ordre de la cité pour le recevoir armé en présence du gouverneur.

C'était le troisième point de contrôle qu'il passait depuis le début de la matinée, un bâtiment terne, construit en préfabriqué, qui empestait l'humidité et la négligence. Le premier barrage aux portes principales avait fait obstacle à son Rhino VAB et le deuxième, à peine vingt pas plus loin, avait servi à confirmer son identité au moyen d'une série pour le moins pénible d'analyses d'échantillons sanguins. Il eut un sourire amer, se demandant si les analyses étaient capables d'expliquer le teint terreux et livide des membres du personnel du palais.

— Quelque chose vous fait rire ? demanda l'officier de permanence tandis qu'il mettait le pistolet de Nisato sous clé.

— Non, répondit-il, conscient que ce genre d'homme n'avait strictement rien qui puisse tenir lieu de sens de l'humour. Je suis juste ravi de vous voir

prendre autant à cœur votre travail.

L'homme le regarda d'un œil soupçonneux, en quête du moindre signe de raillerie, mais Nisato était passé maître dans l'art de ne rien laisser paraître de ses pensées. Soulagé qu'on ne se moquât point de la solennité de sa fonction, l'homme opina maladroitement du bonnet et lui fit signe de passer les portes qui donnaient sur la cour d'enceinte du palais.

Nisato était sur le point d'entrer quand la porte derrière lui s'ouvrit, laissant s'engouffrer un arôme d'encens et de transpiration aux forts relents de culpabilité qu'il aurait reconnu entre mille. Il savait qui avait pénétré dans la pièce sans même avoir besoin de se retourner.

— Cardinal Togandis, salua Nisato.

Il entendit le souffle court du nouvel arrivant et fit volte-face, pour se retrouver nez à nez avec le corps replet du souverain pontife de Barbados paré de ses plus beaux atours.

— Agent Nisato, haleta Togandis, ruisselant de sueur. Quelle surprise de nous croiser là à cette heure indue !

Shavo Togandis n'avait jamais su en imposer, même à l'époque où il servait en tant que confesseur de sa compagnie au sein des Falcatas. Ses manières étaient trop frustres, ses appétits bien peu ragoûtants et son verbiage trop pompeux. Nisato n'avait jamais ressenti le besoin de faire appel à ses services, préférant réserver ses confessions à l'Empereur, par le biais direct de la prière.

La décennie qui avait suivi le jour de la Restauration n'avait pas été tendre avec la physionomie de Shavo Togandis. Son embonpoint déjà confortable s'était sévèrement aggravé, l'homme s'étant empâté au point de voir ses graisses déborder de partout.

— Vous aussi, vous êtes convoqué ? demanda Nisato.

— Oui, oui, s'empressa de répondre Togandis en s'épongeant le front à l'aide d'un mouchoir. Nous sommes tous autant que nous sommes des serviteurs de notre seigneur et maître. Barbados n'a qu'à lever le petit doigt pour que nous nous empressions d'obéir au moindre de ses ordres. Qui donc voudrait faire attendre le bon gouverneur ?

— Personne, acquiesça Nisato en s'écartant pour laisser le cardinal s'approcher de l'officier de permanence, qui leur faisait face sans se départir du flegme austère qu'il affectait.

Tandis que Togandis remplissait les formalités d'usage pour passer les dispositifs de sécurité en vigueur au palais, Nisato en profita pour examiner de plus près l'allure de la plus haute autorité ecclésiastique de Salinas.

Rien à faire, il n'était vraiment pas impressionné.

En plus de sa corpulence généreusement rembourrée, il transpirait une certaine fébrilité des manières obséquieuses de Shavo Togandis, qui aurait valu à n'importe quel autre visiteur d'être jeté sans autre forme de procès dans les cellules d'interrogatoire des sous-sols du commissariat pour y être poussé aux aveux.

Le confesseur confessé. Cette idée le fit sourire.

Outre sa chasuble chatoyante rouge et argentée, Togandis était coiffé d'une mitre des plus recherchée, ornée d'une longue traîne de fils d'or. Il portait un long bâton, qu'il tentait de conserver avec lui en cherchant à dissuader l'officier de permanence de le lui confisquer.

— Écoutez, mon brave, commença Togandis. Ces convocations au palais à peine sorti de table m'incommodent affreusement et ce bâton est le symbole sacré de mon éminent statut sur cette planète. Vous seriez bien avisé de ne pas en priver ma noble personne.

— Nulle arme n'est admise dans l'enceinte du palais, pas plus que tout autre objet pouvant être considéré comme tel, récita l'officier de permanence, comme s'il avait appris les consignes par cœur. La règle s'applique à tout le monde, sauf aux membres des Falcatas.

— Écoutez-moi bien, misérable moins que rien, vous devez comprendre que toute règle admet des exceptions et que je refuse de m'humilier devant votre sens aveugle de la dévotion. Vous comprenez ?

— Franchement, non, répliqua l'officier de permanence qui tendait la main vers la crosse d'évêque, mais ça ne change rien à l'affaire. Il va vous falloir me remettre votre bâton.

— Ça ne sert à rien d'insister, Shavo, intervint alors Nisato, adoptant un ton aussi prétentieux et collet monté que le cardinal. Même moi, digne défenseur de la loi impériale, je suis obligé d'abandonner les symboles de ma fonction aux soins de ce paltoquet.

Togandis baissa les yeux sur la gaine de pistolet vide de Nisato et sourit à ce geste de solidarité, ignorant l'ironie sarcastique qui perçait dans la voix de son *compagnon d'infortune*.

— Eh bien, il semblerait qu’il faille se serrer les coudes face à l’adversité, n’est-ce pas ? finit-il par lancer, se retournant pour remettre à contrecœur son bâton à l’officier. Et si je trouve la moindre éraflure sur ce bâton à mon retour, je jetterai l’opprobre éternel sur votre tête !

L’officier de permanence prit le bâton et, d’un geste las, il enjoignit les deux hommes à entrer.

Un sourire aux lèvres, Nisato suivit le cardinal dans la cour pour émerger en plein jour, dans la lumière du soleil de midi.

Le palais s’élevait au-dessus de leurs têtes, sombre et menaçant. Même pointés vers les cieux, ses canons et ses défenses restaient un symbole impressionnant du pouvoir entre les mains de l’homme qui les gouvernait. Taillé dans d’immenses blocs de pierre noire, le palais rappelait à Nisato les châteaux perchés en haut des falaises de son monde natal, de somptueux manoirs à pic, directement sculptés dans la roche du littoral.

Des soldats bardés de rouge patrouillaient le long des remparts inférieurs de la citadelle, leurs sabres au côté. Leurs plaques écarlates étincelaient au soleil et leurs casques de bronze brillaient de mille feux, mais même eux ne dérogeaient pas à la règle, du moins partiellement, n’étant pas autorisés à porter une arme à feu sans permission extraordinaire.

À la différence de bien d’autres soldats qu’il voyait parader, les membres de l’Achaman Falcatas étaient des hommes aux côtés desquels il avait autrefois été fier de se battre. C’étaient d’inflexibles guerriers et quand ils partaient à la guerre, le feu ardent qui couvait dans leurs entrailles avait de quoi faire pâlir de jalousie n’importe quel autre régiment. Ce feu s’était éteint depuis le jour de la Restauration, mais ses cendres étaient encore fumantes.

Trois blindés de classe Chimère frappés du blason des Screamig Eagles étaient garés devant le palais, une vue suffisamment inhabituelle pour que Nisato se demande qui avait bien pu voyager à leur bord et se voir ainsi accorder un si insigne honneur.

Togandis s’épongea une nouvelle fois le front avec son mouchoir.

— Dites-moi, le libellé de votre convocation comportait-il quelque indice sur la nature de cette audience ? demanda-t-il.

Nisato secoua la tête, ralentissant le pas pour permettre au cardinal de se dandiner jusqu’à sa hauteur.

— Non, rien de particulier, mais bon, Léto a toujours été avare de paroles, non ?

— En effet, acquiesça Togandis. Très juste. Jamais de discours galvanisant à l’aube d’une bataille, seulement des ordres, d’une précision redoutable et ne souffrant aucune contestation.

C’était sans doute vrai, se souvint Nisato. Encore élève officier quand Léto Barbaden avait pris le commandement de l’Achaman Falcatas, Nisato avait fait exécuter sommairement bon nombre d’officiers subalternes qui avaient jugé approprié de faire preuve d’initiative en interprétant de manière très personnelle les ordres reçus.

Léto Barbaden n’aimait pas qu’on lise entre les lignes quand il donnait une consigne et n’attendait rien d’autre de ses subalternes qu’une obéissante aveugle à ses ordres. À ce que Nisato en savait, les années écoulées depuis que Barbaden avait renoncé à ses fonctions militaires n’avaient en rien adouci son caractère, aussi avait-il mis de côté l’enquête qu’il menait sur les actes terroristes des Fils de Salinas pour se précipiter au palais dès qu’il avait reçu sa convocation.

Avant de rencontrer Togandis, Nisato s’était simplement imaginé que cela devait avoir un lien plus ou moins direct avec l’attaque que le convoi du colonel Kain avait essuyée sur le chemin du retour. Les Chimères sur l’esplanade avaient tendance à confirmer cette hypothèse, mais la présence du cardinal semblait indiquer que quelque chose d’autre se préparait.

— Terrible cette affaire avec l’ancien adjudant-major du gouverneur Barbaden, hein ?

— Pardon ? fit Nisato, surpris par cette question surgie de nulle part.

— Hanno Merbal, précisa Togandis. Il s’est tiré une balle juste sous vos yeux, à ce que j’ai entendu dire.

— Oui, répliqua Nisato, dont la curiosité était piquée, c’est ce qu’il s’est passé.

— C’était un ami à vous, non ? demanda Togandis et Nisato réprima un rire en voyant la tentative pathétique du cardinal de se donner un air détaché.

— En effet, confirma Nisato.

N’en dis pas plus que nécessaire, pensa-t-il, laisse parler Togandis.

— Hum, oui, reprit ce dernier en s’éclaircissant la gorge. Vous avez une idée de ce qui l’aurait poussé à faire cela ?

— À vous de me le dire, Shavo, répondit Nisato. C'est vous qui étiez son confesseur, non ?

— En effet, Daron, répliqua Togandis, passant négligemment à l'emploi de son prénom. Mais je suis sûr que vous n'êtes pas sans savoir que le secret de la confession est sacré et qu'il ne peut être brisé.

— Même dans la mort ?

— Particulièrement dans la mort, dit Togandis. Les péchés du confessé sont entre les mains de l'Empereur. Et je peux vous dire qu'il était sacrament préoccupé, rongé qu'il était par ce que nous appellerons des problèmes de culpabilité.

— Il se sentait coupable par rapport à ça ? demanda Nisato en produisant la médaille en or frappée du symbole de l'aigle que Hanno Merbal lui avait montrée juste avant de faire gicler sa cervelle sur le comptoir du bar.

Togandis détourna les yeux de la médaille. Nisato avait bien assez d'expérience dans les forces de l'ordre pour flairer un sentiment de culpabilité quand il en avait une manifestation sous les yeux. Togandis s'épongea encore une fois le front.

— Je... Cela faisait longtemps que je n'avais plus pensé à Khaturian, finit-il par lâcher. Pour Nisato, cela sentait le mensonge à plein nez.

— Vous étiez là-bas ? demanda ce dernier. Togandis tressaillit.

Nisato connaissait déjà la réponse : son interlocuteur portait une médaille identique sur le devant de sa chasuble.

— Oui, en effet, s'empressa de confirmer Togandis, mais je n'ai pas pris part aux combats.

— J'en conclus qu'il n'y aurait pas eu tant d'affrontements que ça.

Togandis garda le silence dans un premier temps et Nisato crut que le cardinal allait éluder la question ébauchée par son propos, mais l'homme finit par murmurer :

— Non, c'est vrai, mais...

— Mais ? insista Nisato, désireux d'en apprendre le plus possible sur ces batailles taboues.

Avant que Togandis n'ait pu répondre, une voix pleine de solennité se fit entendre.

— Agent Nisato, cardinal Togandis, le gouverneur Barbaden est prêt à vous recevoir. Si vous voulez bien me suivre.

Nisato jura intérieurement et affecta un sourire de façade tandis qu'il tournait la tête, pour se retrouver nez à nez avec la figure bonasse de Mersk Eversham.

Eversham avait des traits fins et anguleux, mais on devinait sous la redingote élégamment coupée qu'il possédait un corps musclé, comme taillé dans le roc. Nisato l'avait vu combattre suffisamment de fois pour savoir que l'homme était un tueur né et il se demandait bien comment Barbaden avait fait pour le convaincre de quitter le régiment. C'était une anomalie dans les rangs des Falcatas, un homme cultivé et plein de savoir-vivre, qui aurait facilement pu devenir officier, mais qui avait préféré s'engager comme simple soldat.

Il officiait à présent comme aide de camp, secrétaire personnel et garde du corps de Léo Barbaden, ayant remplacé depuis longtemps le maintenant décédé Hanno Merbal dans ces fonctions. Nisato imaginait sans peine qu'Eversham devait dissimuler quantité d'armes à feu et de lames sous sa redingote.

— Mersk, fit Nisato en saluant de la tête. Tu tiens la forme ?

— Bien assez, répondit Eversham. Maintenant, si vous voulez bien me suivre.

— Bien sûr, bien sûr, s'agita Togandis. Venez, Daron. Nous ne devrions pas faire attendre le bon gouverneur, n'est-ce pas ?

— Surtout pas ! répondit Nisato. Loin de nous cette idée !

Il crut voir l'ébauche d'un sourire suffisant se former sur les lèvres d'Eversham et réprima un vif désir de lui passer l'envie de sourire. Au lieu de cela, il emboîta le pas à l'assassin de Barbaden et au cardinal alors même qu'un détachement de soldats en vestes d'uniforme rouges resserrait les rangs autour d'eux, leurs sabres dégainés étincelant à la lumière du soleil.

Le message était clair et même lourdement asséné, mais Nisato n'y prêta aucune attention tandis qu'on les guidait à travers le palais, le long de couloirs tortueux, d'escaliers en colimaçon étroits et de vastes pièces à l'atmosphère glaciale, privées de la chaleur d'un feu ou d'un éclat de rire.

Eversham n'engagea pas davantage la conversation et l'austérité du palais eut vite fait de mettre en sourdine l'extravagante volubilité de Togandis. Ils marchèrent en silence jusqu'à ce que les soldats finissent par faire halte devant une longue allée jalonnée de portraits. Nisato aperçut la mince silhouette voûtée de Mesira Bardhyl à l'extrémité du corridor et fut aussitôt

assailli par ce sentiment familial et protecteur qu'il éprouvait chaque fois qu'il posait les yeux sur la jeune femme.

Elle avait toujours été un être sensible et vulnérable, et s'était vue traitée en dépit du bon sens lorsqu'elle officiait en tant que psyker domestique de Barbaden.

D'après ce que Nisato en savait, les années qui avaient suivi le jour de la Restauration n'avaient pas été plus tendres avec elle.

— Par là, intima Eversham, même si Nisato et Togandis connaissaient, l'un comme l'autre, le chemin sur le bout des doigts.

Ils suivirent Eversham le long de l'allée. Togandis faisait mine d'admirer les portraits des précédents colonels des Falcatas tandis que Nisato se creusait la cervelle, se demandant bien ce que le cardinal était sur le point de révéler avant qu'Eversham ne vienne les interrompre.

Mesira les accueillit avec un sourire timide et les salua d'un hochement de tête. Nisato remarqua les cernes qu'elle avait sous les yeux et à quel point elle avait maigri, donnant l'impression que sa peau pendait littéralement sur sa fragile ossature. Togandis ignore soigneusement Mesira tandis qu'Eversham frappait plusieurs coups secs sur les portes de bois au bout du couloir. L'aide de camp de Barbaden se figea juste le temps d'entendre une voix impérieuse lui intimer d'entrer, puis passa les portes d'un pas majestueux.

Nisato, Togandis et Mesira entrèrent à sa suite dans la pièce, une immense bibliothèque munie de grandes tables et dont les murs étaient tapissés, du sol au plafond, de rayonnages de livres.

Le gouverneur Léto Barbaden siégeait au milieu de la pièce, perché sur une table.

C'était un homme de grande taille, à la chevelure sombre, sec et élancé. Son corps d'ascète était revêtu d'un costume impeccablement coupé, dont les boutons de cuivre, les pantalons rayés et les bottes cirées rappelaient la pompe d'un uniforme militaire, mais dans une version indéniablement civile. Une rangée de médailles ornait le côté gauche de sa poitrine, mais ses décorations se voulaient discrètes, lui donnant un air de grande dignité.

Barbaden avait des traits réguliers. Ses cheveux bruns et sa barbe bien taillée étaient parsemés de fils argentés, mais ses yeux étaient ceux d'un prédateur.

Barbaden avait beau avoir une présence pleine d'autorité, c'étaient les deux silhouettes qui se tenaient devant lui qui monopolisaient toute l'attention de Daron Nisato. L'exclamation de stupeur qu'ils arrachèrent à Togandis se chargea de leur donner un nom.

— Des Astartes ! haleta le cardinal.

Ils étaient tous deux revêtus de robes pâles dont les capuchons étaient rejetés en arrière, ces vêtements semblant absurdement petits sur leurs corps génétiquement augmentés. Tous deux dépassaient de la tête et des épaules Verena Kain, ainsi que ses soldats en armes alignés le long des murs de la bibliothèque. L'un des deux space marines était plutôt mince, si un tel terme pouvait s'appliquer à un géant de deux mètres cinquante de haut, tandis que l'autre avait tout d'une brute épaisse, avec un de ses bras amputé au niveau du coude.

Dire que Daron Nisato était étonné par l'étrange tableau qu'il avait sous les yeux était un doux euphémisme.

— Ah ! Daron, Shavo ! fit Barbaden d'une voix mielleuse. Je suis si heureux que vous ayez pu vous joindre à nous.

« Comme si on avait le choix », pensa Nisato.

— Nous avons des invités, poursuivit Barbaden, et à ce qu'ils prétendent, ils ont une histoire absolument fantastique à nous conter.

Chaque seconde qui passait voyait le soleil gagner un peu plus de terrain. Ses rayons se faufilaient dans la caverne, forçant les Décharnés à s'enfoncer de plus en plus profondément dans les ténèbres. Les rugissements, les menaces et les démonstrations de force n'avaient rien pu faire pour arrêter leur progression, pas plus que les suppliques ou les cris d'effroi.

À l'heure où cette odieuse lumière commençait à empiéter sur leur dernier refuge, le seigneur des Décharnés sentait sa colère se changer en rage. Il n'y avait nulle part où aller, aucune cachette sûre pour abriter la tribu des traits de lumière meurtriers.

La trahison était maintenant complète.

Ils se blottissaient derrière lui, pitoyables et apeurés, leur forme monstrueuse et leur force phénoménale ne pouvant les protéger contre la lumière du jour qui rongait leurs corps privés d'épiderme. Même en limitant leur exposition, leur physionomie se mettait à muter, les lésions sur

leurs membres s'étalant et blêmissant davantage à chaque minute qui passait.

Le seigneur des Décharnés plissait de plus en plus les yeux à mesure que la lumière s'intensifiait. Il suffoquait, sentant son corps se raidir, comme si un film invisible lui enveloppait les membres.

Tout son corps le démangeait et il leva le bras à hauteur d'yeux, découvrant d'étranges taches laiteuses aux endroits touchés par la lumière. Un lustre blanc s'était substitué au rouge marbré de gris de sa musculature à vif.

Bien que les termes lui fussent parfaitement inconnus, son métabolisme avait réagi à la soudaine et insupportable présence des rayons ultraviolets en activant la mémoire génétique du matériel biologique réquisitionné pour servir à sa conception. Chez les space marines, l'organe était connu sous le nom de « mélanochrome », un mécanisme biologique visant à brunir le teint et protéger la peau des brûlures des radiations.

Son horrible gestation dans les matrices démoniaques de Medrengard ayant profondément altéré le processus en l'accélégrant au-delà du raisonnable, les éléments disparates du mélanochrome étaient en surrégime, produisant la seule défense que ses impératifs biologiques obtus étaient capables de dicter : des tissus cutanés.

Le seigneur des Décharnés regardait le lustre laiteux se répandre sur lui, s'écoulant à la manière du mercure le long de son bras pour recouvrir ses doigts, avant de se resserrer sur ses os et ses cartilages.

Stupéfait, le monstre fit un pas en avant, baignant délicatement son bras fraîchement revêtu de peau dans la lumière qui s'infiltrait tel un envahisseur dans la caverne. Il ressentit des picotements tandis que l'épiderme s'assombrissait, passant d'un blanc onctueux à un rose couleur chair. Il retira son bras en voyant que la même substance se répandait sur les corps du reste de la tribu.

Allaient-ils enfin redevenir des êtres complets ?

La nature de ce miracle échappait au seigneur des Décharnés, mais il ne s'en laissa pas moins tomber à genoux pour rendre grâce à l'Empereur, car à part Lui, qui d'autre était capable d'un tel prodige ?

Enhardis par ce qu'il était arrivé à leur chef, les autres membres de la tribu avancèrent petit à petit vers la lumière, leurs carcasses luisantes suivant l'exemple du seigneur des Décharnés.

Ils poussèrent des cris de douleur au contact de la lumière, car leurs corps étaient dans un état de dégénérescence plus avancé que celui de leur chef et les rayons continuaient de les brûler. Ils l'interrogèrent du regard, avides de conseils, mais il n'en avait toujours pas à leur donner.

Son corps en pleine mutation s'adaptait au nouvel environnement. Il ne savait ni pourquoi ni comment, mais l'Empereur lui offrait une chance de s'améliorer, de dépasser sa condition de vulgaire monstre. Il ravala sa colère. Capricieuse et indomptable, celle-ci était toujours là, mais bel et bien contenue.

Le seigneur des Décharnés tourna le regard vers les membres de sa tribu.

— Attendre. Changements venir. Ce qui arriver à moi, arriver à vous, pas maintenant, mais bientôt.

Comme pour appuyer ses dires, il s'avança dans la lumière du jour sous un concert de hurlements d'effroi. Un pas après l'autre, il traversa la zone ensoleillée jusqu'à se retrouver à l'entrée de la grotte, sur le versant de la montagne.

Il sentait le soleil lui brûler la peau, mais c'était une douce sensation dont il devait se réjouir sans concevoir la moindre crainte. De lointains souvenirs remontaient à la surface, réveillant la mémoire de l'épiderme pour se révéler dans toute leur splendeur : être revêtu d'un manteau de peau, se tenir sous le soleil et en sentir la chaleur sur son visage !

Loin en contrebas, il distinguait les ruines de la cité morte, des ombres zigzaguant le long de ses rues désertes.

Sauf que maintenant qu'il y regardait de plus près, ces rues n'étaient pas si désertes que ça !

Uriel se tenait devant le gouverneur de Salinas, bien conscient qu'il se trouvait en présence de l'un des individus les plus dangereux qu'il ait jamais rencontrés : Léto Barbaden, un homme qu'il ne connaissait que par les bribes d'information qu'il avait pu glaner, et qui restait jusque-là une énigme indéchiffrable.

Commandant de régiment et à présent gouverneur d'une planète, ce n'était certes pas un homme à mésestimer, mais Uriel ne prit la pleine mesure de ce constat que lorsqu'il croisa son regard froid et venimeux, dénué de toute espèce de compassion.

À l'époque où il servait dans l'armée, Uriel avait rencontré toutes sortes d'officiers, des bons et des moins bons, mais la plupart du temps, c'étaient juste des hommes et des femmes qui tâchaient d'accomplir leur devoir et de garder en vie les soldats qu'ils avaient sous leur responsabilité. Si l'on pouvait imaginer que Barbaden se sente éventuellement concerné par la première de ces obligations, il était clair que la deuxième ne lui parlait pas outre mesure.

Une fois les blessés pris en charge dans les baraquements des Screaming Eagles, Uriel et Pasanus avaient embarqué à bord d'une Chimère pour être conduits à vive allure à travers la ville. On avait également fait partir un certain nombre d'autres Chimères pour tenir lieu de leurres, mais la précaution s'était cette fois avérée inutile.

Ils n'avaient pas vu grand-chose de la cité pendant le voyage, seulement des visions fugitives de briques et de métal par les meurtrières du véhicule. Uriel s'était dans un premier temps efforcé de visualiser l'itinéraire, mais avait vite abandonné, perdu après un énième virage déroutant. Il y avait ensuite eu toute une série d'arrêts et de redémarrages, sans doute des espèces de postes de contrôle à passer, avant qu'on ne finisse par les faire descendre de voiture dans une vaste cour intérieure au pied du palais impérial.

Vu de près, le bâtiment était encore plus impressionnant qu'il ne l'avait semblé de loin, ses défenses et son armement rivalisant avec la plupart des forteresses isolées d'Ultramar. Le colonel Kain les avait emmenés dans une caserne à la base de l'édifice, accompagnée comme toujours d'une escorte de ses soldats en vestes d'uniforme rouges.

Un homme revêtu d'une longue redingote noire était venu les accueillir, un homme dont la fluidité de mouvement et la grâce désinvolte n'échappèrent pas à Uriel, qui lui reconnut de suite l'étoffe d'un tueur né. Cet homme leur fut présenté en tant qu'Eversham, aide de camp du gouverneur Barbaden. Uriel avait échangé un regard avec Pasanus et avait été soulagé de voir que son ami non plus ne s'était pas laissé abuser par la banalité de façade et l'allure de fonctionnaire que l'homme affectait.

Des vêtements propres leur avaient été fournis et Uriel s'était séparé avec joie des derniers vestiges de son armure délabrée. Pasanus s'était montré moins enthousiaste, ne faisant pas de secret de sa répugnance à ce qu'on lui arrache la sienne. Uriel avait fait preuve du même genre de réticence

lorsqu'un soldat s'était présenté devant lui pour lui confisquer son épée au pommeau doré.

— Elle m'a été offerte à titre honorifique, un souvenir que je tiens d'un capitaine des Ultramarines, l'avait prévenu Uriel.

— N'ayez crainte pour votre équipement de guerre, avait garanti Eversham. Il sera mis sous clé dans la galerie des antiquités. Urbican, notre conservateur en chef, est familier du genre d'armure et d'armement que vous portez.

La question n'était manifestement pas négociable et leur équipement leur avait été confisqué, emporté par une escouade de soldats transpirant à grosses gouttes sous le fardeau. Toujours sous bonne escorte, ils étaient partis faire leur toilette dans des cabines d'ablutions, afin de débarrasser leurs corps de toute la crasse accumulée lors de leur voyage sur Medrengard, quoiqu'Uriel doutât fort qu'une simple douche chaude puisse jamais réussir une telle gageure.

Une fois lavés, on leur présenta des robes neuves, toutes simples, qui furent reprises en un tour de main pour s'ajuster à leurs corpulences hors normes. Enfin jugés suffisamment présentables pour rencontrer le bon gouverneur, Eversham et le colonel Kain (qui avait elle aussi revêtu une toilette fraîche, en l'occurrence un nouvel uniforme flambant neuf) les avaient escortés dans le dédale lugubre de couloirs lambrissés de boiseries qui composait l'intérieur du palais. La décoration était des plus spartiate, sans aucune touche personnelle ni le moindre ornement susceptible de laisser entrevoir un tant soit peu la personnalité de l'actuel maître des lieux.

Ceci, du moins, était révélateur, car Uriel en était venu à considérer que la plupart des gens s'accrochaient à l'idée de marquer le monde de leur empreinte, afin de laisser une trace de leur existence en même temps qu'une preuve de leur importance.

Uriel n'avait rien vu de tel dans les appartements lugubres du palais et se demandait bien ce que cette particularité pouvait lui révéler de la mentalité de l'homme qui les habitait.

On avait fini par les mener le long d'une galerie de portraits, qui débouchait sur une vaste bibliothèque remplie de rayonnages de livres, avec une vingtaine de soldats se tenant au garde-à-vous autour du périmètre de la salle. Un grand type aux cheveux noirs parsemés de fils argentés était assis

devant un feu crépitant. Raide comme la justice, il avait une mise sans prétention et sirotait une liqueur mordorée dans un grand verre ballon.

Eversham avait rapidement pris congé pour, à ce qu'il disait, aller chercher d'autres invités, laissant Uriel et Pasanius en compagnie de Léto Barbaden et Verena Kain.

Sans prononcer un mot, Kain était allée prendre position dans le rang de soldats alignés. Barbaden les avait considérés froidement avant de se lever de sa chaise et de poser son verre sur la table la plus proche.

— Je m'appelle Léto Barbaden, commandant impérial de Salinas, commença-t-il. À qui ai-je affaire ?

— Je suis le capitaine Uriel Ventris et voici le sergent Pasanius Lysane, dit Uriel.

— Le grand gaillard ne peut pas parler en son nom ? interrogea Barbaden. Il a perdu sa langue ?

— Ne vous inquiétez pas pour moi, j'ai la langue bien assez pendue, répliqua Pasanius.

— Eh bien, servez-vous-en, lui suggéra Barbaden. Ne laissez jamais les autres parler à votre place, sergent.

Uriel était surpris et pour le moins irrité par le ton du gouverneur, car, à l'instar de Kain, celui-ci ne montrait aucune des marques de respect ou de révérence qu'inspirait habituellement la présence de guerriers de l'Adeptus Astartes. À vrai dire, tout dans son attitude et sa gestuelle indiquait même une franche hostilité.

— Vous dites être un capitaine, Uriel Ventris, poursuivit Barbaden en s'asseyant sur le bord de la table, un capitaine de quel chapitre, au juste ?

— Nous sommes de fiers représentants des Ultramarines, répondit Uriel, de la quatrième compagnie : les défenseurs d'Ultramar.

— Faites-moi plaisir, capitaine, donnez-moi des réponses concises aux questions que je vous pose, le moucha Barbaden. S'il y a bien quelque chose que je déteste, c'est le verbiage.

Uriel sentait sa colère monter, mais Pasanius lui fit comprendre par un regard qu'il ne servait à rien de s'énervier, aussi s'efforça-t-il de tempérer ses ardeurs.

— Comme il vous plaira, gouverneur.

— Parfait, sourit Barbaden. Salinas est un monde des plus humble et je voudrais qu'il le reste. Je préfère garder cette simplicité intacte, car plus un

système s'éloigne de ses bases et gagne en sophistication, plus il a de chances de mal tourner. Vous comprenez ?

Considérant la question comme de pure rhétorique, Uriel ne prit pas la peine de répondre.

— Autre chose, capitaine : quand je pose une question, j'attends une réponse. Je ne gaspille pas ma salive à poser des questions dont je connais déjà la réponse.

— Oui, siffla Uriel entre ses dents, je comprends.

— Je préfère ça, poursuivit Barbaden, qui ne semblait prêter aucune espèce d'attention à l'exaspération croissante de son interlocuteur. Salinas est un monde qui n'est pas sans problèmes, je le concède, mais rien de suffisamment grave pour que je m'en inquiète outre mesure. Cependant, lorsque deux guerriers Astartes apparaissent de nulle part sur ma planète, totalement à l'improviste, cela me fait l'effet d'une complication qui risque de déstabiliser les rouages de mon monde.

— Je vous assure, gouverneur Barbaden, que c'est la dernière chose que nous souhaitons, répliqua Uriel. Tout ce que nous voulons, c'est rentrer à Macragge.

Barbaden acquiesça de la tête.

— Je vois, et j'imagine qu'il s'agit là du monde d'où vous venez ?

— En effet.

— Comme je l'ai mentionné précédemment, capitaine Ventris, je n'aime pas les complications. Elles viennent rajouter des variables parfaitement aléatoires à nos vies, et je déteste ça. Quel que soit le domaine concerné, c'est toujours sur les issues prévisibles que nous pouvons compter pour rendre nos existences plus douces. Les certitudes bien ancrées et les éléments sans surprise constituent la base sur laquelle nous sommes à même de construire, et si nous bouleversons ce fragile équilibre, eh bien, c'est la porte ouverte au chaos.

— Bien sûr, gouverneur..., commença Uriel.

— Je n'ai pas fini de parler, l'interrompit Barbaden d'un ton cassant. J'ai la nette impression que votre présence ici est justement une de ces variables aléatoires que j'évoquais, et que les choses iraient bien mieux si j'étais tout bonnement débarrassé de vous.

Barbaden claqua des doigts et les soldats en rang d'oignons autour de la salle mirent soudain leurs fusils à l'épaule et les braquèrent sur Uriel et

Pasanius.

Uriel n'en croyait ni ses yeux ni ses oreilles. Cet homme allait-il les faire exécuter sans autre forme de procès ? Il fit une rapide évaluation du nombre et du type d'armes pointées sur lui, ainsi que de leurs chances de survie. Même avec leur physionomie légendaire, deux space marines ne survivraient pas à une salve de tirs bien ajustés.

— Vous débarquez sur mon monde sans être annoncés et sans la moindre autorisation, siffla Barbaden. Vous vous introduisez sans permission dans une zone interdite et vous vous attendez à être reçus comme des hôtes de marque ? Pour quel genre d'imbécile me prenez-vous ?

— Gouverneur Barbaden, plaïda Uriel, je jure sur l'honneur de mon chapitre que nous sommes des serviteurs de l'Empereur. Permettez-moi de vous expliquer comment nous avons fait pour nous retrouver sur votre monde.

— Les explications ne sont jamais que des excuses déguisées, rétorqua Barbaden. Vous me direz toute la vérité, sur-le-champ.

Uriel décelait de la colère dans le regard de Barbaden, mais une colère froide par laquelle il ne se laissait pas submerger.

La colère du gouverneur était parfaitement contenue et obéissait à une logique interne, ce qui la rendait d'autant plus dangereuse, car totalement indépendante des autres émotions.

D'un claquement de doigts, Barbaden pouvait librement les faire mettre à mort, sans le moindre regret. Uriel se surprit à penser à l'ironie de la situation : avoir survécu à tous ces périls que l'Œil de la Terreur leur avait jetés à la figure pour se faire bêtement tuer par un confrère serviteur de l'Empereur.

— Bien sûr, finit par acquiescer Uriel, dont la voix se faisait plus dure vu la rudesse du traitement qu'il recevait. Je vous dirai toute la vérité sur notre arrivée, et peut-être arriverons-nous à trouver un quelconque arrangement nous permettant de partir.

— Cela reste à voir, lança Barbaden, mais cela dépendra essentiellement de ce que je penserai de votre histoire.

Uriel opina, ne voulant rien offrir à Barbaden qui put s'apparenter à de la gratitude.

— Mais je vous préviens, gouverneur, vous risquez de trouver mon histoire pour le moins fantastique. Vous trouverez peut-être certaines choses

dures à avaler, mais je jure sur mon honneur que c'est la pure vérité.

Avant qu'Uriel ait pu ajouter quoi que ce soit d'autre, quelqu'un frappa à la porte et Barbadén ordonna d'entrer.

La porte s'ouvrit et Eversham refit son apparition dans la pièce, suivi de trois autres personnes.

Deux des nouveaux arrivants étaient des hommes. Une femme venait compléter le trio. Le premier homme était un grand gaillard à la beauté farouche, le teint aussi sombre que la lourde armure noire qu'il portait. Uriel jugea qu'il devait s'agir d'une sorte de policier local.

Le deuxième homme était gros à tel point que cela confinait à l'obésité : une corpulente masse de chair emmaillotée de la tête aux pieds dans une somptueuse robe parée de rouge et d'argent. Uriel présuma qu'il devait être un haut dignitaire de l'Éclésiarchie, peut-être un cardinal. L'homme épongeait son front ruisselant de sueur à l'aide d'un mouchoir trempé et Uriel sentait l'odeur fétide qui se dégageait de chacun des pores de sa peau.

La nouvelle venue était une femme gracile à l'air fatigué. Elle avait des traits songeurs et tout dans son attitude trahissait un naturel nerveux. Même l'odeur du cardinal ne pouvait masquer l'aura de peur qu'Uriel flairait en elle.

Aucun des trois ne put dissimuler sa surprise en les apercevant.

— Des Astartes ! haleta l'obèse.

— Ah ! Daron, Shavo ! les accueillit Barbadén. Je suis si heureux que vous ayez pu vous joindre à nous. Nous avons des invités, et à ce qu'ils prétendent, ils ont une histoire absolument fantastique à nous conter.



SEPT

Les présentations furent rapidement expédiées : Daron Nisato, chef de la police de la cité de Barbadus, Shavo Togandis, cardinal de Barbadus et souverain pontife de Salinas, et enfin, Mesira Bardhyl, ex-psyker officielle de l'Achaman Falcatas, à présent simple citoyenne. Le mépris manifeste que Verena Kain affichait pour tous les trois ne pouvait échapper à Uriel.

Léto Barbaden récupéra son verre ballon et se rassit. Il occupait le seul siège de la pièce, obligeant le reste de l'assemblée à rester debout en le regardant se caler confortablement dedans et croiser les jambes d'un air détaché.

Barbaden leva son verre en direction d'Uriel.

— Bien, capitaine, vous pouvez entamer votre récit.

Uriel ravala sa colère et se contenta d'acquiescer.

Il commença par la mission de la quatrième compagnie sur Tarsis Ultra et l'affrontement contre les tyranides, une race de prédateurs extragalactiques dont l'objectif était de dévorer toute forme de vie sur la surface de ce monde. Sa voix prit des inflexions pleines de fierté tandis qu'il évoquait les nombreuses batailles livrées devant les murs de la cité d'Erebus, ainsi que le courage des régiments de la garde impériale chargés de leur défense.

Tandis qu'il décrivait le combat désespéré pour sauver Tarsis Ultra, Uriel pouvait sentir la bouffée d'orgueil que les soldats des Falcatas tiraient par procuration des exploits de leurs frères de la garde.

Les hordes du Grand Dévoreur avaient été vaincues sur Tarsis Ultra, mais le prix à payer avait été terrible.

Bon nombre des guerriers d'Uriel avaient péri, et les maîtres du chapitre avaient vu d'un très mauvais œil ses méthodes de commandement pour le moins cavalières. À peine les survivants de la quatrième compagnie avaient-ils regagné Macragge qu'Uriel et Pasanus se virent accusés de grave manquement aux règles édictées par le Codex Astartes, l'illustre grimoire qui guidait la conduite des Ultramarines en toutes circonstances et qui avait été écrit par leur primarque dans les temps anciens.

— Quel genre de châtiment avez-vous reçu ? demanda Barbaden.

— Nous avons été bannis du chapitre, répondit Uriel.

— À quelle fin ?

— Le seigneur Tigurius, l'archiviste en chef des Ultramarines, a eu la vision d'un grand maléfice et nous a envoyés en mission pour le détruire. Il s'agissait d'un Serment de Mort.

— Un Serment de Mort ? répéta Barbaden. Vous n'étiez donc pas censés en revenir ?

— Rares sont ceux qui sont revenus de ce genre de quête, acquiesça Uriel.

— Mais vous avez accompli votre Serment de Mort, n'est-ce pas ?

— En effet. Nous sommes partis pour un monde sous le joug des Sombres Puissances, nous nous sommes fauflés à nos risques et périls dans la forteresse d'un seigneur de guerre ennemi et l'avons mise à bas.

— Et vous avez fait tout ça tout seuls ? intervint Verena Kain.

— Non, répliqua Uriel, qui choisissait soigneusement ses mots, pas tout à fait... Nous nous sommes alliés avec des habitants de la planète. Ensemble, nous avons réussi à accomplir notre mission et maintenant, nous cherchons simplement à regagner notre chapitre.

Barbaden semblait prêter attention aux propos d'Uriel.

— Une histoire fascinante, capitaine Ventris, mais tout ça ne répond pas à la question qui me contrarie depuis la minute où l'on m'a averti de votre irruption. Comment avez-vous fait pour arriver là ?

— Je ne suis pas certain de savoir exactement comment cela s'est produit, gouverneur Barbaden, commença Uriel, bien conscient qu'il lui faudrait révéler au moins une part de vérité. Une large partie de ce qu'il nous est arrivé ces derniers temps me dépasse totalement, mais nous avons été conduits à bord d'un appareil qui, d'une manière ou d'une autre, navigue entre cet univers et l'Empyrean. Il nous a emmenés ici et nous a laissés à

Khaturian. Je n'ai aucune idée de là où il se trouve à présent, ni de la raison pour laquelle il a choisi de nous abandonner sur votre monde.

Barbaden lança un regard à Mesira Bardhyl, qui répondit nerveusement d'un bref signe de tête, et Uriel comprit que le gouverneur utilisait ses dons psychiques comme détecteur de mensonges. Il se félicita de ne pas avoir menti à Barbaden, soupçonnant que le gouverneur ordonnerait à ses soldats d'ouvrir le feu à la moindre contrevérité.

— Et vous voilà donc, conclut à sa place Barbaden, deux space marines héroïques entamant leur odyssée pour rentrer chez eux. Je reconnais que cela a l'étoffe d'une épopée, capitaine Ventriss. Mais qu'attendez-vous de moi, au juste ?

Uriel poussa un léger soupir de soulagement. Même si les derniers propos tenus n'avaient valeur ni d'excuses ni de franche approbation, c'était du moins un pas dans la bonne direction.

— Nous aimerions pouvoir faire envoyer un message astropathique à Macragge, dit Uriel, un message dont vous aurez préalablement approuvé la teneur, il va sans dire. Nous avons accompli notre Serment de Mort et il est temps pour nous de rentrer au bercail.

Barbaden vida d'un trait les dernières gouttes de liquide mordoré qu'il restait dans son verre et déposa celui-ci à ses pieds.

— Et si je réponds favorablement à cette requête ?

— Alors, nous resterons à votre disposition jusqu'au moment où nos frères de batailles seront en mesure de nous ramener chez nous.

Si l'engagement qu'il prenait là du bout des lèvres avait pour Uriel un goût terriblement amer, le gouverneur, pour sa part, était manifestement ravi par la perspective de faire marcher à la baguette deux space marines. Un sourire illumina ses traits.

— Ce n'est pas tous les jours qu'on a l'occasion d'avoir des guerriers de l'Adeptus Astartes à son entière disposition.

Le gouverneur claqua des doigts et, fort heureusement, les soldats autour d'eux abaissèrent leurs armes.

— Oui, peut-être qu'après tout, votre présence ici n'est rien d'autre que le signe que nous attendions en réponse aux troubles récents, déclara Barbaden, des troubles dont, d'après ce que m'a raconté le colonel Kain, vous avez pu vous rendre compte par vous-mêmes.

— En effet, prit la peine de confirmer Uriel, même s’il ne doutait pas un instant que Barbaden eût déjà pris connaissance de l’incident matinal avec les Fils de Salinas dans ses moindres détails.

— Je suis sûr que votre aide aura été plus qu’appréciable, ajouta Barbaden.

— Nous n’avions pas besoin d’aide, interrompit Verena Kain, ce qui fit sourire Barbaden. Pascal Blaise n’a rien d’un grand chef et ses insurgés ne sont que des amateurs.

— Des « amateurs » qui vous ont tendu une embuscade et vous ont coûté plusieurs véhicules de combat blindés, Verena, nota Barbaden. Un genre de perte que nous ne pouvons vraiment pas nous permettre.

Le colonel Kain se garda judicieusement de répondre, laissant Barbaden poursuivre.

— Oui, je pense qu’il pourrait s’avérer profitable de jouir du soutien de l’Adeptus Astartes. La population de cette planète a besoin qu’on lui signifie qu’elle fait partie de l’Imperium et qu’il ne sert à rien d’essayer de se rebeller contre le pouvoir en place.

Barbaden se leva et joignit les mains derrière le dos.

— Je vous arrangerai un rendez-vous avec mon astropathe et nous verrons comment vous faire rentrer chez vous. En attendant, je tiens à ce que vous restiez mes invités dans l’enceinte du palais. Vous serez reçus avec la plus généreuse hospitalité, mais pour votre propre sécurité, je serai obligé de vous demander de ne pas vous aventurer sans escorte à l’extérieur de ces murs. Comme vous avez pu le constater, les rues de Barbadus sont loin d’être aussi sûres que nous le voudrions.

Quoique surpris par le revirement de Barbaden, Uriel n’allât pas rejeter son offre d’assistance pour la seule raison que l’homme lui était antipathique. Il s’inclina respectueusement.

— Cela nous convient parfaitement, gouverneur, dit-il.

— Bien sûr, répliqua Barbaden, embrassant d’un geste toute l’assemblée afin d’associer à ses paroles les derniers arrivés. Maintenant que la question est tranchée, j’ai beaucoup d’autres dossiers qui m’attendent, capitaine Ventris, et je dois m’entretenir avec mes conseillers. Eversham ici présent vous trouvera des appartements appropriés dans le palais et je vous ferai prévenir dès qu’il sera possible d’envoyer un message chez vous.

— Je vous remercie, gouverneur Barbaden, fit Uriel, même s’il voyait bien que l’homme estimait déjà les avoir congédiés et que l’entretien était bel et bien clos.

Eversham se présenta au côté d’Uriel.

— Si vous voulez bien me suivre, dit-il.

Uriel acquiesça de la tête, laissant courir ses regards une dernière fois dans la salle.

Tout le temps qu’avait duré son récit, ni Togandis ni Nisato n’avaient prononcé le moindre mot et Uriel se demandait bien pourquoi on les avait convoqués pour l’entendre. Pourquoi Barbaden les avait-il réunis ici ?

Mais ces réflexions devraient attendre, car Eversham commençait à s’impatier à ses côtés.

Uriel et Pasanius s’inclinèrent devant le gouverneur de Salinas et suivirent leur escorte à l’extérieur de la pièce.

— Eh bien ? demanda Barbaden, qui avait ôté son masque de civilité à l’instant même où les deux space marines avaient été emmenés. Que dites-vous de tout ça ?

Personne ne voulait essayer les plâtres d’un premier commentaire et Barbaden poussa un soupir. Sa réputation était telle que jamais personne n’osait exprimer une opinion avant de savoir de quel côté il penchait. N’étant pas d’humeur à jouer, il prit lui-même les devants.

— J’ai comme l’impression que ces Uriel Ventris et Pasanius Lysane nous cachent quelque chose, pas vous ?

Étonnamment, ce fut Shavo Togandis qui se jeta le premier à l’eau.

— Ils sont de l’Adeptus Astartes, mon seigneur, dit-il. De quoi les soupçonnez-vous donc ?

— C’est justement ce que je *vous* ai demandé, Shavo, répliqua Barbaden. J’ai horreur qu’on reformule mes questions pour me les retourner.

— Toutes mes excuses, gouverneur, se répandit Togandis, qui regrettait manifestement de ne pas avoir tourné sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler. Barbaden faisait les cent pas parmi ses subordonnés, articulant distinctement chaque mot afin d’éviter le moindre risque de malentendu. Le temps qu’il avait passé dans les corps administratifs de l’Achaman Falcatas lui avait appris les vertus de la clarté.

— Le capitaine Ventris prétend arriver d'un monde tombé sous le joug des Puissances de la Déchéance. En ce cas, cardinal, ne serait-il pas bienvenu de prémunir les quartiers qui leur sont assignés contre la corruption avec des textes sacrés ou d'autres protections du genre ? J'imagine que vous devez bien avoir sous la main une litanie susceptible de déceler d'éventuelles traces de souillure.

— Eh bien, c'est-à-dire que, oui, je suis sûr qu'un passage devrait pouvoir faire l'affaire, fit Togandis, peut-être dans *Les Sermons de Sébastien Thor* ou dans *Grâces et bénédictions*...

— Épargnez-moi les détails, interrompit Barbaden d'un ton cassant. Contentez-vous de trouver un passage approprié et de veiller à ce que cela soit fait. S'ils portent en eux une quelconque souillure, je ne voudrais surtout pas la voir se propager sur mon monde.

Ayant fini de traiter avec Togandis, Barbaden tourna le regard vers Daron Nisato, ce bon vieux Nisato, la fiabilité incarnée. Barbaden sentait bien que l'homme ne l'aimait pas, mais il le tolérait, car il était compétent et d'une honnêteté irréprochable.

C'était pour cette raison qu'il l'avait fait muter des Screaming Eagles.

Chassant cette pensée de son esprit, Barbaden commença à l'interroger :

— Et vous, Daron ? Qu'avez-vous pensé du capitaine Ventris ?

Nisato se redressa, bombant légèrement le torse.

— Je crois qu'il disait la vérité.

— Vraiment ? fit Barbaden. Eh bien, il semblerait que votre intuition vous ait trompé.

Nisato secoua énergiquement la tête.

— Sauf votre respect, mon seigneur, je ne crois pas, non. Mais entendez-moi bien : si je ne crois pas que Ventris ait eu recours à des mensonges, il est clair qu'il s'est bien gardé de tout vous dire. Il est resté vague à propos de comment ils sont arrivés sur Salinas et de l'identité de leur planète de provenance, et lorsque vous omettez de préciser ce genre de détails, c'est généralement que vous savez que ces précisions vont jouer en votre défaveur.

— Vous pensez donc qu'il faudrait les cuisiner davantage ?

— Ça dépend, seulement si vous voulez que ça fasse un tas d'histoires.

— Non, acquiesça Barbaden, je préférerais éviter que cela fasse trop d'histoires. Très bien, Daron, enquêtez sur l'embuscade de ce matin,

procédez à quelques arrestations, donnez un coup de pied dans la fourmilière et voyez ce qu'il en ressort. Je veux que des têtes soient tombées d'ici ce soir. Qu'il s'agisse des coupables ou pas, je m'en fiche éperdument, mais je veux des résultats, compris ?

Nisato opina du chef et se détourna pour prendre congé. Tandis qu'il quittait la pièce, l'agent des forces de l'ordre murmura quelque chose à l'oreille de Shavo Togandis, mais Barbaden n'arriva pas à entendre ce qu'ils se disaient. Un sourire se dessina sur les lèvres du gouverneur. Pauvre vieux Nisato, toujours en train d'essayer de régler des points de détail, mais sans la finesse d'esprit suffisante pour comprendre que certains points de détail devaient justement être laissés dans l'ombre.

Une fois Nisato parti, Barbaden se tourna vers Mesira Bardhyl, notant immédiatement son regard hagard et son apparence miteuse. Il émit un petit bruit désapprobateur. Le moins que pouvait faire la jeune femme était de se rendre un minimum présentable avant de rappliquer au palais.

Barbaden avait vu ce genre d'expression sur les traits de tant d'astropathes qu'il se demandait si cet air de chien battu était commun à absolument tous les psykers de l'Imperium. Il chassa cette pensée, la trouvant hors de propos.

— Et vous, madame Bardhyl ? commença-t-il. Pouvez-vous nous éclairer sur ce qu'il s'est dit aujourd'hui ?

Mesira Barhyl secoua la tête, maintenant délibérément ses yeux fixés sur un point au niveau du sol, juste entre ses pieds. Barbaden tendit le bras pour lui soulever le menton jusqu'à ce qu'il finisse par accrocher son regard.

— Quand je pose une question, j'attends une réponse, Mesira, lança-t-il. Il serait tellement regrettable que j'en arrive à soupçonner que vos dons psychiques ont laissé entrer un éclat de warp dans votre charmante petite tête et qu'il me faille ordonner à Daron d'y coller une balle de bolter. Ce serait dommage, non ?

Les larmes montèrent aux yeux de la psyker et un rictus de dégoût déforma les lèvres de Barbaden. Les larmes le mettaient hors de lui, en particulier celles versées par des femmes, et il se pencha plus près tandis qu'elle marmonnait quelque chose d'inaudible.

Il la gifla violemment en plein visage.

— Parlez plus fort, Mesira, intima-t-il. Après la vive irritation que m'a déjà causée votre crise de nerfs de ce matin, je vous aurais cru suffisamment

sensée pour mettre en ma présence une sourdine à vos poses théâtrales.

— Oui, gouverneur, fit Mesira. Désolée, gouverneur.

— Je préfère ça, dit Barbaden en essuyant les larmes sur ses joues creuses. Maintenant que vous avez retrouvé votre calme, vous avez quelque chose d'intéressant à me dire ? Et, par pitié, épargnez-moi la grandiloquence des hyperboles que vous me débitiez tout à l'heure.

Mesira Bardhyl déployait visiblement des efforts considérables pour se calmer, se frottant les yeux et inspirant profondément.

— C'est... C'est difficile à décrire, finit-elle par dire.

— Essayez, je vous en prie, répliqua-t-il, sans lui laisser le moindre doute sur le fait que cela n'avait rien d'une requête.

— L'agent Nisato a raison, dit Mesira. Le capitaine Ventris ne mentait pas, mais ne vous a pas non plus tout dit. Il croit en ce qu'il raconte, c'est tout ce que peux dire, et je n'ai senti aucune souillure dans ses paroles, mais quelle qu'en soit la nature, la chose à bord de laquelle son ami et lui...

— Qu'est-ce qu'il y a avec cette chose ? s'impacienta Barbaden.

— Je ne sais pas ce que c'était, mais c'était puissant, tellement, tellement puissant, répondit Mesira. Elle a fendu le ciel jusqu'à ce monde, puis elle a creusé un trou dans l'atmosphère pour franchir de nouveau les portes de l'Empyrean, et une débauche d'énergie s'est perdue dans l'opération.

— Qu'est-ce que cela signifie, concrètement ?

— Je ne sais pas, répondit Mesira, tout son corps se raidissant à l'aveu qu'elle était en train de faire. Je pense que c'est pour cela qu'ils sont apparus dans le champ... à Khaturian.

— Précisez votre pensée.

Mesira leva les yeux vers les gens autour d'elle, en quête de la moindre marque de soutien dans l'expression de leurs visages. N'en trouvant aucune, elle continua, et Barbaden pouvait voir l'air de totale résignation qui animait son regard tandis qu'elle parlait.

— Nous savons tous ce qui s'est passé à Khaturian, ce que nous avons fait... L'ampleur du désastre... Des choses pareilles ne s'oublient pas, sur ce monde comme sur n'importe quel autre.

Elle s'éclaircit la gorge avant de poursuivre :

— Quand une personne meurt, son... âme, désireuse d'un monde meilleur, est relâchée dans le Warp, et en général, elle se volatilise dans le maelström d'énergies qui y fait rage. Parfois, cependant, il arrive que l'âme

des morts soit chargée de suffisamment de haine, de peur ou de n'importe quelle autre émotion forte pour garder sa consistance dans le Warp, et être capable d'exercer sa propre attraction sur des corps en mouvement.

— Pour les attirer où, exactement ?

— À l'endroit de leur mort, répondit Mesira. Quelle qu'en fût la nature, ce qui a emmené le capitaine Ventris jusqu'ici était quelque chose d'épouvantable, quelque chose qui se nourrit du sang versé et des carnages. Khaturian a agi sur cette entité comme un aimant.

— Vous dites qu'elle est partie, cette chose qui a amené Ventris ici ?

Mesira acquiesça.

— Oui, c'est à peine si elle était là, mais sa puissance était telle que la frontière qui nous sépare du Warp s'est détériorée, se faisant plus fine alors qu'elle l'était déjà bien assez !

— Superstition et balivernes ! pesta soudain Shavo Togandis. Nous sommes sur un monde pieux, Mesira. Certes, nous avons nos problèmes, mais nous œuvrons consciencieusement à refouler toute manifestation d'énergie psychique.

L'accusation à peine voilée que proférait Togandis arracha un gloussement à Barbaden.

— Notre foi tient le Warp en échec, continua Togandis. Il en a toujours été ainsi et ce n'est pas prêt de changer !

— Vous le pensez vraiment, Shavo ? s'écria Mesira. Dans ce cas, vous êtes un imbécile. Pourquoi croyez-vous que ce système est si hostile ? Qu'est-ce qui nous a amenés ici en premier lieu, à votre avis ? Le Warp s'insinue dans les cauchemars de la population de ce système, trouble leur sommeil et hante leurs rêves avec des idées noires de mort et de guerre ! Et maintenant, c'est notre tour.

Mesira se tordait les mains, comme cherchant désespérément à s'arracher la peau ou à la débarrasser d'une quelconque souillure imaginaire. Barbaden vit une lueur de folie dans le regard de la jeune femme alors même que ses joues ruisselaient de larmes.

— Vous l'avez forcément senti, pleurnichait-elle. Nous étions là ! De grâce, Empereur, sauvez-nous, nous étions là !

Barbaden se planta devant Mesira, la prit par les épaules et l'étreignit dans ses bras.

La parole expira sur ses lèvres et elle leva le regard pour le plonger dans ses yeux.

— Excusez-moi... Excusez-moi, je vous en prie, marmonnait-elle. Par pitié, je ne veux pas vivre comme ça... Je n'en peux plus.

— Chut, susurra-t-il à son oreille. Allez, c'est fini, calme-toi maintenant.

Elle acquiesça fébrilement en se serrant contre lui et Barbadén secoua la tête d'exaspération devant le pathos d'un tel étalage de vulnérabilité. Il retourna s'asseoir dans son siège et s'enfonça dans le cuir confortable, signe indubitable que l'audience touchait à sa fin.

Verena Kain lui tendit un verre de raquir millésimé, la seule chose sur Salinas pour laquelle il avait développé un goût certain. Le désir qu'éprouvait le colonel de lui plaire était aussi flagrant que celui de lui succéder. Il sourit et but une petite gorgée de liqueur, savourant l'arrière-goût piquant au fond de sa gorge.

— Vous pouvez vous retirer, dit-il.

Le chef medicae Serj Casuaban avait passé tant d'années dans les maisons de providence qu'il ne remarquait même plus l'odeur du sang. Que les pierres de l'édifice fussent régulièrement récurées par des serviteurs au métal rouillé et à la respiration sifflante n'y changeait rien : ses murs mêmes étaient à ce point incrustés d'hémoglobine qu'aucune quantité de travail ne pourrait jamais en venir à bout.

Il se demanda combien de vies avaient bien pu prendre fin dans cet endroit misérable.

La réponse s'imposa aussitôt d'elle-même : beaucoup trop.

Ses bottes résonnaient bruyamment sur la passerelle grillagée tandis qu'il traversait l'enfilade de salles qui balisaient la longueur et la hauteur du noyau central de l'hôpital. L'ironie de la situation le frappait quotidiennement : qu'on en soit arrivé à souder ensemble trois Capitol Imperialis, échantillon de ce que l'Imperium pouvait concevoir de plus redoutable en matière de machines de guerre, pour créer une antenne medicae.

Il s'étrangla de rire à cette évocation. C'est vrai, il arrivait quand même à nombre de blessés de quitter les maisons de providence vivants, mais ils n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes, la plupart avec des membres

amputés, le corps couvert d'affreuses cicatrices ou le visage défiguré par l'inépuisable ingéniosité dont étaient capables les hommes quand il s'agissait de faire souffrir leur prochain.

La décennie de conflit entre l'administration de Léo Barbaden et les Fils de Salinas avait coûté très cher au peuple de la planète.

Trop grand pour se faufiler sans peine, Casuaban fut obligé de se baisser à maintes reprises tandis qu'il se frayait un chemin au milieu des cris d'agonie qui s'élevaient autour de lui. Il avait des cheveux de la même couleur que les parois de fer qu'il longeait et des traits taillés à la serpe, burinés comme un cuir usé abandonné sous un soleil de plomb. Sa charpente trahissait son ancienne carrière de soldat, mais l'âge venant, et privé depuis dix ans de ses exercices physiques hebdomadaires, il avait eu sérieusement tendance à s'empâter.

Des infirmières et des aides-infirmiers s'agitaient dans les salles bondées pour s'occuper des centaines de personnes qui emplissaient l'endroit. Ils saluaient d'un signe de tête sur son passage. Casuaban décelait sur les visages de certains les marques d'un respect qu'ils avaient fini par lui accorder à contrecœur quand d'autres semblaient s'en tenir à une neutralité muette. Il savait que c'était là le moins qu'il puisse attendre d'eux.

Il prit une entrée latérale donnant sur une petite pièce transversale, une chambre qui avait autrefois abrité les systèmes de contrôle des armes défensives de la machine de guerre. Des lits de camp à ressorts s'entassaient à l'intérieur, chacun occupé par une forme pathétique et brisée, qui ne ressemblait plus que très vaguement à un être humain.

Il adressa un signe de tête à l'aide-infirmier qui posait une perfusion sur le patient le plus proche. Un appareil cubique émettait des bips à intervalles irréguliers et des câbles suspendus reliaient le moniteur endommagé à la forme pitoyable gisant sur le lit. La vision était proprement déchirante.

— Comment va-t-elle ? demanda Casuaban.

— À votre avis ? s'entendit-il répondre sèchement. Elle est en train de mourir.

Casuaban hocha la tête et alla se placer au bout du lit, tâchant de rester impassible tandis qu'il survolait le dossier de la patiente pour voir comment son état avait évolué pendant la nuit.

Elle s'appelait Aniq et ce qu'il en restait s'agitait spasmodiquement sur le lit. Il s'était vu obligé de lui amputer les deux jambes au-dessus du genou et

elle avait perdu le bras gauche, sectionné juste en dessous de l'épaule. Son corps entier n'était plus qu'un amas de gaze et de chair synthétique, tentative désespérée de la maintenir en vie que Casuaban savait de toute façon vouée à l'échec.

Aniq et sa famille avaient été pris au milieu d'une fusillade entre les Fils de Salinas et une patrouille de l'Achaman Falcatas, dont le cadre avait débordé sur les habitations des faubourgs sud de Barbadus. Les impacts laser et les balles de gros calibre avaient déchiqueté le châssis de la Chimère qui tenait lieu de foyer à la famille d'Aniq, les ricochets tuant ses parents et mettant en charpie ses jambes ainsi que son bras gauche. Un mélange volatil de combustible maison avait explosé durant la bataille, baignant le corps de la pauvre fillette dans une gerbe de feu chimique.

La jeune fille ne passerait pas la nuit. Elle aurait dû mourir plusieurs jours auparavant, mais elle avait une constitution solide et Casuaban savait que c'était son devoir, sa pénitence, de mettre autant d'énergie à essayer de la sauver qu'elle en mettait elle-même à se maintenir en vie.

— Augmentez la dose d'analgésiques, ordonna Casuaban à l'aide-infirmier.

— Ça n'y changera rien, répondit ce dernier. La fille va y rester de toute façon.

— Cette petite a un nom ! s'emporta soudain Casuaban. C'est Aniq.

— Non, medicae, elle n'est qu'un nouveau baume pour soulager votre conscience, grogna l'aide-infirmier avant de s'en aller. Casuaban ignora la sortie théâtrale de l'homme et se dirigea vers le goutte-à-goutte pour régler lui-même le dosage de l'écoulement de morphine. Il ne serait peut-être pas en mesure de la sauver, mais il pouvait au moins apaiser ses douleurs.

Durant son service dans les Falcatas, Casuaban avait vu assez de guerres pour remplir une bonne dizaine de vies humaines. Il avait caressé l'espoir qu'une fois dégagé de ses obligations régimentaires, il serait en mesure de prendre une retraite tranquille dans un endroit chaud, où il pourrait passer paisiblement les dernières années de sa vie à essayer d'oublier les horreurs dont les hommes étaient capables. Il n'avait jamais osé imaginer que les Falcatas finiraient un jour par gagner le droit de prendre possession d'un monde. Après tout, combien de régiments avaient-ils réellement la chance de s'émanciper ?

Vous entendez des histoires de mondes colonisés par des régiments héroïques de la garde impériale, mais aucun n'en a jamais rien fait, pas vrai ?

Mais les Falcatas, eux, y avaient eu droit.

Désignés comme armée d'occupation par le général Shermi Vigo, ils s'étaient approprié la planète, mais au lieu de sceller une amnistie définitive et l'instauration d'une dynastie falcatanne, la conquête de Salinas s'était avérée être un cadeau pour le moins empoisonné.

Et les rêves de retraite paisible caressés par Casuaban s'étaient envolés en fumée.

Il se remémora le jour où ses rêves s'étaient brisés.

Cela s'était passé sur le Champ de Mort, au beau milieu des ruines cendrées de Khaturian.

À la suite du massacre, il avait arpenté dans un état second ce paysage ravagé par la guerre. Les rues et les rares bâtiments tenant encore debout étaient remplis de cadavres difformes, recroquevillés en position fœtale. C'était là tout ce qu'avaient laissé les flammes infernales qui avaient englouti la cité.

C'était le jour qui avait vu son petit monde s'écrouler et toutes ses croyances balayées d'un coup, marquant le début de sa quête expiatoire. Il baissa une nouvelle fois les yeux sur la fillette, s'efforçant d'endiguer le flot de regrets qui le submergeait chaque fois qu'il posait le regard sur elle.

Qu'avait-elle fait exactement pour mériter les foudres vengeresses de Léto Barbaden et de l'Achaman Falcatas ?

Rien. Elle n'avait rien fait du tout. Elle s'était simplement trouvée au mauvais endroit, au mauvais moment, comme la plupart des malheureux qui peuplaient les maisons de providence.

— Tu n'as pas mérité ça, murmura-t-il.

Ses yeux s'ouvrirent en papillotant au son de sa voix et ses lèvres remuèrent en silence. Elle lançait à Casuaban des regards implorants.

Il s'accroupit à son chevet et se pencha près d'elle, le filet de voix de la fillette à peine plus audible qu'un souffle sur sa joue.

— Tu étais là, murmura-t-elle, et il tressaillit d'effroi, comme frappé de stupeur.

Casuaban se releva d'un bond, raide comme un piquet, le cœur battant la chamade. Il s'écarta précipitamment du lit, la forme ravagée de la jeune

fille ne lui inspirant plus à présent qu'une terreur indicible. Il tourna les talons et prit pratiquement la fuite, quittant la chambrée comme s'il avait le diable à ses trousses.

Serj Casuaban retraversa les salles de soins en trombe, réglant l'écoulement des perfusions, annotant les courbes de graphiques des dossiers médicaux et se plongeant corps et âme dans des centaines d'autres tâches susceptibles d'empêcher son esprit de s'appesantir sur ce qu'il venait d'entendre.

L'obscurité commençait à tomber et la fatigue était presque venue à bout de lui lorsqu'il arriva au terme de sa tournée de visites. Les faibles lueurs qui filtraient par les fenêtres avaient pris une teinte crépusculaire avant qu'il ait eu le temps de s'en rendre compte. Les néons suspendus aux câbles encastrés dans le plafond baignaient les salles dans une lumière crue et écœurante qui le rendait légèrement nauséeux.

Il rebroussa chemin le long des coursives de la section principale des maisons de providence et gravit les marches menant à la passerelle de commandement, là où des généraux et des maîtres de guerre ourdissaient jadis des plans de destruction massive. La pièce, presque vide, ne comportait qu'un petit bureau, deux chaises, le lit de camp sur lequel il avait passé d'innombrables nuits inconfortables et une immense armoire à pharmacie.

Casuaban jeta ses notes de visites sur le bureau et s'effondra sur la chaise métallique derrière lui. Les paroles qu'il avait entendues de la bouche d'Aniq et qui hantaient depuis longtemps ses pires cauchemars résonnaient toujours dans sa tête et il se souvint qu'il n'y avait pas trente-six méthodes pour atténuer la douleur qu'elles lui causaient. Il ouvrit un tiroir et en tira une bouteille fuselée sans étiquette, ainsi que deux petits verres à liqueur qu'il posa sur le bureau avant de les remplir.

— Inutile de rester planqué, dit-il. Viens donc plutôt prendre un verre avec moi.

Une ombre se détacha du mur et Pascal Blaise vint s'asseoir sur la chaise vide en face de lui.

— Salut Serj, fit Pascal. Comment as-tu su que j'étais là.

— Contrairement à tout ce qu'on peut trouver d'autre par ici, tu n'empestes pas la mort, répondit Casuaban.

— La vie est parfois bien ironique, tu trouves pas ?

— Peut-être bien, répliqua Casuaban, encore faudrait-il que j’aie du temps à accorder à ce genre de considération. Qu’est-ce qui t’amène ?

— Tu sais très bien ce qui m’amène, répondit Pascal en portant le verre de raquir à ses lèvres pour en prendre une gorgée.

— Je ne peux plus te procurer la moindre fourniture médicale, on est à court de médicaments à l’heure actuelle.

— Eh bien, dis à Barbaden de t’en faire livrer davantage.

— Il refusera.

— Pas si c’est toi qui en fais la demande.

— T’adores ça, hein ?

— Quoi donc ?

— Le fait que les fournitures médicales que tes hommes utilisent viennent de Léto Barbaden.

— C’est vrai qu’il y a un juste retour des choses dans tout ça, avoua Pascal, mais ce n’était pas prémédité. On a bien dégusté aujourd’hui, tu sais.

— Oui, j’ai entendu ça, répliqua Casuaban. Vous vous êtes attaqués aux Screaming Eagles de Verena Kain.

Un sourire se dessina sur les traits de Pascal.

— Exact. Elle s’est échappée, mais ces salauds en ont pris pour leur grade.

— Le bilan a été lourd de votre côté ? demanda Casuaban.

— Beaucoup trop : dix morts et seize blessés. Mes hommes sont dans un sale état et nous avons besoin de bandages neufs, de morphine et d’antiseptiques.

— Je ne peux pas te céder autant, protesta Casuaban. Emmène plutôt tes blessés ici.

— Ne dis pas n’importe quoi, lui rétorqua Pascal. Tu crois que Barbaden n’aura pas pensé à faire surveiller le bâtiment par Nisato et ses pantins ?

Casuaban s’étrangla de rire.

— Tu es bien là, non ? Dis-moi maintenant qui de nous deux raconte n’importe quoi.

— Je sais comment me faufiler quelque part sans être vu, dit Pascal, et il n’y en a pas deux comme moi. M’est avis qu’ils risqueraient quand même de remarquer seize blessés hospitalisés d’un coup !

— Je ne peux pas en demander plus à Barbaden, s’obstina Casuaban, même s’il n’était pas sans percevoir les inflexions de défaite dans sa propre voix. Il savait qu’il donnerait à Pascal ce qu’il voulait, il l’avait su dès l’instant où il avait senti sa présence dans son bureau.

— Je sais que c’est pas pour arranger tes affaires, Serj, ajouta Pascal sur un ton délibérément conciliant en voyant la mine déconfite de son interlocuteur, mais tu sais bien que ce que tu fais est juste, non ?

— Juste ? répliqua Casuaban. Je ne sais même plus ce que ça veut dire. Je pense que je le savais quand je servais dans les Falcatas. J’ai vu trop de jeunes gens réduits en charpie par tes bombes supplier et appeler leurs mères à l’aide pour ne pas te détester. J’ai profondément haï les Fils de Salinas et tout ce que tu représentes. C’était une certitude bien ancrée en moi.

— Puis, il y a eu le Champ de Mort, dit Pascal.

— Puis, il y a eu le Champ de Mort, répéta Casuaban. Après ça, j’étais complètement déboussolé. J’ai regardé Léto Barbaden ordonner l’attaque en sachant pertinemment qu’il s’agissait là d’une erreur historique, mais je n’ai rien dit, pas avant qu’il ne soit trop tard.

Pascal avala d’un trait les dernières gouttes de raquir et reposa son verre sur le bureau.

— Quand le cardinal Togandis et toi irez demain vous occuper des nécessiteux des bidonvilles, laisse les fournitures dans le Leman Russ marqué par nos soins. Tu repéreras les signes.

Un silence gêné s’installa entre eux.

— Tu n’as pas demandé de nouvelles de... lui, finit par lâcher Casuaban.

Pascal se purlécha machinalement les lèvres.

— Il est encore en vie ?

— En effet, confirma Casuaban. En doutais-tu seulement ?

— Ce salopard de Sylvanus Thayer a toujours eu la peau dure, fit remarquer Pascal en jetant des coups d’œil nerveux en direction des escaliers qui menaient aux salles du bloc opératoire.

— Tu veux le voir ?

— Non, répondit Pascal, pas même une seconde.

Casuaban regarda Pascal faire le signe de l’Aquila sur sa poitrine.

Il pouffa.

— Voilà ce que j’appelle avoir de l’ironie, lança-t-il avec amertume.

Uriel regardait par la fenêtre la ville en contrebas se fondre dans les ténèbres. De cette hauteur, elle avait l'air paisible, mais l'embuscade de ce matin avait montré à quel point cette impression était trompeuse. Barbadus était une cité déchirée par une guerre intestine, tenue par les forces impériales, mais rongée par l'insurrection de dissidents qui menaient une guérilla continuelle contre la classe dirigeante en place.

Bien que le personnage ne fût pas au goût d'Uriel, Léo Barbadus était le gouverneur légitime de Salinas, et aucune insurrection n'y changerait jamais rien. La planète avait été annexée à l'Imperium par une armée d'occupation, qui ne faisait qu'exercer son droit incontestable de l'administrer au nom de l'Empereur.

Pourtant, quelque chose tracassait Uriel, le soupçon que tout n'était peut-être pas comme il semblait de prime abord, que des secrets tapis sous la surface changeraient radicalement son point de vue sur la dynamique de ce monde s'il venait à les percer.

Il se détourna de la surface luisante des vitres blindées pour retourner dans les quartiers qu'on leur avait assignés. Comme lieu d'incarcération, c'était largement plus confortable que beaucoup des cellules dans lesquelles il avait pu être consigné. Deux lits, considérés comme grands selon la norme standard, mais comme petits comparativement à celle en vigueur chez les space marines, occupaient les deux murs opposés. Une cantine vide trônait à la tête de chacun d'entre eux, bien que ni Pasanius ni lui n'aient le moindre effet personnel à y ranger.

— Tu as vu quelque chose d'intéressant dehors ? demanda Pasanius.

Assis à même le plancher, son ami frottait négligemment le moignon de son bras en le regardant faire les cent pas dans la chambre. Pasanius affichait un calme souverain et Uriel enviait l'aptitude de son sergent à trouver les ressources intérieures pour rester serein en toutes circonstances.

— Non, répondit-il, apaisé par la seule vue de Pasanius. Tout a l'air tranquille maintenant.

— Alors, assieds-toi pour l'amour de l'Empereur, ou tu vas finir par creuser un sillon dans le tapis, suggéra Pasanius en attrapant une amphore de bronze posée par terre, à côté de lui. Tiens, prends un peu de vin. Il n'est pas aussi bon que les millésimes mis en bouteille sur Calth, mais c'est tout à fait buvable.

Uriel prit un verre à pied sur une des tables de chevet et s'assit sur le sol, en face de Pasanius. Il tendit le récipient à ce dernier, qui le lui remplit sans se départir de sa mine blasée. Uriel avala une longue gorgée, savourant l'arôme en dépit des réserves de Pasanius.

— Pas mauvais, estima-t-il.

— Ça fera l'affaire, acquiesça Pasanius. Ah ! Mais tu te souviens des vins de Calth ?

— De certains, oui, répondit Uriel. Mais pourquoi ce soudain intérêt pour les grands crus de ma planète natale ?

— C'est un dialecte étonnant qu'ils parlent dans les cavernes, dis-moi, continua Pasanius. Je me rappelle la première fois où je t'ai adressé la parole. Je ne comprenais pas un traître mot de ce que tu me disais !

— Ça avait son charme, admit Uriel, qui commençait à comprendre où Pasanius voulait en venir.

— Tu as mis des années à te débarrasser de cet accent. Tu crois qu'il t'en reste quelque chose ?

— Des bribes, répondit Uriel en passant au dialecte lourdement accentué des habitants des cavernes profondes de Calth. C'est le genre de chose qui ne te quitte jamais vraiment.

Uriel avait six ans la dernière fois qu'il s'était exprimé de la sorte, mais sa mémoire génétiquement augmentée lui permettait d'accéder comme si c'était hier aux banques de données langagières stockées dans son cerveau.

— C'est ça ! lança Pasanius dans un rire, basculant lui aussi vers le même mode dialectal, un langage que personne hormis les natifs d'Ultramar ne risquait de comprendre. Il ne faisait aucun doute que le sens de la conversation échapperait à quelque oreille indiscrete que ce fût et que même l'appareil de décryptage le plus sophistiqué peinerait à décoder un argot à ce point spécifique.

— Ingénieux, apprécia Uriel en levant son verre en une parodie de toast en l'honneur de Pasanius.

— J'ai mes bons côtés, reconnut ce dernier.

— Je me souviens de la dernière fois où nous nous sommes assis comme ça, pour prendre un verre ensemble, dit Uriel.

Pasanius acquiesça.

— Oui, c'était à bord du *Vae Victus*, dans le système de Tarsis Ultra. C'était à une victoire éclatante qu'on trinquait alors.

— Je suppose, acquiesça Uriel, mais remportée à un tel prix, et regarde où ça nous a menés.

— Ça, c'est toi tout craché ! lança Pasanius. Toujours à prendre les choses du mauvais côté. Que je regarde où ça nous a menés ? Eh bien, on a sauvé Tarsis Ultra. On a vu les créatures démoniaques d'Honsou anéanties et on est maintenant sur le chemin du retour. Pense à tout le bien qu'on a fait et à toutes les bonnes choses qu'il nous reste à faire.

Uriel sourit.

— Tu as raison, comme toujours, mon ami. Tu as un don rare pour aller droit à l'essentiel.

— Il est de notoriété publique que les sergents sont les véritables cerveaux dans n'importe quelle armée, fanfaronna Pasanius.

— Bon, qu'y a-t-il de si important qui justifie qu'on bascule vers le mode dialectal de Calth ?

— On a des choses à discuter tous les deux, déclara Pasanius, reprenant soudain son sérieux, des choses qu'il vaudrait mieux garder pour nous et sur lesquelles on doit se mettre d'accord, histoire d'accorder nos violons.

— Très bien, acquiesça Uriel. Quel genre de choses ?

— Du genre des Décharnés. Quand as-tu l'intention de mentionner leur existence à Barbaden ?

— Aucune idée, avoua Uriel. J'avais pensé en touchant deux mots une fois nos identités pleinement établies, mais maintenant que j'ai rencontré l'homme, je n'en suis plus si sûr.

— Je vois ce que tu veux dire, acquiesça Pasanius. Je ne crois pas que Léto Barbaden se montrerait excessivement compréhensif.

— Il les ferait assurément abattre à vue !

— Qu'allons-nous faire d'eux, alors ? demanda Pasanius. Tu ne peux pas te contenter de les abandonner ici. Je sais que tu t'accroches à l'espoir que le sang héroïque qui coule dans leurs veines réussira à contenir leur côté le plus bestial, mais même dans ce cas, ça ne durera pas éternellement. Tôt ou tard, ils redeviendront ce qu'ils étaient sur Medrengard.

— Peut-être, répliqua Uriel, mais je ne peux pas les laisser tomber. Ils ont tout donné pour nous prêter main-forte contre Honsou. La plupart d'entre eux sont morts pour notre cause. Nous leur sommes redevables.

— C'est vrai, acquiesça Pasanius, on leur doit beaucoup, mais assurons-nous quand même qu'on ne va pas les faire tuer en essayant de nous

acquitter de notre dette.

— Peut-être pourrait-on tenter une approche par le biais du cardinal ?

Pasanius semblait sceptique.

— Le gros type ? Je ne pense pas que Barbaden tienne beaucoup compte de ses avis. Remarque, je ne crois pas qu'il tienne tellement compte de l'opinion de qui que ce soit, si tu vois ce que je veux dire.

— Je vois très bien, fit Uriel en se resservant un verre. J'en ai déjà vu des types dans son genre : des commandants qui se dissocient totalement de l'idée que les soldats sous leurs ordres sont des êtres de chair et de sang. Pour des hommes comme Barbaden, des notions comme l'honneur ou le courage ne sont que de vains mots, de vagues lubies éphémères. Pour eux, la guerre n'est qu'affaire de chiffres, de logistique et de causes suivies d'effets.

Pasanius acquiesça.

— Oui, des hommes sacrément dangereux.

— Les plus dangereux de tous. Ce genre de commandant se fiche éperdument du nombre d'hommes qui donnent leur vie pour lui permettre d'atteindre ses objectifs, à partir du moment où il obtient la victoire.

— Mais alors, comment se fait-il qu'un type pareil se retrouve à la tête d'une planète entière ?

— Les Falcatas étaient une armée d'occupation, répondit Uriel. Le droit de coloniser un monde annexé est le plus grand honneur que l'Imperium puisse accorder à un régiment de la garde qui livre bataille depuis des décennies. Barbaden était le colonel du régiment, donc les fonctions de gouverneur lui ont naturellement échu, et je serais surpris si la majorité des hauts postes hiérarchiques n'étaient pas tenus par des anciens de la garde.

— Des soldats qui combattent inlassablement, année après année, dans les zones de guerre les plus effroyables de la galaxie, et qui se retrouvent soudain en charge d'une planète ?

— Exactement, confirma Uriel, toutes ces années de boucherie, et subitement, plus rien.

— Il s'agit alors de savoir étouffer les instincts qui t'ont permis de survivre toutes ces années.

— Sauf que c'est impossible, avança Uriel.

Pasanius poussa un soupir en secouant la tête.

— Tu m'étonnes que leur planète soit un bordel sans nom !

OceanofPDF.com



HUIT

Se retrouver seul dans sa bibliothèque personnelle procurait habituellement à Shavo Togandis bien-être et paix de l'esprit, mais ce soir-là, il sentait sa colère monter à chaque page qu'il tournait. Ses livres lui avaient toujours donné du réconfort pendant les périodes de troubles, mais à l'heure actuelle, ils n'avaient visiblement plus rien d'autre à offrir que de vagues références au fait de raffermir son âme à l'aide de ce qu'un texte anonyme appelait « l'armure de dédain ».

La question de savoir comment on faisait pour se parer les flancs d'une telle armure était passée sous silence et Togandis repoussa le manuscrit d'un geste las. La lumière vacillante des électro-cierges faisait danser des ombres autour de la pièce mal aérée, qui embaumait l'arôme prégnant du repas somptueux qu'il venait d'avaler à peine une heure plus tôt : poulet rôti aux épices, accompagné de légumes cuits à la vapeur en provenance des jardins potagers de la cathédrale.

Un servo-crâne dont les orbites luisaient d'une lumière verdâtre planait mollement au-dessus de son épaule, prenant de l'altitude chaque fois qu'il s'enfonçait dans son fauteuil de cuir rembourré. Togandis adressa un signe au crâne en articulant d'une voix forte :

— *Les Sermons de Sébastien Thor*, volume trente-sept.

Le crâne fila droit vers les étagères branlantes, baignant les tranches de livre dorées et argentées dans une lueur verte, avant de déployer un dispositif d'attelles reliées entre elles par un système de suspension pour attraper un lourd grimoire à la riche reliure de cuir rouge.

Peinant sous le poids du livre, le crâne vint le déposer devant le cardinal avant de reprendre place au-dessus de son épaule droite.

Togandis frotta ses yeux fatigués et se pencha en avant pour ouvrir le grimoire, s'efforçant de déchiffrer les pattes de mouche formées par les lettres cursives qui en remplissaient les pages. Le cahier vierge dans lequel il couchait ses notes en prévision de futurs sermons reposait à portée de main, et Togandis posa le bras à côté tandis qu'il parcourait les paragraphes du livre que le crâne venait de lui apporter.

Son avant-bras était recouvert d'un assemblage délicat de câbles et de pièces de métal, qui soutenait une armature légère et télescopique en bronze. Une mnémoplume trônait au bout de l'armature, son bec frétilant d'impatience en attente des commandements de son maître.

Des fils d'argent reliaient l'accessoire à ce qui ressemblait à un comm-vox portable, posé sur le bureau devant le cardinal. Togandis se mit à réciter des versets du livre en ponctuant sa lecture de copieux hochements de tête.

« La force de l'Empereur réside dans l'humain et la force de l'humain réside dans l'Empereur. Si l'un se détourne de l'autre, nous serons tous des brebis égarées promises à la Damnation. »

À mesure que ses mots quittaient sa bouche, la mnémoplume s'animait fébrilement pour les coucher sur les pages vierges du cahier. Il avait déjà rempli ainsi d'innombrables pages de citations de ce type, qui ne manquaient jamais de l'émouvoir, mais dont il ne voyait guère d'utilité pour protéger le palais des intrusions de quelque entité maléfique que ce fût.

Il redoutait de devoir se représenter au palais sans avoir de preuves concrètes de ses efforts. Bien sûr, il pouvait toujours réciter indistinctement n'importe quel verset de texte sacré, mais Léto Barbaden flairerait la supercherie dans la seconde. Togandis s'épongea le front avec le bord de sa serviette de table à la seule évocation de Léto Barbaden.

En tant que colonel de l'Achaman Falcatas, Barbaden avait été un tyran.

En tant que gouverneur de Salinas, c'était tout simplement un monstre.

Il le revoyait comme si c'était hier, perché sur la tourelle de son Hellhound qui remontait avec fracas les rues en flammes de Khaturian. Les Maraudeurs avaient procédé à un pilonnage méthodique et peu de bâtiments tenaient encore debout après ce bombardement en règle.

Ce qu'il restait de la cité avait été livré en pâture aux Screaming Eagles.

Togandis ferma les yeux, se souvenant du contact du pistolet dans sa main tandis qu'il marchait à côté du véhicule de Barbaden. Le bruit des détonations laser et le rugissement des lance-flammes lui crevaient les tympans, mais il n'avait pas tiré le moindre coup de feu. Il se revoyait en train de regarder le pistolet, sa ténébreuse forme mate dans sa main rose et charnue, trouvant complètement absurde que cette période de troubles oblige même quelqu'un comme lui à porter une arme.

C'étaient les hurlements qui lui revenaient le plus vivement en mémoire, les plaintes intolérables dont étaient capables les humains quand ils se trouvaient à l'agonie. Il semblait inconcevable qu'on puisse supporter de telles souffrances, mais ces bruits déchirants avaient été monnaie courante à Khaturian.

Pendant que les Eagles donnaient une dernière touche au massacre, Togandis s'était écarté en trébuchant du carnage pour aller vider ses tripes sur les brindilles sèches du sol. Dans les heures qui avaient suivi, les Screaming Eagles avaient quitté les ruines fumantes dans un concert de cris de victoires qui sonnait particulièrement faux aux oreilles du confesseur.

Dans les semaines, les mois et les années qui avaient suivi, Togandis avait vu défiler beaucoup de ces mêmes soldats dans sa cathédrale, attirés par le besoin de confier des sentiments qu'ils n'osaient exprimer nulle part ailleurs, pour tenter de soulager leur conscience de ce qu'ils avaient vu et fait sur le Champ de Mort.

Hanno Merbal faisait partie du lot et Togandis se rappelait dans leurs moindres détails les confidences atroces qu'il lui avait faites dans la pénombre du confessionnal : infâmes péchés et regrets cuisants, auxquels venait s'ajouter un insupportable sentiment de culpabilité.

Hanno Merbal était mort, sa cervelle tapissant à présent le plafond d'un bar miteux des bidonvilles. Dans la foulée de Merbal, la figure de Daron Nisato s'imposa dans son esprit ; l'ancien commissaire des Falcatas, un homme d'honneur réputé pour sa bonhomie et sa grandeur d'âme.

Cela n'avait rien d'étonnant que Léto Barbaden l'ait muté loin des Screaming Eagles avant la mission à Khaturian.

Une brusque bouffée de culpabilité l'envahit tandis qu'il se remémorait à quel point il avait eu chaud plus tôt dans la journée, lors de son entretien avec Nisato : il avait bien été à deux doigts de tout lui révéler au sujet du

Champ de Mort, aussi bien ce que Merbal lui avait dit que ce qu'il avait lui-même vu.

Togandis savait très bien qu'il était un lâche. La crainte de défier Léo Barbaden avait fait de lui une telle mauviette qu'il était incapable de soulager sa conscience et de laisser Nisato faire toute la lumière sur les coulisses du Champ de Mort.

Il repensa aux paroles que le policier lui avait glissées dans le creux de l'oreille juste avant d'être congédié par Barbaden : « À qui le confesseur se confesse-t-il ? »

C'étaient là des paroles toutes simples, prononcées en toute honnêteté, mais les conséquences que cela supposait... Diable ! Il ne se rendait pas compte.

Perclus de culpabilité, Togandis ferma les yeux et réprima les larmes qui menaçaient d'inonder ses joues. S'il commençait à pleurer maintenant, il savait qu'il ne pourrait plus s'arrêter : des sanglots pour les morts, et plus égoïstement, pour lui-même.

Il prit une profonde inspiration et se replongea dans la lecture, se concentrant à nouveau sur les mots écrits plusieurs millénaires plus tôt par Sébastien Thor, un homme pour qui il concevait la plus vive admiration et dont les textes avaient toujours su l'inspirer.

C'était un homme sans prétention aucune que ce Sébastien Thor, qui s'était dressé contre la tyrannie de Gore Vandire, un Haut Seigneur de l'Administratum fou à lier, qu'il avait fini par terrasser lors des guerres connues sous le nom d'Âge de l'Apostasie. Thor était devenu Ecclésiarque et Togandis avait toujours favorisé ses sermons devant ses assemblées de fidèles.

Il se demanda ce que Sébastien Thor aurait pensé des événements sur Salinas et haussa les épaules en s'imaginant expulsé de sa propre cathédrale, tout comme ce prédicateur que Thor avait jeté à bas de sa chaire en plein milieu d'une messe.

Chassant cette image de son esprit, Togandis passa les heures suivantes à lire des passages à voix haute pour que sa mnémoplume transcrive sous sa dictée, remplissant imperturbablement les pages de son livre de prières de versets édifiants et d'exhortations à la vigilance face au démon et à l'impur.

La lueur des électro-cierges s'intensifiait à mesure que le jour tombait dehors. Un bruit de l'autre côté de la porte lui fit lever le regard et il cligna

des yeux de surprise en découvrant la nuit noire à travers le verre opaque des fenêtres.

L'heure était plus tardive qu'il ne l'aurait imaginé et il lui restait encore beaucoup de devoirs à accomplir. Ses prêtres et ses bedeaux n'allaient plus tarder à se réunir pour les vêpres et il serait particulièrement inconvenant qu'il ne se joigne pas à eux. Sa bibliothèque était située juste à l'extérieur du corps principal du temple et il entendait déjà des voix insistantes s'élever de l'autre côté de la porte.

Elles semblaient appeler son nom. Le son, étouffé par l'épaisseur des charpentes, était à peine un murmure.

Tandis qu'il se levait en se passant une main sur la bouche, il se rendit compte que les bruits qu'il entendait se faisaient bien trop insistants. Si à bien d'autres égards, Shavo Togandis était passé maître dans l'art de se mentir à lui-même, il était suffisamment honnête pour savoir que ses sermons, tout poignants et pertinents qu'ils fussent, n'étaient certainement pas de ceux qu'on se bousculait pour entendre ou qu'on réclamait à cor et à cri.

Piqué par la curiosité, Togandis retira l'armature de transcription de son avant-bras et ramassa son livre de prières. Il se dirigea vers la porte, mais à l'instant où il avançait la main vers la poignée, une inflexion à peine perceptible dans les voix résonnant derrière le battant réveilla la terreur immuablement tapie dans un recoin de son esprit.

Tu étais là.

Shavo Togandis sut alors avec une effroyable certitude ce qui l'attendait de l'autre côté de la porte.

Mesira Bardhyl sentait le pouvoir croître et s'étendre sur toute cité, une vibration maléfique qui mettait ses nerfs au supplice comme une craie crissant sur un tableau noir. Sa chambre était plongée dans l'obscurité. Cependant, des filets de lumière argentée, invisibles aux yeux de ceux qui n'avaient pas été frappés de la malédiction du don psychique, se faufilaient à l'intérieur, se frayant un chemin sinueux par les interstices de maçonnerie, suintant du mortier et serpentant sous les montants de porte.

Un givre spectral venait dessiner d'étranges arabesques sur la porte et le souffle de la jeune femme se changeait en vapeur au sortir de ses lèvres.

Elle ferma les yeux.

— Je vous en prie, allez-vous-en. Qu’ai-je fait, au juste ? Je n’ai rien fait du tout !

À peine eut-elle prononcé ces mots qu’elle fut frappée par la gravité de son crime.

Rester là sans rien faire alors qu’un tel massacre avait lieu était presque pire qu’appuyer soi-même sur la détente ou porter soi-même le coup de lame fatal. Les morts revenaient se masser dans les rues de la ville, et quelque terrifiant que ce fût, ce que les deux space marines avaient amené avec eux avait brisé à jamais l’équilibre des puissances à l’œuvre sur Salinas.

Des énergies immatérielles faisaient à présent partie intégrante de la trame du monde, qui se trouvait prise au filet du Warp même. Les traumatismes qui n’avaient pu jusque-là s’exprimer que par le biais de cauchemars épouvantables pouvaient maintenant tirer leur substance d’une source bien réelle et infiniment dangereuse.

Elle sentait une terrible force s’exercer à l’intérieur de la chambre, une densité dans l’atmosphère que seule une présence étrangère pouvait expliquer.

— Je vous en prie, sanglota-t-elle. Non.

Ouvre les yeux.

Mesira secouait obstinément la tête.

— Non, pas question !

Ouvre les yeux !

Mesira poussa un cri tandis que ses paupières s’ouvraient de force, et elle le vit : le Pleureur, sa silhouette noire se découpant sur le halo de lumière tamisée dessiné par la fenêtre.

Chatoyant d’une lueur spectrale, il la fixait de ses yeux ardents, la clouant sur place comme un papillon de nuit épinglé dans la vitrine d’un collectionneur. Une puanteur de fumée toxique et de chair brûlée submergeait ses sens et des flammes argentées apparurent autour d’elle dans un ronflement, pour l’envelopper aussitôt dans leur étreinte froide et impitoyable.

À la pâle lumière astrale qui nimbait le Pleureur, elle distingua les chairs carbonisées de son corps. Ses graisses fondantes se détachaient en se liquéfiant, laissant sur son squelette de longues traînées jaunâtres.

Tu étais là.

Mesira cria comme une damnée jusqu'à ce que son esprit finisse par se désolidariser de ses sens pour partir tourbillonner dans les ténèbres.

Shavo Togandis sentit le contact glacial de la poignée de porte avant même de l'avoir touchée. Sa respiration laissait des nuages de fumée en suspension dans l'air, et même à travers l'épaisseur de ses robes, il ressentait la chute brutale de température dans la pièce.

Il pouvait sentir leur présence de l'autre côté de la porte, leur désir de le voir sortir, se présenter devant eux et répondre de ses crimes.

La terreur le submergeait et ses jambes menaçaient de se dérober sous lui à tout instant.

Togandis ferma les yeux et murmura une prière à l'Empereur-Dieu. Il récitait des versets qu'il avait appris dans la prime jeunesse, à l'époque où il avait peur du noir et que sa mère le rassurait en lui disant que l'Empereur serait toujours là pour le protéger.

À l'heure actuelle, c'était comme si Shavo Togandis était revenu à l'âge de ses quatre ans : un enfant emmitouflé dans ses couvertures au milieu des ténèbres, se balançant d'avant en arrière en débitant ses cours de catéchisme pour éloigner les monstres.

Les paroles lui revenaient sans effort à mesure que ses terreurs enfantines remontaient en lui, réveillant de lointains souvenirs logés dans des recoins oubliés de son esprit. Chaque mot prononcé calmait un peu plus sa peur panique et sa main finit par se refermer sur le métal glacé de la poignée de porte.

Togandis tourna la poignée et poussa le battant, obligeant ses jambes flageolantes à le porter tandis qu'il passait le seuil. Une bourrasque d'air froid, cinglante comme une rafale de vent d'hiver, le gifla de plein fouet, le harcelant de toute part à la manière de mains baladeuses le pressant d'avancer.

Il sentait le vent glacial le pénétrer, comme le sondant de la tête aux pieds, mais sa morsure se faisait plus légère et moins insistante à chaque prière enfantine qu'il récitait. Brandissant son livre de prières grand ouvert devant lui, Shavo Togandis émergea de sa bibliothèque pour s'engouffrer dans le temple à proprement parler.

Les mots moururent dans sa gorge quand il découvrit que le temple était bondé, mais que les silhouettes rassemblées devant la majestueuse statue d'or de l'Empereur n'appartenaient pas davantage à ses paroissiens qu'à ses fidèles, ni même à des êtres vivants.

À peine plus que des traînées de lueur argentée, vacillant comme des flammes de bougie vues au travers d'une lentille de verre embué, elles ne ressemblaient que très vaguement à des formes humaines.

— Empereur, protégez-moi, murmura-t-il tandis que ses pas le menaient bien malgré lui le long du transept, en direction de l'autel dressé devant l'immense sculpture de l'Empereur. Le semblant de courage qui s'était brièvement ranimé en lui dans la bibliothèque était en train de l'abandonner et la terreur qui l'étreignait remouilla son corps de sueurs froides. Il sentait sa vessie se gonfler et une irrépressible envie de vomir le gagner.

Au prix d'un terrible effort, il réussit à garder le contrôle de ses fonctions physiologiques et, jetant un œil au-delà des formes vacillantes des intrus, il vit tout un groupe de ses gens, prêtres, bedeaux, confessors minoris et autres domestiques, rassemblé devant l'autel.

Une expression d'admiration béate illuminait leurs traits et ils semblaient totalement médusés par ce qu'ils avaient sous les yeux.

Ne voyaient-ils pas que ces formes de lumière avaient quelque chose de fondamentalement inquiétant ?

Ne se rendaient-ils pas compte qu'ils couraient le plus terrible des dangers ?

Quelque chose de l'homme qu'il avait été avant l'horreur du Champ de Mort s'éveilla dans le cœur de Shavo Togandis, qui se dirigea d'un pas ferme et décidé en direction de la grande statue et des êtres vivants rassemblés sous son ombre.

C'étaient ses gens et il avait une responsabilité envers eux.

Sur le chemin, il sentit les têtes des intrus fantomatiques se tourner vers lui pour le fusiller de leur regard accusateur, au fond duquel venait de s'allumer une lueur de pure malveillance.

L'un de ses prêtres leva les yeux à son approche.

— Vous arrivez à les voir ? s'écria-t-il. Des anges, votre éminence ! Des anges de l'Empereur !

Togandis retourna son attention vers les silhouettes spectrales, horrifié qu'on pût prendre des créatures à ce point épouvantables pour quelque

chose d'aussi sacré et révééré que des anges. Même si le halo d'argent qui les nim bait voilait les cartilages de leurs visages, il en distinguait bien assez pour savoir qu'il ne s'agissait en aucun cas d'anges, mais de démons ayant pris forme humaine, des créatures infernales sorties tout droit des profondeurs des abysses.

— Ne vous approchez pas d'eux ! hurla Togandis en pressant le pas en direction de ses prêtres. La sueur froide qui perlait sur son front le faisait frissonner de tout son corps et il suffoquait, hors d'haleine et les poumons en feu. Les prêtres le regardèrent sans comprendre, incapables de voir ce qu'il voyait, et il s'interposa entre les silhouettes de lumière et eux.

Togandis avait le souffle coupé par la terreur. Il sentait leur colère et leur appétit vorace, comprenant qu'il ne s'agissait pas là de démons issus des enfers, mais de fantômes vengeurs ; des âmes affamées revenues prendre ce qu'il leur revenait de plein droit.

Il y avait quelque chose de complètement déplacé et dérisoire dans le fait de réciter son catéchisme enfantin face à un si terrible maléfice. Une part de lui n'était pas sans l'ignorer, l'enjoignant à poser son livre et à faire face aux conséquences de ses actes. Le livre de prières lui glissait peu à peu des mains.

Le précédent confesseur des Falcatas, un vieillard grincheux dénommé Thorne, lui avait donné le livre la veille du jour où il avait été tué, et alors que Togandis baissait les yeux dessus, il tomba sur les mots que sa mnémoplume y avait couchés à peine un instant plus tôt.

Il constata la puissance évocatrice du verset, une puissance qui vint attiser les dernières braises de son courage défaillant.

— Ô Empereur, Père miséricordieux qui veillez sur nous, faites-nous grâce de votre lumière pour nous guider dans les ténèbres, commença-t-il à scander. En ces heures difficiles, donnez-nous le courage qui embrasera nos cœurs d'humbles serviteurs de la vertu. Soyez notre bras et notre bouclier, que nous devenions à notre tour les vôtres !

Togandis sentit la présence de ses prêtres dans son dos et cette proximité lui donna encore davantage d'assurance. Il feuilletait les pages de son livre de prières, s'arrêtant pour lire des passages à voix haute, qu'il déclamait avec une vigueur dont il n'avait jamais fait preuve dans la chaire.

Même s'il ne faisait finalement que réciter de simples prières ou bénédictions, ces invocations mineures véhiculaient toute la ferveur de sa

foi, ce qui leur conférait une indiscutable puissance. Ce n'était certes là qu'une petite révélation de rien du tout, mais cela n'en restait pas moins une révélation, et ce genre de chose recelait un grand pouvoir.

Le vent glacial qui l'avait attiré dans le temple se remit à souffler, mais cette fois plus fort et sans s'embarrasser du genre de douceur inquisitrice dont il avait fait montre auparavant. Une effroyable bourrasque se déchaîna du fond de la nef et Togandis sentit sa robe claquer au vent, de concert avec les pages du livre de prières que la violence des rafales arrachait une à une.

Ses prêtres poussèrent des cris d'épouvante en voyant le maelström de lumière balayer les formes fantomatiques de la congrégation. À la manière d'une brume flottante, les spectres se fondaient les uns aux autres, renonçant à leur individualité pour devenir un seul et même amas de faciès éructant leur haine.

— Que l'Empereur nous protège ! vociféra Togandis tandis que les fantômes au supplice hurlaient de terreur. Le vent surnaturel entraîna la masse scintillante dans une course folle tout autour du temple. L'amas spectral fendait l'air confiné en laissant à chaque virage des traînées de lumière argentée en suspension.

La masse écumante de brume lumineuse s'arrêta sous la rosace à l'autre bout de la nef, tourbillonnant en vol stationnaire juste au-dessus des lourdes portes de bronze qui menaient vers l'extérieur. Des langues de feu argentées apparurent pour venir lécher tout le pourtour du temple, jaillissant d'un pilier à l'autre, et les relents de chair brûlée qui se dégagèrent soudain mouillèrent de larmes les yeux de Togandis.

La rangée de bancs d'église qu'il avait sous son nez se recouvrait lentement de givre et il entendit craquer à côté de lui la pellicule de glace qui se formait dans les fonts baptismaux. Les prêtres et les bedeaux étaient agenouillés, les mains jointes en signe de prière. Une lueur de vénération brillait toujours dans leurs yeux, et Togandis comprit que l'indicible horreur de ces visions le visait lui exclusivement.

Il était le seul à voir le vrai visage des spectres, car ils étaient venus pour lui et pour lui seul !

L'amas de fantômes agglutinés déferla le long de la nef en direction de l'autel. Togandis sentait leur désir de le dévorer résonner dans chacune de leurs plaintes déchirantes. Les centaines de bouches hurlaient en même

temps en déboulant dans sa direction et le tourbillon de lumière se dilata soudain, comme un terrible ange de vengeance déployant ses ailes.

— À Vos yeux, nous ne sommes rien d'autre que Vos humbles serviteurs ! s'écria Togandis, scandant péniblement ses mots dans l'air glacé. Tournez-vous vers nous et chassez les ombres maléfiques ! Protégez Vos serviteurs des sordides aberrations du Warp !

Les spectres perdaient en cohésion, des lambeaux de lumière se détachant de l'ange du châtiment à mesure que celui-ci se rapprochait de Togandis. Le prêtre ferma les yeux, agrippa le symbole sacré de l'Aquila suspendu à son cou et brandit son livre de prières haut au-dessus de sa tête.

Une éruption de lumière argentée vint submerger Togandis, qui sentit le contact glacé des morts le traverser de part en part. L'atrocité de leurs souffrances et l'horreur de leur existence envahirent la moindre molécule de son être, de ses pieds chancelants sous leur fardeau à son crâne ruisselant de sueur, mais ne trouvant aucune prise, les énergies noires rejaillirent hors de son corps avec un cri de frustration.

Mis à rude épreuve, son cœur battait à tout rompre. Les valves et les artères palpaient avec violence, poussées jusque dans leurs derniers retranchements pour maintenir Togandis en vie. Les vaisseaux sanguins surmenés se comprimaient dangereusement, mais quelles que fussent les réserves de vigueur dont disposait le cardinal, elles réussirent à le tenir en vie encore un moment.

Togandis garda les yeux fermés pendant de longues minutes, conscient que dès qu'il les ouvrirait, il se retrouverait nez à nez avec quelque chose de si terrifiant que ce serait le visage de sa propre mort qu'il verrait. Un silence troublant tomba soudain sur l'église. Il n'entendait plus que sa respiration haletante et l'écho des défunts se répercutant au loin.

Une main lui toucha l'épaule et il poussa un cri. Il avait l'estomac noué et des picotements dans les doigts.

— Cardinal ? souffla une voix hésitante et craintive à son oreille. Togandis reconnut son propriétaire. C'était un des sacristains de l'office du soir, dont il n'avait d'ailleurs jamais mémorisé le nom.

Prenant une profonde inspiration pour calmer ses nerfs, Togandis ouvrit les yeux.

L'intérieur du temple était comme il avait toujours été à la nuit tombée : frais, ombragé et faiblement éclairé par les flammes vacillantes des cierges.

Il ne restait plus aucune trace ni des flammes argentées ni des spectres vengeurs, à part une mince pellicule de glace fondue sur le rebord des fonts baptismaux.

Togandis garda le silence quelques secondes de plus, le temps de s'assurer que sa voix ne trahirait pas la terreur qui s'était emparée de lui à peine un instant plus tôt.

— Pardon ? finit-il par dire.

— C'était un ange ? demanda le sacristain.

Togandis jeta un œil par-dessus l'épaule de l'homme, en direction des mines ravies de ses prêtres. Que fallait-il qu'il leur raconte ? La vérité ? Certainement pas !

Leurs regards étaient illuminés par la foi et il n'était pas question qu'il leur enlève cela.

— Oui, acquiesça Togandis. C'était un ange de l'Empereur. Prie pour ne plus jamais en voir d'autre.

Il faisait nuit noire là-haut, dans les montagnes au nord de Barbados.

Au coucher du soleil, les Décharnés s'étaient timidement risqués à sortir de la caverne, avançant d'un pas hésitant, sur leurs gardes, comme s'ils craignaient à tout moment que le jour ne revienne. Tout au long de la journée, le seigneur des Décharnés avait compati à la douleur des membres de sa tribu, qui se sentaient trahis alors que le soleil dardait ses rayons, à deux doigts de tous les anéantir.

L'air confiné dans la grotte empestait la peur. Ce ne fut que lorsque la lumière du jour cessa de gagner du terrain sur eux que cette peur panique se changea en soulagement. Ils seraient en sécurité, du moins pour un temps.

Le seigneur des Décharnés pouvait sentir la terreur qui étreignait le cœur des membres de sa tribu, un déluge d'effluves rances chargés de relents chimiques dont il avait pu savourer les manifestations chez d'autres, mais qui ne réussissait plus désormais qu'à le mettre en rage.

Il était las de cette peur, las de l'avoir pour perpétuelle compagne.

Bien que puissant et solidement charpenté, d'aussi loin qu'il se souvenait, il avait toujours eu ce sentiment tapi au fond du cœur : la peur des hommes de fer, la peur du soleil noir, la peur de sa propre monstruosité et la peur de

la réaction de l'Empereur face à cette difformité lorsqu'il se présenterait devant Lui.

Le seigneur des Décharnés leva le bras pour regarder la peau rose toute neuve qui en couvrait désormais la chair. Le lustre de son corps s'était terni au cours de la journée, et tandis qu'il en palpait timidement la surface, il sentit la peau neuve réagir à son toucher.

Au lieu de la douleur à laquelle il s'attendait, il ressentit le contact de ses doigts griffus et la rudesse de ses mains.

Après tout, peut-être cet endroit amorcerait-il *véritablement* un nouveau départ pour lui et sa tribu.

Il tourna le regard en direction de ses congénères, qui se régalaient une nouvelle fois de ces bêtes dodues que l'on voyait paître dans les montagnes. Leur viande était tendre et généreuse, et leurs pattes n'étaient pas de taille à rivaliser avec la prodigieuse rapidité des Décharnés.

Le seigneur des Décharnés avait envie de quitter cet endroit, mais il n'osait pas encore éloigner la tribu de la caverne, de peur que le soleil les piège de nouveau à découvert. Une nouvelle peau se formait sur les corps de la plupart des autres, mais à des rythmes sensiblement différents, et ceux qui ne seraient pas encore pourvus d'une pellicule suffisamment épaisse périraient à coup sûr si le soleil venait à les surprendre loin de leur abri.

Ils finiraient tous par jouir d'une peau égalant la sienne, mais leurs physionomies à la dégénérescence plus avancée avaient besoin de davantage de temps. Les replis et les lambeaux de chair pendante étaient plus longs à recouvrir que de simples protubérances osseuses, et l'on voyait le tissu cartilagineux de leurs crânes difformes se déchirer et cicatriser au gré des énormes bouchées qu'ils avalaient goulûment.

Le seigneur des Décharnés jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

Bien qu'il fût nuit noire, la cité fantôme en contrebas était nimbée de lumière.

Au regard des mortels, la ville était comme toujours déserte et silencieuse, mais pour des yeux façonnés par une sorcellerie pratiquée dans les recoins les plus sombres de l'univers, pour un esprit ayant mûri à l'intérieur de l'utérus d'une créature saturée de magie noire, les rues grouillaient de silhouettes s'y bousculant allègrement. Ces silhouettes n'appartenaient pas à des êtres vivants ; elles étaient... d'un autre type.

Jusque-là, le seigneur des Décharnés n'avait eu conscience de leur présence qu'en percevant un scintillement à la périphérie de son champ de vision, mais il les voyait maintenant se rassembler, attirées en ce lieu macabre par l'arrivée de la machine des hommes de fer.

Ni Uriel ni son compagnon n'avaient remarqué ces présences, ni n'en avait ne serait-ce que pris vaguement conscience, mais les redoutables énergies qui baignaient l'immonde machine avaient fait cause commune avec les rues oubliées de la cité morte, ramenant en son sein ceux qui y avaient jadis vécu en leur prêtant un pouvoir considérable.

Il n'avait pas laissé la tribu approcher de ces manifestations grandissantes de leur inextinguible rage, devinant dans son for intérieur que troubler la surface de ce brouet de colère et de souffrances conduirait fatalement au désastre.

Comme si le seul poids de son regard sur les formes lumineuses avait trahi sa présence, le seigneur des Décharnés les vit emprunter les rues en masse pour flotter en direction de la barrière métallique qui ceignait la cité. Si un tel rempart empêchait l'accès aux créatures de chair et de sang, il représentait un obstacle bien dérisoire pour ces êtres de rage et de lumière.

Ils se dirigeaient droit vers les montagnes et la tribu en train de festoyer devant l'entrée de la caverne.

Les membres de la tribu les sentirent venir, montrant leurs crocs et sortant leurs griffes.

Le seigneur des Décharnés se redressa de toute sa hauteur pour regarder les lumières approcher. Il ne les craignait pas, car les profondeurs enfumées du monde du soleil noir vomissaient des horreurs bien pires.

La tribu battit en retraite dans la grotte et le seigneur des Décharnés se tint devant eux pour les protéger, resplendissant dans sa gaine de peau flambant neuve. Il sentait la rage consumer le cœur de ces étranges entités de lumière, mais ce qu'il ressentait surtout, c'était leur appétit vorace et leur désir d'assouvir leur vengeance en torturant ceux qui leur avaient fait du tort.

Tandis qu'il suivait leur progression du regard, l'odeur de chair brûlée lui fit monter l'eau à la bouche, lui rappelant douloureusement la saveur oubliée de la viande humaine. Il poussa un gémissement et ses papilles se mirent à saliver abondamment.

Il secoua la tête.

Uriel leur avait formellement interdit de goûter à la chair succulente des humains et de boire leur sang chaud.

L'Empereur ne voulait pas qu'ils dévorent Ses sujets.

Derrière lui, les membres de la tribu crispaient leurs mâchoires garnies de crocs dans un concert de grognements tandis que le fumet de viande cuite envahissait la caverne, leur rappelant à eux aussi le goût de la chair humaine. L'irrésistible odeur les submergeait et le seigneur des Décharnés luttait pour rester concentré sur l'approche des créatures.

Donnant l'impression paradoxale de se déplacer sans bouger, elles se rassemblaient à l'entrée de la grotte, s'écoulant en un flot de formes spectrales illuminées de l'intérieur. Quelque chose dans leur aspect évoquait leur forme humaine passée, l'ombre des hommes, des femmes ou des enfants qu'elles avaient été le considérant avec des expressions qui allaient de la pitié à l'impatience.

Ces êtres avaient le visage calciné et leur chair brûlée s'était liquéfiée. Le seigneur des Décharnés ressentait leur douleur, d'éternelles souffrances auxquelles il n'y avait sans doute pas trente-six moyens de mettre un terme. Il était conscient que les créatures qu'il avait en face de lui n'étaient pas des êtres vivants, mais des défunts revenus d'entre les morts et dont l'existence même était une aberration.

Ils déferlèrent dans la caverne pour fondre sur les Décharnés, non pas mus par une pulsion de mort, mais au contraire par une inextinguible soif de vitalité.

Le seigneur des Décharnés sentit la vague macabre le submerger, noyé sous un déluge de milliers d'existences. Une lumière intense et aveuglante envahit la caverne. Elle le pressait de toute part, s'infiltrant dans son corps par quelque mystérieux procédé osmotique.

Un million de pensées rugirent en même temps dans sa tête à la manière d'une nuée d'insectes enragés et le bruit assourdissant lui fit plaquer les mains contre ses tempes. Des milliers de voix résonnaient dans son esprit, chacune réclamant à cor et à cri d'être entendue la première et demandant la parole d'un ton implorant.

La douleur devint intolérable. Il sentait son corps brûler, son sang bouillir dans ses veines, ses chairs se consumer et ses os craquer dans la fournaise. Les parois de la grotte semblaient se distordre et se liquéfier, comme

s'évanouissant dans le lointain, pour se voir remplacées par des murs que des machines de guerre venaient abattre.

À la place du rocher, il vit le ciel au-dessus de sa tête, des cieux dégagés remplis de formes cruciformes larguant des bombes de fer, qui laissaient des traînées de fumée dans leur sillage avant d'exploser en des gerbes de feu aveuglantes. Les flammes le cernaient de toute part, dansant comme des créatures vivantes tandis qu'elles consumaient tout autour d'elles avec un voluptueux abandon.

Il savait que c'était au trépas de ces êtres de rage et de lumière qu'il était en train d'assister, mais il était incapable de chasser ces images de son esprit. Il entendit hurler, un cri déchirant, littéralement assourdissant.

— Non ! mugit-il. Vous sortir de ma tête !

Il entendit les hurlements de terreur du reste de la tribu et bondit sur ses pieds en se griffant la peau neuve qui lui recouvrait les traits. Ses griffes jaunâtres lacérèrent ses joues et il fut soulagé de ressentir la douleur. Des lambeaux de peau pendaient de son visage et du sang frais dégouttait en clapotant sur le sol.

Une impulsion contre nature contracta ses membres, qui enflaient et se convulsaient au gré des mouvements des présences immatérielles qui ruisselaient en lui. Le moindre de ses muscles, de ses tissus, de ses cellules était envahi par les énergies furieuses des morts.

Seule la douleur restait sienne. Il referma ses griffes sur son cœur et se lacéra la poitrine de bas en haut, les sillons sanguinolents décrivant ce qui ressemblait aux ailes d'un aigle à l'agonie.

Le seigneur des Décharnés tomba à genoux et leva ses poings griffus en l'air, refoulant les derniers vestiges de sa douleur et de sa peur dans un recoin de son esprit tandis que les morts de Khaturian le submergeaient.

Au lieu de sa propre douleur, c'était maintenant celle de toute la congrégation de spectres qu'il éprouvait.

Leur rage était totalement sienne.

Une seule chose pouvait l'apaiser : la mort.



NEUF

Uriel s'éveilla d'un profond sommeil, surpris de s'être endormi si facilement et que ses rêves n'aient pas été perturbés par des visions de sang et de mort. Il s'était tenu si longtemps à l'écart du monde réel qu'il avait pratiquement oublié ce que c'était que dormir sans avoir la peur au ventre ni être la proie de ce genre de cauchemars.

Pasanius dormait à poings fermés dans le lit de l'autre côté de la chambre, ses paupières clignant dans son sommeil. Uriel plissa le front, se rappelant soudain un fragment du rêve qu'il venait de faire.

Il avait vu une caverne et une lumière aussi éblouissante que malveillante émerger de ses profondeurs. Uriel n'arrivait pas à discerner de quoi il s'agissait exactement, mais quelle qu'en fût la nature, ce qu'il avait vu lui inspirait une indicible terreur. Il chassa de son esprit les dernières bribes de rêve qui lui revenaient et balança les jambes par-dessus le bord du lit.

En tâchant de faire le moins de bruit possible, il se servit un verre d'eau et se rinça la bouche. Il avait un goût de cendres et de métal sur la langue qui lui rappelait l'âcreté du sang. Il perçut comme une odeur de brûlé et se demanda si les quartiers qu'on leur avait assignés se situaient à proximité des cuisines ou d'un réfectoire.

Uriel passa le dos de ses mains sur ses yeux, se rembrunissant en constatant la mollesse qui semblait s'être emparée de ses membres et de son esprit. Un space marine était normalement capable de passer du sommeil profond à la vigilance en un clin d'œil, mais depuis leur arrivée sur Salinas, c'était comme si une léthargie généralisée venait lui pomper toute vitalité.

Peut-être cela expliquait-il la mine perpétuellement abattue des Falcatas et des passants qu'il avait pu apercevoir dans les rues. C'était un monde sinistre, mais peut-être que la mélancolie qu'il percevait venait de l'humeur même de la planète et de ses habitants.

Pasanius s'étira sur son lit et se redressa en position assise, esquissant un geste pour se passer les mains dans les cheveux, cheveux qu'il n'avait pas eus aussi hirsutes depuis longtemps. Il leva les deux bras, mais seul le gauche fut en mesure de toucher son crâne.

— Putain, je m'y ferai jamais ! jura Pasanius en regardant le moignon rougeâtre qui terminait son bras droit. J'avais horreur d'avoir ce membre nimbé de corruption xénos et voilà maintenant qu'il me manque ! Si ce n'est pas pervers !

— Rien de plus naturel, j'imagine, fit Uriel. J'ai entendu dire que certaines personnes amputées continuaient de ressentir des démangeaisons, comme si le membre perdu faisait toujours partie d'eux.

— D'où est-ce que tu sors ça ?

— J'en ai entendu parler sur Tarsis Ultra, commença à expliquer Uriel. Le magos Locard m'avait touché deux mots d'un ancien adepte de Mars dénommé Seymon, qui avait développé tout un tas de nouvelles formes de greffes augmentiques. D'après la rumeur, ce Seymon se prétendait en mesure de produire des images subliminales de sujets amputés, enregistrées par un procédé électrostatique, sur lesquelles le membre manquant était toujours en place, et ce, même après une amputation pratiquée par voie chirurgicale.

— Comment a-t-il réussi à faire ça ? s'exclama Pasanius, frottant le moignon qui le démangeait et qui, détail qui n'échappa à Uriel, avait viré au rouge cramoisi, avec des croûtes à vif là où la peau était le plus irritée.

— Locard n'en savait rien, répondit Uriel en émergeant du lit afin de s'adonner à toute une série d'exercices d'assouplissement pour détendre ses muscles des bras. Il m'a dit que Seymon aurait fait partie d'une organisation secrète connue sous le nom de Culte du Dragon et que de toute façon, personne n'avait jamais eu la moindre preuve formelle qu'il ait bel et bien existé. Ses travaux sont restés une espèce de mythe sur Mars. On raconte que sa mort remonte au schisme de Mars, aux derniers jours de la Nuit des Temps.

— Par la barbe de l'Empereur ! lança Pasanus en venant se joindre à Uriel dans ses exercices. Ça fait un sacré bail, dis-moi ! Comment démêler le vrai du faux quand les événements remontent à des temps si reculés ?

— Remarque, c'est un peu ce que Locard m'a laissé entendre, répliqua Uriel. Il me disait que Mars avait tellement été dévastée au fil des âges que tout ce qui se rapportait à son histoire avait tendance à prendre valeur de légende.

— Les légendes sont le résultat des rumeurs et du temps qui passe, opina Pasanus. N'est-ce pas ce qu'on raconte ?

— Au bout d'un certain temps, tout devient légende, acquiesça Uriel. Un de ces jours, toi et moi pourrions très bien devenir des personnages de légende. Peut-être trouvera-t-on même des fresques décrivant nos exploits dans le temple de la Correction !

— Ou des statues de nous sur l'avenue des Héros, sourit Pasanus.

Les deux amis passèrent les premières heures de la matinée à évoquer Macragge et ses beautés, qu'ils espéraient revoir très prochainement. Au bout de quelques heures, chacun en était arrivé à la conclusion que cela faisait bien longtemps qu'ils n'avaient pas été soumis à un test Astartes de force ou d'endurance digne de ce nom. Privés de leurs camarades frères de bataille pour se mesurer à eux et se voir ainsi poussés de l'avant, leurs forces s'étaient mises à décliner. Et ce n'était pas là une pilule facile à avaler.

Tandis qu'ils terminaient leurs exercices, on frappa doucement à la porte et Eversham entra, l'air plus dangereux et félin que jamais. Même si Uriel avait toujours eu du mal à déchiffrer les émotions des mortels, l'expression de l'homme était particulièrement impénétrable.

— Bonjour, salua Uriel.

— De même, répliqua Eversham. J'imagine que vous avez bien dormi ?

— Bien assez, répondit Pasanus.

— Que nous vaut cette visite matinale, monsieur Eversham ? s'enquit Uriel.

— Le gouverneur Barbaden vous envoie ses salutations, commença Eversham. Et il me fait dire qu'il vous a arrangé un rendez-vous avec les Janiceps.

La lumière du soleil était particulièrement bienvenue sur la peau de Serj Casuaban après l'espace terriblement confiné des maisons de providence. Même si on ne pouvait guère qualifier l'air dans les bidonvilles de frais, cela valait certainement mieux que les effluves fétides de mort et de désespoir qui imprégnaient chaque bouffée qu'il respirait dans les coursives métalliques et les salles de soins de l'hôpital.

Le terme de « bidonvilles » était une appellation bien commode pour désigner le quartier le plus étendu de Barbadus, mais à bien y réfléchir, Casuaban se disait qu'il s'agissait surtout d'un nom tout trouvé. Nombre des bâtisses d'origine n'étaient plus que ruines, détruites dans les premiers bombardements de la guerre de pacification et jamais reconstruites depuis. Celles qui tenaient encore debout jouxtaient la marée de détritits laissée par les affrontements.

Tout un tas d'épaves de véhicules de combat avaient été abandonnées là, les carcasses d'une douzaine de compagnies de blindés tombés en panne, impossibles à réparer ou dont les équipages démobilisés avaient quitté les Falcatas. L'ingéniosité avec laquelle les locaux recyclaient des véhicules ayant porté l'ennemi au cœur de la bataille confinait presque au génie. Des escadrons abandonnés hébergeaient des familles entières, les moteurs fournissant le chauffage domestique et les soutes à munitions leur tenant lieu de couchettes de fortune.

Des milliers de gens se voyaient ainsi logés à l'étroit, s'entassant là jusqu'à ce que les sirènes se mettent à hurler pour les envoyer travailler dans les usines de munitions ou les raffineries de prométhium. Un voile de cendres nimbait l'atmosphère et une morne tristesse pesait sur les bidonvilles. Casuaban savait que sa présence n'était tolérée qu'en raison des médicaments qu'il distribuait et des traitements qu'il prescrivait.

Il s'assit derrière une table à tréteaux métallique pour appliquer un cataplasme antibiotique au bras d'un ouvrier qui avait été gravement brûlé en manipulant un combustible de synthèse utilisé pour les vols interplanétaires. L'homme avait eu de la chance : un aide-soignant diplômé s'était trouvé dans les parages et avait pu traiter la blessure sur le site même de l'accident, ce qui n'empêchait pas que la plaie mette probablement du temps à cicatriser.

Une fois le bandage appliqué, Casuaban renvoya l'homme à ses occupations, non sans lui avoir préconisé de veiller sérieusement à la

propreté de la blessure, même s'il était bien conscient qu'une telle consigne n'était pas facile à suivre dans la précarité des bidonvilles. Derrière lui, on entendait tourner au ralenti le moteur d'un camion chargé d'ampoules de désinfectant, de seringues stérilisées, de gaze, de bandages synthétiques, de comprimés de vitamines, de tablettes de purification d'eau et de tout un tas d'autres fournitures médicales de première nécessité. Un planton qui avait l'air mort d'ennui était affalé sur son siège dans la cabine du conducteur.

Casuaban se passa les mains sur le visage et prit une profonde inspiration. Il se leva de la table à tréteaux et adressa un geste de la main à la file de gens qui faisaient la queue pour le consulter.

— Je reviens dans cinq minutes, annonça-t-il, avant de se diriger vers le camion et d'accepter la tasse de café tiède que le planton lui tendait depuis le marchepied. En plus d'être presque froid, le breuvage était saumâtre, mais cela faisait malgré tout du bien par où ça passait.

Casuaban ferma ses yeux fatigués et s'adossa contre le capot du moteur. Il laissa ses paupières se clore doucement, le corps exténué en dépit des quelques heures de sommeil agité qu'il avait réussi à s'octroyer sur le lit de camp de son bureau.

Il administrait des soins dans les bidonvilles depuis le lever du soleil et il serait bientôt temps de se remettre en route jusqu'au prochain poste medicae provisoire. Ses yeux cillèrent en direction du camion. Il savait bien qu'il lui faudrait trouver un moyen de détourner l'attention du planton une fois qu'il aurait repéré le Lemman Russ que Pascal Blaise comptait utiliser pour récupérer les fournitures médicales.

— On a beau y être préparé, cela n'en devient pas plus facile pour autant, n'est-ce pas ? fit une voix dans son dos.

Casuaban sursauta, la soudaine montée d'adrénaline lui causant un tressaillement coupable. Il avait renversé du café sur sa blouse.

Dans un accès de colère, il leva brusquement les yeux, pour voir Shavo Togandis s'extirper péniblement des coussins d'un palanquin de l'Ecclésiarchie comme un grotesque papillon géant sortant tant bien que mal de sa chrysalide.

— De quoi ? lança-t-il d'un ton abrupt, finalement soulagé que le café ne fût que tiède. Qu'est-ce qui n'est pas de la tarte, exactement ?

— Administrer des soins aux nécessiteux, répondit Shavo Togandis. Il semblerait qu'on ait accepté une tâche véritablement sans fin, vous ne

croyez pas ?

— Exact, Shavo, acquiesça Casuaban en revenant s’adosser contre la carrosserie. Ça ne devient pas plus facile avec le temps. Et c’est tant mieux.

— Tout à fait, convint le cardinal. Togandis transpirait abondamment, ce qui n’avait rien d’étonnant vu sa corpulence. Casuaban ne put réprimer un sourire en le voyant faire levier avec son bâton pastoral pour s’extraire du palanquin.

Enfin dégagé de son luxueux cocon, Togandis s’avança vers le camion et serra la main de Casuaban, qui se retint d’essuyer sa paume maculée de sueur sur son pantalon.

— Bien le bonjour, mon ami, salua Togandis. Un jour de plus à servir l’Empereur et Ses sujets, si je ne m’abuse.

— Un jour de plus à corriger les erreurs du passé, hein ? répliqua Casuaban.

Togandis lui lança un regard énigmatique et acquiesça, avant de faire signe aux prêtres et aux serviteurs de sa suite d’installer son autel portatif contre la coque d’une pièce calcinée d’artillerie mobile de type Griffon, amputée de son mortier lourd.

Serj Casuaban et Shavo Togandis formaient un duo improbable, mais les années qui avaient suivi le jour de la Restauration les avaient vus se rapprocher et devenir, peut-être pas amis, mais du moins compagnons d’infortune liés par un même désir d’expiation. Ils n’avaient jamais parlé ouvertement de ce dont ils avaient été témoins sur le Champ de Mort, mais chacun avait reconnu chez l’autre un besoin similaire au sien et, d’un commun accord tacite, ils avaient entrepris de payer leur dette à Salinas, habitant par habitant.

Chaque semaine, ils effectuaient leur tournée dans les taudis des quartiers les plus pauvres de Barbadus, Casuaban offrant ses soins et ses conseils médicaux à ceux qui en avaient besoin, et Togandis prêchant la bonne parole de l’Empereur à qui voulait l’entendre. Au départ, c’était Casuaban qui était nettement le plus occupé des deux durant ces expéditions, mais le temps passant, les conditions de vie des habitants s’étaient à tel point dégradées depuis le jour de la Restauration que de plus en plus de monde se tournait vers la parole de l’Empereur.

Casuaban faisait ses visites sans escorte de soldats. Il n’avait qu’un chauffeur et une poignée de serviteurs et de porteurs, une situation dont il

était entièrement redevable à Pascal Blaise. Togandis circulait avec un équipage un peu moins austère, à bord d'un palanquin en argent et en bois gravé, suivi d'une clique de prêtres psalmodiant et de sacristains lobotomisés qui agitaient des encensoirs.

— Vous êtes en retard aujourd'hui, fit remarquer Casuaban sans la moindre pointe de reproche dans la voix.

— En effet, répliqua Togandis, des fantasmagories sont venues empoisonner mes errances somnambules.

Casuaban démêla les paroles du cardinal avant d'acquiescer et de poursuivre.

— Vous avez fait un mauvais rêve ?

— C'est peu de le dire, mon cher ami hippocratique.

— Un cauchemar ? insista Casuaban du ton le plus désinvolte qu'il put.

— En effet. Des visions d'une abjection telle que l'homme qui en est la proie n'est pas loin de croire qu'il perd la raison.

— De quoi avez-vous rêvé ?

— Je pense que vous le savez très bien, mon cher Serj.

— Comment pourrais-je donc le savoir, Shavo ?

Togandis se pencha à son oreille pour que personne n'entende.

— J'ai rêvé du Champ de Mort.

— Tiens !

— Rien qu'une exclamation monosyllabique, commenta Togandis. Eh bien, j'imagine que cela fera l'affaire.

— À quoi vous attendiez-vous ? siffla Casuaban en agrippant le bras de Togandis pour l'éloigner de la cabine du conducteur du camion. Putain, mais parlez plus bas ! C'est un sujet que vous devriez éviter d'aborder à haute voix, en particulier ici !

— Prétendriez-vous ne jamais rêver de Khaturian ? insinua Togandis. J'ai bien peur que vous mentiez si tel était le cas.

— Vous n'êtes pas mon confesseur, Shavo, rétorqua Casuaban, tirant une vieille flasque en métal chromé de sa veste pour en avaler une gorgée.

— Ah, maintenant, je vois mieux pourquoi vous ne vous souvenez pas de vos rêves ! lança Togandis.

— Ne vous avisez pas de me juger ! lâcha Casuaban d'un ton cassant en reprenant une lampée d'alcool. Surtout pas vous !

— Si un représentant du clergé n’a pas le droit de vous juger, qui donc le pourra ?

— Pas vous, en tout cas, fit Casuaban. Vous n’avez pas le droit. Vous aussi, vous étiez là.

Togandis hocha sèchement la tête et se rapprocha encore de Casuaban. Le médecin pouvait sentir l’odeur du dernier repas en date du cardinal et les relents fétides de sa transpiration.

— J’étais présent, oui, et il n’est pas une révolution de cette planète sans que je regrette amèrement ce fait.

— Vraiment ? ricana Casuaban en enfonçant son doigt dans le poitrail du cardinal. En ce cas, pourquoi portez-vous toujours votre médaille ? Par fierté ?

Togandis eut au moins la décence d’avoir l’air mal à l’aise.

— Non, ce n’est pas par fierté. Je continue de la porter parce que sinon, quel signe croyez-vous que Léto Barbaden y verrait ? Vous croyez qu’il s’embarrasserait d’envoyer Eversham nous chercher s’il pensait que nous complotons contre lui ?

Casuaban saisit Togandis par les revers de sa robe.

— Nom d’un chien ! Vous allez arrêter de brailler, oui ? murmura-t-il fébrilement. Vous avez vraiment envie de nous faire tuer ou quoi ?

Togandis secoua la tête et arracha en grimaçant les pans de sa chasuble de l’étreinte de Casuaban.

— Écoutez, je ne suis pas venu ici pour me disputer avec vous, Serj, déclara-t-il.

— Mais alors, pourquoi ?

— Pour vous prévenir.

— Me prévenir ? Mais, de quoi ?

— Je les ai vus la nuit dernière, avoua Togandis, les morts de Khaturian.

— Dans votre cauchemar ?

— Non, dans le temple.

— Qu’est-ce que vous me chantez là ?

— Ils sont venus me chercher, poursuivit Togandis. C’était moi qu’ils voulaient, mais ils ne m’ont pas pris avec eux, même si je dois avouer que je ne comprends pas bien pourquoi. Ils sont réellement puissants à présent, Serj, ils sont investis d’un vrai pouvoir. Ce n’est plus qu’une question de temps avant qu’ils ne finissent par venir nous chercher.

Casuaban agita sa flasque devant le visage du cardinal.

— Je ne crois pas que ce soit pour moi que vous devriez vous en faire, Shavo. Peut-être que vous feriez mieux de commencer par vous occuper de votre propre cas...

— Je ne plaisante pas, Serj, coupa Togandis. Vous ne l'avez pas senti ? Quelque chose a changé, et pas forcément en mieux ! Ce monde s'est transformé. Je le sens dans la moindre bouffée d'air que j'inspire.

Serj Casuaban fut tenté de répliquer vertement, mais l'image de la fillette couchée dans son infirmerie et ce qu'elle lui avait dit continuaient de le hanter. Et ne s'était-il pas réveillé en plein milieu de la nuit avec un terrible mal de crâne, s'arrachant à un épouvantable cauchemar dans lequel un monstre aux yeux ardents sortait de sa caverne pour le dévorer ?

Mais pour ce qui était des morts, il se creusait la tête.

— Vous l'avez senti ! s'exclama Togandis en voyant son expression.

— Et si bien même c'était le cas, qu'est-ce que ça changerait ? Vous et moi savons très bien ce que nous avons fait, ce que nous avons laissé faire. Si les morts reviennent nous chercher, eh bien, peut-être qu'on devrait tout bonnement les laisser nous emmener.

— Vous cherchez à mourir ? interrogea Togandis.

— Non, répondit Casuaban dans un haussement d'épaules, en considérant les visages hostiles des habitants des bidonvilles. Mourir serait une solution de facilité. C'est vivre avec ce que nous avons fait sur la conscience qui fait office de châtement.

— Je ne suis pas sûr que les morts voient les choses de cette façon, dit Togandis.

Uriel et Pasanius suivirent Eversham dans les couloirs du palais, dont l'austérité se comprenait mieux maintenant qu'ils avaient fait la connaissance de Léto Barbaden. Il y avait des Falcatas stationnés un peu partout, avec leurs vestes d'uniforme rouges, leurs plastrons étincelants et leurs lames incurvées brillant de mille feux, ce qui n'empêcha pas Uriel de noter qu'aucun ne portait de fusil laser ni même de pistolet.

Eversham se montra plutôt avare en paroles durant le trajet, se bornant à répondre avec politesse et concision à toutes les questions qu'on lui posait, mais sans se risquer à apporter plus d'informations que nécessaire. Il ne

s'étendit pas davantage sur les Janiceps, se contentant de répéter à Uriel qu'il comprendrait lorsqu'il les verrait.

Ils finirent par émerger de l'autre côté du palais, par la façade opposée aux portes principales qu'ils avaient empruntées pour entrer. De hautes dépendances aux remparts crénelés s'élevaient aux angles de la structure principale pour former une cour intérieure triangulaire. Si on avait bâti le palais dans une roche sombre et intimidante, ces ailes étaient pour leur part construites en pierre lisse et rosâtre qui brillait comme du granite poli. De fines meurtrières perçaient les façades de l'aile ouest, mais aucune porte ne semblait mener à l'intérieur et les toits étaient hérissés d'antennes.

L'aile orientale avait une architecture complètement différente, remontant manifestement à une période plus reculée que le reste du palais. La maçonnerie était décorée de bien plus d'ornements et rendait un hommage vibrant au talent de l'architecte : un bâtiment entièrement à la gloire du génie artistique.

Si le reste de la demeure de Barbaden se caractérisait par sa propreté et la netteté de ses lignes, cette aile s'était au contraire bien délabrée au fil des ans. Le temps avait revêtu sa maçonnerie craquelée d'une patine qui évoquait le visage d'un homme d'état vieillissant, et ses fenêtres étaient encrassées par la poussière et les vieux souvenirs. En dépit de l'état de délabrement, ou peut-être justement en raison de cela, le bâtiment plut immédiatement à Uriel, qui se sentait étrangement lié à lui, ou à quelque chose tapi à l'intérieur.

Une bande en béton armé s'étendait entre les deux ailes, ruban terne aussi large que le terrain de manœuvres devant la forteresse d'Héra et assez vaste pour contenir l'intégralité du chapitre. Rien ne venait brisait la monotonie de l'étendue : ni statues, ni dépendances, ni rien qui aurait pu distraire l'œil de la nature strictement utilitaire de la zone, à l'exception d'une affreuse tour ronde ramassée qui se dressait, menaçante, au bout de l'aire de béton.

— Un terrain de manœuvres ? hasarda Uriel, tandis qu'Eversham les guidait droit vers le centre de l'esplanade à ciel ouvert.

— En effet, répondit ce dernier. Ce fut le point de rassemblement le jour de la Restauration.

— Le jour de la Restauration ? interrogea Pasanius.

— Le jour où l'ordre impérial a été officiellement restauré sur Salinas, expliqua Eversham. Un grand jour pour le régiment.

— Et cependant, vous avez ressenti le besoin de dissimuler l'événement derrière ces murs, fit remarquer Pasanus.

Eversham le fusilla du regard.

— C'est aussi ici que le régiment est mort, ajouta-t-il.

Uriel s'engouffra aussitôt dans la brèche ouverte par cette étonnante manifestation d'émotion.

— *Mort* ici ? souligna-t-il.

— Nous n'étions plus une armée d'occupation, précisa Eversham d'une voix où perçait clairement l'amertume. Le régiment a été officiellement dissous et ceux qui sont restés sous les drapeaux ont été affectés en tant que Force de Défense Planétaire.

— Ça n'a pas dû être facile à avaler, dit Uriel, bien conscient du mépris que la plupart des corps de la garde impériale vouaient à tort aux régiments FDP. Les gardes les traitaient avec condescendance, les surnommant « les soldats de plomb », mais force était de constater que ces hommes constituaient souvent les premières lignes de défense pour repousser une invasion ou mater une insurrection. Uriel avait eu maintes fois l'occasion de se rendre compte du courage des soldats FDP. Le visage de Pavel Leforto de la légion défensive d'Erebus lui revint en mémoire, un homme qui lui avait sauvé la vie.

Un soldat ne valait pas moins aux yeux de l'Empereur sous prétexte qu'il ne traversait pas la galaxie pour faire la guerre.

— Ça n'a pas été facile, convint Eversham, accélérant le pas à mesure que ses vieilles rancœurs remontaient à la surface. Faire partie de quelque chose de réellement sublime pour ensuite se retrouver tout en bas de l'échelle ; vous imaginez le traumatisme ?

— En fait, je vois très bien ce que vous voulez dire, répliqua Uriel.

Eversham lui jeta un regard oblique et, se rendant compte qu'il s'était laissé aller à des confidences, se contenta d'acquiescer de la tête avant de reprendre l'air circonspect qu'on lui connaissait.

Changeant de sujet, Uriel pointa du doigt l'édifice délabré qui constituait l'aile est du palais.

— Ce bâtiment, là-bas, de quoi s'agit-il ?

— C'est la galerie des antiquités, répondit Eversham.

— Un musée ?

— En quelque sorte. Quelque part entre un musée régimentaire et un dépôt pour entreposer les objets que le conservateur Urbican juge dignes d’être conservés et exposés. C’est une perte de temps, si vous voulez mon avis. Personne ne le visitera jamais.

— C’est là que se trouvent nos armures ? demanda Pasanus.

— Il me semble bien, répliqua Eversham.

— Je crois que ça me plairait bien de visiter cette galerie d’antiquités, déclara Uriel, ce qui n’inspira qu’un haussement d’épaules à Eversham, comme si le sujet ne l’intéressait pas le moins du monde, ce qu’Uriel voulait bien croire.

Le silence s’installa entre les trois hommes et un malaise palpable s’empara d’eux. Le sentiment s’intensifiait à mesure qu’ils s’approchaient de la forme lugubre et grisâtre de la tour à l’autre bout du terrain de manœuvres.

Maintenant qu’il la voyait de plus près, Uriel s’apercevait que tout un tas de bunkers encastrés la ceignaient. S’il n’y avait pas la moindre fenêtre, ni même la plus fine meurtrière sur les murs uniformes de la façade, un portail s’ouvrait de façon incongrue à la base de la tour.

Il s’agissait manifestement de leur destination, le repaire des Janiceps, quelle que fût la nature de ce que l’appellation recouvrait.

Uriel n’aimait pas l’allure de cette tour, et à sa mine renfrognée, il comprit que Pasanus partageait son sentiment.

Un climat de terreur planait dans l’atmosphère et des barbelés entouraient le bâtiment à la manière d’épines proliférant autour du tronc d’un arbre mort.

— Quel est cet endroit ? demanda Uriel, les mots qu’il prononçait s’attardant longtemps dans l’air comme des feuilles mortes en suspension. L’antre d’un médium ?

— Ceci est l’Argiletum, répondit Eversham, comme si cette seule précision se passait de plus amples explications, demeure des Janiceps.

— Super, fit Pasanus en considérant sans enthousiasme la façade sinistre de l’édifice.

À leur approche, un détachement de gardes émergea du bunker le plus proche pour détalier en courant sur tout le pourtour de la forêt de barbelés. Maintenant qu’il regardait de plus près, Uriel distinguait de nombreuses

plaques de métal, que les soldats manutentionnaient avec peine pour écraser la clôture jusqu'à ce qu'un sentier praticable fût ouvert.

Eversham ouvrit la marche par-dessus les barbelés aplatis. Pasanus se pencha à l'oreille d'Uriel pour lui chuchoter :

— Je ne peux pas m'empêcher de noter que ces Falcatas ne sont pas seulement armés de lames.

Uriel acquiesça de la tête. Lui aussi avait vu les canons de fusils laser qui dépassaient des meurtrières des bunkers. On avait muni d'armes à feu les soldats qui venaient de leur ouvrir un passage au milieu des barbelés. Ce qui était tapi à l'intérieur de cette tour lugubre était-il si dangereux que le gouverneur Barbadon ressente le besoin d'assouplir sa loi sur les armes à feu dans l'enceinte même du palais ?

Uriel descendit de la plateforme métallique, et à peine eut-il posé le pied dans l'entrelacs de fils barbelés que les soldats derrière eux commencèrent à retirer le pont de fortune, les laissant pris au piège à la base de la tour.

Uriel constata que le bâtiment était constitué d'énormes blocs de roche sombre, sur lesquels il distinguait des inscriptions cabalistiques intriquées qui serpentaient sur toute la longueur, la largeur et la hauteur de la tour. Le portail qui donnait sur l'intérieur semblait béer comme la gueule d'un monstre abominable gardant un passage vers les limbes, et l'espace d'un instant, Uriel crut même sentir le souffle de quelque antique entité maléfique s'exhaler de ses entrailles.

— Elles produisent cet effet sur absolument tout le monde, dit Eversham en percevant le malaise d'Uriel.

— Qui ça ?

— Les Janiceps, répondit Eversham en se dirigeant vers le portail ouvert. Venez, le gouverneur Barbadon vous attend.

L'intérieur de la tour n'était guère plus accueillant, une grande structure creuse s'élevant dans les ténèbres. Un seul trait de lumière descendait de l'étage et un escalier en colimaçon en fer sombre couvert de givre montait dans le halo.

L'air était glacial comme dans une chambre froide et les murs luisaient de moisissure. Uriel se sentait étrangement chaviré, car la perspective décrite

par les parois semblait s'étendre à l'infini, au mépris de ce que la circonférence extérieure de la tour laissait présager.

Il pouvait sentir la saveur amère et métallique des énergies psychiques flotter dans l'air, une odeur actinique caractéristique qui le remuait jusqu'aux tripes. Uriel ne manqua pas de relever l'ironie suprême de ce paradoxe : le terreau sur lequel s'épanouissaient les puissances psychiques perturbait considérablement les humains alors que sans lui, la matière même de l'Imperium se désagrégerait devant l'immensité étourdissante de la galaxie.

Une fois de plus, Eversham montra le chemin, bien que son pas se fît résolument moins déterminé tandis qu'il arpentait les dalles réfléchissantes menant à l'escalier. Prenant garde de ne pas toucher la rampe, il commença son ascension, suivi de près par Uriel. L'escalier était étroit et grinçait sous leur poids, mais Uriel concentrait davantage son esprit sur ce qui pouvait bien les attendre en haut que sur les éventuels risques d'effondrement.

L'escalier s'étirait dans les ténèbres et Uriel avait l'intime conviction qu'ils avaient largement dépassé l'altitude de la tour telle qu'elle leur était apparue de l'extérieur. Il entendit des éclats de rire, enfantins et cristallins, et cependant terriblement vieux, comme surgissant de la nuit des temps.

Des murmures semblaient se répercuter contre les parois, mais il ne se laissa pas distraire, restant uniquement concentré à mettre un pied devant l'autre jusqu'à ce qu'il ne reste plus finalement la moindre marche à gravir.

Uriel se retrouva dans une chambre lugubre, seulement éclairée par le faible halo de lumière diffuse qui filtrait par des fenêtres embuées indiscernables de l'extérieur. Les murs de la pièce étaient dans la pénombre, mais Uriel arrivait à distinguer des formes indistinctes sur sa circonférence, des silhouettes encapuchonnées qui marmonnaient d'absurdes vers de mirliton.

L'haleine d'Uriel exhalait des nuages de fumée devant sa bouche et le froid le glaçait jusqu'aux os. Il regretta une fois encore de ne pas porter son armure Mk VII au lieu de la piètre protection contre le froid surnaturel offerte par la fine robe qu'on lui avait fournie.

Eversham s'avança à longues enjambées jusqu'au centre de la pièce, où le gouverneur Léto Barbaden se tenait debout devant un divan à dossier inclinable sur lequel était allongé quelque chose qu'Uriel ne pouvait voir.

Barbaden était en train de parler à voix basse, murmurant presque. Il se retourna en entendant Eversham approcher, et d'un geste impatient, fit signe à Uriel d'avancer.

Uriel ravala une fois de plus sa colère et marcha jusqu'à eux, sentant la source d'énergie psychique crépiter au centre de la pièce. Barbaden se décala sur sa gauche tandis qu'Eversham se plantait derrière le canapé inclinable, et Uriel eut un premier aperçu des Janiceps.

Son premier réflexe fut de penser qu'il s'agissait là d'une espèce de canular cruel et qu'on s'était contenté de l'amener devant un vulgaire mutant singulièrement affreux. La main d'Uriel se crispa, cherchant à agripper la garde d'une arme qu'il n'avait pas. Il réprima le sentiment d'horreur que lui inspirait la... chose qu'il avait sous les yeux, et regarda de plus près, discernant l'esquisse d'un sourire sur les lèvres d'un des visages qui levait les yeux sur lui depuis le canapé.

Elles... ou plutôt *elles* formaient un angle troublant sur le divan, une masse informe et noueuse de morceaux de chair humaine soudés entre eux au mépris des lois de l'anatomie. Il ne s'agissait pas d'une créature mutante, mais de quelque chose qui avait été conçu dans l'utérus, comme des sœurs jumelles auxquelles la nature, s'abandonnant à un élan inepte, aurait joué un tour particulièrement pendable.

Leurs têtes étaient collées l'une à l'autre au niveau de l'arrière du crâne, orientées de trois quarts de manière à ce qu'aucune des deux ne puisse jamais regarder l'autre. Les pauvres filles malformées avaient deux bouches et deux nez, un œil sur chaque visage, conformément placé au-dessus de l'appendice nasal, avec un troisième commun aux deux, laiteux et dilaté, en plein milieu du front.

On apercevait le cerveau d'une des deux à travers une fine membrane de peau contusionnée qui luisait en se soulevant au rythme de sa respiration. Un organe auditif embryonnaire saillait du côté droit de son crâne, d'où pendait une boucle d'oreille en or. Leurs petits corps ratatinés étaient enlacés dans l'étreinte fatale que leur accident de naissance leur avait imposée.

Elles étaient enveloppées dans une robe vert foncé en veloutine pelucheuse, et Uriel vit qu'une broche en forme de tête d'aigle s'y trouvait épinglée, symbole de l'Adeptus Astra Telepathica. Était-ce là l'astropathe qui devait transmettre leur message de retour aux Ultramarines ?

Uriel était d'autant plus horrifié par la vue pitoyable de ces filles qu'il décelait une lueur d'intelligence dans l'œil unique de chacune d'entre elles. L'œil laiteux que les deux se partageaient sur le front baignait dans un kaléidoscope de motifs mouvants, comme des gouttelettes d'encre de couleur se mélangeant à de la peinture blanche.

Uriel avait déjà vu ce genre de figures géométriques en plongeant le regard dans les profondeurs du Warp à travers la surface polie d'un dôme de cristal, lorsque l'Omphalos Daemonium s'était emparé du *Calth's Pride*.

— Bienvenue, Uriel Ventris, salua la bouche de gauche. Je suis Kulla.

— Et je suis Lalla, fit l'autre.

— Nous sommes les Janiceps, dirent-elles à l'unisson.

OceanofPDF.com



DIX

Lalla avait la voix douce d'une jeune fille insouciante, totalement étrangère aux cruautés de l'univers. On entendait au contraire de l'amertume percer dans les inflexions rauques de celle de Kulla, comme si elle seule avait pleinement conscience des caprices extravagants auxquels la nature les avait inconsidérément soumises.

Uriel contemplait les deux jeunes filles fusionnées avec un mélange de fascination et de malaise, ne sachant trop quoi dire.

Les astropathes étaient souvent des âmes excentriques, affligées du don de pouvoir projeter leur esprit dans toute la galaxie et communiquer avec les autres de leur espèce, assurant ainsi la pérennité de l'Imperium.

Uriel en avait vu beaucoup dans sa carrière, mais jamais aucun à la physionomie aussi tourmentée que les Janiceps, aucun qui fut frappé à la naissance d'une malédiction si ignoble que même la mort eût semblé préférable à endurer un tel sort. Sur quatre-vingt-dix-neuf mondes sur cent, les filles auraient été mises à mort, mais quelle qu'elle fût, la planète qui leur avait donné le jour s'était manifestement montrée sensiblement plus tolérante que la moyenne.

Autant Uriel avait pitié d'elles, autant il n'arrivait pas à s'ôter de l'idée qu'elles étaient de dangereuses mutantes, et il devait lutter pour résister à cette première impression.

— Ne soyez pas navré pour nous, Uriel, dit Lalla. Nous aimons nous rendre utiles.

— Tais-toi ! lança Kulla d'un ton cassant. En quoi tu t'y connaîtrais en services rendus ? C'est moi qui fais tout le boulot !

— Allons, les filles, intervint Barbaden d’une voix inhabituellement douce et mielleuse. Vous ne devriez pas vous disputer. Vous savez très bien ce qu’il arrive lorsque vous vous volez dans les plumes comme ça.

— Ça va, on sait, fit Kulla avec une moue boudeuse. Vos fichus gardiens vont nous serrer le cou avec leurs nœuds coulants.

— Et ça fait tellement mal ! se lamenta Lalla.

— Ce sont elles, l’astropathe dont vous nous parliez ? demanda Uriel.

— Vous pouvez leur parler directement, vous savez, fit remarquer le gouverneur, elles sont juste sous votre nez.

— Il pense que nous sommes des mutantes, Kulla, lâcha Lalla sur le ton de la conversation.

— Et alors, ce n’est pas le cas ? s’étonna Uriel.

— Pas plus que vous, Astartes, ricana Kulla d’un air méprisant. N’êtes-vous pas vous-mêmes des monstres de foire, peut-être ? En fait, votre structure génétique est encore plus éloignée de celle des humains que la nôtre.

Uriel respira bien à fond. Vu les précautions prises par Barbaden pour les enfermer, il ne faisait aucun doute que Kulla et Lalla étaient de puissantes psykers et qu’il serait aussi sot qu’inutile de leur chercher des noises.

— En effet, je vous le confirme, dit Kulla dans un sourire.

Uriel sursauta et Lalla pouffa de rire.

— Elle fait ça tout le temps, mais ne vous inquiétez pas, elle ne peut lire que vos pensées superficielles, à moins que vous ne l’invitiez à approfondir, auquel cas nous saurions tout de vos péchés.

— Je suis un space marine de l’Empereur, je n’ai aucun péché à expier, déclara Uriel.

— Ben, voyons ! éclata Lalla en riant, mais nous avons tous nos secrets !

— Non, rétorqua Uriel d’un ton catégorique, pas nous.

— Oh que si ! Il en a des choses à cacher, s’immisça Kulla en s’esclaffant d’un rire saccadé qui étira la membrane le long de son cerveau.

— Pourrait-on en venir à ce qui nous amène ? demanda Uriel, que la présence des Janiceps mettait d’autant plus mal à l’aise maintenant qu’il savait qu’elles pouvaient aussi bien lire dans ses pensées que communiquer par télépathie avec d’autres astropathes.

— Bien sûr, répondit Barbaden, que la fébrilité d’Uriel amusait souverainement. Agenouillez-vous simplement devant les jumelles et faites

ce qu'elles vous disent. Cela irait bien plus vite si vous ne cherchiez pas la petite bête à tout bout de champ.

— Il faut qu'on s'agenouille tous les deux ? demanda Pasanus.

— Si ça vous chante, dit Lalla. C'est du pareil au même.

— Eh bien, je crois que je vais m'abstenir sur ce coup, déclara Pasanus en faisant signe à Uriel d'avancer.

— Et dire qu'on t'a décerné des prix de bravoure, ironisa Uriel.

— La charge de capitaine exige parfois qu'il doive monter en première ligne pour donner l'exemple, rétorqua Pasanus, et elle a dit que cela ne changeait rien, de toute façon.

— Bien commode, pas vrai ? fit Uriel en s'agenouillant devant les siamoises.

— Donnez-nous les mains, dit Lalla, et tenez bon.

Uriel acquiesça, se demandant un peu à quoi pouvait rimer le dernier commentaire de Lalla, et tendit les mains en direction des filles. Il prit leurs paumes dans les siennes d'un geste hésitant, sentant le pouls rapide qui animait les veines de leurs minuscules doigts diaphanes.

— Nous ne sommes pas en porcelaine, fit remarquer Kulla. Je croyais que vous autres Astartes étiez censés être des costauds. Allez-y, serrez fort !

Lalla gloussa et les joues d'Uriel s'empourprèrent tandis qu'il resserrait sa prise.

— Voilà qui est mieux, dit Kulla. Maintenant, nous pouvons contrôler votre esprit.

Uriel écarquilla les yeux de stupéfaction, mais Lalla, tout sourire, s'empressa de le rassurer :

— Elle plaisante. On ne ferait jamais ça, voyons, pas sans vous demander la permission avant.

Uriel sentit ses mains devenir froides, ainsi qu'un frisson glacé courir le long de ses bras et le pénétrer jusqu'au cœur. Il ignorait la part exacte prise par la franchise et l'espièglerie dans leur badinage, mais il avait le sentiment très net que si elles se mettaient en tête de lui faire du mal, il ne pourrait strictement rien faire pour les empêcher de le tuer d'une simple pensée.

— Bon, que dois-je faire à présent ? demanda Uriel, s'efforçant de dissimuler au mieux son malaise.

— Où voulez-vous envoyer votre message ? interrogea Lalla en fermant lentement les yeux.

— À qui désirez-vous l'envoyer ? insista Kulla.

— Aux Ultramarines, répondit Uriel. Sur le monde de Macragge.

— Ouvrez votre esprit, Astartes, ordonna Kulla d'une voix râpeuse.

Bien que l'instruction fût pour le moins vague, Uriel opina et ferma les yeux, ralentissant le rythme de sa respiration et attendant de ressentir un premier contact avec l'esprit des jumelles. Ne sentant rien venir du tout, il tâcha de prendre son mal en patience.

— Votre esprit nous est fermé, dit Lalla, comme une forteresse se préparant à repousser les assauts d'un envahisseur.

— Je ne comprends pas, avoua Uriel.

— Vous autres Astartes, vous avez des esprits aussi rigides et inflexibles que de l'adamantium, dit Kulla même si Uriel était convaincu de ne pas avoir vu ses lèvres bouger. Sa voix pénétrait directement ses pensées sans avoir recours à la parole.

— Vous êtes entraînés, conditionnés et génétiquement améliorés de tant de façons, poursuivit-elle, mais vos esprits sont aussi hermétiques aux miracles et aux merveilles de l'univers que des portes verrouillées à double tour. Vos entraînements vous donnent accès à un potentiel inouï, qu'il s'agisse de facultés mémorielles, linguistiques ou stratégiques, mais vos maîtres vous apprennent avant tout à condamner la part de votre esprit qui pourrait justement vous permettre d'élever votre conscience. Vous ne ressentez pas les choses comme tout le monde, mais nous pouvons vous aider à ouvrir cette porte si vous nous laissez faire.

— Arrête ça, Kulla, l'interrompit Lalla. Tu sais très bien que c'est interdit. Laisse-le dans son aveuglement.

— Ça va, ça va ! maugréa Kulla dans un soupir qu'Uriel entendit résonner dans son esprit. Très bien, Astartes, représentez-vous le monde d'où vous venez : ses habitants, ses montagnes et ses océans. Respirez l'odeur de sa terre et la saveur de son air. Concentrez-vous sur le contact de l'herbe sous vos pieds et le souffle du vent sur votre visage. Souvenez-vous de tout ce qui fait son essence.

Ravi de recevoir enfin une instruction qu'il comprenait, Uriel se remémora sa dernière vision de Macragge, un magnifique globe bleu tournant lentement sur lui-même dans l'immensité de l'espace. Les vastes

océans qui recouvraient la majeure partie de sa surface luisaient d'un éclat d'azur et des nuées d'orage tournoyaient en spirale comme autant de galaxies miniatures virant paresseusement dans l'atmosphère.

Traversant la couche de nuages, Uriel se représenta l'impressionnante structure de marbre de la forteresse d'Héra sur la grande péninsule. Il vit les piliers cannelés de son majestueux portique qui s'élançaient vers le ciel, les colonnades remplies de statues de héros. Son esprit s'envola par-dessus les toits dorés, les dômes d'argent et les imposantes flèches de lumière scintillante, pour embrasser du regard ses somptueuses bibliothèques, ses panthéons et ses salles dorées bondées de fidèles venus en pèlerinage au temple de la Correction, où le corps de l'illustre Roboute Guilliman était maintenu en stase.

Au-delà de la forteresse d'Héra, Uriel s'imagina la nature sauvage de la vallée de Laponis dans toute sa splendeur, ses falaises immaculées s'élevant au-dessus de torrents impétueux d'eau limpide qui se précipitaient contre les flancs des montagnes vers les plaines en contrebas. À la manière d'un oiseau en plein vol, Uriel plongea dans la vallée, fondant droit sur une cascade rugissante qui tombait d'une roche escarpée.

Une brume écumante d'un froid mordant se mit soudain à tourbillonner dans l'air et Uriel laissa échapper un rire sonore en goûtant les eaux cristallines du berceau de son chapitre. Il reprit de l'altitude pour visualiser les montagnes et les forêts de Macragge, la courbe majestueuse décrite par le littoral rocheux et les océans sans fond.

— Pasanus, souffla-t-il dans un murmure. J'y suis.

— Restez concentré sur votre monde, ordonna Kulla. Formulez votre désir.

— Mon désir ? s'interrogea Uriel.

— Rentrer chez vous, affirma Lalla avec un soupçon de tension dans la voix.

Uriel acquiesça d'un air entendu.

— Nous avons accompli notre Serment de Mort, dit-il. Il est temps pour nous de retrouver nos frères de bataille.

— Montrez-nous, intima Kulla, ne nous cachez rien.

Bien qu'il répugnât à retourner là-bas, ne fut-ce même qu'en pensée, Uriel fit remonter de sa mémoire des images de Medrengard, ses désolations cendrées, ses continents d'usines vomissant de la fumée, ainsi

que les créatures de malheur y résidant. Il se représenta l'architecture cauchemardesque de la forteresse de Khalan-Ghol, les horribles matrices démoniaques des daemonculaba et la victoire finale remportée sur Honsou.

Uriel sentit les mains des siamoises trembler, et l'atroce puanteur de chair brûlée qui lui montait aux narines lui fit ouvrir les yeux. Des flammes spectrales ondoyaient tout autour de la pièce, mais ses occupants ne semblaient leur prêter aucune attention.

Tout le décor autour de lui était baigné dans une lumière vive et Uriel eut la très nette impression que des yeux avides l'observaient depuis les ténèbres.

Les flammes froides réfléchissaient une lumière étrange sur chaque membre de l'assemblée et Uriel eut le souffle coupé en ayant un bref aperçu de ce que les jumelles voyaient.

Des ombres ténébreuses nimbaient la silhouette d'Eversham, et un halo d'argent, comme un clair de lune se réfléchissant sur les eaux stagnantes d'un lac, baignait les traits de Barbaden dans un nimbe glacé. Des arcs électriques dorés crépitaient autour des têtes des siamoises et une floraison écarlate, comme un nuage de sang en suspension dans l'eau, auréolait la silhouette de Pasanius. Uriel remarqua que la lueur rouge s'étendait au-delà du moignon de son ami, dessinant les contours indistincts d'une main.

Baissant les yeux sur son propre corps, il put constater qu'un même halo cramoisi lui entourait les bras et le torse, comme la braise couvant sous la cendre.

— Vous êtes des guerriers, fit la voix de Kulla, comme venant de très loin. Quelle autre couleur que celle du sang vous attendiez-vous à voir sur vos auras ?

Pasanius prit la parole, mais Uriel ne put comprendre le sens de ce qu'il disait, la voix de son ami comme étouffée par des kilomètres de distance. Tandis que ses paroles se perdaient encore davantage dans le lointain, Uriel sentit son regard attiré par le tourbillon qui animait l'œil laiteux sur le front dont Kulla et Lalla.

Des étoiles tournoyaient au fond, décrivant un ballet de planètes au bord des gouffres sans fin d'espace vierge qui les séparaient. Uriel poussa un cri alors qu'il était emporté comme un fétu de paille dans le vide vertigineux creusé par l'œil. Simple atome dans l'immensité stellaire, il se voyait défiler à des distances inimaginables pour l'homme. Il faisait partie intégrante de

cette pensée, toutes ses visions et aspirations absorbées par la balise de lumière psychique, pour se voir projetées sur la trame infinie de cet espace mental par le seul pouvoir de l'esprit des jumelles.

La sensation de vertige devenait intolérable et il n'avait rien d'autre à faire que se cramponner autant qu'il le pouvait aux mains des siamoises tandis qu'elles passaient ce qu'il leur avait confié de lui au crible du vide stellaire.

Puis, tout fut terminé.

Uriel suffoqua à l'instant où les jumelles relâchaient ses mains. Ses paupières papillotèrent vivement tandis qu'il recouvrait sa vue normale, et toutes les couleurs qu'il avait vues précédemment s'évanouirent comme les bribes d'un rêve.

— C'est fait ? demanda-t-il, sa respiration haletante lui soulevant la poitrine.

— Votre appel sera entendu, dit Lalla.

— Par tous ceux qui auront l'esprit assez ouvert pour y prêter une oreille, ajouta Kulla.

Lorsqu'Eversham reconduisit Uriel et Pasanius hors de l'Argiletum, le ciel s'était assombri et des étoiles s'éparpillaient sur la voûte céleste. Le soulagement de quitter la présence des Janiceps était total, et la bouffée d'oxygène qu'Uriel inspira à pleins poumons en sortant du bâtiment lui parut aussi délicieuse que l'air pur et vivifiant des montagnes de Macragge.

— Combien de temps avons-nous passé là-dedans ? demanda Uriel en levant les yeux vers les étoiles.

— Bien trop longtemps, répondit Pasanius tandis que les soldats aplatisaient une fois de plus la clôture de fils barbelés pour les laisser passer. Tu es resté agenouillé devant ces... nanas pendant des heures !

— Vraiment ? s'étonna Uriel. Ça ne m'a semblé que quelques minutes tout au plus.

— Fais-moi confiance, persista Pasanius en se grattant la chair à vif au bout de son moignon, ça a duré largement plus longtemps. Barbaden est parti presque au début.

— Ton bras te fait mal ? demanda Uriel, emboîtant le pas à Eversham sur le pont de plaques métalliques.

— Un petit peu, voulut bien admettre Pasanus. On ne peut pas dire qu'il ait été amputé avec une précision chirurgicale.

Uriel perçut une pointe d'anxiété dans le ton de Pasanus et comprit que son ami était soucieux. Ce dernier avait perdu un bras en combattant un antique dieu stellaire sous la surface de Pavonis, et des fragments microscopiques du métal organique de la lame avaient pénétré son système sanguin, et même intégré la structure de l'implant augmentique que les adeptes de ce monde lui avaient greffé.

L'implant avait développé des facultés régénératrices et Pasanus s'était vu rongé par la culpabilité de longs mois durant, jusqu'à ce qu'il fût contraint d'avouer la vérité à Uriel. Les féroces morticiens, d'horribles chirurgiens experts en tortures en tout genre au service des Iron Warriors, avaient par la suite amputé le bras pour le remettre au Maître de Forge Honsou, mais le sentiment de culpabilité de Pasanus n'en persistait pas moins.

— Tu n'es touché par aucune souillure xénos, lui confia Uriel à voix basse. J'en suis sûr.

— Et si quelque chose m'avait infecté sur Medrengard ?

— Tu le saurais si c'était le cas, répliqua Uriel. Et si les Puissances de la Déchéance avaient corrompu ta chair, tu penses bien que tu ne serais pas en train de me parler de la sorte. Tu aurais retourné ce fichu pistolet bolter contre moi pendant la bataille d'hier.

— Tu crois que ce serait aussi soudain ? Peut-être que je n'en suis encore qu'à mes tout premiers pas sur le chemin de la damnation.

— On ne peut avoir aucune certitude, répondit Uriel, qui n'avait pas manqué de déceler la peur perçant dans la voix de son ami, mais je crois que le simple fait que tu te poses la question de savoir si tu es malfaisant m'indique déjà que tu ne l'es pas. Ceux qui succombent aux Puissances et se tournent vers le mal n'ont jamais le moindre doute, ne considèrent jamais qu'ils ont tort et sont incapables de voir la vérité qui sous-tend leurs actes. Si tu te trouvais embarqué sur cette voie, je le verrais bien.

— J'espère que tu as raison, dit Pasanus.

— Si tu veux en avoir le cœur net, je peux demander au gouverneur Barbaden de te faire passer des scans medicae.

— Tu penses que cela suffirait à détecter une éventuelle corruption ?

— Cela permettrait au moins de déceler une infection, répondit Uriel d'un ton rassurant.

Pasanius lui adressa un sourire plein de reconnaissance.

— Merci, Uriel. Ton amitié compte beaucoup pour moi.

— En ces temps troublés, c'est tout ce qu'il nous reste, mon ami, répliqua Uriel.

Rykard Ustel allait mourir, aussi sûrement que la nuit tombe. Pascal Blaise le voyait dans les yeux du garçon, un regard qui disait que son corps avait déjà capitulé et que ce n'était maintenant plus qu'une question de temps avant que ses fonctions vitales ne finissent par s'éteindre. Ils avaient fait tout leur possible pour lui, mais aucun d'entre eux n'avait de véritable formation médicale et c'était en regardant des hommes mourir qu'ils avaient accumulé les connaissances lacunaires qu'ils utilisaient pour traiter les blessures de guerre.

Comme promis, Serj Casuaban avait livré les fournitures médicales et beaucoup de ceux qui avaient été blessés dans l'attaque contre les Screaming Eagles survivraient ; beaucoup, mais pas tous.

Malheureusement pour lui, Rykard Ustel ne faisait pas partie des chanceux.

Cawlen Hurq était assis au chevet du garçon, lui tenant la main et lui parlant d'une voix douce. Les deux lampes à huile près du lit jetaient sur les traits blêmes de Rykard une lumière chaude qui, en leur redonnant quelques couleurs, semblait démentir le diagnostic.

Pascal se frotta la brûlure au laser qu'il avait sur la tempe et avala une nouvelle lampée de raquir, regrettant soudain de ne pas pouvoir vider la bouteille et oublier ses soucis en plongeant dans un sommeil sans rêves. Il savait bien que c'était hors de question ; trop de gens comptaient sur lui et il prenait amèrement conscience que les Fils de Salinas ne pourraient continuer ainsi bien longtemps.

Il connaissait ce fait indiscutable depuis des années, mais la haine qu'il vouait à Léto Barbaden l'avait jusque-là aveuglé, l'empêchant d'en prendre en compte la triste réalité. C'était une guerre qu'ils ne pourraient gagner par la violence, et l'absurdité des tueries auxquelles il avait pris part le dégoûtait. Tout cela avait-il donc été parfaitement vain ?

Entendant jurer à voix basse à côté de lui, Pascal leva les yeux.

— Il nous a quittés, déclara Cawlen en venant s'écrouler dans le siège en face de Pascal. Rykard est mort.

Pascal hocha la tête et fit glisser la bouteille sur la table en direction de Cawlen, qui but une ample rasade d'eau-de-vie.

— Il est mort pour quoi, exactement, Cawlen ? demanda Pascal. Dis-moi un peu pourquoi il a fallu que ce gamin meure.

— Il est mort pour Salinas, répondit Cawlen, pour vaincre l'Imperium. Pascal secoua la tête.

— Non, il est mort pour des prunes.

— Comment peux-tu dire ça ? gronda Cawlen. Il est mort en luttant contre l'oppresseur. Comment cela pourrait-il être pour rien ?

— Parce que l'idée même de vouloir vaincre l'Imperium est tout bonnement ridicule, répondit tristement Pascal. Je crois que je l'ai toujours su, mais que je ne voulais simplement pas l'admettre. Après tout, qu'est-ce qu'on peut changer à la situation ? Sérieusement ! On se bat avec des armes volées tellement usées qu'il est très probable qu'elles soient plus dangereuses pour nous que pour nos cibles. Ils ont des tanks et un soutien aérien, et les voilà maintenant avec des space marines pour les épauler !

— Seulement deux, précisa Cawlen, et il manque un bras à l'un d'entre eux.

— Et le fait que nous ne méritons l'attention que de deux space marines, ça ne t'en dit pas long sur la valeur que nous prêtent nos ennemis ? Pour ma part, je trouve le message on ne peut plus clair.

— Alors, on ne peut pas gagner ? demanda Cawlen. C'est ce que tu essayes de me dire ?

— Non. Oui... Enfin, peut-être. Je ne sais plus.

— Sylvanus Thayer, lui, n'aurait jamais abandonné la partie !

— Sylvanus Thayer a entraîné les Fils de Salinas dans un combat suicidaire sans le moindre espoir de victoire, et il est hors de question que je l'imiter. Tu m'entends, Cawlen ? Hors de question !

— Il est mort en héros, lança Cawlen d'un ton de défi.

L'espace d'un bref instant, Pascal fut tenté de révéler la vérité à Cawlen, à savoir que Sylvanus Thayer était alité, affreusement mutilé, avec les grands brûlés des maisons de providence. Mais le sort avait voulu que l'ancien chef

des Fils de Salinas endosse le rôle du martyr à la cause, et il semblait malvenu de lui refuser cet honneur.

— Oui, acquiesça Pascal, c'est vrai, mais je ne veux plus offrir de martyrs à la population. Je veux que les gens puissent vivre leur vie. J'aspire à la paix.

— C'est justement ce pour quoi on se bat.

Pascal s'esclaffa, mais d'un rire jaune terriblement amer.

— Combattre pour la paix en perpétrant des actes de guerre ?

— Oui, s'il le faut.

— C'est justement ce genre de raisonnement qui nous fera tous tuer, promit Pascal.

Trois silhouettes se tenaient en triangle dans une pièce exiguë et carrelée de dalles résistant aux hautes températures, chacune le visage tourné vers le centre de la salle. La première de ces formes était un jeune homme attaché à une table de confinement dressée à la verticale, les membres entravés par des chaînes d'argent et la tête rivée par des pinces qui l'empêchaient de bouger, ne serait-ce que d'un millimètre.

Des atomiseurs chuintants venaient humecter ses orbites vides, dont les paupières étaient maintenues en permanence ouvertes par des speculums oculaires. Des tuyaux se balançaient doucement, lui injectant par perfusion des substances nutritives pendant que d'autres disposaient de ses excréments et autres déchets corporels. Derrière lui, un banc de moniteurs cliquetants affichait en ronronnant l'ensemble de ses fonctions vitales. La pulsation rythmique et les bips émis par les machines étaient les seuls signes prouvant qu'il était encore en vie, tant sa respiration semblait superficielle.

Un vox-capture grillagé était fixé sur sa bouche, branché à une série de câbles dorés qui s'entortillaient sur le sol avant d'arriver au niveau du deuxième occupant de la pièce.

Cette silhouette aussi était entravée, même si la nécessité ne s'en faisait guère ressentir, étant donné que chacun de ses membres excepté le bras droit avait subi une amputation chirurgicale. Elle était assise dans une nacelle faite d'armatures en laiton et de câbles palpitants et était, à l'instar de son voisin d'en face, placée sous perfusion. Les câbles dorés partaient du

premier occupant pour courir le long du sol et grimper jusqu'à l'arrière de son crâne, avant de se diviser et de se brancher à des prises greffées là où ses oreilles s'étaient jadis trouvées. On avait cousu ses paupières flétries, sur lesquelles on pouvait distinguer des écritures en pattes de mouche directement tatouées sur la peau.

Un lutrin de bois se dressait à côté de l'individu, sur lequel était posée une feuille de parchemin jauni, distribuée par un rouleau situé sous un pix-enregistreur luminescent. Le seul membre qu'il restait à la silhouette gisait, inerte, à côté du parchemin, une longue plume d'oie coincée entre l'index et le pouce de sa main grêle.

Le dernier occupant du réduit représentait lui aussi un cas d'hybridation entre l'humain et la machine, mais à la différence de ses camarades qui, bien qu'attachés, semblaient liés à une tâche fonctionnelle bien spécifique, celui-là se contentait d'obéir à des ordres téléchargés dans son cerveau lobotomisé, rempli de disquettes d'instructions fournies par ses maîtres.

En tant que drone serviteur de combat, il ne lui restait pas la moindre parcelle d'esprit qui lui fut propre. Il n'était qu'un porte-flingue, une pièce d'artillerie vivante dénuée de toute initiative personnelle, qui se bornait à exécuter les ordres. Bien que de physionomie plus humanoïde que les deux autres occupants de la pièce, son corps avait été génétiquement augmenté par des implants bioniques, des stimulants musculaires, des compensateurs et des logiciels de visée, lui permettant, entre autres choses, de supporter le poids de l'énorme incinérateur qui remplaçait son bras gauche.

L'arme balayait l'espace du réduit, mettant alternativement en joue les deux autres occupants. Le cerveau du serviteur de combat était prêt à réagir au moindre signal d'alarme, qui déclencherait aussitôt son intervention automatisée en remplissant la pièce de flammes bénites et en immolant absolument tout ce qu'elle contenait, lui y compris.

L'incinérateur se braqua sur la silhouette plaquée contre la table de confinement, dont la poitrine s'était mise à se soulever avec difficulté. Les bips émis par la machine dans son dos augmentèrent en fréquence, pour prendre peu à peu les stridences d'une sirène d'alarme.

Une flamme bleutée s'alluma dans un chuintement à l'embout du canon du gigantesque incinérateur.

La première silhouette entravée avait beau ne pas pouvoir bouger d'un pouce, son corps se raidit, comme si une décharge électrique le parcourait

de part en part. Sa mâchoire s'anima, bien que le vox-capture empêchât le moindre son de sortir.

À peine avait-il commencé que la silhouette qui portait la plume d'oie se mit en branle, le corps secoué de spasmes comme une machine dont on viendrait de rallumer l'alimentation. La plume commença à griffonner sur la page, qu'elle remplissait de pattes de mouche à mesure que le bras maigre faisait des allers-retours nerveux sur la feuille de parchemin. Le voyant lumineux sur le pix-enregistreur clignota tandis que la machine traitait les informations transcrites pour les retransmettre dans une autre chambre forte du complexe.

La pièce résonna du chuintement de la flammèche de la veilleuse de l'incinérateur, mais les paramètres de passage à l'acte du drone serviteur n'étaient pas encore tous réunis, ce qui l'obligea à patienter, immobile, jusqu'à ce que les procédures de réinitialisation prennent fin.

Le jeune homme entravé aux orbites vides finit par se détendre, la tension dans son corps se relâchant tandis qu'il laissait échapper un soupir inaudible, mais non moins observable. Son collègue se relaxa lui aussi, le bras ratatiné reprenant sa place à côté du parchemin, à présent rempli de plusieurs paragraphes entiers.

Le silence retomba sur la pièce tandis que la flamme bleue de l'incinérateur s'éteignait et que le serviteur de combat retournait en position de veille.

Une écoutille encastrée dans la paroi, invisible depuis l'intérieur, s'ouvrit soudain pour laisser entrer un peloton de thuriféraires. Ils portaient tous un encensoir fumant et leurs yeux aveugles, dissimulés sous leurs capuches rabattues, ne pouvaient voir les occupants de la chambre. Ils firent plusieurs fois le tour de la pièce, se guidant en palpant les parois tandis qu'ils balançaient leurs encensoirs devant eux, embaumant l'air d'huiles bénites et de volutes de fumée parfumée.

Un brouillard aux allures de brume matinale envahit la salle, ce qui ne sembla pas troubler le moins du monde l'immense silhouette bardée de fer qui entra à la suite des thuriféraires. Le personnage était d'une stature proprement colossale et l'argent bleu acier de son armure semblait remplir toute la pièce. La fumée aurait aveuglé n'importe quel homme ordinaire, mais le guerrier se fraya un chemin jusqu'au pupitre de bois sans la moindre difficulté.

Une énorme main gantée d'acier s'abattit pour arracher la page du rouleau de papier et l'élever à hauteur de visière du heaume intégral du guerrier, qui parcourut les lignes griffonnées sous la dictée.

Il les avait entendues réciter de la bouche d'un chérubin-éprouvette, mais il avait besoin de voir les mots de ses propres yeux, de s'absorber lui-même dans leur lecture pour s'en imprégner et juger de leur authenticité.

Les signes étaient indubitables.

Le Grand Œil s'était ouvert et les présages de l'haruspex étaient en train d'advenir.

Il entendit résonner derrière lui les pas lourds d'une autre silhouette, revêtue d'une armure tout aussi gigantesque que la sienne, qui faisait son entrée dans la pièce. Le nouveau venu serrait une énorme hache d'armes dans son poing.

— Est-ce donc vrai ? demanda ce dernier. Une puissance est-elle en train d'agiter une nouvelle fois la surface de Salinas ?

— C'est vrai, confirma le guerrier. Commencez le déploiement, Cheiron.

— C'est déjà fait.

Le guerrier acquiesça. Le contraire l'eût étonné.

— Combien de temps de vol pour atteindre Salinas ?

— L'orbite de la planète se rapproche de nous. Cinq jours, tout au plus.

— Très bien, fit le guerrier. Je voudrais arriver là-bas avant qu'il ne reste plus rien qui mérite d'être sauvé.

— Ce n'est pas dit qu'on réussisse, répliqua Cheiron.

— Eh bien, faisons en sorte qu'on y arrive, lança le guerrier. Je suis las des exterminations.



TROISIÈME PARTIE

NÉMÉSIS

« Et une prompte vengeance viendra châtier les pécheurs. »

OceanofPDF.com



ONZE

D'épaisses couches de poussière recouvraient le verre des vitrines. L'air fétide et confiné à l'intérieur de la galerie des antiquités transpirait les siècles de négligence et d'histoire oubliée. De tous les lieux qu'il avait visités sur Salinas, celui-ci était le seul à faire véritablement vibrer la corde sensible d'Uriel. L'héritage du passé et le sentiment d'appartenir à quelque chose de plus grand que soi étaient des notions profondément enracinées en lui, et le décor lui rappelait irrésistiblement les nombreuses salles remplies d'antiques bannières et de trophées honorifiques que comptait la forteresse d'Héra.

Ce n'était que le lendemain de leur rencontre avec les Janiceps, et le goût amer et coupable laissé par le contact psychique ne s'était toujours pas dissipé dans l'esprit d'Uriel. Aux premières lueurs livides de l'aube, il avait fait transmettre une requête au gouverneur Barbaden par le biais de celui qui les suivait partout comme leur ombre, l'omniprésent Eversham, sollicitant une consultation avec un *medicae* diplômé pour Pasanus.

Il n'y avait pas de réponse dans l'immédiat, et plutôt que de rester assis à attendre sans rien faire, Uriel avait décidé qu'ils profiteraient du temps qu'il leur était imparti avant que leurs frères de bataille n'établissent le contact pour se familiariser davantage avec ce monde.

Et le meilleur moyen de le faire était de se pencher sur son passé.

Comme il avait déjà emprunté les couloirs du palais menant au terrain de manœuvres, la route était restée gravée dans sa mémoire et ils retrouvèrent sans peine le chemin des portes qui donnaient sur l'extérieur.

L'esplanade de béton et la tour grise se découpant à l'horizon n'étaient pas moins déprimantes que la veille. Durant tout le trajet jusqu'au bâtiment décrépit de la galerie des antiquités, Uriel n'arriva pas à se défaire de l'impression qu'il était comme attiré par cet endroit, que d'une manière ou d'une autre, il était *inélucltable* qu'il s'y rendît.

— Ça ne paye vraiment pas de mine, avait alors fait remarquer Pasanus en considérant l'aile délabrée du palais. Même s'il pressentait que des merveilles les attendaient, Uriel avait bien été obligé d'en convenir.

Cette vague crainte de déception s'était dissipée dès qu'ils avaient pénétré à l'intérieur et découvert les vastes galeries de vitrines, de caisses d'emballage et d'objets rares qui remplissaient l'aile. Des pans entiers du musée restaient plongés dans les ténèbres, et vu que celui-ci débordait de reliques de guerre et de documents historiques dignes du patrimoine d'une planète entière, qui aurait pu dire quels trésors pouvaient bien se terrer dans ses profondeurs ?

La personne en charge de mettre de l'ordre dans tout ce fatras de souvenirs d'un autre âge était le conservateur Lukas Urbican, un homme fier et méticuleux qu'Uriel avait immédiatement pris en sympathie.

— Ah ! s'était exclamé Urbican en les regardant pousser la porte par-dessus ses lunettes. J'espérais que vous éprouveriez l'envie de visiter mon humble musée, même si je dois m'excuser par avance de la nature quelque peu... aléatoire de l'accrochage.

Urbican était un homme de taille moyenne et son allure trahissait une première carrière de soldat. Même s'il portait une robe noire d'adepte au lieu de l'uniforme réglementaire, sa bonne condition physique ne faisait aucun doute. Uriel lui donnait une petite soixantaine d'années. Il avait les traits marqués, taillés à la serpe, et le peu de cheveux qu'il lui restait était coupé ras et aussi blanc que de la poudreuse.

Urbican leur fit signe d'entrer et s'avança en leur tendant une main accueillante, mouchetée de taches brunes. Uriel serra la main calleuse qu'on lui tendait. L'homme avait une poigne vigoureuse.

— Conservateur Urbican, je présume ? salua Uriel.

— Lui-même, mon ami, lui-même, répondit Urbican avec un sourire désarmant, mais appelez-moi Lukas, je vous en prie. J'imagine que vous êtes le capitaine Uriel Ventris, ce qui, sauf erreur de ma part, fait de votre camarade manchot le sergent Pasanus.

— Vous ne faites pas erreur, fit ce dernier. Le bras a un peu tendance à vendre la mèche.

— Vous avez entendu parler de nous ? demanda Uriel.

— Je ne pense pas qu'il y ait grand monde sur Salinas qui ignore encore votre présence, dit Urbican. L'arrivée de guerriers de l'Adeptus Astartes, voilà le genre de nouvelle qui se répand comme traînée de poudre ! Quoique je doive vous avouer que j'avais un peu peur que Léto ne vous garde pour lui tout seul. Notre illustre gouverneur n'a pas beaucoup de temps à me consacrer, et encore moins aux reliques poussiéreuses du passé. Une perte de temps, dirait-il.

— En fait, le gouverneur Barbaden n'a pas l'air de vouloir avoir tant que ça affaire à nous, corrigea Uriel, surpris de s'entendre parler avec autant de franchise.

— Certes, j'imagine qu'il a d'autres chats à fouetter, concéda Urbican, avec tous les troubles causés par les Fils de Salinas...

— Tout à fait, acquiesça Uriel, qui sentait qu'il y avait beaucoup à apprendre de Lukas Urbican. Nous nous sommes par conséquent rendu compte que nous disposions de pas mal de temps libre.

— Et vous mettez ce temps à profit pour venir visiter ma misérable galerie d'antiquités ? Je suis flatté, dit Urbican en rougissant. Je sais à quel point il est rare pour un soldat de votre qualité de disposer de temps libre, ce qui est d'ailleurs vrai pour n'importe quel homme faisant carrière dans l'armée. Bien sûr, cela fait bien longtemps que je ne me considère plus comme un soldat de l'Empereur.

— Vous avez servi dans les Falcatas ? demanda Pasanius.

— À ma grande honte, oui, répondit Urbican en esquissant un sourire, qui n'erra sur ses lèvres que l'espace d'une fraction de seconde. Il chassa cette pensée d'un geste dédaigneux.

— Bien entendu, c'était il y a de nombreuses années de cela, poursuivit-il. J'ai été dégagé de mes obligations militaires après le jour de la Restauration, même si je suppose que le colonel Kain m'aurait de toute façon mis à la retraite si ça n'avait pas été le cas. La guerre est une affaire de jeunes, pas vrai ?

Urbican s'interrompit brusquement et leva la main, index pointé en l'air.

— Non, mais quel idiot je fais ! s'exclama-t-il. Où sont passées mes bonnes manières ? Ce n'est pourtant pas comme si j'ignorais ce que vous

êtes venus faire ici !

Uriel sourit en voyant le vieux conservateur prendre congé pour se précipiter d'un air affairé dans une pièce jouxtant le hall principal.

L'intérieur de cette aile du palais avait connu des jours meilleurs. La peinture s'écaillait sur les cloisons, que des taches d'humidité venaient maculer du sol jusqu'au plafond en voûte. Des bannières pendaient aux murs, de petits fanions rouges et or, ainsi que des drapeaux rectangulaires, frappés d'un blason représentant un guerrier bardé d'or avec une tête d'aigle et un sabre dans chaque main.

Une longue enfilade de tables d'exposition mises sous cloche en verre courait sur la longueur de l'allée centrale et des caisses s'entassaient contre les murs jusqu'au plafond. Certaines étaient grandes ouvertes, couvertes d'étiquettes libellées de pattes de mouche illisibles, et débordantes de vestes d'uniforme et de pièces diverses de tenues militaires. Des vitrines au verre fendu se dressaient entre les monceaux de caisses et une forêt de mannequins sans vie, revêtus de ce qui semblait être des pièces d'armure et d'uniforme mal assorties et armés de fusils laser rouillés qui avaient l'air sur le point de tomber en poussière.

La collection était exposée sans ordre apparent, et cependant, Uriel trouvait incroyablement rassurant de savoir qu'il y avait au moins un homme sur Salinas pour se soucier du souvenir laissé par les anciens du régiment et rendre hommage aux habitants de la planète qu'ils avaient colonisée.

— Ce qui est rassemblé là couvre combien d'années de service, d'après toi ? demanda Uriel à Pasanus en contemplant une vitrine remplie de médailles et de tout un assortiment de baïonnettes.

— Des décennies, répondit Pasanus, soulevant un sabre à lame rouillée, pour ne pas dire des siècles.

Pendant qu'Urbican fouillait pour remettre la main sur l'objet qu'il recherchait, Uriel se mit à déambuler entre les vitrines d'exposition le long la galerie. La première devant laquelle il s'arrêta était remplie de vieux carnets de notes à reliure de cuir râpé, brochés à l'aide de bouts de ficelle usée. La plupart étaient tellement abîmés qu'ils en devenaient proprement illisibles, mais l'un d'eux trônait fièrement au centre de la vitrine.

Sa couverture dorée était défraîchie, mais Uriel devinait suffisamment les caractères pour comprendre qu'il s'agissait d'une copie du Tactica

Imperium, l'ouvrage de référence selon les principes duquel les armées de l'Imperium guerroyaient dans toute la galaxie. La date était effacée, mais le numéro d'édition était encore à peu près apparent, et comme il ne comportait que deux chiffres, cela laissait penser que l'exemplaire remontait à plus d'un millier d'années.

— Ah ! Je vois que vous avez trouvé la copie du *Tactica* du vieux Serenity, dit Urbican en passant la tête par l'embrasure de la porte. Une pièce très rare, et réputée contenir une note personnelle du seigneur Macharius inscrite au verso de la couverture, mais le livre est si fragile que je n'ose même pas l'ouvrir.

— Qui était le vieux Serenity ? demanda Pasanus.

— Le colonel des *Falcatas* avant Léo Barbaden, répondit Urbican en donnant de la voix, un grand homme, d'ailleurs, que cet illustre vieillard, un vrai gentleman. Il ne perdait jamais son sang-froid dans la bataille, même quand les choses tournaient mal. Quand nous avons été pris au piège dans la gorge de Koreda, il s'est tourné vers son adjudant-major et lui a dit : « Je ne ferai jamais sonner la retraite, jamais. Prévenez les hommes que s'ils l'entendent sonner, ça ne peut être qu'une ruse de l'ennemi. » Une réplique à vous remuer les tripes, pas vrai ?

— L'anecdote est avérée ?

— Aucune idée, répondit Urbican. Le vieux Serenity s'est fait tuer une heure plus tard, mais ça sonne bigrement bien, non ? Ah ! Nous y voilà !

Urbican émergea de la réserve, tenant dans les bras un paquet allongé, enveloppé dans un linge, qu'il déposa révérencieusement sur la table devant Uriel. Avant même qu'Urbican n'ait défait le paquet, Uriel sut instantanément de quoi il s'agissait et sentit son pouls s'accélérer en voyant déballer l'épée du capitaine *Idaeus* enfoncée dans son fourreau.

— Eversham a amené votre épée ici, capitaine *Ventris*, dit Urbican, et je vous l'ai gardée bien au chaud, en lieu sûr.

Uriel dégaina l'épée à pommeau doré, ses doigts se glissant instinctivement autour de la garde en fils de fer et le dos de son poing se calant parfaitement contre les quillons. Tenir à nouveau son épée en se sentant ainsi relié à son héritage de *space marine* était une sensation enivrante, un signe de plus que leur exil du chapitre arrivait bientôt à son terme.

Il retourna la lame dans sa main, la lumière blafarde de la galerie se réfléchissant sur sa surface étincelante et immaculée.

— Merci, finit-il par dire. Je tiens beaucoup à cette épée.

— Une belle pièce, reconnut Urbican, même si j'ai l'impression que la lame n'est peut-être pas d'origine.

— Vous avez l'œil, Lukas ! le complimenta Uriel. La lame a été brisée sur le monde de Pavonis. J'en ai forgé une nouvelle sur Macragge.

— Tiens donc ! Voilà qui explique tout ! Enfin, cela reste une arme splendide. Peut-être pourrez-vous me conter un de ces jours ses illustres exploits ?

— J'en serais très honoré, acquiesça Uriel, qui tentait d'attacher l'épée à sa ceinture, mais se rendait compte que sans le volume de l'armure Astartes, l'opération s'avérait plus que délicate. Les difficultés que rencontrait Uriel rappelèrent soudain quelque chose à Pasanus, qui se tourna vers le conservateur.

— Mon armure est-elle là, elle aussi ? demanda-t-il.

— En effet, sergent, répondit Urbican dans un sourire. Une Mk VII, si je ne m'abuse, modèle Aquila ?

— C'est ça, confirma Pasanus. Vous vous y connaissez en armures Astartes ?

— Seulement un tout petit peu, avoua Urbican. C'est ma passion d'étudier l'attirail de guerre de nos protecteurs les plus héroïques, même si je dois confesser que, jusque-là, j'avais seulement eu la chance de voir de près des armes et des pièces d'armure bien plus anciennes que les vôtres.

— Vous avez déjà examiné des armures d'Astartes ? s'étonna Uriel. Où ça ?

— Eh bien, ici même, évidemment, répondit le conservateur d'un air perplexe, qui se changea la seconde d'après en effusion de joie.

— Ah, je vois ! Oh, vous devez m'accompagner sans attendre, lança alors Urbican en s'engageant vers une aile qui s'enfonçait plus profondément dans le musée.

— Mes amis, reprit-il, vous n'êtes pas les premiers guerriers Astartes à avoir foulé le sol de Salinas.

Pour quelqu'un qui avait loyalement servi Léo Barbadon au sein de l'Achaman Falcatas, Mesira Bardhyl avait particulièrement mal tourné dans les années qui avaient suivi le jour de la Restauration, se dit Daron Nisato. Combien de fois, à l'époque où le régiment menait des campagnes acharnées, avait-il vu la forme frémissante de Mesira aux côtés du colonel, sa frêle silhouette voûtée noyée au milieu des capotes militaires de l'état-major, et s'était-il senti submergé par un élan de tendresse à son égard ?

Il savait bien qu'il avait tort de prendre les choses autant à cœur, car en tant que commissaire de compagnie, il aurait facilement pu lui échoir de devoir lui faire sauter la cervelle, dans l'éventualité où ses pouvoirs psychiques seraient devenus dangereux.

En dépit de son apparente fragilité, Mesira avait toujours servi le régiment et n'avait jamais failli à son devoir.

Et voilà comment on l'avait récompensée après sa démobilisation : une cahute rudimentaire faite de briques et de bois à la périphérie des bidonvilles, des murs barbouillés de slogans anti-impériaux et des dessins grossiers sur sa porte, représentant des monstres cornus. La rue était déserte des deux côtés, à perte de vue, mais cela n'avait rien de surprenant : rien de tel pour vider instantanément des rues jusque-là animées que l'irruption tonitruante d'une Chimère aux couleurs noir et acier des forces de l'ordre de Barbadus.

Nisato s'extirpa de l'écouille de commandement du véhicule et se laissa glisser sur la carrosserie blindée pour atterrir en crissant sur le sol de sable aggloméré. Il peinait sous le poids de son armure, mais il aurait été idiot de s'approcher si près des bidonvilles sans l'enfiler. Il balaya une nouvelle fois la rue du regard, passant en revue les toits, les fenêtres et les portes de service suspendues où un tireur embusqué aurait pu opportunément se poster.

Il se retourna vers le véhicule et cria par-dessus le grondement du moteur :

— Je vais jeter un œil à l'intérieur.

— Vous voulez qu'on vous couvre ? demanda une voix étouffée par un casque, celle du lieutenant Poulsen.

— Non, attendez-moi là, je n'en ai que pour quelques minutes.

— On est prêts à intervenir si besoin est, assura Poulsen, et Nisato entendit une pointe d'excitation dans sa voix. Poulsen était commissaire

subalterne au début de la campagne de Salinas, et depuis, il s'était toujours rangé aux décisions de Nisato, le suivant dans les forces de l'ordre après la démobilisation.

Il n'y avait pas gagné grand-chose au niveau de l'avancement de carrière, mais au moins, ils n'étaient pas aussi haïs que les hommes et les femmes qui avaient choisi de rester dans les Falcatas. En tant que gardiens de la paix et représentants de la loi, ils pouvaient au moins être considérés comme des gens de relativement bonne volonté.

C'était du moins ce que Daron Nisato se disait chaque nuit, avant d'aller se coucher.

— Restez sur le qui-vive, ordonna Nisato, et si je ne suis pas revenu dans dix minutes, venez me chercher.

— Entendu, chef.

Une escouade de cinq policiers crevait de chaleur dans l'habitable confiné de la Chimère, des hommes bardés d'acier et armés jusqu'aux dents, mais Nisato ne pensait pas avoir besoin d'eux. Mesira était une femme solitaire et tourmentée, mais elle n'était pas dangereuse. Lorsqu'il l'avait vue au palais, il avait été frappé par sa mine désespérée, et même si la couverte de la sorte n'entrait pas exactement dans ses attributions de policier, il se sentait investi d'un devoir envers elle et tenait à veiller à sa sécurité.

Car si ce n'était pas lui, qui d'autre s'en chargerait ?

Nisato frappa bruyamment à la porte avec son gantelet, prêtant l'oreille au son creux se répercutant à l'intérieur, qui lui donna l'impression qu'elle n'était pas verrouillée. Il poussa la porte, n'appréciant guère l'odeur de renfermé qui flottait dans l'air confiné de la demeure. Un tel endroit aurait pu héberger plusieurs dizaines de personnes, mais la crainte suscitée par ses dons avait isolé Mesira de la société, car il fallait bien se rendre à l'évidence : qui donc aurait voulu vivre avec une sorcière ?

Il porta instinctivement la main à son pistolet bolter tandis qu'il se glissait à l'intérieur, marchant aussi doucement que possible. La porte s'ouvrait sur un vestibule étroit avec des accès condamnés et un escalier menant à l'étage. Une faible lumière filtrant par une lucarne du palier au-dessus nimbait l'escalier et des particules de poussière en suspension, soulevées par son irruption dans la pièce, tourbillonnaient dans l'atmosphère.

— Mesira ? appela-t-il, jugeant que la discrétion n'était plus vraiment de mise maintenant qu'il avait frappé à la porte. Vous êtes là ?

Pas de réponse. Nisato dégaina son pistolet, son instinct lui disant que quelque chose clochait. Sachant que Mesira vivait au premier étage, Nisato gravit les marches avec précaution, son arme braquée devant lui.

S'efforçant de garder une respiration égale pendant son ascension, il s'arrêta sur le palier, pour découvrir une porte ouverte au bout d'un couloir au plancher de bois, avec un revêtement pare-balles en guise de tapis courant sur toute sa longueur. Les forts relents de feuilles de *khat* qui flottaient dans l'air vinrent lui confirmer que Mesira habitait bien là. Bon nombre de psykers faisaient en effet appel à ce genre de drogue pour pouvoir dormir d'un sommeil sans rêves.

Jetant un œil de chaque côté du corridor, Nisato appela une nouvelle fois le nom de Mesira, toujours sans obtenir de réponse. Il avança rapidement jusqu'à la porte et se plaqua contre le mur. Portant la main à son casque, Nisato rabaissa sa visière et régla ses sens automatiques pour accroître ses capacités auditives.

Au milieu du grésillement d'électricité statique, il prêtait attention au moindre son : bruit de pas, halètement ou cliquetis métallique de pistolet qu'on serait en train d'armer. Nisato resta immobile plusieurs minutes durant, jusqu'à ce qu'il fût absolument certain qu'aucun danger immédiat ne menaçait.

Inspirant profondément, il fit volte-face et poussa la porte d'un coup de pied, avant de s'engager vivement à l'intérieur, progressant en zigzags pour couvrir ses arrières et vérifier les angles morts où un assaillant aurait pu s'embusquer.

Avec une rapidité d'exécution et un professionnalisme irréprochables, Nisato inspecta les pièces une à une, sans trouver le moindre signe de lutte ni la moindre trace de Mesira.

Il tomba néanmoins sur un foisonnement de signes témoignant de la solitude de l'âme perdue, manifestement en grand manque d'amitié, qui habitait ces lieux. Des draps sales et froissés recouvraient un matelas élimé dans un coin de la chambre. Des cadavres de bouteilles de raquir gisaient un peu partout et une odeur nauséabonde de feuilles de *khat* empestait l'atmosphère. Des emballages de nourriture étaient jetés à même le sol et Daron Nisato éprouva un terrible regret à l'idée de ne pas avoir su tendre la main à Mesira plus tôt.

Quelque chose lui disait cependant que, comme il avait pu souvent le vérifier, les regrets ne finissaient par venir que lorsqu'il était trop tard pour y changer quoi que ce fût. L'appartement était désert et il abaissa son arme, attristé par cette vie gâchée dont il voyait les signes s'étaler sous ses yeux.

Nisato revint dans la pièce principale et se dirigea vers la fenêtre crasseuse qui donnait sur la cité de Barbados. Laide et tentaculaire, la ville était écrasée par la chaleur étouffante de la journée. Les traînées de fumée vomies par les usines dans le lointain maculaient le ciel. Faire respecter la loi impériale dans un endroit pareil, ce n'était pas exactement ainsi qu'il avait imaginé sa fin de carrière au sein de l'Achaman Falcatas, mais la vie réservait des surprises qui vous éloignaient souvent de vos rêves de jeunesse.

Il se souvint du jour où il avait quitté la Schola Progenium sur Ophélie VII, la tête pleine des affectations en or qu'il ne manquerait pas de décrocher et des grandes choses qu'il accomplirait au service de l'Empereur. Pendant un temps, la réalité fut à la hauteur de ce qu'il s'était imaginé. Il avait servi honorablement dans les Falcatas et, s'il n'était pas forcément populaire (mais quel commissaire pourrait-il jamais se targuer de l'être ?), il était au moins respecté.

Puis, le colonel Landon, que les hommes appelaient le vieux Serenity, s'était fait tuer dans la gorge de Koreda en même temps que son état-major, et Léto Barbadon avait pris le commandement. Nisato n'avait rencontré Barbadon qu'une seule fois auparavant, et on ne pouvait pas dire qu'il avait été impressionné. L'homme était un intendant militaire de troisième classe, un spécialiste de logistique éloigné des réalités, pour qui les hommes n'étaient que des numéros dans un livre de comptes.

Nisato chassa ces pensées de son esprit, n'aimant guère les conclusions vers lesquelles elles menaient, et se retourna vers le centre de la pièce, pour se retrouver face à des papiers éparpillés sur un bureau branlant, un tas de vêtements sombres roulés en boule et un pardessus chiffonné suspendu à une patère.

Alors même qu'il faisait l'inventaire des biens abandonnés, son attention fut soudain attirée par le mur qui faisait face à la fenêtre, sur lequel cinq mots avaient été barbouillés avec ce qu'il reconnut instantanément comme étant du sang.

Au secours... J'étais là.

Une médaille étincelante pendait juste en dessous, frappée d'un aigle hurlant.

Elles étaient magnifiques.

Uriel avait rarement vu quelque chose qui lui donna une impression aussi enivrante de retour au pays. Cachées au fond de la galerie des antiquités, elles s'alignaient en rangs serrés en scintillant dans la pénombre. La peinture bleue et blanche s'écaillait sur leurs visières allongées et chaque plastron cabossé était fissuré par des impacts qui semblaient dater d'une éternité.

En des circonstances normales, on les aurait considérées comme horriblement endommagées ou, dans le meilleur des cas, particulièrement mal entretenues, mais aux yeux d'Uriel, ces armures complètes représentaient le summum de la perfection.

Il y en avait dix-neuf, chacune peinte en damier bleu et blanc, l'épaulière gauche constituée d'une plaque auto-réactive, la droite frappée d'un « U » doré surmontant une paire d'ailes blanches. Chaque gantelet d'armure se refermait sur un bolter, tantôt endommagé, tantôt si étincelant qu'on l'aurait cru fraîchement sorti de l'armurerie.

— Tu reconnais le symbole du chapitre ? demanda Uriel.

Pasanius hocha la tête.

— Les Fils de Guilliman, répondit-il dans un murmure, une fondation qui date du trente-troisième millénaire. Incroyable !

— Je sais, acquiesça Uriel en tendant le bras pour passer la main sur l'aigle qui blasonnait le plastron le plus proche. Mk VI, armure énergétique de modèle Corvus.

Uriel se tourna vers Lukas Urbican, qui recula d'un pas en voyant la colère qui se peignait sur son visage.

— Comment ces armures se sont-elles retrouvées là ? vociféra Uriel. Comment les Falcatas se sont-ils retrouvés en possession d'armures énergétiques Astartes ? On aurait dû les rendre à leur chapitre d'origine !

— Ah, mais non, vous vous méprenez ! s'empressa de corriger le conservateur du musée. Cela n'a rien à voir avec des trophées ou un butin de guerre. Ces armures étaient déjà là lorsque je suis entré dans mes fonctions, je vous assure !

Uriel décela une indéniable sincérité dans le mouvement d'effroi qui s'était emparé d'Urbican et leva aussitôt les mains en signe d'excuse.

— Je suis désolé, j'aurais dû réfléchir avant de parler, mais voir des mortels faire ainsi étalage d'armures Astartes est quelque chose de si... inhabituel. Je ne connais pas un seul chapitre qui accepterait d'abandonner derrière lui un héritage aussi précieux de son histoire.

— Je comprends, dit Urbican, mais Uriel voyait bien que cela le dépassait complètement et qu'il était encore ébranlé par l'accès de fureur qu'il venait d'essuyer. Uriel prit une profonde inspiration avant de reprendre sur un ton plus apaisé :

— Laissez-moi vous expliquer, Lukas. Pour un space marine, son armure est bien davantage qu'un simple alliage de plaques de céramite et de faisceaux de fibres musculaires, bien davantage que ce qui le protège des balles et des coups de lame de ses ennemis. L'armure devient partie intégrante du guerrier qui l'endosse.

— Des héros ont livré bataille contre les ennemis de l'humanité en portant cette armure, poursuivit-il en désignant le plastron qu'il venait d'examiner. Et à la mort de son dernier porteur, il est d'usage qu'on la répare afin qu'un autre guerrier en hérite pour combattre au nom de l'Empereur. Chaque guerrier s'efforce ainsi d'être digne du héros qui l'a précédé et de se montrer suffisamment méritant pour transmettre sa propre légende en héritage.

— Je crois que je saisis, Uriel, dit Urbican, qui s'avança pour poser la main sur le métal couvert d'éraflures du brassard. Ce que vous êtes en train de me dire, c'est que c'est plus qu'une simple pièce fonctionnelle d'équipement de guerre, qu'une vie chargée d'histoire couve sous chacune de ses plaques et que l'existence entière d'un guerrier s'incarne dans ses pièces mêmes. Oui, je vois, maintenant.

— Alors, comment se sont-elles retrouvées là ? redemanda Uriel.

— Eh bien, comme je vous ai dit, vous n'êtes pas les premiers Astartes à avoir foulé le sol de ce monde, répondit Urbican, même si je crois que ces guerriers ont livré bataille ici plusieurs siècles avant que les Falcatas n'arrivent.

— Contre qui combattaient-ils ?

— Euh, eh bien, c'est-à-dire que là, les choses ont tendance à se perdre un peu dans le flou artistique... Les archives de Salinas restent plutôt vagues

sur ce point, même s'il est fait plus ou moins allusion à de grandes créatures privées de peau, des bêtes furieuses de chair à vif, susceptibles d'avaler un homme entier en une seule bouchée, ainsi qu'à des guerriers en armures capables d'altérer la nature même de la réalité. Enfin, des trucs bien horribles, assurément, et sans doute exagérés par le scribe, mais quels que fussent ces ennemis, c'était assez sérieux pour justifier l'intervention de space marines.

Uriel reconnut des guerriers des Sombres Puissances d'après la description qu'en faisait Urbican et échangea un regard inquiet avec Pasanus à la mention des grandes créatures privées de peau. Uriel n'avait pas oublié que les Décharnés se promenaient en liberté dans les collines autour de Khaturian et il savait bien qu'il ne pourrait se permettre de les laisser seuls encore bien longtemps.

— On parle d'une grande bataille qui aurait été livrée près d'une cité abandonnée nichée sur les contreforts des montagnes du nord.

— Je pense que nous connaissons cette cité, intervint Pasanus.
Khaturian, c'est ça ?

— Ah, oui, je crois bien que c'est le nom, acquiesça Urbican. Enfin, toujours est-il que ces Fils de Guilliman, comme vous les appelez, ont combattu l'ennemi, mais qu'ils ont malheureusement été décimés.

— Dans ce cas, où se trouve le reste des armures ? demanda Uriel.

— On n'en a pas d'autres en notre possession, en tout cas. Les textes anciens font référence à d'autres Astartes qui sont arrivés sur Salinas après cette bataille, des guerriers qui ont réussi à défaire ces créatures.

— Et vos textes indiquent qui étaient ces guerriers ?

— Non, bien qu'ils les décrivent comme des « géants en armures d'argent qui châtiaient l'infidèle avec des éclairs et la pureté de leur foi ». Apparemment, ils ont triomphé de l'ennemi et sont repartis immédiatement après avoir remporté la victoire. J'ai toujours supposé qu'ils s'étaient occupés d'emporter toutes les armures des Fils de Guilliman sur lesquelles ils avaient pu mettre la main.

— Mais alors, pourquoi n'ont-ils pas pris celles-ci ?

— D'après les archives, elles ont été découvertes plusieurs décennies plus tard, enterrées sous les décombres d'un bâtiment effondré à Khaturian, par des serviteurs qui, à ce qu'on dit, pratiquaient des excavations pour

construire le nouveau temple. J'imagine que ces géants bardés d'argent les auront ratées en partant.

— Et que sont devenus les os ? demanda Pasanius. Les dépouilles des guerriers qui portaient ces armures.

— Je suis désolé, je n'en ai pas la moindre idée. Il n'est nulle part fait mention d'ossements, seulement des armures.

Uriel se retourna vers les guerriers silencieux et remonta l'enfilade d'armures Mk VI, à présent conscient que, des siècles plus tôt, des frères space marines avaient péri en combattant les ennemis jurés de l'humanité sur la surface de ce monde. Les visières des casques réfléchissaient la faible lumière de la galerie avec une intensité particulière, donnant l'impression que des braises incandescentes couvaient encore à l'intérieur, comme des vestiges des âmes des guerriers qui les avaient portées.

— Elles attendaient, finit par affirmer Uriel, et à peine eut-il prononcé ces mots qu'il fut frappé par l'incontestable vérité qu'il sentait instinctivement émaner d'eux.

— Attendre quoi ? interrogea Pasanius.

— Que quelqu'un les trouve et fasse renaître leur gloire passée, répondit Uriel, les mots lui venant spontanément aux lèvres comme si quelqu'un d'autre parlait à sa place. Qu'on les réveille pour combattre une nouvelle fois leurs ennemis, avant de les renvoyer chez elles.

Il s'arrêta devant une armure dont le gorgerin avait été transpercé par une arme inconnue. Le métal des plaques, des joints d'articulation et des revêtements internes était enfoncé, et des traînées noires venaient en strier l'intérieur. Même si ces dommages dataient de plusieurs siècles, Uriel sentait encore l'odeur du sang du héros des temps anciens qui les avait subis.

Tandis qu'il contemplait les traînées d'hémoglobine séchée, Uriel ressentit la parenté qu'il partageait avec ce guerrier sur un plan si viscéral qu'il n'aurait pu l'exprimer avec des mots. Il s'agissait d'un héritage héroïque remontant à des milliers d'années, et en dépit même de l'éternité qui les séparait, Uriel sut que cette armure n'était pas seulement en train d'attendre : c'était *lui* qu'elle avait attendu tout ce temps.

Il n'y avait toujours pas de nouvelles du gouverneur Barbaden concernant la possibilité de faire examiner le bras de Pasanus par un medicae, aussi Uriel passa-t-il les deux jours suivants à retaper son armure, bénéficiant du concours d'artisans des forges du palais qui l'aidaient à la remettre en état de marche.

Pasanus avait récupéré sa propre armure, et bientôt, Uriel ne penserait plus à celle qu'il s'était lui-même appropriée comme à celle d'un autre.

Ce serait la sienne, même s'il se rendait bien compte que ce ne serait que pour une durée limitée.

L'armure appartenait au chapitre des Fils de Guilliman et ce serait déshonorer leurs guerriers que de la porter plus longtemps que nécessaire. Au terme d'un examen méticuleux, il apparut clairement que les dommages étaient largement superficiels, et qu'avec l'ajout de pièces détachées récupérées ici et là, Uriel ne tarderait pas à se trouver devant une armure Mk VI entièrement restaurée, comme flambant neuve.

Les artificiers du palais s'étaient déjà attelés à la tâche, essayant de modifier les têtes de câble de leurs groupes électrogènes pour tenter de recharger l'alimentation de l'armure énergétique, et ils prédisaient avec beaucoup d'assurance qu'ils l'auraient remise en parfait état de marche avant la fin de la journée.

En attendant, Uriel et Pasanus continuèrent d'explorer la galerie des antiquités en compagnie de son conservateur en chef. Le musée recélait d'innombrables merveilles, bien qu'aucune ne s'avérât aussi fascinante que les dix-neuf armures énergétiques de modèle Corvus découvertes lors de leur première visite.

Urbican était un hôte sympathique doublé d'un orateur loquace, absolument ravi d'avoir sous la main un public devant lequel dissenter inlassablement sur l'histoire des Falcatas et du monde qu'ils avaient conquis.

Situé sur les confins orientaux du sous-secteur Paragonus, pierre angulaire du dispositif de défense impériale barrant l'approche du Segmentum Solar, le système de Salinas était l'un des douze systèmes à avoir souffert le courroux d'une croisade impériale, quelque trente-cinq ans plus tôt. Les planètes principales du sous-secteur étaient devenues la proie des agents du Grand Ennemi, et les forces armées du seigneur de guerre

Crozus Regaur s'étaient mises à engloutir un à un les systèmes les plus reculés.

Avant que les forces ennemies n'aient pu raffermir leur emprise sur le sous-secteur, l'Imperium avait riposté, levant des régiments sur les systèmes de la bordure extérieure pour contrer la menace. De telles mesures réussirent à tenir l'ennemi en échec, mais ne suffirent pas à le déloger du sous-secteur. On se décida par conséquent à faire appel à des régiments extérieurs à la zone du conflit.

Les Falcatas avaient fait partie du lot, chargés de nettoyer les systèmes avoisinants pour les débarrasser de toute trace de corruption. Pour les premières planètes du système de Salinas, c'était déjà trop tard : leur gouvernement avait été renversé et leur population réduite en esclavage par l'ennemi.

En compagnie d'une douzaine d'autres régiments et de la moitié d'une légion de titans de la Legio Destructor, les Falcatas avaient bataillé pendant deux longues décennies sur les surfaces dévastées de ces planètes pour bouter les forces de Regaur hors des mondes menacés. La voix d'Urbican s'étrangla en évoquant ces campagnes, laissant Uriel libre d'imaginer les horreurs et le bain de sang dont il avait dû être témoin lors de la libération de ces planètes.

Salinas avait été le troisième monde libéré du système et lorsque la planète avait fini par tomber, l'Achaman Falcatas s'était clairement présentée comme une armée d'occupation. En dépit des témoignages de loyauté à l'Empereur-Dieu rendus par la population, les vétérans de la garde, des hommes et des femmes endurcis par la guerre qui avaient pataugé dans le sang pendant la majeure partie de leur vie d'adultes, ne s'étaient pas vraiment montrés d'humeur à prendre des demi-mesures.

Le gouverneur planétaire avait été sommairement exécuté, et quand sa milice personnelle avait pris les armes pour user de représailles, Barbaden avait laissé libre cours à la cruauté inouïe des Falcatas, engendrée par les frustrations accumulées lors des deux décennies de cauchemar que le régiment avait traversées.

Des hommes et des femmes qui, dans leurs premiers mois de service, avaient désespérément tenté de minimiser les pertes civiles se retrouvèrent bientôt à se soucier comme d'une guigne des dommages collatéraux causés

par leurs assauts. Résultat, les régiments FDP locaux furent purement et simplement anéantis dans les mois qui suivirent la chute de la planète.

Bien que les forces armées réglementaires aient été défaites, un puissant noyau de résistance subsistait et, de nombreuses années durant, les Falcatas luttèrent contre une armée d'insurrection farouchement déterminée, qui répondait au nom des Fils de Salinas, assassinait les soldats impériaux à la pelle et multipliait les attentats à la bombe sur leurs bases militaires.

Tout cela avait pris fin avec le massacre de Khaturian.

Voyant bien la réticence qu'Urbican avait à en parler, Uriel travailla gentiment au corps le vieux conservateur de musée tout au long de leur deuxième jour de visite.

— La quatrième année après notre arrivée touchait à sa fin, commença Urbican. Je n'étais pas présent, bien entendu, ce ne sont là que des informations de seconde main. Donc, les insurgés nous prenaient à la gorge et pas un jour ne passait sans qu'une bombe n'explose ou qu'une patrouille soit prise en embuscade et massacrée. Nous ne pouvions pas maintenir la paix. Nous n'étions pas assez nombreux et nos équipements commençaient sérieusement à laisser à désirer. Privés de ravitaillement et de technaures dignes de ce nom, les tanks se faisaient de plus en plus rares. On s'affaiblissait pendant qu'eux semblaient monter en puissance.

— Et donc, qu'est-ce que Barbaden a fait pour remédier à la situation ? demanda Pasanius. Il était encore colonel à ce moment-là, n'est-ce pas ?

— En effet, acquiesça Urbican. Il a déclaré que Khaturian était une des bases d'opération des Fils de Salinas et ordonné aux Screaming Eagles de l'assiéger. Apparemment, il a donné deux heures aux pères fondateurs de la cité pour livrer le chef des insurgés, un homme répondant au nom de Sylvanus Thayer, ou bien il donnerait l'ordre à ses hommes d'attaquer.

— Quelque chose me dit qu'ils ne l'ont pas livré dans le délai imparti, coupa Uriel.

— Ils ont dit que cela leur était impossible, expliqua Urbican. Ils ont argué qu'il n'était pas là, qu'il ne l'avait jamais été. Ils ont supplié Barbaden d'annuler l'attaque, mais une fois que Léto a quelque chose en tête, personne ne peut plus rien pour le dissuader.

— Et alors, qu'est-il arrivé ?

Urbican secoua la tête.

— Comprenez-moi bien, Uriel, ce n'est pas facile pour moi. Je ne suis pas spécialement fier que mon régiment se trouve associé au massacre du Champ de Mort. Tout le bien qu'on a fait, notre honneur et nos gloires passées... Tout cela s'est volatilisé ce jour-là ; mort et enterré.

— Je suis bien conscient que c'est difficile pour vous, répliqua Uriel. Vous n'êtes pas obligé de continuer si vous ne le souhaitez pas.

— Non, répondit Urbican, certaines hontes ont parfois besoin de sortir.

Le conservateur de musée inspira profondément et lissa sa robe avant de poursuivre.

— Eh bien, l'heure limite avant laquelle la population de Khaturian devait livrer Thayer fut dépassée, et pendant un moment, ils crurent que la menace de Barbaden n'était finalement qu'un coup de bluff.

— Mais il n'en était rien, n'est-ce pas ?

— Non, fit Urbican en secouant la tête, loin de là. Des bombardiers de classe Marauder sont apparus en survolant les montagnes et ont lâché un nombre ahurissant de bombes. Ils ont réduit en cendre toute la cité. On distinguait même les feux depuis Barbados. C'était comme si tout le ciel était en flammes, une vision terrible, absolument terrible. C'est sur la suite que les rapports restent quelque peu confus.

— Confus comment ? demanda Pasanius en se grattant le bras.

— Aucun des témoins avec lesquels je me suis entretenu ne semble pouvoir se mettre d'accord sur ce qu'il s'est exactement passé par la suite, ni même sur comment cela est arrivé, mais toujours est-il que le colonel Barbaden a ordonné aux Falcatas de faire une descente sur les ruines de Khaturian et que lorsqu'ils eurent terminé, six heures plus tard, il ne restait plus une seule personne en vie dans la cité.

— Il a fait exterminer la population entière ?

— Oui, acquiesça Urbican, dix-sept mille personnes en six heures.

— Que s'est-il passé après l'attaque ? demanda Uriel. L'ampleur du massacre lui paraissait proprement stupéfiante.

— Les Fils de Salinas – ou du moins ce qu'il en restait – sont descendus des montagnes, dit Urbican en secouant la tête d'un air résigné. On suppose que Sylvanus Thayer et bon nombre de ses partisans étaient originaires de Khaturian. Fou de rage et de chagrin, le chef des insurgés a ainsi mené une dernière charge héroïque.

— Et ils ont été décimés, termina à sa place Uriel, devinant l'issue du combat.

— En effet, mais même si c'était parfaitement vain, quelle magnifique façon de mourir ! s'émut Urbican. Combattre l'ennemi avec leurs capes vert et or claquant au vent derrière eux tandis qu'ils chargeaient, n'est-ce pas là un formidable baroud d'honneur ? Mais bon, quelles chances avaient-ils de gagner ? C'étaient des guérilleros, pas une armée régulière. Thayer et ses hommes se sont fait déchiqueter par l'artillerie, et avant midi, tous les survivants étaient réduits en charpie. Et ce fut la fin de la résistance de Salinas. À la fin de la semaine, le jour de la Restauration fut décrété sur l'esplanade et tout fut terminé.

— Sauf que cela ne scella pas la fin de la résistance pour autant, n'est-ce pas ? demanda Uriel, se souvenant du graffiti qu'il avait vu qui disait que les Fils de Salinas reviendraient.

— Non, pas vraiment, répondit Urbican. La brutalité avec laquelle les Falcatas ont occupé Salinas reste un grand motif de honte pour beaucoup de leurs anciens soldats et les cicatrices laissées par ce conflit sont loin d'être refermées, Uriel. Le lieutenant de Thayer, un homme répondant au nom de Pascal Blaise, a repris les choses là où son ami les avait laissées, bien qu'il ne dispose ni des armes ni de l'entraînement pour représenter une menace aussi sérieuse que Sylvanus Thayer.

— Pascal Blaise ? répéta Uriel. À quoi ressemble-t-il ?

Urbican haussa les épaules.

— Je ne sais pas exactement, je ne l'ai jamais vu, mais j'ai entendu dire qu'il avait le crâne rasé et une barbiche fourchue. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Je crois l'avoir aperçu à notre arrivée, lors de l'embuscade tendue au détachement du colonel Kain.

— Ça ne serait pas étonnant. Les Fils de Salinas éprouvent une haine particulièrement farouche à l'encontre de Verena Kain.

— Et pourquoi donc ?

— Eh bien, parce qu'elle était à la tête des Falcatas lors du raid punitif sur Khaturian, répondit Urbican. Barbaden a donné l'ordre, mais je crois bien que c'est elle qui a mis la menace à exécution en menant ses hommes au milieu des flammes.

OceanofPDF.com



DOUZE

Le bar était particulièrement bondé ce soir-là. Cawlen Hurq s'en était assuré. L'établissement était noyé dans le brouhaha des conversations, empestant un mélange d'odeurs de transpiration et d'alcool éventé. Le bar retentissait du bruit de pas loin d'une centaine de personnes, dont les conversations se mêlaient en une indescriptible cacophonie. Cawlen avait disposé six hommes armés au milieu de la clientèle et, pour autant qu'un lieu public de Barbadus puisse être considéré comme tel, l'endroit était sûr. Pascal Blaise sirotait lentement un verre de raquir, assis dans un box au fond de la salle, se demandant bien ce qui l'avait amené à penser qu'il s'agissait là d'une bonne idée.

— Il ne viendra pas, dit Cawlen, pas s'il a un soupçon de bon sens.

— Il viendra, assura Pascal. Nous avons quelque chose qui l'intéresse.

— Qu'est-ce qui te fait penser qu'il lui prête un quelconque intérêt ?

— Il est allé chez elle, répliqua Pascal en prenant une gorgée. Il était à sa recherche.

— Et alors ? Ça ne veut rien dire.

Pascal savait que Cawlen avait raison. Il n'y avait aucune raison de penser que Daron Nisato viendrait au bar, sauf que Pascal était sûr qu'il le ferait. De tous les anciens soldats qui avaient quitté les Falcatas, Daron Nisato était la seule personne à qui il reconnaissait une once d'honneur. Il était sûr que Nisato n'avait pas été présent sur le Champ de Mort et qu'il avait fait tout son possible pour découvrir la vérité qui se cachait sous ce drame.

Pascal scruta du regard les visages des clients qui remplissaient le bar, se souvenant de la dernière fois où il y avait mis les pieds et du soldat de l'Achaman Falcatas qui s'était fourré le canon de son pistolet dans la bouche. Les taches de sang au plafond avaient disparu, mais Pascal distinguait encore l'impact laissé par la balle sur la poutre qui le soutenait.

— La culpabilité peut parfois constituer un puissant stimulant, murmura-t-il.

— Pardon ? demanda Cawlen. Tu as dit quelque chose ?

— Non, non, répondit Pascal, je réfléchissais simplement à voix haute. Cawlen regarda autour de lui, les nerfs à fleur de peau.

— Je n'aime pas ça. Si Nisato se radine ici avec une douzaine d'autres policiers, tout ce qu'on a accompli sur les dix dernières années aura été parfaitement vain.

— Il n'en fera rien.

— Tu n'en sais rien, objecta Cawlen. C'est beaucoup trop risqué.

Cawlen avait encore raison, c'était effectivement on ne peut plus risqué. Il s'exposait inutilement au danger. La tension était palpable dans l'établissement ; il le percevait dans les éclats de conservation trop sonores et dans les rires un brin trop forcés qui retentissaient autour de lui. Il sentait la peur des habitués suinter dans l'atmosphère, bien conscient d'en être en grande partie responsable.

Ils avaient peur de ce qui risquait d'arriver à cause de sa présence.

Il fut un temps où ces gens auraient fait n'importe quoi pour lui : donner un coup de main à ses guerriers de la liberté, les ravitailler en nourriture, leur fournir un abri et des informations, mais les temps avaient changé, et dix ans d'épreuves et de privations avaient endurci nombre de cœurs et sérieusement entamé les bonnes volontés nées à l'époque de Sylvanus Thayer.

Les gens en avaient assez de la guerre et il pouvait les comprendre.

Lui aussi en avait plus qu'assez.

L'ironie de la chose, c'était qu'il ne haïssait pas du tout l'Imperium. Il avait passé la majeure partie de sa vie d'adulte à servir fidèlement le Trône d'Or, apportant sa modeste contribution au bien de l'humanité. Puis, les Falcatas étaient arrivés, le cœur empli de colère, et leurs lames dégoulinantes de sang avaient plongé dans la chair même de ce monde.

Une décennie plus tard, Pascal Blaise avait perdu les meilleures années de sa vie à lutter contre les soldats d'un Empereur qu'il avait pourtant juré de servir, mais c'étaient eux qu'il combattait, pas ce qu'ils représentaient.

Pascal n'était pas assez naïf pour croire qu'il pouvait gagner, mais il en était venu à prendre conscience que son combat n'avait rien à voir avec les notions de victoire ou de défaite, et qu'il était exclusivement affaire de justice. Les coupables devaient payer. C'était aussi simple que cela. Les coupables devaient payer et il fallait restaurer l'ordre naturel des choses. Il se rendit compte que pas un seul des actes de guérilla qu'il avait orchestrés n'avait jamais eu d'autre motivation.

Oui, Cawlen avait raison, c'était risqué, mais il était las de ces tueries et si ce geste pouvait déboucher sur l'amorce d'un changement qui mettrait un terme à tout cela, alors cela valait bien la peine de prendre un petit risque de rien du tout.

— Le voilà, annonça Cawlen, qui se raidit sur son siège tandis que sa main glissait vers le pistolet dissimulé sous sa cape.

— Holà, tout doux, soldat, le mit en garde Pascal. On n'est pas là pour se battre, et lui non plus, apparemment.

Daron Nisato venait juste d'entrer dans le bar, l'air particulièrement sur ses gardes. Les conversations se firent plus feutrées alors qu'il baissait la tête pour passer sous la poutre servant de linteau et s'approcher du comptoir. Pascal le regarda parcourir des yeux la foule de clients, séparant le bon grain de l'ivraie de son œil exercé d'agent des forces de l'ordre.

Le policier ne pouvait savoir avec certitude à quoi Pascal ressemblait, mais son regard se posa sur lui, pour ne plus le lâcher.

— Un vrai pro, lança Pascal tandis que Nisato commençait à se frayer un chemin au milieu des habitués en direction du box. Bien obligé de le reconnaître.

Cawlen grommela quelque chose et se leva en voyant Nisato approcher. Le policier s'arrêta à la table.

— Je présume que c'est vous qui m'avez envoyé le message, dit-il.

— C'est bien moi, confirma Pascal. Asseyez-vous.

Nisato jeta un œil en coin à Cawlen.

— C'est peut-être ce que je ferai si vous congédiez votre homme de main. Il me rend nerveux et si sa main se rapproche encore d'un centimètre de l'arme qu'il cache sous sa cape, je jure que je la brise en miettes.

— Tu peux toujours essayer, grogna Cawlen.

— Donne-moi la moindre raison de le faire, rétorqua Nisato, qui faisait face au colosse.

Pascal fit tinter son verre contre la bouteille posée sur la table.

— Bon, est-ce qu'on pourrait, s'il vous plaît, considérer qu'on en a terminé avec le stade des menaces qui ne riment à rien ? Allez, Cawlen, du balai. Et monsieur Nisato, asseyez-vous.

Cawlen s'éloigna à contrecœur du box et Nisato se glissa sur la banquette en face de Pascal. Le policier le fixait du regard et Pascal n'arrivait pas à déterminer quelle émotion dominait dans l'expression qu'il affichait. Nisato était bel homme, avec le teint sombre et un nez proéminent. Il avait les yeux fatigués, se dit Pascal, mais qui sur Salinas pouvait se targuer du contraire ?

— L'inspection est terminée ? demanda Nisato. Un sourire déforma les lèvres de Pascal.

— Excusez-moi, répliqua ce dernier. Ce n'est pas souvent que je suis assis aussi près d'un homme qui rêve de me loger une balle dans le corps.

— C'est à ça que vous pensez ?

— Pas vous ?

— Pas pour l'instant, mais on a toute la nuit devant nous.

Pascal servit un verre de raquir à Nisato et le fit glisser sur le métal cabossé de la table.

— Je n'étais pas certain que vous viendriez, avoua Pascal.

— Je ne pensais pas venir.

— Alors, pourquoi être venu ?

— Parce que..., commença Nisato, et Pascal voyait bien qu'il se creusait la tête, peinant à trouver une justification a posteriori à l'impulsion à laquelle il avait cédé. Parce qu'il fallait bien que quelqu'un réponde à l'appel, finit-il par dire. Mesira n'a personne d'autre au monde.

— Mesira ? C'est son nom ?

— Oui. Vous l'ignoriez ?

— Oui, répondit Pascal. Elle n'a pas dit grand-chose de sensé depuis qu'on l'a trouvée.

— Trouvée ? Vous ne l'avez pas enlevée chez elle ?

— Absolument pas, elle errait dans les rues des bidonvilles en hurlant et en se lacérant la peau.

Nisato plissa le front. Il n'avait pas considéré la possibilité que la jeune femme se fût égarée hors de chez elle sans l'aide de personne. Il avait d'abord pensé à un kidnapping.

— Elle a perdu la boule, si vous voulez mon avis, suggéra Pascal.

— Si jamais vous lui avez fait du mal...

Pascal leva la main en signe de paix.

— Bien sûr qu'on ne lui a fait aucun mal. Toutes les blessures qu'elle a, elle se les est faites toute seule.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

— Exactement ce que je viens de dire, répondit Pascal. Elle était plutôt dans un sale état quand on l'a trouvée.

Nisato s'enfonça dans son siège et avala une gorgée de raquir.

— Comment saviez-vous que j'étais à sa recherche ? Votre message était on ne peut plus précis.

— Allons, ne faites pas l'andouille, c'était ma cité bien avant d'être la vôtre. Les gens me parlent, vous savez. Le chef des forces de l'ordre qui rend visite à la sorcière, ce n'est pas vraiment le genre de truc qui passe inaperçu. Qu'est-ce que vous lui vouliez, au juste ?

— Ça ne vous regarde pas.

— C'est votre petite amie ? demanda Pascal. Le chef de la police aurait-il un faible pour les femmes dangereuses ?

Nisato ricana d'un air méprisant.

— Je vous ai dit, ce ne sont pas vos affaires.

— Ça va, ça va, gardez vos petits secrets, abdiqua Pascal dans un geste théâtral.

Le policier était manifestement en train de lutter pour garder son calme et Pascal décida de ne plus tourner autour du pot et d'arrêter, par la même occasion, de le tourmenter. Il prit une profonde inspiration avant de se lancer.

— Vous voulez savoir la vérité ? Je me fiche bien de cette fille. En d'autres circonstances, je l'aurais laissée crever dans la rue, mais je savais que vous teniez à elle.

— Alors, c'est ça ? Vous voulez quelque chose de moi et comptez l'obtenir par le chantage ?

— Non, non, rien de la sorte, répliqua Pascal.

— Mais alors, quoi ?

Pascal se pencha par-dessus la table et posa la main sur le bras de Nisato. Le policier baissa les yeux sur sa main comme s'il se fut agi d'un serpent venimeux.

— Je veux mettre un terme définitif aux tueries, dit Pascal. Je veux trouver une issue honorable à ce conflit sordide, et si vous rendre service me garantit un peu de bonne volonté de votre part, eh bien, je suis prêt à conclure un marché.

Malgré ses efforts, Nisato n'arriva pas à masquer sa surprise.

— C'est un geste de bonne volonté, c'est ça ?

— C'est exactement ça, répondit Pascal en s'adossant contre le dossier de la banquette.

Nisato prit un moment pour considérer ce qu'il venait d'entendre. Pascal voyait bien qu'il était tenté. Il garda le silence, sentant que s'immiscer dans la réflexion du policier constituerait une grossière erreur.

Nisato finit par se pencher en avant, brisant le silence.

— Menez-moi jusqu'à elle, dit-il.

— Je n'aime pas ça, dit Verena Kain, mais alors, pas du tout !

— Le gouverneur Barbaden ne partage pas vos réserves, répliqua Uriel.

— Le gouverneur Barbaden, commença-t-elle en insistant exagérément sur son titre, ne commande plus l'Achaman Falcatas. Le régiment est sous ma responsabilité, et c'est à moi qu'il revient de décider ce qui est acceptable et ce qui ne l'est pas.

— D'après ce que j'ai compris, l'Achaman Falcatas n'est plus un régiment en exercice, il a été réaffecté comme Force de Défense Planétaire, lâcha Uriel, ne pouvant résister à la tentation de lui faire cette remarque acerbe. En tant que tel, il reçoit directement ses ordres du gouverneur Barbaden.

Kain le fusilla du regard et Uriel éprouva un plaisir coupable à la voir ainsi perdre son calme. À côté de lui, il sentait que Pasanius réprimait une furieuse envie de rire devant l'embarras du colonel Kain.

— D'après ce que *moi*, j'ai compris, vous avez été bannis de votre chapitre.

— Peut-être, mais nous rentrons chez nous, intervint Pasanius. Les Falcatas, eux, resteront toujours une FDP.

Malgré ses efforts, Uriel ne put réprimer un sourire tandis que Kain tournait les talons d'un air indigné pour aller rejoindre son adjudant-major, un homme transpirant la soumission qui répondait au nom de Bascome. Depuis qu'Uriel avait fait la connaissance de Verena Kain, elle s'était montrée aigrie et malveillante, comme si son existence même la contrariait. Mais depuis qu'il avait entendu parler du massacre qui avait eu lieu à Khaturian, le « Champ de Mort » comme on l'appelait, il avait peu de temps à accorder à Kain et à ses sautes d'humeur.

Uriel chassa Kain de ses pensées, concentrant plutôt son attention sur les nombreux serviteurs et les rares technaugures dont disposaient encore les Falcatas, qui préparaient le couplage des groupes électrogènes.

L'air dans le hangar à véhicules blindés des Screaming Eagles était frais, empestant le métal surchauffé et les gerbes d'étincelles. Deux tanks Leman Russ stationnaient là, suintant de l'huile et vomissant de la fumée, avec des câbles d'alimentation nervurés qui partaient de sous leurs capots moteurs pour serpenter jusqu'à une dynamo enroutée.

Uriel ne prêtait aucune attention aux puissantes machines de guerre. Il avait les yeux rivés sur l'armure complète qui se dressait au centre du hangar. Nettoyées par les artisans de Léto Barbaden, ses plaques avaient retrouvé tout leur éclat d'origine et, comme le dernier combattant encore debout au terme d'une bataille, l'armure se tenait immobile, ses joints serrés et la puissance qui couvait en elle n'attendant qu'à être réveillée.

L'alimentation de l'unité dorsale était coupée et les adeptes du palais n'avaient trouvé aucune solution pour la rétablir. Pasanius avait émis l'idée qu'un couplage de charge à partir de dynamos de type militaire aurait peut-être de meilleures chances d'aboutir et, après qu'une demande officielle fut adressée au gouverneur Barbaden, un convoi de véhicules avait traversé la cité jusqu'à la caserne des Screaming Eagles.

Là-bas, les technaugures avaient sauté sur l'opportunité de s'emparer du problème et les solutions apportées s'étaient avérées d'une élégante ingéniosité. Ils avaient adapté les chargeurs électriques d'un Leman Russ à la puissance de sortie d'une génératrice, par le biais d'un transformateur manuellement calibré, ce qui permettrait à un technaugure d'ajuster l'alimentation à un niveau que l'unité dorsale de l'armure serait en mesure de supporter.

En théorie, du moins, c'était ainsi que cela devait se passer. Après, que cela fonctionne ou pas, c'était une autre paire de manches.

Uriel s'efforçait de garder son calme en regardant les technaugures travailler, trouvant un peu de réconfort dans le cœur qu'ils semblaient mettre à l'ouvrage. Il espérait seulement que leur compétence serait à la hauteur de leur enthousiasme.

Pasanius se tenait à ses côtés, resplendissant dans son imposante armure intégralement nettoyée et polie, serrant un bolter dans son gantelet comme s'il se fut agi d'un talisman. Les artificiers du palais avaient fait des miracles pour réparer les dégâts subis sur Medrengard et Uriel se sentit submergé par un accès de fierté en regardant les plaques étincelantes sur l'armure de son ami.

On avait repeint son épaulière gauche pour qu'y figurent le symbole des Ultramarines ainsi qu'une couronne de laurier. Il ressemblait en tout point au héros des Ultramarines qu'il était.

L'armure au centre du hangar avait elle aussi été repeinte aux couleurs des Ultramarines, même si Uriel avait pris soin de laisser le casque aux couleurs d'origine des Fils de Guilliman. Procéder autrement aurait été faire insulte à l'héritage laissé par les guerriers qui l'avaient portée avant lui et Uriel ne voulait surtout pas que l'armure le trahisse en pleine bataille au moindre manquement aux égards qui lui étaient dus.

— Tu crois que ça va marcher ? demanda Pasanius.

Uriel considéra la question avant de répondre.

— Ça va marcher, finit-il par dire.

— Tu as l'air bien sûr de toi.

— Je sais, mais je ne vois pas pourquoi l'armure nous aurait attirés jusqu'à elle si c'était pour qu'au final, ça ne marche pas.

Pasanius se contenta d'acquiescer, et Uriel vit bien à la mine que son ami arborait que lui aussi s'était senti littéralement aimanté par les armures dans la galerie des antiquités. Il était des choses que l'on ressentait dans ses tripes, et même si croire en des abstractions aussi invisibles qu'impalpables allait à l'encontre de tous les enseignements qu'il avait reçus, Uriel avait l'intime conviction que cette armure lui avait été destinée.

— Nous sommes prêts à commencer, annonça Imerian, un des technaugures, être hybride de chair et de métal enveloppé dans une robe rouge et dont les bras étaient en partie augmentiques. Uriel sentit ses

muscles se contracter et alla se placer devant l'armure, plaquant sa main au centre de l'aigle doré gravé sur le plastron.

— Tu vas revivre ! laissa-t-il échapper dans un souffle.

— Capitaine Ventris, appela Imerian, si vous voulez bien vous éloigner de l'armure. Car si jamais nous n'arrivons pas à calibrer correctement le flux d'énergie, il serait préférable que vous ne vous trouviez pas trop près de l'unité dorsale. Les éclats de céramite sont singulièrement meurtriers, vous savez.

Uriel hocha la tête et s'éloigna de l'armure pour rejoindre le reste du personnel du hangar, qui s'était rassemblé derrière un rempart de sacs de sable érigé à la hâte. Imerian déroula une longueur de câble d'une lourde caisse de bois à monture de laiton que portait un serviteur à la mine sévère, et effectua une série alambiquée d'ajustements de dernière minute sur le cadran à l'avant de la boîte.

Il sembla finalement satisfait de la configuration et laissa planer son doigt au-dessus d'un gros bouton noir au centre du transformateur.

— Colonel Kain ? demanda Imerian. Nous sommes parés.

Kain décocha à Uriel un regard résigné et plein d'amertume, avant d'opiner sèchement.

— Poursuivez, dit-elle.

Le technaugure fit un signe de la main à un de ses équipiers juché sur la tourelle d'un des tanks Leman Russ, et les turbines des moteurs se mirent à tourner dans un vrombissement, laissant entendre une note basse et sourde qui secoua la poussière au plafond du hangar.

Un crépitement d'électricité se mit à danser dans l'air et un bourdonnement étouffé, comme la pulsation caverneuse dont résonne le cœur d'un vaisseau spatial, commença à monter de la caisse portée par le serviteur.

Imerian s'activait fébrilement sur les touches de clavier tandis que les aiguilles affolées du cadran faisaient des incursions dans le rouge, s'aventurant dans la zone à risques figurée par le bord droit de l'affichage.

Des étincelles jaillirent du transformateur et Imerian tressaillit. Le bourdonnement émis par la boîte se changea en gémissement plaintif et, l'espace d'un instant, Uriel craignit qu'une étape quelconque du processus ait mal tourné.

Jetant un œil par-dessus le rempart de sacs de sable, il vit qu'une lumière rougeoyante s'était allumée dans les lentilles sur la visière du casque.

— Ça a marché ! s'écria-t-il.

Une vibration à peine perceptible parcourut l'armure, témoignage d'un réveil miraculeux qui fit bondir le cœur d'Uriel de joie. Il émergea de derrière les sacs de sable et traversa le hangar sous les cris d'avertissement d'Imerian.

Uriel savait qu'il n'avait rien à craindre de la renaissance de cette armure, car elle reflétait la sienne.

Tout ce temps qu'il avait passé loin des Ultramarines, il ne s'était senti que l'ombre de lui-même, mais maintenant que l'armure s'éveillait de nouveau à la vie pour épouser sa mission sacrée, il sentait que cet événement miraculeux marquait sa renaissance à lui aussi.

Uriel sourit. La lueur couvant dans les yeux métalliques de la visière se réfléchissait dans les siens.

Daron Nisato suivit Pascal Blaise vers les appartements au-dessus du bar en gravissant toute une série d'escaliers de service métalliques. Ses pas résonnaient bruyamment sur le métal et il se surprit à s'interroger sur l'étrangeté du destin, qui avait voulu qu'il se retrouve à faire de l'exercice au grand air avec Pascal Blaise au lieu de le traîner jusqu'au commissariat.

Si Blaise pensait sérieusement ouvrir un dialogue entre les Fils de Salinas et les autorités impériales, cela pouvait mettre un terme au bain de sang qui noyait les rues de Barbadus et inaugurer une nouvelle ère pour Salinas.

Blaise poussa une porte en fer rouillé et fit signe à Nisato d'entrer dans une longue salle. Une rangée de lits s'alignait contre un mur et un bureau était disposé en face. Une seule fenêtre donnait sur la cité de Barbadus. Mesira Bardhyl était recroquevillée sur un des lits, les genoux repliés contre sa poitrine et ses bras enlaçant ses tibias. Elle portait une robe blanche informe et avait les bras emmaillotés dans des bandages.

Nisato vint s'asseoir sur le lit, à côté d'elle, et lui souleva le menton, constatant qu'elle avait les yeux vitreux, perdus dans le vague.

— Par le sang de l'Empereur ! jura-t-il. Que lui est-il arrivé ?

— C'est à peu près comme ça qu'on l'a trouvée, dit Pascal Blaise, sauf qu'elle était nue comme un ver.

— Complètement nue ?

— Comme je vous ai dit, je pense qu'elle a perdu la boule.

Nisato avait déjà vu ce genre de regard absent sur les visages de bon nombre de soldats, signe d'un esprit brisé devenu incapable d'assumer les traumatismes qui l'avaient dévasté. Il fut bien obligé d'acquiescer.

— Mesira ? appela-t-il. Vous m'entendez ? C'est moi, Daron Nisato. Je suis venu pour vous ramener chez vous.

Elle se balançait d'avant en arrière en secouant la tête.

— Non, gémit-elle. Peux pas rentrer chez moi. Plus nulle part où rentrer. On a brûlé la maison. On a tout cramé. Il vient nous chercher. Nous laissera pas partir. Doit nous punir pour ce qu'on a fait.

— Mesira, mais de quoi parlez-vous ?

— Le Pleureur... Il vient nous chercher, sanglota Mesira, les joues ruisselantes de larmes, il vient chercher tous ceux d'entre nous qui étaient là.

Nisato lança un regard désespéré à Pascal Blaise. L'homme était blême et il écarquillait les yeux.

— Vous savez de quoi elle parle ? demanda Nisato. Qui est ce « Pleureur » ?

— Le Pleureur, répéta Mesira. Je le vois tout le temps... Il est tout cramé, un cadavre. Mais ses yeux... Ses yeux sont en feu et ils brûlent. Non ! Pas des flammes, non, ce ne sont pas des flammes qui brûlent, mais sa rage !

— Bon sang, Blaise ! s'écria Nisato en se relevant d'un bond pour se précipiter vers le chef des Fils de Salinas. Dites-moi ce que vous savez. Qui est ce fichu Pleureur ?

Pascal Blaise déglutit avec difficulté en jetant un coup d'œil à Cawlen Hurq, qui se tenait sur le seuil.

— C'est comme ça qu'on appelait le vieux, finit-il par dire, Sylvanus Thayer.

— Le chef des Fils de Salinas avant vous ?

— Oui, acquiesça Blaise.

— Mais il est mort, n'est-ce pas ? fit Nisato. Il a été tué juste après le massacre de Khaturian.

Comme Blaise tardait à répondre, Nisato insista.

— Il est mort, non ?

— Non, dit Pascal, il ne l'est pas.

Le sergent Tremain faisait les cent pas sur le chemin de ronde de la caserne des Screaming Eagles, adressant un signe de tête et glissant un mot ou deux aux sentinelles qu'il croisait. Il portait son fusil en bandoulière et son sabre était une présence rassurante à son côté, le fourreau claquant sèchement contre sa cuisse à chaque longue enjambée qu'il faisait. Cela faisait du bien de se voir armé comme un troufion de base, de sentir le poids familier de la première arme qu'il avait reçue sur son vieux monde natal d'Achaman.

Ce bon vieux monde natal...

Tremain ne se souvenait pas de grand-chose de la planète qui lui avait donné le jour, sauf que c'était un endroit plus tempéré, aux paysages bien plus beaux et intéressants que cet affreux rocher. Il voyait le passé en rose, il en était bien conscient. C'était toujours ce qui arrivait aux souvenirs qu'un soldat gardait de son monde d'origine, mais même en admettant cela, il n'empêchait que ce petit soupçon épicé dans l'air et les couchers de soleil mordorés dans les cieux brun roux lui manquaient terriblement.

Il sourit au tour étonnamment poétique qu'avait pris le cheminement de sa pensée et s'arrêta au niveau d'une tourelle d'angle, construction cubique et ramassée en béton armé, recouverte d'une couche protectrice supplémentaire, constituée d'un grillage en acier pour mettre en échec les tirs de roquettes. La tourelle donnait sur le terrain désolé en contrebas. Les fûts jumeaux d'un autocanon dépassaient des meurtrières, braqués sur la route venant de la cité tentaculaire que l'on voyait s'étirer à l'horizon.

La nuit était calme, seulement troublée par le tapage pour le moins inhabituel produit par un grondement de moteurs au loin et le bourdonnement continu d'une installation électrique que l'on entendait s'élever d'un hangar situé à l'autre bout des baraquements. Les deux space marines qu'ils avaient trouvés – Tremain préférait ne pas penser à eux en termes de captivité – se trouvaient là-bas avec le colonel Kain. Il était vaguement question de recharger une armure énergétique, bien qu'il ne comprît pas concrètement ce que cela recouvrait.

Tout ce qu'il savait, c'était qu'il n'aimait pas ça. Le sergent Tremain détestait qu'on vienne perturber le statu quo et il s'était douté que ces deux guerriers leur attireraient des ennuis dès l'instant où il avait posé les yeux sur eux dans la zone condamnée du Champ de Mort.

Il était persuadé que cet Uriel Ventris lui avait menti sur toute la ligne dans la soute arrière de la Chimère.

Tremain réajusta la bretelle de son fusil et se pencha par-dessus le parapet pour scruter les contours brumeux de Barbadus qui se profilaient à l'horizon en s'étendant comme une tumeur maligne sur le paysage. De tous les mondes qui leur avaient été donnés de conquérir, pourquoi avait-il fallu que ce soit justement celui-ci qu'on leur permette de coloniser ?

C'était un peu idiot de se mettre ainsi en danger, mais il tenait à soigner sa réputation auprès de ses hommes en montrant bien qu'il n'était pas du genre à prendre trop au sérieux la menace que faisaient planer les Fils de Salinas.

— Vous feriez mieux de faire attention, sergent, le mit en garde l'une des sentinelles. Il ne faudrait pas qu'un tir de sniper vienne vous faucher en pleine tête.

— Ne t'inquiète pas pour moi, mon garçon, le rassura Tremain en secouant doucement la tête. Les Fils de Salinas sont peut-être des combattants acharnés, mais ce ne sont pas des soldats et ils n'ont pas un seul tireur d'élite digne de ce nom justifiant qu'on s'en affole.

La sentinelle sourit d'un air entendu et reprit sa ronde. Une fois qu'il estima avoir gardé la pose suffisamment longtemps, Tremain se remit à couvert. C'était bien joli de jouer les blasés à propos des Fils de Salinas, mais le destin avait un sens de l'humour bien particulier lorsque les questions d'orgueil venaient sur le tapis, et ce serait bien sa veine de se faire effectivement faucher en pleine tête par un tir de sniper juste après avoir fanfaronné de la sorte.

Tremain se remit en route sur le chemin de ronde, se surprenant à avoir le regard constamment attiré par la chaîne de montagnes déchiquetées au loin, rien de plus qu'une vague ligne de crête sombre qui se découpait à l'horizon. Il frissonna en se souvenant de ces mêmes montagnes éclairées par les flammes de Khaturian. Il n'avait plus pensé au Champ de Mort depuis des années. Il s'efforçait d'éloigner le plus possible ses pensées de ce jour néfaste, mais un étrange malaise flottait dans l'air cette nuit-là, une sourde tension qui lui avait remis en mémoire ses hontes passées et l'avait arraché à la chaleur du corps de garde pour l'envoyer déambuler le long des remparts.

C'était peut-être tout bonnement la présence des space marines qui le troublait, car il ne faisait aucun doute que les indicateurs des Fils de Salinas avaient mis les guérilleros ennemis au parfum de leur arrivée, mais quelque

chose lui disait que, quel que fût le pressentiment qui l'assaillait, cela avait davantage à voir avec un temps révolu qu'avec ce qu'il se passait à l'instant présent.

Tremain fit une halte, levant les yeux vers l'étendard qui claquait au vent au-dessus des remparts. L'aigle d'or hurlant resplendissait sur le fond rouge des armoiries. La vue de l'aigle flamboyant le gonflait ordinairement de fierté, mais depuis le début de la soirée, chaque fois qu'il posait le regard dessus, il ne ressentait plus qu'un curieux mélange de tristesse et de regrets.

La tourelle à l'angle nord laissa entendre un sifflement tandis que sa suspension hydraulique la faisait pivoter. Tremain attrapa son fusil en bandoulière et s'empressa de vérifier le chargeur. Il se remit en route sans trop presser le pas, ne voulant pas paraître trop inquiet, mais tout de même impatient de savoir ce qui avait alerté les artilleurs.

L'arrière de la tourelle était censé être couvert, mais des pièces de son revêtement avaient été démontées et récupérées pour réparer un Lemman Russ endommagé, et Tremain n'eut par conséquent aucun mal à se pencher à l'intérieur. Deux artilleurs étaient inconfortablement installés sur des sièges de métal, devant un énorme tableau de commandes de sécurité et un pix-écran de contrôle à l'affichage vacillant. Des ondes d'électricité statique balayaient l'écran, se hérissant par intermittence en faisant vibrer l'image de la zone de tir.

— Quelque chose à signaler ? demanda le sergent. Vous avez repéré un mouvement ?

L'un des artilleurs resta penché sur l'écran tandis que l'autre se retournait pour lui faire face, l'embarras se lisant sur son visage.

— Nous ne sommes pas sûrs, sergent, répondit ce dernier. On aurait dit que toute une foule était en train de se rassembler à la périphérie de notre rayon d'action, et puis...

La parole expira sur les lèvres de l'homme, et comprenant au bout d'un moment qu'il ne poursuivrait pas, Tremain le relança.

— Et puis quoi ?

— Et puis, les formes ont disparu, ajouta l'artilleur d'un ton désespéré. Elles semblaient être là il y a à peine une minute, et l'instant d'après, elles s'étaient volatilisées, plongeant les ordinateurs de visée dans le désarroi le plus total.

C'était sans doute vrai. Une débauche d'absurdités granuleuses saturait l'image sur l'écran et les haut-parleurs laissaient entendre une friture d'électricité statique qui grésillait comme la plainte déchirante d'un animal blessé.

— Probablement une défaillance de nos radars, hasarda l'autre artilleur. Leur état laisse chaque jour un peu plus à désirer.

Cet instinct du danger propre aux soldats qui avait maintenu Tremain en vie toutes ces années sonnait l'alarme dans son crâne, lui hurlant aux oreilles qu'il ne s'agissait pas là d'une vulgaire panne matérielle, mais de quelque chose de bien pire.

— Restez sur le coup, les gars, et prévenez-moi dès que vous aurez récupéré une image nette.

L'artilleur opina du chef. Tremain baissa la tête pour s'extirper de la tourelle et fit signe à la poignée de sentinelles qu'il voyait se découper sur le rempart. L'idée de donner l'alerte le démangeait, mais le colonel Kain le ferait pendre par les testicules s'il prenait des mesures aussi drastiques sans avoir la preuve irréfutable que quelque chose ne tournait pas rond.

Une demi-douzaine de soldats se joignit à lui, leurs armes prêtes à tirer. Ragaillardi par leur présence, Tremain se pencha de nouveau par-dessus le parapet, abaissant la visière de son casque pour permettre aux implants optiques de s'acclimater à l'obscurité.

L'immonde filtre verdâtre de la vision nocturne avait tendance à flouter et à donner un aspect spectral à tout ce qu'il voyait, et dans un premier temps, il ne fut pas certain de la réalité de ce qu'il distinguait, car cela lui semblait trop grotesque pour être vrai.

Le terrain devant les murs grouillait de monde, des milliers d'êtres phosphorescents dérivant comme autant de brins de paille emportés par le vent. Ils allaient et venaient dans son champ de vision, perdant puis regagnant leur netteté, comme s'ils n'étaient pas vraiment là, mais se contentaient de laisser des empreintes sur la surface du monde.

D'autres créatures évoluaient cependant parmi eux, des formes qui se déplaçaient à une vitesse ahurissante en utilisant l'amas de lueurs mouvantes pour masquer leur approche. Tremain cilla en apercevant un bref instant l'une des créatures qui se précipitait sur le pied de la muraille juste en dessous de lui. L'horreur de ce qu'il entrevit lui coupa le souffle.

Il recula d'un pas chancelant en voyant la créature s'élancer dans les airs, et trébuchant, il tomba sur le derrière.

Quelque chose frôla Tremain. Il entendit un grognement étouffé et une lumière aveuglante illumina soudain sa visière tandis qu'un liquide chaud lui éclaboussait le visage. Ébloui, il se redressa à tâtons en prenant appui contre le mur, et arracha sa visière à temps pour voir un monstre gigantesque accroupi sur le rebord du rempart. Celui-ci tenait la tête d'un de ses soldats entre ses pattes. Le corps de l'ancien propriétaire du trophée était toujours agenouillé, projetant un geyser de sang artériel dans les airs.

Les lueurs des baraquements se réfléchissaient sur le corps du meurtrier, faisant luire sa peau hideusement lisse mouchetée de bleu et de rose, qui évoquait irrésistiblement celle d'un enfant mort-né. Sa tête allongée n'était qu'un amas difforme d'os et de chair fondue, et ses yeux ardents comme des braises semblaient être des plaies sanguinolentes incisées au couteau sur sa face charnue. Il retroussa ses babines, découvrant des rangées de crocs acérés, et Tremain recula tant bien que mal en se traînant sur le postérieur, cherchant désespérément à s'éloigner de cette abomination.

D'autres de ses congénères vinrent rejoindre le monstre, une demi-douzaine d'entre eux, voire davantage, leurs membres élastiques propulsant sans peine leurs ignobles carcasses par-dessus le parapet. La terreur de Tremain monta encore d'un cran et il manqua sangloter comme un bébé en découvrant la physionomie contre nature de ces créatures de cauchemar, dignes des délires d'un anatomiste fou à lier : des machines à tuer sans conscience, sous forme d'amas enchevêtrés de chair, d'os et de tissus musculaires.

Des coups de feu crépitèrent dans la pénombre, illuminant la scène de brefs éclairs de lumière vive, et des cris ne tardèrent pas à suivre.

Les coups de griffes et de dents pleuvaient. Le sang giclait tandis que les hommes agonisaient.

Tremain ramassa son fusil à tâtons, mais il était déjà trop tard.

Le seigneur des Décharnés baissa le bras et le réduisit en charpie avant même qu'il ait posé le doigt sur la gâchette.



TREIZE

L'armure revenait à la vie sous ses yeux. Uriel pouvait sentir la puissance irriguer ses rouages antiques aussi sûrement qu'il sentait le sang battre à ses propres tempes. Un frémissement de vie à peine perceptible s'emparait de nouveau de l'armure et le sentiment d'affinité qu'il éprouvait envers cette renaissance était palpable.

Uriel distinguait presque la lueur qui couvait sous l'armure, gagnant en intensité à mesure que ses faisceaux musculaires longtemps endormis retrouvaient leurs forces, qui permettraient bientôt à son porteur de châtier ses ennemis et de se protéger des coups infligés par ceux-ci. Porter une telle armure était un honneur dont peu de personnes étaient dignes, et Uriel savait qu'il devrait faire ses preuves pour la mériter.

Pasanius l'avait rejoint devant l'armure, et Uriel fut une nouvelle fois reconnaissant de la fidélité et de l'amitié que son camarade lui témoignait.

— Encore combien de temps, technaugure Imerian ? appela Uriel, qui haussa la voix pour être entendu par-dessus le vacarme causé par le vrombissement menaçant des moteurs et la pulsation sourde de l'alimentation.

Imerian décolla sa tête de derrière les sacs de sable pour risquer un œil par-dessus la barricade.

— Je suis sur la bonne fréquence, capitaine Ventris. Cela ne devrait donc prendre que quelques heures supplémentaires pour que l'unité dorsale finisse de se charger.

Uriel ne répondit rien, car il venait de voir la visière du casque de Pasanius se baisser. Une seconde plus tard, il comprit pourquoi. Par-dessus

le fracas des moteurs de tank, son ouïe génétiquement augmentée distingua le bruit d'une fusillade.

— Colonel Kain ! s'écria-t-il, indiquant d'un geste la provenance des bruits. Des coups de feu ! Dans votre périmètre.

Verena Kain émergea de derrière le rempart de sacs de sable et plaqua la main contre sa tempe. Uriel vit son expression changer, passant du simple agacement à une colère noire.

— Éteignez-moi tout ça, ordonna-t-elle à Imerian, avant de faire volte-face en dégainant son pistolet et son sabre, qu'elle pointa vers les Leman Russ. Et remettez-moi immédiatement ces tanks en état de marche !

— Allons-y, lança Uriel en tirant son épée de son fourreau.

Pasanius le suivait de près, serrant le bolter d'emprunt dans son poing gauche, tandis qu'une colonne de soldats s'alignait en face du colonel Kain. Cette dernière s'élança au petit trot vers les portes principales du hangar, que ses hommes commencèrent à ouvrir en faisant un fracas de tous les diables.

Uriel atteignit les portes en même temps que Kain, qui le gratifia d'un regard profondément méprisant.

— Si jamais cela a quelque chose à voir avec vous..., commença-t-elle, laissant sa menace en suspens.

— Eh bien, vous pourrez alors me réprimander autant que vous voudrez, mais plus tard, rétorqua Uriel.

Les portes laissèrent bientôt passer un jour suffisant pour permettre d'évacuer les lieux et le colonel Kain se glissa à l'extérieur, ses soldats lui emboîtant vivement le pas. Uriel la laissa passer (c'était elle qui commandait, après tout), mais s'assura de pouvoir la rattraper rapidement.

À peine eut-il émergé sur le terrain découvert au centre de la caserne qu'une sirène se mit à fendre la nuit en hurlant. Avec un claquement sec et un grésillement de circuits électriques, des arcs de lumière aveuglante s'allumèrent, dissipant les ténèbres pour baigner tout le décor dans un halo lumineux d'une pâleur blafarde.

— Oh, non ! laissa échapper Uriel en découvrant le carnage sur les remparts.

Les monstres étaient lâchés dans la caserne.

Les Décharnés s'abattaient sur les soldats des Screaming Eagles avec la violence d'une tornade, arrachant les membres et mutilant les corps

humains à coups de dents et de poings fracassants. Ils étaient énormes et boursouflés, leurs organes et leurs chairs auparavant à vif maintenant recouverts d'une couche visqueuse de peau flambant neuve.

Le seigneur des Décharnés poussa un rugissement à l'instant où les lumières s'allumèrent, et se dressa de toute sa hauteur, sublime colosse parcouru par des énergies indescriptibles, comme si plutôt que du sang, c'étaient des torrents de lumière qui coulaient dans ses veines. Bien qu'elle ne comptât plus qu'une douzaine de survivants, sa tribu se déversait à flots dans la caserne, envahissant les baraquements à la manière d'une armée. Les hommes fuyaient devant eux, pour se voir projeter dans les airs et proprement démembrer. Les rayons laser embrasaient l'atmosphère, mais la chair de ces monstres restait insensible à des énergies à ce point dérisoires.

— Non, mais qu'est-ce qu'ils fabriquent ? siffla Uriel entre ses dents.

— Ils massacrent, répliqua Pasanius d'une voix lourde de reproches.

Le colonel Kain et les Falcatas qui l'entouraient considéraient d'un air à la fois ahuri et horrifié le carnage qui faisait rage à l'intérieur même de leur sanctuaire. Des soldats commencèrent à émerger de l'un des baraquements, mais une bête d'allure grotesque, avec des pattes postérieures montées à l'envers et une épine dorsale de cartilage hideusement incurvée, les hachait menu l'un après l'autre à mesure qu'ils sortaient. Un nid de mitrailleuse fortifié avec des sacs de sable ouvrit le feu, les artilleurs bien conscients qu'ils feraient une fleur à leurs infortunés camarades en les trucidant. Les balles de gros calibre venaient cribler les parois intérieures des murs en béton, déchiquetaient les chairs ensanglantées des cadavres des soldats et s'enfonçaient mollement dans le corps des Décharnés.

Le seigneur des Décharnés bondit du haut de la muraille, prenant une puissante impulsion pour se propulser dans les airs et atterrir sur le sommet du deuxième baraquement. Il s'écrasa violemment sur le toit en tôle ondulée qui céda sous son poids, et il disparut dans les entrailles du bâtiment. On continuait d'entendre ses hurlements de rage s'élever de l'intérieur.

Uriel s'élança en direction de l'édifice profané par la chute du monstre, toujours serré de près par Pasanius, tandis que le colonel Kain s'échinait à réorganiser tant bien que mal ses troupes. L'atmosphère était saturée de cris et de rugissements, les Décharnés enfonçant sans merci les rangs des Screaming Eagles à coups de griffes.

Une créature dotée de deux têtes soudées l'une à l'autre et de bras excessivement étirés se terminant en moignons griffus se frayait un chemin sanglant au milieu des soldats bardés de rouge, ses chairs criblées de plombs et d'impacts laser fumants.

Une autre avec un monstrueux jumeau greffé à son corps massacrait à tour de bras, et offrait les hommes et les femmes qu'il tuait en pitance à l'excroissance vorace qui faisait saillie sur ses chairs. Tout à son appétit glouton, l'immonde siamois atrophié dévorait toute la viande qui passait à sa portée, sans se préoccuper de savoir si elle était morte ou vivante.

Uriel s'efforça d'ignorer la débauche d'horreurs autour de lui tandis qu'il sautait par-dessus une poutre métallique effondrée du toit du baraquement. Il entendait s'élever de l'intérieur des cris frénétiques, des tirs de laser et un mugissement de haine pure. Il enfonça la porte de métal gauchi d'un coup de pied et s'engouffra à l'intérieur.

C'était une véritable boucherie, pire que tout ce qu'Uriel avait vu dans les songes que lui avait inspirés son séjour dans les profondeurs de l'Omphalos Daemonium. Les murs étaient aspergés de sang, des corps déchiquetés et des membres arrachés jonchaient le sol comme s'il s'agissait des débris épars d'une explosion ayant ravagé une morgue. Il semblait impossible qu'autant d'hommes aient été tués en si peu de temps.

— Par le sang de l'Empereur ! jura-t-il en voyant le seigneur des Décharnés plier un homme en deux, jusqu'à ce que sa colonne vertébrale se brise et que ses côtes finissent par crever la surface de la peau tendue sur son ventre. Du sang gicla sur la gigantesque créature et Uriel se sentit trahi au point d'en concevoir pratiquement une douleur physique.

— Arrêtez ! hurla-t-il en brandissant son épée devant lui. Il était bien conscient que son arme ne représentait qu'une défense dérisoire contre une créature de cette taille. Ne se l'était-il pas déjà fait arracher des mains par un membre de moindre prestance de la tribu, qui l'avait même gardée enfoncée dans son ventre ?

— Au nom de l'Empereur, vous pouvez m'expliquer ce que vous fichez exactement ? vociféra Uriel.

Le seigneur des Décharnés tourna lentement vers lui son énorme tête dégoulinante de sang. Des lambeaux de viande et d'étoffe pendaient à ses mâchoires et Uriel décela une faible lueur couvant dans son regard, une

lueur lugubre qui trahissait la présence d'un millier d'esprits tapis derrière ses yeux.

— Ces hommes méritent de mourir, invoqua le seigneur des Décharnés. Ils étaient là.

Uriel avait appris bien des choses sur l'histoire de ce monde et du régiment qui l'avait colonisé, mais comment diable le seigneur des Décharnés pouvait-il savoir tout cela ?

— Ce n'est pas à vous de décider ! s'époumona-t-il. Pourquoi faites-vous cela ?

— Parce qu'il faut bien que quelqu'un s'en charge, répondit le seigneur des Décharnés. Les morts doivent être vengés.

Un vacarme étouffé de hurlements et le crépitement des coups de feu retentissaient à l'extérieur du bâtiment, mais un calme étrange régnait à l'intérieur des murs.

— Reposez cet homme, intima Uriel. L'Empereur sera très en colère de ce que vous avez fait.

Le seigneur des Décharnés rejeta la tête en arrière et poussa un rugissement effroyable, qui en disait long sur une vie entière placée sous le sceau de la colère, de la souffrance et de la détestation de soi.

— L'Empereur se moque bien de lui, lança-t-il, faisant montre d'une éloquence qui démentait les troubles d'élocution dont on l'avait vu auparavant souffrir. Il a abandonné depuis longtemps ce réceptacle de chair, tout comme il nous a nous-mêmes abandonnés.

Les paroles semblaient sortir d'un esprit humain, mais déformées par la bouche du monstre qui les prononçait, elles laissaient entendre des inflexions humides et discordantes où perçaient la cruauté et l'amertume. Uriel entendait la douleur de la perte vibrer dans la moindre syllabe écorchée et ressentait dans sa chair la souffrance qui transpirait sous chaque parole prononcée, mais quelle qu'elle fût, la personne à qui il parlait n'était pas l'être de chair auquel il s'adressait. Quelle que fût l'intelligence tapie derrière ces yeux ardents, elle n'appartenait pas à la créature qui avait posé le pied sur Salinas avec lui.

— Ça suffit comme ça ! éclata Uriel en se retournant pour adresser un signe de tête à Pasanius, qui braqua son bolter sur le seigneur des Décharnés. Vous allez arrêter ça sur-le-champ !

Voyant l'arme brandie vers lui, le monstre souleva le soldat secoué de sanglots à bout de bras, et le plongeant la tête la première dans sa gueule béante.

— Par l'Imperator, non ! s'écria Uriel. Tire, Pasanius, tire !

Les détonations de bolter saturèrent l'atmosphère et les balles explosives creusèrent des sillons dans le corps du seigneur des Décharnés, avant d'éclater à l'intérieur de ses entrailles. Des lambeaux de peau neuve et de viande avariée jaillirent de sa carcasse, tandis que le soldat était à moitié dévoré. Uriel bondit en avant, mais gêné par la partie inférieure du cadavre qu'on lui jetait au visage, il s'étala par terre de tout son long.

D'autres impacts vinrent cribler la créature, mais elle s'était déjà remise en route. Uriel se releva d'un bond, pour voir le seigneur des Décharnés défoncer le mur extérieur de la bâtisse à la manière d'un béliet, pulvérisant le bloc de béton en passant au travers.

Pasanius était déjà dehors, lancé à la poursuite de la créature dans un tonnerre de détonations. Uriel gravit péniblement les décombres pour retourner dans l'enceinte intérieure de la caserne.

Il put constater que Pasanius n'avait rien perdu de sa précision, mais ses tirs avaient beau faire systématiquement mouche, ils ne semblaient n'avoir qu'un effet superficiel sur le seigneur des Décharnés. Des gerbes de sang et de lumière giclaient de ses chairs, mais il était difficile d'évaluer l'ampleur des dégâts.

Les soldats combattaient en groupes compacts, dirigeant et croisant leurs salves nourries sur les Décharnés. Les équipes d'artillerie lourde installaient leurs mitrailleuses à des endroits stratégiques pour couvrir leurs camarades plus mobiles. Comme elle l'avait fait lors de l'embuscade tendue par les Fils de Salinas, Verena Kain ralliait ses troupes avec une efficacité et une rapidité d'exécution qui forçaient le respect.

Mais cela risquait de ne pas suffire.

Si les Screaming Eagles avaient été confrontés à d'autres hommes, voire à d'autres soldats de métier, leur courage et l'autorité naturelle de leur commandant leur auraient permis de remporter sans peine la victoire, mais l'ennemi qu'ils combattaient dépassait largement tout ce qu'ils avaient connu. Les vagues d'explosions fauchaient les Décharnés, mais ni le feu, ni les éclats d'obus, ni les balles n'avaient l'air de pouvoir entamer leur vigueur.

Ils semblaient ignorer des blessures qui auraient causé par trois fois la mort de la plus monumentale des bêtes féroces, continuant inlassablement de s'abattre sur des pelotons entiers, dont ils massacraient l'intégralité des soldats en un clin d'œil. Les blessures qu'ils recevaient libéraient des flots de lumière, qui se solidifiaient pour venir recouvrir la plaie à la manière d'un bandage.

Rien ne pouvait arrêter la progression des monstres, qui massacraient tout sur leur passage dans une frénésie démentielle.

Le sang d'Uriel se glaça quand il remarqua la joie sauvage qui se peignait sur leurs traits.

Tous les espoirs de rédemption et de renouveau qu'il avait pu nourrir à leur égard étaient réduits en poussière sous ses yeux. Il ne pouvait y avoir d'expiation ou de pardon envisageable pour des êtres se délectant d'une telle débauche de violence gratuite.

Alors même qu'il sprintait pour se joindre à la mêlée, un missile dévia de son plan vol pendant que l'artilleur qui venait de le lancer à la hâte finissait de se faire éviscérer par un violent coup de griffes. La roquette fendit l'air en décrivant une spirale dans sa course folle, avant de s'abattre sur le bâtiment qui abritait le générateur électrique du complexe.

Uriel plongea en avant au moment où l'ogive perforait le blindage léger de la porte de l'édifice, détruisant le générateur dans une gerbe d'explosion, qui envoya valser le toit dans les airs sur une colonne de feu de plusieurs dizaines de mètres de haut et démolit instantanément une section entière de la façade.

Toute la caserne fut alors plongée dans les ténèbres.

— Qu'entends-tu par « Sylvanus Thayer est encore en vie » ? demanda Cawlen Hurq.

— Exactement ce que ça veut dire, Cawlen, répondit Pascal. Bien qu'il puisse très bien être mort à l'heure où nous parlons.

Daron Nisato n'était pas moins choqué que Hurq par la révélation, mais le garde du corps de Pascal était dans une colère noire et il avait besoin de la décharger sur quelqu'un.

— Mais, tu nous as dit qu'il était mort ! fulmina Hurq, et Mesira, affolée par l'éclat de voix, se boucha instantanément les oreilles. Nisato passa un

bras autour de sa taille, mais elle tressaillit à son contact en gémissant d'un air angoissé.

— Et il l'était pratiquement, répliqua Pascal, qui essayait d'apaiser la colère de Cawlen en tentant de désamorcer la situation. Je l'ai trouvé gisant sur le champ de bataille le lendemain du combat. Il ne restait plus grand-chose de lui, Cawlen, juste des lambeaux de chair ensanglantés. Je ne sais pas comment il a fait pour survivre, mais les faits sont là. Je ne pouvais rien pour lui, alors je l'ai amené à Serj Casuaban aux maisons de providence.

— Casuaban ? fit Cawlen. Mais c'est un Falcatas !

Pascal nia vigoureusement de la tête.

— Non, il nous rend service depuis le massacre du Champ de Mort.

— Il nous rend service ? Mais comment ?

— D'où crois-tu que sortent nos fournitures médicales ?

Daron Nisato tâchait de se concentrer sur ce que les deux hommes disaient, mais Mesira se balançait d'avant en arrière avec une véhémence de plus en plus accrue.

— Pourquoi tu ne nous as rien dit ? demanda Cawlen. On aurait pu en informer la population.

— À quoi cela aurait-il servi de toute façon ? Sylvanus était déjà devenu un martyr à la cause. Ce qu'il a fait pour nous mort dépasse tout ce dont il aurait été capable par ailleurs. Du reste... Il... Il n'est plus le même homme.

Nisato remarqua l'étrangeté du ton que venait de prendre Pascal et leva les yeux, s'arrachant un instant à la contemplation du visage baigné de larmes de Mesira Bardhyl.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? En quoi est-il différent ?

Cawlen Hurq jeta un regard par-dessus son épaule dans sa direction.

— Toi, le flic, tu restes en dehors de ça, lança-t-il. Ça te concerne pas.

Nisato se leva d'un bond et plaqua violemment Hurq contre le mur. Le colosse esquissa un geste vers son pistolet, mais Nisato arracha d'un geste adroit l'arme de son étui. Il enfonça le canon dans le ventre de l'homme.

— Bon, maintenant, assieds-toi et ferme-la ! lui ordonna-t-il.

Hurq s'exécuta à contrecœur et Nisato se tourna vers Pascal Blaise.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par « ce n'est plus même homme » ? Il m'est déjà arrivé de devoir abattre des types qui se sont ensuite réveillés

d'un long coma avec des talents latents qu'ils n'avaient pas avant. C'est de ce genre de phénomène dont vous voulez parler ?

— Quelque chose comme ça, acquiesça Pascal. Il ne pouvait plus parler ni bouger. Avec ce qu'il restait de lui, je vois pas comment il aurait pu faire, de toute façon, mais... on pouvait la ressentir quand on se tenait à proximité.

— Ressentir quoi ?

— Sa colère, répondit Pascal, une colère inextinguible.

Un cri fit sursauter les deux hommes et Nisato se retourna vivement, pour découvrir Mesira Bardhyl debout près de la fenêtre, en train de scruter les ténèbres au dehors, le bras tendu. Son visage était éclairé par les douces lumières de la ville en contrebas, mais tandis qu'ils la dévisageaient, une lueur plus vive de l'autre côté de la vitre nimba soudain ses traits d'un halo orange vif.

Nisato se précipita à ses côtés.

— Que se passe-t-il ? s'inquiéta-t-il.

— Le Pleureur, murmura Mesira.

Daron Nisato et Pascal Blaise virent une colonne de feu flamboyante s'élever de la lointaine banlieue. Quelques secondes plus tard, le bruit d'une explosion parvint à leurs oreilles, accompagné du crépitemment d'une fusillade à l'arme de poing.

— Ça vient de la caserne des Screaming Eagles, déclara Nisato. Votre œuvre, Blaise ?

— Non, répondit Pascal, et Nisato le crut sur parole. Je jure que j'y suis pour rien.

— C'est le Pleureur, intervint Mesira. Il en a trouvé un. Il massacre tout le monde pour arriver jusqu'à elle.

Elle se retourna pour lui faire face et Nisato constata qu'elle affichait un sourire serein.

— Je serai la prochaine, ajouta-t-elle le plus calmement du monde.

Uriel ne disposait d'aucune autre arme que son épée et il en fit bon usage tandis qu'il se frayait un chemin en ferraillant au cœur de la mêlée. Les Décharnés étaient plus forts que jamais, leurs corps débordants d'une

énergie qu'il ne leur avait jamais connue auparavant, et l'Empereur sait qu'ils s'étaient déjà montrés terriblement puissants jusque-là !

Une silhouette monumentale se dressa devant lui, un monstre avec des troncs pleins de bourrelets en guise de jambes et une collerette de chair qui pendait en frémissant contre son poitrail. Un membre osseux contre nature jaillit de sous sa peau pour frapper Uriel, qui bloqua l'assaut d'une parade désespérée tandis que des griffes acérées se pressaient contre sa gorge.

Il roula sur le côté pour esquiver le membre osseux qui fouetta l'air au-dessus de lui, et taillada les chairs du monstre du fil de son épée. La lame transperça le corps de la créature, mais à peine l'eut-il retirée que l'étrange lumière qui inondait ses entrailles vint régénérer les tissus atteints.

En dépit du pouvoir régénérant de la lumière, la créature poussa un hurlement de douleur et s'éloigna de lui pour se mettre en chasse d'une proie plus facile parmi les Screaming Eagles. Uriel la laissa partir, se concentrant plutôt à tâcher de repérer le colonel Kain dans la confusion de la bataille.

Depuis que le générateur avait été détruit, le combat se déroulait dans une obscurité traversée de flashes stroboscopiques, qui éclairaient la scène au gré du va-et-vient des rayons laser et du scintillement des étoiles. De petits groupes de soldats combattaient en courant d'un abri à l'autre pendant que les Décharnés saccageaient l'enceinte de la caserne, démolissant indistinctement sur leur passage les barricades, les positions de tir et les baraquements.

Touché par une balle perdue, le réservoir à carburant fut pulvérisé dans un nuage en forme de champignon atomique et l'atmosphère se mit à empester le prométhium. Des tourbillons de fumée s'élevaient dans les airs et les nuages de gaz se propageaient comme une traînée de poudre dans la cour d'enceinte.

Uriel se fraya un chemin au pas de course dans le chaos de la bataille pour rejoindre Pasanius. Son ami tirait la dernière balle de son chargeur sur un monstre aux bras hypertrophiés, qui arpentait l'antenne medicae de la caserne à pas lourds et massacrait les blessés en fracassant leurs corps meurtris à grands coups de poing.

— Il te reste combien de balles ? hurla Uriel par-dessus le fracas de la bataille.

— Encore un chargeur plein, répondit Pasanius, mais c'est coton à insérer.

Uriel échangea son épée contre le bolter, et s'abrita derrière un amoncellement de sacs de sable pour recharger l'arme d'une main experte.

— Merci, fit Pasanius alors qu'Uriel lui rendait le pistolet et récupérait son épée. Bon, on fait quoi, maintenant ? Au nom de l'Empereur, est-ce que tu peux m'expliquer ce qu'il se passe ? Pourquoi font-ils ça ?

— Ils n'y sont pour rien, rétorqua Uriel, qui venait enfin de localiser le colonel Kain.

Un grondement d'artillerie lourde vint s'ajouter au vacarme lorsque des soldats qui étaient grimpés tant bien que mal sur les toits de plusieurs Chimères garées dans la cour s'installèrent en position de tir, déchaînant des torrents de balles et des salves d'obus de gros calibre.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? demanda Pasanius en ouvrant le feu par-dessus les sacs de sable sur le monstre qui s'attaquait à l'infirmerie. On dirait quand même qu'ils y sont pour quelque chose.

— Ce n'est pas eux, s'obstina Uriel. Je ne sais pas trop quoi, mais il y a quelque chose qui les contrôle, j'en suis certain.

Pasanius haussa les épaules, et Uriel se rendit compte qu'à cet instant précis, il importait peu de savoir pourquoi les Décharnés attaquaient les Screaming Eagles, que tout ce qui comptait sur le moment, c'était qu'ils étaient bel et bien en train de le faire. Le seigneur des Décharnés massacrait des soldats par paquets de douze à chaque coup de ses énormes poings. Ses chairs étaient une forteresse imprenable à l'épreuve de toutes les armes imaginables.

— Eh bien, j'espère que tu as un plan, lança Pasanius, parce que sinon, ils vont buter tout le monde ici, nous y compris.

N'ayant pas de réponse toute prête pour calmer les inquiétudes de Pasanius, Uriel se renfrogna, mais un rugissement de moteurs en provenance des hangars le dérida vite, et ils virent trois chars d'assaut Leman Russ en sortir avec fracas. Le canon principal des tanks ne serait d'aucune utilité dans l'enceinte de la caserne, mais chaque véhicule disposait de tout un tas d'armes de soutien, sans compter que leur masse lancée à pleine vitesse pouvait très bien à elle seule faire tourner le vent de la bataille.

Un tonnerre d'acclamations s'éleva dans les rangs des Screaming Eagles à l'instant où les tanks émergeaient, et Verena Kain brandit son sabre haut dans le ciel pour être vue de tous. Un homme déroula une bannière et l'emblème rouge de l'Achaman Falcatas redonna du courage aux soldats.

Uriel vit le canon laser monté sur la carrosserie du tank de tête, le seul pour l'instant à avoir rétabli l'alimentation de ses batteries, fendre la nuit avec un trait de lumière incandescente. Une créature munie de membres en forme de faux s'écroula net, coupée en deux par le rayon, ses entrailles fumantes et son sang bouillonnant réduit en vapeur. Les autres tanks utilisèrent l'armement d'appoint monté sur leurs châssis pour déclencher un déluge de mitraille sur les Décharnés, qu'ils repoussèrent par la seule pression exercée par l'intensité du feu nourri.

Ces mastodontes de métal n'intimidèrent cependant pas outre mesure le seigneur des Décharnés. D'une chiquenaude, celui-ci se débarrassa du cadavre du soldat qu'il venait de tuer et chargea tête baissée, les bras repliés contre ses flancs, droit sur le tank qui lui faisait face.

Juste au moment où l'on pensait qu'il allait percuter la tête la première l'avant du véhicule, il bondit dans les airs pour atterrir directement sur le toit. Une pluie de balles lacérait ses chairs, mais rien ne semblait pouvoir freiner sa course. Ses pattes monstrueuses se refermèrent sur le fût raccourci du canon principal et le tordirent vers le haut en déployant une force proprement phénoménale.

La tourelle fut entièrement arrachée du châssis dans un grincement métallique épouvantable et une pluie d'étincelles. L'artilleur tomba de l'habitacle, pour se faire aussitôt écraser par les chenilles de son char d'assaut. Le seigneur des Décharnés fracassa les ruines de la tourelle contre le flanc du tank, pulvérisant les canons latéraux et enfonçant la coque dans un fracas métallique assourdissant.

Un gémissement de protestation s'éleva des moteurs de l'épave, exhalant une fumée bleu sale de plus en plus chargée d'huile à mesure qu'ils se grippaient et rendaient l'âme. Des flammes embrasèrent l'arrière du véhicule, et constatant que son adversaire était vaincu, le seigneur des Décharnés jeta au loin les vestiges de métal tordu encore dans sa patte avant de se laisser retomber sur le sol.

Le colonel Kain poussa alors un cri de guerre plein de fougue et lança la charge des Screaming Eagles.

Uriel sortit à découvert pour les regarder charger, admirant leur courage tout en maudissant le caractère vain de l'entreprise. Ces hommes ne pouvaient triompher des Décharnés, pas tant que des forces obscures manipuleraient leurs corps comme des marionnettes et continueraient de régénérer les blessures fatales qu'ils recevaient.

— Allons-y ! s'écria-t-il, et Pasanius accourut le rejoindre.

Uriel s'élança au pas de charge dans la fournaise. La puanteur du prométhium surchauffé assaillait ses narines, et le voile épais de fumée noire faisait pleurer ses yeux et lui brûlait la gorge. Il faisait une chaleur incroyable et les flammes léchaient les murs d'enceinte avec un appétit vorace.

Les rangs des Décharnés et des Screaming Eagles se percutèrent au centre de la cour intérieure pour livrer bataille au cœur de la fournaise. L'issue du combat ne faisait aucun doute, mais cela n'empêchait pas les Screaming Eagles de se battre avec une ferveur fataliste qui en disait long sur leur implication dans le massacre du Champ de Mort.

Uriel brandit son épée en voyant un monstre bossu avec des bras en forme de pistons fendre les nuages de fumée et de flammes dans sa direction. Sa gueule horriblement de travers s'ouvrait sur une forêt de dents cassées et de gencives pourries, et ses yeux étaient une bouillie gélatineuse où les pupilles venaient couler dans ses iris laiteux. Il avait une peau flambant neuve, mais visqueuse et déjà avariée, comme rongée par des poussées d'eczéma.

Il éructa une bordée d'injures obscènes en balançant violemment les poings en avant. Uriel détourna le coup et contourna la créature pour lui planter son épée dans le dos. La lame crissa contre l'ossature difforme de son épine dorsale et Uriel remua l'épée dans la plaie pour l'enfoncer plus profondément dans le corps du monstre.

Celui-ci poussa un hurlement et tomba à genoux tandis que Pasanius arrivait en trombe pour lui donner un coup de botte en pleine figure. Ses crocs claquèrent et des gerbes de morve ensanglantée volèrent dans les airs.

D'un mouvement de torsion, Uriel dégagea son épée des chairs putrides, libérant un geyser de lumière et de sang écumant. Pasanius enfonça son bolter dans la gueule de la créature et appuya sur la détente. Une explosion de lumière emporta l'arrière du crâne dans une gerbe de matière grise.

Le monstre s'écroula, des bouts de cervelle fumante se déversant de la fracture crânienne. Uriel vit une brume de lumière s'élever dans les airs pour suivre à la trace la coulée grise. Il poussa un cri de victoire en sentant l'intense frustration qui s'emparait de l'ectoplasme de lumière, mais tomba soudain à genoux, terrassé par la puissance de cette rage qui menaçait de le submerger.

Uriel lâcha son épée tandis que sa vision se troublait, laissant apparaître toute une foule de silhouettes spectrales qui se massait sur les murs d'enceinte pour observer d'un œil froid le carnage qui se déroulait en leur nom. Des centaines de ces fantômes se bousculaient sur les remparts et Uriel s'ébroua vigoureusement, luttant pour dégager ses pensées de l'étau de leur désir de vengeance.

— Uriel ! hurla Pasanus, et le charme fut brisé.

La créature qu'ils avaient combattue avait rendu l'âme, la lumière régénératrice ayant abandonné la dépouille à l'heure du décès, mais Uriel constata qu'il s'agissait là de la seule victoire remportée jusque-là par leur camp.

Les flammes s'étaient déjà chargées d'une bonne partie des soldats que les Décharnés n'avaient pas encore massacrés. Des torches humaines se débattaient un peu partout en hurlant et Uriel se mit à nourrir une sourde rancune contre ces voyeurs invisibles qui avaient mis en branle ce carnage.

— Il faut qu'on se tire d'ici, lança Pasanus. On ne peut pas gagner cette bataille.

Uriel acquiesça en essuyant le fil de son épée.

— Je vais essayer de mettre la main sur Kain.

Il se releva et chercha du regard la bannière des Screaming Eagles, finissant par l'apercevoir à travers les flammes, non loin de Kain, qui livrait un combat perdu d'avance contre les monstres qui massacraient ses soldats.

— Par là ! indiqua Uriel. Suis-moi.

Ils se mirent en route au milieu des flammes vers les troupes encerclées, et tandis qu'ils se frayaient un chemin dans la fournaise, Uriel sentit sa peau se couvrir de cloques. Il imaginait à peine les souffrances que devaient endurer leurs alliés mortels !

Uriel vit Verena Kain s'effondrer, terrassée par une profonde blessure à l'épaule. La créature qui avait fait couler son sang s'approcha pour donner le coup de grâce, mais ses hommes s'interposèrent vaillamment pour former

un rempart devant elle, braquant leurs fusils et tenant leurs sabres prêts à défendre leur colonel.

Face à une telle puissance de feu, la créature battit en retraite et Uriel s'arrêta en dérapant à la hauteur de Kain.

Cette femme était une vraie dure à cuire, Uriel devait bien lui reconnaître ça. Son bras gauche pendait, inutile, le long de son corps et elle avait le visage en sang. Elle leva les yeux sur Uriel, les traits rongés par la colère.

— Mes hommes sont en train de mourir par votre faute ! hurla-t-elle par-dessus le fracas de la fusillade et le rugissement des flammes. Je ne sais pas trop comment cela se fait, mais je suis sûre et certaine que ça a quelque chose à voir avec vous !

— Colonel Kain, commença Uriel, vous avez raison, mais on s'occupera de ça plus tard. Pour le moment, il devient urgent de mettre les voiles. Ce n'est pas là un combat que nous pouvons gagner.

— Jamais ! éclata Kain. Vous m'entendez ? Les Screaming Eagles ne sonneront jamais la retraite !

— Je sais, répliqua Uriel d'un ton brusque. On m'a déjà cité la devise du vieux Serenity, mais il s'est fait tuer, et c'est ce qu'il va vous arriver si nous restons ici.

Il s'attendait à un nouveau refus, mais vit les éclairs de rage que lançaient ses yeux s'éteindre progressivement, pour céder la place à une morne résignation. Uriel acquiesça et se tourna vers Pasanius quand une ombre gigantesque étouffa la lumière des feux. Le porte-étendard des Screaming Eagles se fit soudain décapiter et un geyser de sang jaillit de son cou tranché.

Uriel fit volte-face au moment où la bannière touchait le sol. Le seigneur des Décharnés le dominait de sa haute stature, sa silhouette enflée ayant pris des proportions hallucinantes depuis la dernière fois qu'Uriel avait posé le regard sur lui. Une lumière aveuglante faisait luire sa peau de l'intérieur, trop éblouissante pour qu'on puisse fixer du regard les endroits où elle suintait de ses blessures, et une puissance étrangère venait enflammer sa musculature.

Uriel reçut un coup de poing fulgurant, qui l'envoya valser dans les airs pour aller s'écraser contre le châssis de l'épave du *Leman Russ*. Il vit trente-six chandelles et reprit péniblement son souffle, entendant le crépitement du bolter de Pasanius, qui ouvrait le feu.

Le seigneur des Décharnés faucha Pasanius d'un terrible coup de poing, qui le plaqua au sol, avant de se ruer sur Verena Kain. Le colonel des Screaming Eagles avait ramassé la bannière de son régiment, dont l'étoffe de soie avait pris feu. Uriel poussa un cri désespéré et se remit tant bien que mal sur ses pieds pour se traîner en titubant vers le seigneur des Décharnés.

Le colonel Kain donna un coup de sabre au monstre alors même que l'énorme patte la soulevait de terre. Des gerbes de sang et de lumière giclaient des blessures de la créature, mais elle n'arrivait pas à se dégager de son étreinte.

Uriel vit la fureur dans le regard du seigneur des Décharnés, une fureur si pure et implacable qu'elle l'arrêta dans son élan, aussi singulier que cela puisse paraître. Ce n'était pas la colère des Décharnés, mais celle de ceux qui n'avaient pas de voix pour l'exprimer et à qui il ne restait plus que ce moyen de vengeance.

Le seigneur des Décharnés transporta le colonel qui continuait de se débattre jusqu'à l'endroit où le réservoir à carburant avait explosé, puis il la brandit à bout de bras au-dessus du brasier de flammes de prométhium. Uriel essayait de suivre le rythme, mais il avait les jambes lourdes et les poumons en feu.

— Non, siffla-t-il entre ses dents serrées en prenant conscience de ce qui allait suivre.

Le seigneur des Décharnés s'interrompit, comme savourant l'acte définitif qu'il était sur le point de commettre. Il se pencha sur Verena Kain, et bien que ses mots ne fussent qu'un murmure, ils résonnèrent dans l'esprit de tous les guerriers présents dans l'enceinte de la caserne.

— Tu étais là.

Puis, il la projeta dans les flammes ardentes.

Uriel poussa un hurlement, un cri du cœur inarticulé devant l'horreur de ce meurtre, et le seigneur des Décharnés rejeta la tête en arrière pour laisser échapper un rugissement terrible où perçait la rage du désespoir. La créature tourna sa figure ravagée et couverte de cloques vers Uriel, et le regard qu'ils échangèrent fut celui de deux vieux amis se retrouvant un bref instant pour partager un même dégoût pour une situation qui les dépassait.

Le monstre baissa la tête et le lien de complicité qui les avait réunis l'espace d'une seconde fut rompu tandis que la multitude d'esprits qui

s'étaient rendus maîtres des faits et gestes des Décharnés resserraient de nouveau leur emprise.

Les coups de feu avaient cessé. Le silence régnait à présent sur la caserne, seulement brisé par les cris d'agonie de soldats rendant leur dernier souffle. Le seigneur des Décharnés rameuta sa tribu autour de lui tandis qu'Uriel déambulait en titubant au milieu des cadavres ensanglantés.

— Pourquoi ? hurla-t-il. Pourquoi aviez-vous besoin de faire ça ?

Le seigneur des Décharnés leva les yeux au ciel et les flammes blanches de la vengeance couvaient dans ses yeux comme autant d'astres à l'éclat lointain.

— Parce qu'ils étaient là, répondit-il. Tous doivent être châtiés.

Sur cette déclaration glaçante, il se détourna pour s'engouffrer dans la faille ouverte dans le mur par l'explosion du générateur. Le reste des Décharnés lui emboîta promptement le pas, et Uriel observa qu'ils se dirigeaient vers les quartiers en ébullition de la cité de Barbados.

Il eut alors l'atroce certitude que le bain de sang de cette nuit n'était pas terminé.



QUATORZE

Léto Barbaden regardait l'incendie faire rage dans les faubourgs nord de sa cité depuis la plus haute mansarde de sa bibliothèque personnelle. Il se rendait bien compte que cela venait de la caserne des Screaming Eagles, mais il n'était pas du tout affecté par le sort des hommes et des femmes qu'il savait pourtant être en train de mourir sous le voile de fumée, qui formait une traînée plus sombre se détachant sur le ciel étoilé.

Il devinait aisément les motifs de l'attaque, mais on ne pouvait pas dire que cela l'intéressait beaucoup. La populace défoulait son agressivité sur l'armée d'occupation. La belle affaire ! C'était symptomatiquement la seule réaction possible d'un peuple vaincu contre ses dirigeants, les derniers spasmes d'un cadavre qui ignorait encore qu'il était mort.

Que ce fût un réflexe bien naturel n'était pas pour autant une excuse, et il avait déjà ordonné que l'on dépêche davantage d'unités dans les rues pour maintenir la paix, par la force si nécessaire. Il imposerait l'ordre, même s'il fallait passer par un bain de sang pour le faire respecter.

Barbaden se détourna des vitres blindées et joignit les mains derrière le dos pour descendre l'escalier en colimaçon métallique menant au rez-de-chaussée de la bibliothèque. Il s'était toujours attendu à ce que ses premières années d'entrée dans ses fonctions de gouverneur s'avèrent difficiles ; c'était le lot des grands hommes de devoir faire face à des périodes de troubles, mais c'était à la lumière de leur gestion de ces temps de crises que l'on mesurait justement leur grandeur.

Il arriva en bas de l'escalier et traversa le sol en marbre de la bibliothèque, respirant profondément l'odeur de renfermé de ses livres,

papiers et autres manuscrits. Il avait minutieusement amassé des ouvrages au fil des décennies de guerre, transportant sa collection de livres d'une campagne militaire à l'autre. L'objectivité rassurante des faits avérés et des chiffres contenus dans leurs pages lui avait toujours été d'un grand réconfort. Il tira un volume à tranche dorée de l'étagère, une biographie de Solar Macharius, avant de se diriger vers son minibar personnel.

Il avait toujours admiré l'illustre seigneur, un homme résolu et visionnaire que seule la couardise d'individus de moindre qualité avait fini par perdre. C'était la malédiction des génies de voir leur grandeur si souvent contrariée par les défauts de leurs contemporains. Le seigneur Solar Macharius avait repoussé les limites de l'univers connu, avait exploré les confins de la galaxie et avait même poussé jusqu'aux nébuleuses du halo galactique.

Il n'y avait eu que des hommes craintifs se faisant risiblement appeler « guerriers » pour l'empêcher de conquérir ces étoiles au nom de l'Empereur. Seule la faiblesse d'esprit de ses partisans avait empêché Macharius de réaliser son véritable potentiel. Léto Barbaden s'était depuis longtemps juré qu'aucune faiblesse de ce genre, que ce fût de sa part ou de celle d'autrui, ne l'empêcherait de réaliser ses rêves de grandeur.

Il se versa une généreuse rasade de raquir, avant d'aller s'asseoir dans le seul siège de la pièce et d'ouvrir le livre pour en feuilleter les soyeuses pages de vélin. Les mots bien-aimés qu'elles contenaient lui firent baisser les yeux d'humilité. Leur beauté recélait des vérités immuables et chacune des lignes manuscrites ou des enluminures venait retracer un pan entier d'histoire.

Léto Barbaden adorait les livres d'histoire, et plus détaillés ils étaient, mieux cela valait, car il était homme pour qui les menus détails historiques faisaient toute la saveur de la discipline. L'histoire était écrite par les vainqueurs, c'était là un aphorisme vieux comme le monde, et Léto Barbaden savait que sa position dans l'histoire était par conséquent assurée, du moins sur cette planète.

Là où d'autres ne voyaient que de la cruauté, lui trouvait de la force de caractère.

Là où d'autres voyaient de la froideur et une absence d'émotion, lui trouvait une ferme résolution.

Léto Barbaden savait qu'il était un digne représentant de l'humanité, mais débarrassé du frein qu'imposait la bonne conscience ou l'émotion.

Il incarnait la raison et la logique dépouillées de toute émotion, car les émotions causaient systématiquement la perte de ceux qui n'avaient pas le courage de leurs convictions.

Certains pouvaient toujours le traiter de monstre, c'étaient des imbéciles.

La vie était dure dans cette galaxie cruelle, et seuls ceux qui se montraient capables de se délester des émotions pouvaient s'élever au-dessus de considérations aussi mesquines que la moralité ou la différence entre le bien et le mal pour accomplir le nécessaire.

Il avait conscience de cela depuis que le colonel Landon s'était fait tuer dans la gorge de Koreda, en même temps que tout son état-major. Les hommes du régiment l'appelaient le vieux Serenity, un surnom que Barbaden trouvait totalement absurde. Comment un tel nom aurait-il pu convenir à un homme qui avait fait de la guerre sa profession ?

Landon n'aurait jamais eu le cran de conquérir Salinas. Il avait des passions bien trop futiles et se préoccupait trop de ses hommes pour pouvoir l'emporter. Pour Landon, tout ce qui comptait, c'était de ramener ses hommes sains et saufs en dépit des affres de la guerre, mais Léto Barbaden savait que s'il y avait bien une ressource dont l'Imperium ne manquait pas, c'étaient les effectifs humains. Les machines et les armes étaient des denrées précieuses, mais on pouvait toujours remplacer les soldats, tout comme les populations, d'ailleurs.

C'était là une vérité dont il s'était convaincu assez tôt dans la guerre contre les Fils de Salinas, se rendant compte que peu importait, finalement, combien de gens mouraient, il y en aurait toujours plus de toute façon. Les hommes étaient des créatures laides et brutales, faites de chair, d'os et de désirs, vivant de sordides petites vies étriquées et proliférant comme des lapins tout au long de leurs vaines existences.

Il semblait inconcevable que personne d'autre ne semblât capable de voir que la vie humaine n'avait rien de si précieux et qu'il s'agissait là d'une valeur tragiquement surestimée.

Il était le seul à avoir été frappé par l'évidence de ce fait brut quand il avait ordonné la destruction de Khaturian, conscient que l'ampleur du génocide attiserait à tel point la colère de son ennemi qu'il serait obligé de venir l'affronter à terrain découvert.

Sylvanus Thayer, qui s'était révélé être un digne adversaire jusqu'au massacre de sa famille, avait engagé ses troupes dans un combat perdu d'avance, et Barbadén sourit au souvenir de la terre calcinée du champ de bataille qui avait vu l'anéantissement des Fils de Salinas.

Une fois de plus, les émotions étaient venues briser le destin d'un leader qui aurait pu s'avérer être un grand général.

Il poursuivit la lecture une heure de plus, sirotant son raquir et parcourant des citations de Solar Macharius qu'il connaissait depuis longtemps par cœur. Son doigt descendit le long de la page, égrenant les paragraphes jusqu'à ce qu'il tombe sur son aphorisme favori.

« Il ne peut y avoir de spectateur innocent dans une lutte pour la survie, lut-il à voix haute. Toute personne qui ne se battra pas à vos côtés est un ennemi que vous devrez abattre. »

La citation fit naître un sourire sur les lèvres de Barbadén, qui reconnaissait le génie inhérent à ce bref aphorisme.

La concision et la clarté étaient des qualités qu'il admirait et qu'il cherchait à faire siennes en toutes circonstances.

On frappa à la porte.

— Entrez, dit-il.

Les portes s'ouvrirent et Eversham entra à pas précipités, toujours revêtu de sa redingote. Il avait les traits blêmes. Barbadén leva les yeux de son livre, remarquant que son aide de camp tenait une tablette cyberdata encodée dans la main tout en notant son apparence négligée.

— Ta tenue de cérémonie laisse quelque peu à désirer, Eversham, lança Barbadén. Arrange-toi un peu avant que je n'emploie les grands moyens en te faisant récurer au gros sel !

Eversham semblait décidé à s'exprimer sans repartir au préalable se faire une beauté, mais eut assez de bon sens pour prendre tout de même le temps de reboutonner son col et réajuster sa redingote avant de poursuivre. Quand il ouvrit finalement la bouche pour parler, Barbadén lui coupa l'herbe sous le pied.

— Es-tu familier avec l'œuvre du seigneur Solar Macharius ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Eversham secoua la tête, et Barbadén vit bien qu'il devait déployer des trésors de maîtrise de soi pour se dominer et respecter l'ordre imposé de la conversation.

— Non, mon seigneur, à mon grand regret.

— Ceci est un de mes passages préférés : « La victoire n'implique pas seulement de défaire l'ennemi, mais de l'anéantir, de l'éradiquer définitivement de la mémoire de l'univers, de ne rien laisser subsister de ses efforts, de détruire absolument tout ce qu'il a pu accomplir et d'effacer des registres la moindre trace de son existence. Aucun ennemi ne pourra jamais se relever d'une telle défaite. Voilà le sens véritable de la victoire. » Plutôt édifiant, non ?

— En effet, mon seigneur, fit Eversham. Très.

— Tu es tout ruisselant de sueur, Eversham, remarqua Barbaden. Tu es souffrant ?

— Non, gouverneur, répondit son aide de camp en lui tendant la tablette cyberdata, comme s'il brûlait de s'en débarrasser.

— Dis-moi un peu, reprit Barbaden en ignorant consciencieusement la tablette. Quelle est donc la nature des troubles qui secouent la caserne des Screaming Eagles ?

— On ne sait pas encore, mon seigneur. On rapporte des coups de feu et plusieurs explosions, mais nous n'avons toujours pas réussi à joindre le colonel Kain, ni aucun de ses hommes.

— Très bien, dépêche deux compagnies de la garde du palais là-bas pour savoir de quoi il retourne et sécuriser le site.

— Bien entendu, acquiesça Eversham, qui lui tendit à nouveau la tablette cyberdata.

— Qu'est-ce donc que cela ? demanda Barbaden.

— Une communication astropathique, annonça Eversham. Les Janiceps l'ont reçue plus tôt dans la soirée et le devin Primaris vient juste de finir de l'interpréter.

— Une communication émanant de qui ?

— Aucune idée, mon seigneur, répondit Eversham. C'est arrivé précédé du préfixe indiquant la plus haute priorité. C'est manifestement un message confidentiel que vous seul êtes habilité à lire. À peine le devin en a-t-il achevé la traduction qu'un mnémovirus implanté dans le message est venu lui effacer complètement la mémoire.

Sa curiosité piquée, Barbaden saisit la tablette qu'on lui tendait et glissa un doigt dans la fente de lecture, tressaillant sous l'effet de la douleur causée par la piqûre de l'échantillonneur de gênes. Une fois son identité

confirmée, la tablette s'alluma dans un crépitement d'étincelles et les mots du devin lobotomisé défilèrent sur l'écran en lettres argentées.

Il parcourut le corps du message et écarquilla les yeux de surprise.

Lentement et avec un soin délibéré, Barbaden rendit la tablette à Eversham. Il referma son livre et le posa sur la table à côté de son fauteuil. Il se leva et lissa le devant de sa tunique, luttant pour contenir la panique qu'il sentait monter en lui.

— Que l'on prépare mon quai d'embarquement personnel sur les hauteurs de la ville, ordonna-t-il. Nous nous apprêtons à recevoir des visiteurs de marque.

La piste des Décharnés n'était pas bien compliquée à suivre, car ils n'avaient pas du tout pris soin de dissimuler les marques de leur passage. Leurs traces étaient facilement repérables, mais même s'ils avaient pris la peine d'effacer leurs empreintes sur le sol, le sillage de ruines qu'ils laissaient derrière eux était déjà bien assez éloquent.

Uriel voyageait dans l'écoutille de commandement d'une Chimère dont le confinement pouvait à peine contenir sa corpulence génétiquement augmentée. Il avait été obligé de laisser son armure à la caserne, aux bons soins du technaugure Imerian, car il aurait fallu des heures pour charger la batterie de l'unité dorsale. S'il survivait à la nuit, il reviendrait la chercher le lendemain matin à la première heure.

Sous ses pieds, Pasanius et cinq autres soldats se serraient dans le compartiment réservé aux troupes, tout ensanglantés et encore sous le choc d'avoir vu avec quelle facilité le sanctuaire de leur place forte avait été violé et leur colonel exécuté.

Deux autres Chimères, avec à leur bord les rares soldats encore en état de se battre, fendaient la pénombre qui régnait sur la banlieue de la cité en suivant le sillage de destruction laissé par les monstres qu'ils pourchassaient.

En vérité, Uriel ne savait pas trop ce qu'il espérait accomplir en se lançant à la poursuite des Décharnés. Si la compagnie des Screaming Eagles au grand complet s'était montrée incapable de les vaincre, quelles chances cet équipage de fortune rassemblé à la hâte avait-il de le faire ?

Tout ce qu'il savait, c'était qu'il fallait qu'il les rattrape, ne serait-ce que pour apaiser sa conscience. Le saccage de la caserne des Screaming Eagles était entièrement de sa faute, et il gardait sur le cœur la culpabilité d'avoir laissé sa confiance aveugle provoquer un tel désastre.

Comment avait-il pu se fourvoyer à ce point sur la bestialité fondamentale des Décharnés ? Bien sûr, vu de l'extérieur, ils avaient l'air de monstres, mais Uriel ne s'était pas arrêté aux apparences, décelant au fond de leur cœur ce qu'il avait cru être une forme de noblesse profondément humaine.

Même s'il était certain qu'une puissance plus obscure était à l'œuvre pour orchestrer leurs exactions, il savait qu'elle n'aurait jamais eu la moindre emprise sur des âmes véritablement pures. Quelque chose de putride avait dû ronger le cœur des Décharnés pour permettre à cette puissance de prendre possession d'eux, et Uriel se maudissait d'avoir été assez sot pour ne pas le voir.

Quoi qu'ils aient fait par le passé pour mériter un tel châtiment, il avait la mort de ces soldats sur la conscience. Uriel chassa ces pensées de son esprit, s'efforçant de se concentrer sur la tâche qui les occupait.

Les Chimères fonçaient avec fracas dans les rues de la cité, au milieu d'immenses tours métalliques et de bâtiments en brique trapus. Ils voyaient défiler les éléments d'architecture hétéroclites qui composaient Barbadus, devinant derrière les volets entrebâillés les visages des habitants qui les regardaient passer avec effroi. Il était de notoriété publique que la mort rôdait dans les rues de Barbadus, le souffle de son passage vidant les avenues de tous ceux qui n'étaient pas mordus de curiosité. Même les rares passants que l'on voyait encore s'attarder sur le trottoir abandonnaient vite les affaires qui les occupaient pour se réfugier à l'intérieur, fermant leur porte au passage du lugubre cortège d'Uriel.

La mort était en chasse cette nuit-là, et elle emporterait quiconque appellerait son nom.

Même si la vue se perdait dans le lointain et que l'obscurité empêchait de discerner le moindre détail, il était clair qu'une terrible bataille s'était livrée dans la caserne des Screaming Eagles. Des flammes venaient lécher les cieux et le crépitement de la fusillade venait de cesser.

— Bon, quelle que soit la nature de ce qu’il vient d’arriver, c’est terminé à présent, observa Pascal.

Nisato garda le silence, scrutant les flammes au loin, comme interrogeant les ténèbres. Pascal Blaise prétendait ne rien savoir de ce qu’il se passait, et autant Nisato aurait préféré ne pas le croire, autant il sentait instinctivement qu’il disait la vérité.

Cela n’avait rien à voir avec les Fils de Salinas, mais si ce n’étaient pas eux, qui donc cela pouvait-il bien être ?

— On devrait débarrasser le plancher, suggéra Pascal Blaise. Si d’aventure, elle disait vrai et que ce qui s’est abattu sur les Screaming Eagles se radinait jusqu’ici...

Nisato acquiesça et se retourna vers Mesira, qui avait repris sa position précédente sur le lit, les genoux repliés contre la poitrine et les bras passés autour des tibias.

— Mesira ? appela-t-il. Elle leva les yeux. Son visage baigné de larmes n’affichait plus du tout cet air hagard de crainte et de culpabilité mêlées qui le ravageait en permanence.

— Qu’est-il arrivé là-bas cette nuit ? demanda-t-il. Tu le sais ?

— C’est le Pleureur, répondit-elle. Il l’a tuée et maintenant, c’est mon tour.

— Il a tué qui ?

— Le colonel Kain. J’ai ressenti sa mort. C’était terrible.

— Pour qui ça ? demanda Nisato. Pour toi ?

— Pour toutes les deux.

Pascal Blaise rejoignit le policier au chevet de Mesira.

— Kain est morte ? Tu es sûre ?

Mesira hocha la tête et Nisato discerna une lueur de satisfaction dans le regard de Blaise.

Le chef des Fils de Salinas leva les yeux et croisa son regard.

— Ne t’attends pas à me voir verser la moindre larme pour cette salope, lâcha-t-il. Kain était à la tête des Screaming Eagles à Khatourian. Elle a le sang de plusieurs milliers de personnes sur les mains. Elle a eu ce qu’elle méritait.

— Et toi, qu’est-ce que tu mérites, Pascal ? répliqua vertement Nisato. Qu’est-ce que n’importe lequel d’entre nous mérite, exactement ? N’avons-

nous pas, tous autant que nous sommes, du sang sur les mains ? On mérite tous de mourir, c'est ça ?

— Peut-être, répondit Blaise dans un haussement d'épaules. Peut-être bien. J'ai tué des gens, c'est vrai. J'en ai abattu certains à bout portant et j'en ai fait sauter d'autres dans des attentats à la bombe, mais je n'ai aucun remords. Les hommes que j'ai tués ont envahi ma patrie. Qu'est-ce que j'aurais bien pu faire d'autre ? Si des soldats armés jusqu'aux dents s'attaquaient aux personnes que tu aimes, tu les combattrais, non ?

— J'imagine, répondit Nisato, mais...

— Il n'y a pas de « mais », le coupa Pascal d'un ton brusque. C'était notre monde. Nous étions restés fidèles au Trône d'Or, mais Barbadén n'a rien voulu entendre. Il a fait exécuter nos dirigeants et massacrer nos soldats. Quel genre de pleutres aurions-nous été si on n'avait pas cherché à résister, hein ? Et n'essaye pas de me faire croire que tu vauds mieux que moi, « monsieur l'agent ». Je ne peux pas imaginer une seconde que tu aies moins de sang que moi sur les mains. Combien de soldats terrifiés se sont-ils agenouillés devant toi en suppliant qu'on les épargne avant que tu ne leur loges une balle dans la tête au nom de l'Empereur ? Des dizaines ? Des centaines ? Peut-être même des milliers ? Qui sait ?

Nisato tournait autour de Pascal Blaise, sa colère montant à chaque accusation qui lui était jetée au visage.

— Oui, moi aussi, j'ai tué des hommes, finit-il par lancer d'un ton hargneux, et chacun d'entre eux méritait son sort. Ils avaient failli à leur devoir envers l'Empereur.

— Eh bien, peut-être qu'on n'est pas si différent, après tout, dit Pascal. Peut-être que la nuance entre le bien et le mal n'est qu'une question de perspective.

Nisato poussa un long soupir, la colère le quittant à mesure que la vérité que venait d'énoncer Pascal Blaise faisait son chemin dans son esprit. Il revint s'asseoir à côté de Mesira, passant une main protectrice dans ses cheveux.

— Il n'est aucunement question de bien ou de mal dans nos professions, reprit Nisato. Le présent peut modifier le passé à tout moment. Tout ce qu'il nous reste, c'est d'espérer que le futur donne raison à nos actes.

Mesira leva le regard vers lui et sourit.

— Je n'ai plus peur, lui confia-t-elle.

— Ah bon ?

Elle confirma d'un déni de la tête.

— Non, fit-elle. Toutes ces années, j'ai vécu avec le souvenir de ce que j'avais vu, hantée par ce que j'avais laissé advenir. Mais maintenant, c'est terminé. Il vient me chercher et je serai bientôt en paix.

— Je ne laisserai personne te faire du mal, fit Nisato. Je te le promets.

Mesira lui adressa un nouveau sourire et Daron Nisato se dit alors qu'il ne l'avait jamais vue aussi belle. Le voile de terreur et d'inquiétude qu'elle avait si longtemps porté comme une seconde peau se dissipait, laissant apparaître ses traits lumineux, comme si une douce lumière émanait d'elle.

— Tu n'as pas à t'en faire pour moi, Daron, dit Mesira. Ça va aller.

— J'espère bien.

Elle se pencha pour l'embrasser sur la joue, le contact électrique de ses lèvres sur sa peau envoyant une onde de plaisir apaisante qui lui parcourut tout le corps.

— Tu as bon cœur, Daron, plus que tu ne le crois.

Mesira Bardhyl se leva en lui prenant la main, et il se remit lui aussi sur ses pieds, se laissant entraîner par la douce pression de sa paume. Elle tendit l'autre bras à Pascal Blaise et prit sa main avant de déclarer :

— Si jamais ce monde est sauvé, ce sera à des hommes comme vous qu'il le devra. Vous avez tous les deux commis des actes ignobles au cours de vos vies, mais tout ça, c'est du passé. Tout ce qui compte maintenant, c'est l'avenir. Il faut mettre les vieilles rancunes au placard et nouer de nouveaux liens entre les habitants de cette planète. Vous comprenez ?

Le regard de Nisato passa de Mesira à Pascal. Les paroles de la jeune femme coulaient comme un ruisseau limpide, un bain d'eau fraîche qui lui purgeait tout le corps, de l'enveloppe putride de sa peau jusqu'à la moelle des os. S'agissait-il là d'une sorte de magie psyker ? L'espèce de démence qui avait pris possession d'elle pour l'enjoindre à sortir de chez elle et déambuler dans les rues dans le plus simple appareil avait-elle débloqué de nouveaux pouvoirs en elle ?

Quoi qu'il en soit, il ne sentait aucune malveillance émaner du flux d'énergie que libérait Mesira, et laissa ses pouvoirs régénérateurs le baigner dans leur lumière apaisante.

— Je comprends, dit-il, constatant que Pascal Blaise semblait lui aussi rayonner de l'intérieur. Sans trop savoir comment, il avait l'intime

conviction qu'ils seraient tous deux changés à jamais par ce contact.

Mesira relâcha leurs mains et Nisato ressentit une pointe de déception à l'instant où le contact était rompu.

La porte derrière elle s'ouvrit et Cawlen Hurq refit son apparition, un fusil passé en bandoulière, et le pistolet que Nisato lui avait rendu avant qu'il ait quitté la pièce serré dans le poing. Hurq n'inspirait strictement aucune émotion à Nisato, ni haine, ni crainte, absolument rien. C'était comme si toute la rancœur laissée par la scène qui s'était jouée entre eux avait été effacée d'un coup de baguette magique.

— Cawlen, l'accueillit Pascal, prenant un instant pour reprendre ses esprits après le contact avec Mesira. De combien d'hommes disposons-nous ici ?

— Huit, en nous comptant, répondit Hurq, mais j'ai fait partir des messages et d'autres ne devraient pas tarder à s'appliquer. À qui on est censé avoir affaire ? Des Falcatas ? L'homme avait un ton enjoué et à le voir ainsi empêtré dans sa haine, Nisato eut pitié de lui.

— Je crois pas, non, répondit Pascal à son subalterne. Je ne sais pas trop ce qui menace de nous tomber dessus, mais reste sur tes gardes.

Nisato prit Mesira par la main et suivit Pascal Blaise vers la porte. Elle agrippa sa main de bon cœur et ils descendirent ensemble les escaliers qu'il avait gravis plus tôt dans la soirée.

Cawlen Hurq poussa la porte du bar et ils pénétrèrent dans l'atmosphère enfumée aux forts relents de transpiration de la salle commune. La puanteur et la chaleur suffocante de l'endroit coupèrent le souffle à Nisato, malgré le fait qu'il ne l'avait quitté que récemment.

Des habitués levèrent la tête de leurs verres quand ils entrèrent et Nisato se sentit terriblement vulnérable, largement plus que lorsqu'il était arrivé la première fois. Il n'avait eu alors à veiller qu'à sa seule sécurité, mais à présent, il devait protéger Mesira de cette obscure force qu'elle croyait avoir à ses trousses. Au-delà de ça, il se sentait également responsable de la sécurité de Pascal Blaise, ce qui était stupide, vu que ce dernier avait des hommes armés disséminés un peu partout dans l'établissement, et que s'il fallait en croire Hurq, d'autres ne tarderaient pas à arriver.

Les complices armés qu'il avait repérés en arrivant se frayaient un chemin dans le bar bondé pour les rejoindre. Les groupes de buveurs invétérés qu'ils croisèrent sur leur route les laissèrent passer sans créer

d'incident. Nisato saisit des bribes de conversations tandis que leur bande à présent au complet se frayait un passage dans la foule.

Les nouvelles de l'assaut sur la caserne des Screaming Eagles étaient arrivées jusqu'au bar et Nisato fut surpris de saisir à la volée plusieurs regards craintifs lancés à la dérobée vers Pascal Blaise.

— C'est quoi cette embrouille ? demanda-t-il en rattrapant Blaise. Pourquoi j'ai l'impression diffuse que ces gens sont sur le point de te lyncher dès qu'ils portent le regard sur toi ?

— Ils ont peur, lança Pascal par-dessus son épaule.

— De quoi donc ?

— Des représailles, répondit Pascal. Ils pensent qu'on a frappé un grand coup contre les Screaming Eagles et ils ont peur des mesures de représailles que va prendre Barbaden. Je t'ai dit que j'en avais assez de ces tueries. Et je crois bien que je ne suis pas le seul.

Nisato le voyait clairement à présent, sur chaque visage qu'il croisait : une extrême lassitude mêlée de crainte. C'était une lassitude qu'il pouvait comprendre. Il se retourna pour regarder Mesira, qui lui adressa un sourire. Elle évoluait avec grâce au milieu de la foule avinée et quiconque posait le regard sur elle semblait touché par ce même baume apaisant qui avait rasséréiné leurs âmes tourmentées, un peu plus tôt à l'étage.

Elle était la douce brise qui ride l'onde limpide d'un étang, le vent apaisant qui rafraîchit le fond de l'air d'un jour d'été.

Nisato s'arracha à contrecœur à la contemplation de son visage transfiguré, sentant la main de Pascal se poser sur son épaule.

— Attends un instant. Laisse d'abord les hommes de Cawlen jeter un œil dehors.

Nisato acquiesça et attira Mesira près de lui. Par-dessus le brouhaha étouffé des conversations, il percevait des sons étranges provenant de derrière la porte blindée du bar, un fracas de bruits sourds où se mêlait un grondement de moteur au loin.

Il sursauta en entendant retentir le crépitement caractéristique d'une fusillade, en même temps que s'élevait le rugissement à glacer le sang d'un animal affamé. Le vacarme résonna jusque dans le bar et toutes les têtes se tournèrent dans leur direction.

— Qu'est-ce que c'était que ce truc ? s'écria Cawlen Hurq. D'autres coups de feu retentirent, bientôt suivis par des hurlements : d'horribles cris

d'agonie noyés dans un concert de rugissements bestiaux, et des bruits mats, comme du linge qu'on déchire et des morceaux de bois qu'on brise en deux.

Hurq s'éloigna de la porte à reculons, le visage blême. Sa terreur était contagieuse. La clientèle se mit à pousser des cris et, alors qu'un nouveau mugissement résonnait dans le bar, une vague de panique s'empara de l'assemblée. Les hommes et les femmes se bousculaient violemment dans leur empressement à s'enfuir du bar, se ruant vers les portes de service ou les fenêtres qui ne semblaient pas donner directement sur la source des rugissements.

Nisato dégaina son pistolet en entendant une nouvelle plainte féroce s'élever, cette fois juste derrière la porte. Le bruit était assourdissant et une odeur écœurante de viande avariée pénétra à l'intérieur, exhalée par le souffle nauséabond d'une respiration laborieuse.

— Essayons de trouver une autre issue, siffla Pascal entre ses dents.

— Entendu, acquiesça Nisato en traînant Mesira derrière lui.

Cawlen Hurq leur emboîta le pas tandis que Nisato risquait un dernier coup d'œil par-dessus son épaule, constatant avec effroi que la façade était en train d'être arrachée. Des morceaux de tôle ondulée s'envolèrent dans la nuit et la porte blindée se gondola sous la pression d'un impact d'une puissance ahurissante. Dans un crissement de métal, la poutre en fer qui servait de linteau fut arrachée et jetée au loin, comme un os rongé dédaigneusement écarté par un chien.

Une bourrasque d'air chaud s'engouffra dans le bar et la puanteur animale de viande avariée devint intolérable.

Nisato leva les yeux sur la vision de cauchemar qui se précisait au milieu des décombres. C'était un monstre couvert de sang, une abomination à moitié carbonisée avec des crocs acérés et des yeux comme des charbons ardents. Ses proportions monstrueuses défiaient la raison comme l'imagination, et sa physionomie de géant difforme en disait long sur les tourments inconcevables que la créature avait dû souffrir.

— Empereur, venez-nous en aide ! s'écria Pascal Blaise, un rictus d'horreur déformant ses traits tandis qu'il se rendait compte que la bête ne venait pas seule, mais accompagnée d'une meute de monstres tout aussi épouvantables. La panique qui s'était emparée de la foule se mua en débandade effrénée. Des clients terrifiés affluant de toute part bousculaient

Nisato, qui luttait pour garder la main de Mesira serrée dans la sienne malgré la marée de monde qui menaçait à tout moment de les séparer.

Cawlen Hurq brandit son fusil et Nisato réprima une féroce envie de rire devant l'absurdité de la tentative. Comment pouvait-il espérer une seconde l'emporter sur des monstres d'allure si redoutable avec une arme aussi dérisoire ? L'homme poussa un juron en ouvrant le feu. Le canon de son arme éructa des traits d'énergie flamboyants qui explosèrent sans faire le moindre dommage contre le poitrail de la créature.

D'une chiquenaude désinvolte, comme s'il se débarrassait de la nuisance d'un insecte, le monstre faucha Cawlen Hurq, l'envoyant valser à l'autre bout de la salle. L'homme s'écrasa la tête la première contre l'angle métallique du comptoir, et même par-dessus le vacarme qui ébranlait le bar, Daron Nisato entendit distinctement sa nuque se briser dans un répugnant craquement de cervicales.

Nisato essayait de traîner Merisa le plus loin possible de la brèche ouverte dans la façade du bar, mais elle lâcha sa main et il fut emporté par la foule, la regardant, impuissant, s'éloigner de lui tandis que les monstres se frayaient un chemin à l'intérieur à coups de griffes.

— C'est le moment, dit-elle, la voix de la jeune femme résonnant dans son crâne comme un tintement de clochette, c'est le moment de mourir.



QUINZE

Uriel entendait au loin des cris et des bruits de ferraille arrachée. Les rues résonnaient du grondement des moteurs des trois Chimères, dont l'écho se répercutait sur les façades délabrées, et des badauds commençaient à sortir de chez eux pour voir quel drame était en train de se jouer juste devant leur porte.

Depuis la position avantageuse qu'il occupait dans l'écoutille de commandement, Uriel discernait les gerbes de lumière qui embrasaient le ciel et percevait la rumeur des hurlements de terreur inspirés par les monstres. À entendre les clameurs qui s'élevaient, le méfait sanglant que les Décharnés étaient partis commettre était déjà en bonne voie de réalisation.

Un édifice ébranlé au coin de la rue vint apporter une nouvelle preuve de leur passage et le conducteur de la Chimère évita d'un coup de volant adroit la langue de maçonnerie et d'acier qui s'en déversait jusque sur la chaussée.

Après ce virage, la rue s'élargissait pour donner sur une place pavée, et les rares badauds que le bruit avait dans un premier temps attirés dehors retournaient sagement se réfugier chez eux à la vue du désastre qui s'offrait à leurs regards.

— Par le serment de Guilliman ! jura Uriel en découvrant la vision d'apocalypse qui s'étalait sous ses yeux.

On aurait dit une pyramide brillamment illuminée d'épaves de tanks calcinés, dont les entrailles auraient été vidées et découpées au chalumeau, avant d'être remodelées à coups de marteau pour former tout un décor patiné foisonnant de cavités souterraines, de corridors et de salles au

plafond bas. De la lumière et une foule de gens se déversaient de l'édifice branlant dont la structure était assiégée par les Décharnés.

Leur seigneur menait l'assaut, entamant la façade de ses puissants bras musclés qui arrachaient des pans entiers de tôle d'acier. Les tubes au néon qui abondaient sur la place crachaient des étincelles, baignant dans une lumière presque stroboscopique l'esplanade devant le bâtiment, qui avait tout l'air d'être une taverne ou un autre lieu de perdition du même genre. Les flashes lumineux teintaient les monstres de couleurs vives, leur donnant des nuances écœurantes de rose bonbon, de vert criard, et d'un bleu pâle comme la mort. Ils s'agitaient devant la structure en poussant des hurlements, encourageant le chef de leur tribu qui ouvrait à la force des bras un passage à travers l'acier et le bois, comme un animal prédateur défonçant une cage à lapins pour dévorer ses proies. Si le seigneur des Décharnés avait remarqué leur arrivée, il n'en montrait cependant rien, toute son attention visiblement absorbée par son entreprise de démolition de la façade.

Des fuyards étaient interceptés par les Décharnés, qui les tordaient dans tous les sens jusqu'à ce que leurs os se brisent, mettant ainsi un terme à leurs cris d'agonie. Uriel entendit un coup de feu retentir à l'intérieur de l'édifice et se demanda ce que le seigneur des Décharnés pouvait bien chercher dans un tel endroit.

Les Chimères ralentirent en arrivant sur la place, mais Uriel hurla aussitôt un ordre au conducteur.

— Non ! Accélérez. Servez-vous de la masse du véhicule !

Comprenant ce que le space marine cherchait à faire, le conducteur appuya sur le champignon et la Chimère accéléra brusquement dans un rugissement de moteur. Uriel s'arc-bouta en se cramponnant aux parois de l'habitacle tandis qu'un des Décharnés se retournait en entendant le bolide lancé à vive allure foncer sur lui. Sa face monstrueuse sembla s'ouvrir en deux en découvrant une impressionnante rangée de crocs.

On apercevait son squelette à travers le voile de peau blême qui le drapait, enveloppe flambant neuve qui ne pouvait espérer couvrir qu'une partie de son anatomie difforme. De longs membres griffus et effilés comme des pattes d'araignée traînaient dans son sillage, et les courtes jambes trapues qui le propulsaient en avant lui donnaient une démarche de gorille.

La bête et la machine chargèrent l'une vers l'autre, avant de se percuter dans un fracas de chair et de rouages métalliques. La Chimère se fracassa contre la créature, qui ne prit qu'au tout dernier moment la mesure de la puissance que l'élan conférait au véhicule, à peine une fraction de seconde avant de se retrouver écrasée sous ses chenilles. Une gerbe de lumière liquide gicla de sa carcasse broyée, dont il ne restait rien d'autre qu'une pâte de cartilages et de sang séché collée sur le pavé de l'esplanade.

Le conducteur freina instinctivement, faisant déraper le tank sur la place. Les moteurs s'emballèrent une dernière fois avant de caler, les tuyaux d'échappement vomissant une épaisse fumée âcre tandis que le conducteur s'escrimait à faire redémarrer son véhicule.

— Pasanus, avec moi ! s'écria Uriel en se hissant hors de l'écoutille. Il se laissa tomber sur la terre ferme pendant que la rampe de débarquement s'ouvrait, laissant les guerriers se déverser sur le champ de bataille étrangement illuminé avec Pasanus à leur tête.

Les deux autres Chimères s'immobilisèrent dans un crissement de chenilles de chaque côté du véhicule d'Uriel et les combattants débarquèrent avec une efficacité et une discipline exemplaire qui forçaient le respect. Peu importaient les pertes qu'ils avaient subies. Peu importait ce qu'ils avaient pu commettre par le passé. Ces hommes et ses femmes étaient des soldats avant tout, et ils connaissaient la musique.

Ils formèrent des escouades et Uriel ressentit une bouffée de fierté comme il n'en avait plus éprouvée depuis longtemps à l'idée de conduire à nouveau des hommes à la bataille. Il se moquait bien que ces soldats ne soient pas des Ultramarines de la quatrième compagnie, c'étaient des guerriers de l'Empereur et cela faisait déjà d'eux des héros.

— Ensemble ! On va terminer le travail ensemble ! hurla Uriel en brandissant son épée à pommeau doré à la vue de tous. Vous êtes avec moi ?

Les soldats dégainèrent leurs sabres et une clameur de grognements affirmatifs s'éleva tandis qu'Uriel se retournait pour mener la charge sur le bar dévasté.

Le monstre passa un bras énorme et parcouru de veines saillantes à l'intérieur du bar, cherchant désespérément à se saisir de Mesira. Celle-ci semblait accueillir à bras ouverts l'attention soutenue de la créature, comme

l'appelant de ses vœux alors qu'elle ignorait les cris de Daron Nisato, qui la suppliait de fuir pour venir se réfugier parmi la foule derrière lui.

Aveuglés par la panique, bon nombre des clients du bar se retrouvèrent à leur corps défendant sur la route de l'énorme créature. Les mieux lotis lui passaient à côté en se faisant tout petits, avant de partir se réfugier d'un pas chancelant dans les ombres de la nuit, tandis que les moins chanceux étaient mis en charpie.

Les remous de la foule empêchaient Mesira de se rapprocher davantage du monstre, ce qu'elle cherchait pourtant visiblement à faire. Toute l'attention de la créature terrifiante était rivée sur elle. Seuls les quelques pans de façade qui résistaient encore à l'éboulement l'empêchaient de l'atteindre. Pour une fois, Nisato avait des raisons de se réjouir que cette partie des bidonvilles se composât d'épaves issues du matériel militaire de son ancien régiment, car c'était là tout ce qui barrait la route à l'appétit du monstre.

Le bar eût été édifié à partir de matériaux de construction traditionnels, la bête serait déjà en train de se régaler des os de Mesira et de se confectionner des guirlandes avec ses boyaux. Seules les poutres d'acier récupérées sur des tanks abandonnés l'avaient empêché jusque-là de se frayer un chemin à l'intérieur et de les dévorer, elle et tous les autres malheureux pris au piège.

Un grincement lugubre s'élevait de la structure du bar chaque fois qu'une de ses poutrelles cédait. Une force surhumaine compressait les linteaux dans un crissement de métal et modifiait la répartition des charges, faisant peser tout l'édifice branlant sur des sections de bâtiment qui n'avaient jamais eu vocation à supporter un tel fardeau.

Les bandits armés que Cawlen Hurq avait pris soin de disséminer dans l'établissement ouvrirent le feu sur le monstre avec leurs pistolets, vidant des chargeurs entiers sans résultats probants. Un sang sirupeux nimbé de lumière dégouttait certes des impacts de balles, mais ces blessures ne semblaient en rien le gêner.

Le monstre poussa un cri de frustration. Ses yeux brûlants de convoitise lançaient des éclairs voraces. Daron Nisato était tétanisé par la peur. Il n'avait jamais envisagé qu'une telle rage gloutonne pût se déchaîner sur un monde un tant soit peu civilisé.

— Au nom du Warp, qu'est-ce que c'est que ce truc ? hurla Pascal afin d'être entendu par-dessus le vacarme causé par l'assaut des créatures.

— Aucune idée, répondit Nisato. Faut qu'on récupère Mesira et qu'on fiche le camp d'ici !

— Sérieux ? ironisa Pascal Blaise, qui cherchait du regard une issue praticable. La foule trop compacte leur interdisait le passage et l'affaissement de la structure avait condamné bon nombre des portes donnant sur l'extérieur. Des hommes s'échinaient avec force grognements à les enfoncer, mais même en conjuguant leurs efforts, rien ne semblait pouvoir triompher du poids immobilisant les portes dans leurs chambranles.

Nisato vit la poutre qui entravait l'épaule de la bête se gondoler, jusqu'à ce que la soudure qui la fixait au châssis renversé d'une Chimère finisse par céder, libérant un passage. Le monstre rugit de triomphe et hissa une partie de son corps gigantesque à l'intérieur du bar.

Le rugissement galvanisa Nisato, dont les membres retrouvèrent soudain la force de bouger.

— Je dois retrouver Mesira ! s'écria-t-il.

Blaise acquiesça de la tête.

— Je ne te lâche pas d'une semelle, lança-t-il, vas-y !

Nisato voûta l'épaule et commença à pousser pour se faufiler dans la foule de clients terrifiés pris dans la nasse. Il mit ainsi à profit des talents aiguisés par les dizaines d'émeutes qu'il avait été, par le passé, chargé de réprimer, se frayant un chemin à coups de poing, de pied et de crosse de pistolet.

Il progressait lentement, mais sûrement, et n'avait aucun mal à distinguer Mesira au milieu des figures crasseuses des ouvriers d'usine. Elle avait le visage serein, et le sourire béat qu'elle arborait au milieu de cet océan de panique était une source d'apaisement pour ses voisins immédiats.

Nisato finit par arriver au niveau de Mesira et sa main puissante se referma sur l'avant-bras gracile de la jeune femme.

— Mesira ! appela-t-il. Il faut qu'on se sauve d'ici !

Elle se retourna en sentant son contact et le regarda dans les yeux.

— Non, Daron, cria-t-elle d'un air effrayé, il faut que *toi*, tu te sauves d'ici.

La façade du bar finit alors par céder dans un atroce gémissement de métal.

Uriel entendit la façade s’effondrer et pressa le bouton d’activation sur la garde de son épée. La lame s’éveilla à la vie avec un crépitement d’énergie et il sentit la puissance de l’arme lui parcourir le bras. Les Décharnés avaient fait volte-face pour leur barrer le passage et six de ces énormes créatures s’interposaient entre le bar et lui.

Pasanius se tenait à ses côtés, son bolter plaqué le long de la cuisse.

— Bon, c’est quoi le plan ? demanda-t-il.

— J’ai besoin que tu prennes le commandement du détachement de soldats, répliqua Uriel. Protège autant que possible les innocents.

— Et toi, tu vas faire quoi ?

— Je vais jeter un œil à l’intérieur, répondit Uriel en désignant l’estaminet ravagé. J’ai le pressentiment que des réponses m’attendent là-dedans.

— Et voilà que tu recommences, grommela Pasanius tandis qu’un monstre avec d’immenses mâchoires béantes et un ventre distendu, qu’un frémissement scintillant semblait animer de l’intérieur, se détachait de la meute pour se ruer sur eux. Toi et tes fichus pressentiments !

Une salve de laser cribla la créature, qui poussa un hurlement de douleur. Des volutes de lumière s’échappèrent en chuintant de ses membres boursoufflés et de ses intestins.

— Allez, vas-y, dit Uriel en donnant une tape amicale sur l’épaule de Pasanius. Conduis-les à la bataille.

Pasanius acquiesça et s’en alla rejoindre les soldats en vestes rouges, qui s’avançaient en rangs serrés en faisant crépiter leurs fusils laser. Prises séparément, ces armes n’étaient des armes ne payaient pas spécialement de mine, mais rassemblées en masse, elles s’avéraient redoutables et il fallait être idiot pour sous-estimer l’effet que pouvait avoir une de leurs salves nourries.

Les tirs arrachèrent les Décharnés au massacre gratuit des clients du bar. Leurs cris tourmentés juraient étrangement avec la détermination sans faille émanant des lueurs immatérielles qui les nimbaient. Les créatures se contorsionnaient en tous sens dans la lumière qui s’échappait de leurs blessures, comme si leurs ambitions propres entraient en conflit avec la finalité qui leur était imposée.

Le seigneur des Décharnés était en train de forcer le passage vers l’intérieur et Uriel partit en courant dans sa direction, laissant Pasanius

mener les Falcatas à la bataille. Son ami était capable d'inspirer des trésors de courage insoupçonnés aux guerriers Astartes et ces soldats avaient l'insigne honneur d'être commandés par un des plus beaux fleurons des Ultramarines.

S'ils survivaient à cette nuit, ils seraient fêtés pour le restant de leurs jours.

Uriel se dépêcha de contourner le théâtre du combat pour se lancer aux troussees du seigneur des Décharnés qui, dans son emportement sauvage, avait défoncé la façade pour pénétrer dans le bar. Des hurlements et des détonations de pistolet retentissaient à l'intérieur.

Des sections entières de la structure commençaient à se tordre en grinçant et l'ensemble ne tarderait pas à s'effondrer. Quoi qu'il puisse accomplir là-dedans, il devrait faire vite.

Le seigneur des Décharnés finit de s'engager dans le passage et Uriel sauta sur un massif de maçonnerie effondré pour se faufiler dans une brèche ouverte dans le mur, à un endroit où des panneaux de fer s'étaient détachés de la structure.

Même sans son armure, il était presque trop large d'épaules pour passer et sentit le métal accrocher sa tunique. Il baissa la tête et la pointe du bar lui assaillit les narines. Une forte odeur de transpiration se mêlait à des effluves nauséabonds de viande crue et d'alcool fort, mais c'étaient surtout des relents de peur qui flottaient dans l'atmosphère.

La forme gigantesque du seigneur des Décharnés se tenait à un bout de la salle. Quoi qu'il ait pu lui arriver dans les montagnes, cela l'avait rendu plus effroyable que tout ce qu'Uriel aurait pu imaginer, car on voyait encore ce qui faisait son humanité – la peau, la colère, les craintes – se mêler au pouvoir terrifiant qui l'animait.

Tout ce qui faisait la quintessence de l'être humain était là, enfoui dans son poitrail sous une forme brute et exaltée, mais quelles que fussent les puissances démoniaques qui le poussaient à cette rage meurtrière, elles étaient d'une ampleur qui défiait l'imagination.

Une femme en robe pâle se tenait devant le seigneur des Décharnés. Son expression sereine contrastait vivement avec l'horreur qui se peignait sur tous les autres visages amassés dans le bar. Son nom lui revint vite en mémoire : Mesira Bardhyl, télépathe et « détecteur de mensonges » attitré du gouverneur Barbaden.

En l'espace d'un clin d'œil, Uriel repéra également le policier, Daron Nisato, et un homme qui, d'après le signalement qu'il en avait reçu, devait certainement être Pascal Blaise. Les deux hommes cherchaient désespérément à venir au secours de Mesira, mais il voyait bien qu'ils n'arriveraient jamais à temps.

— Par ici ! cria-t-il, sa voix de stentor couvrant sans peine le vacarme causé par l'effondrement du bar. Le verre se brisait, le bois craquait et le métal crissait, mais toutes les têtes se tournèrent vers lui.

Le seigneur des Décharnés leva les yeux. Un mélange de colère et de dégoût couvrait dans son regard. La lumière qui le baignait dégoulinait de sa gueule comme des gouttelettes d'or fondu et Uriel ressentit un élan de pitié à son égard. Le cœur du seigneur des Décharnés était resté fondamentalement le même, mais une forme de présence étrangère le poussait au massacre.

Uriel se laissa tomber au milieu de la salle et les clients reculèrent, terrifiés, de la même manière qu'ils avaient fui le seigneur des Décharnés à son arrivée. La créature eut l'air momentanément troublée, comme si une lutte faisait rage sous son crâne.

Cet instant de confusion laissa à Nisato le temps nécessaire pour passer sa main autour du bras de Mesira et l'éloigner de l'imposante masse du monstre. Le cri qu'elle poussa alors arracha le seigneur des Décharnés à sa torpeur et sa patte griffue fondit soudain vers elle.

Pascal Blaise déchargea son pistolet sur la bête, une balle faisant mouche dans l'œil. Un fluide visqueux gicla et la créature poussa un hurlement. Même la lumière régénératrice dont elle regorgeait fut impuissante à soulager sa douleur.

Le seigneur des Décharnés se rua une nouvelle fois sur Mesira et Uriel bondit en avant pour l'intercepter. Conscient qu'il n'avait pas le choix, il brandit son épée pour frapper le bras du monstre. Les énergies contenues dans la lame entaillèrent la chair, mais agitées de sourdes trépidations, elles furent arrêtées net et glissèrent sur les os.

Le seigneur des Décharnés poussa un rugissement et rejeta son bras blessé en arrière, pour lancer aussitôt l'autre à l'attaque. Uriel plongea pour esquiver le coup et une autre section du bar fut pulvérisée, les bouteilles et les miroirs derrière le comptoir se brisant sur le sol dans un fracas de verre cassé.

Uriel se releva et le seigneur des Décharnés le suivit tandis qu'il reculait vers la brèche dans le mur par laquelle il avait fait irruption dans le bar.

— Partez ! cria-t-il. Nisato, faites sortir ces gens d'ici !

Le policier opina, Mesira toujours serrée dans ses bras. Elle avait les traits tirés par l'angoisse, mais dans le bref instant dont il disposa avant que le seigneur des Décharnés n'arrive sur lui, il sembla à Uriel que l'effroi de la jeune femme était moins dû au danger imminent qu'à son sauvetage.

Pendant qu'Uriel faisait diversion, la foule en panique se rua vers l'arrière de la façade éventrée, se bousculant pour fuir par le trou béant pratiqué par le monstre dans la maçonnerie.

Uriel continuait de reculer devant le seigneur des Décharnés, donnant à Nisato le temps nécessaire pour faire évacuer la clientèle. L'agent de police lâcha la main de Mesira Bardhyl pour la confier à Pascal Blaise juste au moment où, lassé de jouer au chat et à la souris, le seigneur des Décharnés se décida finalement à charger.

Sa carrure était trop large pour qu'Uriel puisse espérer l'esquiver, aussi ce dernier s'élança-t-il directement à la rencontre du monstre. Il donna un coup d'épée dans le poitrail de son adversaire, la lame entamant sans peine les tissus cutanés, mais incapable de s'enfoncer plus profondément dans la chair. Un coup de poing fulgurant s'abattit sur son flanc et il fut projeté en arrière.

Il alla s'écraser contre une colonne d'acier, une sensation de douleur aiguë le traversant de part en part au moment de l'impact. Luttant pour reprendre son souffle, Uriel se releva à grand-peine d'un pas chancelant, voyant du coin de l'œil le seigneur des Décharnés se détourner de lui pour propulser à une vitesse hallucinante son énorme masse à travers la salle.

Revenant une fois de plus à son idée fixe, la créature n'avait de nouveau plus d'yeux que pour Mesira Bardhyl et Uriel vit Pascal Blaise tenter de la protéger. Le chef des Fils de Salinas tira un coup de pistolet, mais cela n'eut aucun effet et le seigneur des Décharnés l'écarta d'une chiquenaude méprisante.

Uriel se traînait tant bien que mal sur le sol du bar dévasté et Daron Nisato poussa un cri en voyant ce qui était sur le point de se passer. Mesira se tenait de nouveau devant le seigneur des Décharnés, mais cette fois, il n'y avait personne pour la sauver.

L'impressionnante créature abaissa le bras et l'étau de sa patte se referma sur le crâne de la jeune femme.

— Non ! hurla Daron Nisato, mais le seigneur des Décharnés resta sourd à sa supplication.

Une simple pression suffit à faire rendre l'âme à Mesira Bardhyl. Son corps sans vie s'effondra sur le sol tandis que le monstre relâchait son étreinte.

Une fois son meurtre commis, le seigneur des Décharnés tourna le dos au carnage qui avait ensanglanté le bar et pressa le pas vers la brèche ouverte dans la façade. Uriel se traînait en claudiquant derrière l'immense machine de chair et de sang, horrifié par la facilité désinvolte avec laquelle elle avait ôté la vie à Mesira Bardhyl.

— Ça n'avait strictement rien d'un châtiment ! lui cria-t-il. C'était un meurtre de sang-froid !

Daron Nisato se précipita au chevet du cadavre de Mesira, pleurant à chaudes larmes tandis qu'il berçait dans ses bras son corps inanimé. Les jambes de Pascal Blaise menacèrent de se dérober sous lui quand il vit ce qui avait été fait à la personne qu'il avait sous sa responsabilité, mais le seigneur des Décharnés les ignora tous pour se hisser sur les décombres du bar détruit et fuir la scène du crime.

Uriel entendait des coups de feu crépiter à l'extérieur : les détonations assourdissantes des tirs de bolter et le craquement des décharges de fusil laser. Un rugissement de réacteurs se mêlait au bruit de la fusillade, au milieu de rafales hurlantes soulevant des nuages de poussière, et il vit des rayons de lumière éblouissante s'abattre des cieux.

Pasanius aurait-il réussi à faire venir un soutien aérien ? se demanda-t-il.

D'autres coups de feu et hurlements retentirent, mais au-delà de ça, il entendait par-dessus le fracas de la bataille un crissement strident, la plainte métallique d'une structure qui n'était plus capable de soutenir le fardeau qui s'affaissait sur elle. Uriel leva les yeux au plafond, constatant qu'un enchevêtrement de fissures lézardait la voûte en tous sens.

— Courez ! s'écria-t-il.

Ignorant les protestations du policier, Pascal Blaise traîna Daron Nisato à l'extérieur du bar pendant qu'Uriel se démenait comme un beau diable pour atteindre la façade extérieure du bâtiment en train de s'effondrer. Des morceaux de plâtre et de charpente s'écrasaient un peu partout autour de lui

et de longues poutres d'acier se fracassaient les unes contre les autres avec un bruit métallique tandis que des sections entières du toit s'affaissaient.

Uriel perdit l'équilibre au moment où une poutre du plafond s'écrasait sur son épaule et il s'étala la tête la première, de tout son long, alors que le toit de l'arrière-salle finissait par céder. Le métal se gondolait autour de lui et il poussa en avant en s'aidant des pieds et des mains tandis que la structure du bâtiment commençait à s'effondrer pour de bon.

Des nuages de cendres et de poussière suffocants brouillaient la vue d'Uriel, mais il se laissait guider vers l'extérieur par les rayons de lumière aveuglante qu'il voyait pleuvoir au dehors. Rampant à moitié, il se précipita vers la sortie, se frayant un passage à la force des bras. Des blocs de béton arrachés s'abattaient sur lui, le faisant tituber alors même qu'une dernière plainte métallique assourdissante ébranlait tout l'édifice.

Uriel plongeait, réussissant à se glisser à l'extérieur au moment même où l'assemblage d'armatures de tanks, de plâtre et de charpenterie s'effondrait avec fracas, des milliers de tonnes d'acier venant s'écraser sur le rez-de-chaussée de l'établissement. Il roula sur le côté pour éviter le déluge de pièces détachées de chars d'assaut qui lui tombait dessus ; tourelles, écrouilles, roues blindées et chenilles.

Une poutre aussi grande que lui s'abattit tout près, manquant de l'écraser. Une pluie de décombres tombait du ciel et Uriel poussa un cri, comme pour conjurer le déluge de métal qui l'accablait.

Un impact violent le mit à genoux. Un éclat de verre tournoyant lui entailla la joue et une tôle de métal s'écrasa sur son flanc, lui coupant le souffle et le clouant au sol sous son poids.

Les nuages de poussière l'aveuglaient et le fracas causé par l'effondrement du bâtiment était assourdissant.

Uriel luttait pour se dégager de la charge métallique qui l'écrasait, mais d'autres décombres continuaient de pleuvoir de l'édifice dévasté. Le métal crissait sous les impacts et Uriel se mit à tousser en suffoquant, sentant que le fardeau qui le clouait au sol pesait un peu plus lourd à chaque seconde qui passait.

Il essaya de tendre les jambes sous la chape de métal pour faire levier, mais il ne pouvait plus bouger d'un centimètre. La force physique d'un guerrier Astartes, d'ordinaire si prodigieuse et capable de relever tous les

défis, ne pouvait rien pour empêcher un déluge de fer de l'ensevelir jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Avec son armure, il aurait peut-être pu s'échapper, mais sans elle...

Le poids qui l'écrasait diminua soudain et il distingua à travers les tourbillons de poussière d'imposantes silhouettes qui s'activaient autour de lui, leurs contours nimbés de reflets argentés.

Uriel entendait les petits bruits secs d'un vox-ampli et des pas lourds résonner autour de lui.

Il percevait distinctement une odeur d'onguents qu'il fut particulièrement heureux de respirer, car cela ne pouvait dire qu'une chose : qu'il était en présence d'armures Astartes.

Il vit des mains gantées de fer soulever la tôle métallique, le soulageant instantanément des décombres qui le clouaient au sol, comme si ceux-ci n'avaient pas été plus lourds qu'une plume. Des bras tendus le tirèrent du sol et il entendit des chants s'élever dans le dos des guerriers qui l'avaient sauvé. Au milieu des effluves qu'il associait aux space marines, il sentait une odeur de fumée écœurante, qui lui rappelait les relents d'encens qu'il avait pu respirer par le passé dans l'atmosphère empestée des temples.

— Qui... ?

Ce fut là tout ce qu'il réussit à articuler avant que l'étau d'un lourd gantelet d'argent ne lui enserme la gorge. Uriel fut soulevé du sol. Il battit des pieds tandis qu'on l'amenait en face d'un gigantesque casque d'argent avec une visière anguleuse fendue d'œillets rougeoyants.

Un imposant gorgerin protégeait le cou du guerrier et les plaques épaisses de son armure étaient chargées de motifs extraordinairement complexes. Un blason était logé dans le pli situé entre son énorme épaulière et le plastron ouvragé. L'écusson était à moitié blanc, à moitié rouge, les deux couleurs séparées par une ligne verticale figurée par une épée noire, renversée pointe vers le bas.

Uriel savait qu'il s'agissait là d'un guerrier d'exception. Un Terminator, fier représentant de l'élite des space marines. Seuls ces illustres vétérans étaient jugés dignes de porter une telle armure.

Le symbole de chapitre sur l'épaulière gauche du guerrier représentait un imposant grimoire, dont les pages étaient traversées par une épée et encadrées par des arabesques dorées. Uriel écarquilla les yeux à la vue du symbole, car il s'agissait d'un emblème antique que seuls les plus éminents

protecteurs de l'humanité étaient autorisés à porter, des guerriers plus fameux encore que ceux de l'Adeptus Astartes.

Le géant qui le tenait à sa merci se pencha plus près de son visage.

— Je suis Leodegarius des Chevaliers Gris, dit-il, et vous êtes mon prisonnier.

OceanofPDF.com

QUATRIÈME PARTIE

DISSOLUTION

« Nulle lumière ne jaillira de ces flammes, seulement un rayonnement de ténèbres ».

OceanofPDF.com



SEIZE

Les bras d'Uriel l'élançaient terriblement, ses poignets irrités jusqu'au sang par les menottes d'argent qui le tenaient suspendu au-dessus du sol froid de la pièce enténébrée. Il n'avait aucune idée précise des dimensions de celle-ci, mais il s'était fait une véritable carte mentale de l'endroit à partir de l'écho que lui renvoyaient ses cris laissés sans réponse.

Plusieurs jours avaient passé depuis la bataille contre les Décharnés, mais il n'aurait su dire exactement combien, car il était depuis lors plongé dans des ténèbres perpétuelles, et en le privant du moindre point de repère, ses ravisseurs ne lui avaient rien laissé entrevoir qui put lui donner une idée du temps qui s'était écoulé.

Ses ravisseurs... Les Chevaliers Gris...

On chuchotait le nom de ces guerriers légendaires à voix basse, car les ennemis qu'ils affrontaient étaient les plus terrifiants de tous : des démons et des créatures impures provenant d'au-delà des portes de l'Empyrean. De tous les serviteurs de l'Empereur, c'étaient eux les plus respectés, les plus vénérés et les plus redoutables.

Et voilà que leur attention se tournait maintenant sur Uriel.

Il trouvait inconcevable qu'on le fasse souffrir de la sorte, que des frères de l'Adeptus Astartes lui infligent un tel châtement. En même temps, il ne pouvait pas leur en vouloir, car ne revenaient-ils pas, Pasanius et lui, de l'endroit le plus effroyable de la galaxie, d'un repaire de monstres et d'abominations sans nom ?

Autant il pestait contre son sort, autant il savait que c'était là le moins qu'il pût attendre. À partir de maintenant, Uriel était à la merci de gens bien

plus chevronnés que lui en matière de menaces démoniaques.

Depuis que les Chevaliers Gris s'étaient emparés de lui, il n'avait connu que les ténèbres. À peine Leodegarius l'avait-il extirpé des décombres du bar effondré qu'une foule de serviteurs solidement charpentés s'étaient précipités sur lui, dardant des perches télescopiques se terminant par des colliers dont l'intérieur était hérissé de pointes.

Ces colliers de chien s'étaient refermés sur son cou et Uriel s'était laissé faire, conscient qu'il aurait été égorgé par les piques acérés à la moindre tentative de résistance. Un acolyte en robe avait alors produit une cagoule en grosse toile de jute dont on lui avait recouvert la tête. Uriel avait vu un autre Chevalier Gris entraver de la même façon Pasanius devant la rampe abaissée d'un vaisseau de combat argenté de classe Thunderhawk.

La cagoule n'était manifestement pas qu'une simple pièce de tissu, car à partir du moment où on la lui avait enfilée sur la tête, il n'avait strictement plus rien perçu du monde extérieur. Il avait perdu la faculté de ses cinq sens et senti un étrange engourdissement le gagner, le rendant imperméable à tout ce qui l'entourait, comme totalement coupé du monde sensible.

On l'avait fait monter à bord du Thunderhawk et l'appareil l'avait transporté jusqu'à la prison où il croupissait actuellement. Uriel n'avait aucune idée de là où il se trouvait, et ce que l'on comptait faire de lui ne restait pas moins une énigme. Des mains s'étaient violemment saisies de lui pour le menotter et lui retirer la cagoule qui oblitérait ses sens, avant de lui raser le crâne et de le suspendre au-dessus du sol, l'abandonnant dans cette mauvaise posture au milieu des ténèbres.

Une rumeur de chants psalmodiés à voix basse flottait dans l'atmosphère chargée d'encens, une mélodie répétitive et lancinante qui exaspérait ses nerfs en allant et venant au seuil de sa perception. Uriel ne pouvait discerner d'où provenaient les voix, mais il devinait des silhouettes évoluant dans les ténèbres, des ténèbres si impénétrables que même sa vue génétiquement augmentée ne pouvait en percer l'abîme.

Conscient d'être observé, il avait donné de la voix pour clamer son innocence et sa fidélité à l'Empereur, mais ses tortionnaires avaient dû entendre ce genre de lamentations des dizaines et des dizaines de fois, et la plupart du temps de la bouche d'hérétiques ou d'âmes perdues qui frayaient avec le Démon. Au bout d'un moment, il s'était tu, se résignant à concentrer son esprit à surmonter la douleur qui lui étreignait les épaules.

Son poids tirait sur les articulations de ses bras, menaçant de lui déchirer les tendons et de lui froisser les muscles tandis qu'il se balançait péniblement dans le vide. Le métal argenté des menottes lui rongeaient la chair des poignets et du sang coagulé maculait ses avant-bras.

Uriel entendit des bruits de pas lourds se rapprocher à travers les ténèbres. La flamme d'une torche illumina soudain l'atmosphère et le géant bardé d'argent qui l'avait exhumé des ruines du bar s'avança.

La lueur de la flamme se réfléchissait sur les plaques étincelantes et indestructibles de sa fabuleuse armure.

Les Terminators étaient des guerriers capables des ravages les plus effroyables, des chars d'assaut humains que rien ne pouvait arrêter, passés maîtres dans l'art de tuer. Si les Astartes en armures Mk VII jouissaient d'une protection efficace tout en conservant leur extrême vitesse au combat, un guerrier en armure Terminator sacrifiait au contraire sa mobilité pour devenir pratiquement invulnérable.

S'il était entendu que les Terminators de la compagnie de vétérans étaient mieux entraînés et plus redoutables qu'Uriel, ce guerrier était d'un rang encore supérieur. Même en tant que prisonnier, se trouver en présence d'un héros de cette envergure était un honneur.

Leodegarius avait retiré son casque et Uriel vit qu'il avait des traits finement ciselés, presque angéliques. Des sourcils argentés surmontaient ses yeux bleu délavé et ses cheveux blancs étaient noués en une courte queue de cheval. La perfection physique du guerrier allait assurément de pair avec la pureté de son âme, et sa rare beauté rappela à Uriel les visages resplendissants des combattants du chapitre des Blood Angels.

Un cortège d'acolytes encapuchonnés emboîtait le pas à Leodegarius. L'un d'eux avait le nez plongé dans un lourd grimoire transporté sur le dos d'un nain bossu avec un lutrin doré greffé à son épine dorsale, tandis qu'un autre portait un encensoir d'argent en forme d'Aquila qui dégageait d'épaisses bouffées de fumée parfumée. D'autres présentaient toute une variété d'objets sur des coussins de velours. Si nombre de ces appareils dépassaient l'entendement d'Uriel, il ne faisait aucun doute que certains étaient des instruments de torture.

Un autre Chevalier Gris en armure énergétique d'argent étincelant se tenait à côté de Leodegarius, les bras chargés du casque de l'impressionnant

guerrier. Derrière lui, deux serviteurs ruisselants de sueur traînaient un brasero fumant, dont dépassaient plusieurs fers chauffés au rouge.

Uriel sentit ses chaînes se détendre et ses pieds retouchèrent le sol. Les liens se relâchèrent jusqu'à ce qu'il ait suffisamment de jeu pour baisser les bras le long du corps.

Il roula ses épaules démisées pour bander ses muscles et remettre ses articulations en place. Aucun de ses ravisseurs n'esquissa le moindre geste pour lui ôter, ou du moins desserrer, les menottes qu'il avait toujours aux poignets.

— Donnez-moi une seule raison de ne pas vous tuer sur-le-champ, lança le Chevalier Gris.

Uriel en resta bouche bée l'espace d'un instant. La brusquerie de la question l'avait complètement désarçonné.

— Je suis un fidèle serviteur de l'Empereur, finit-il par répondre, au bout d'un moment.

— Toujours la même rengaine, répliqua Leodegarius d'un air dubitatif, il va donc falloir que j'approfondisse l'examen et que je décortique le moindre recoin de votre âme. Je vais tout savoir de vous, Uriel Ventris, et s'il s'avère que votre âme est pure, vous mériterez alors peut-être le pardon de l'Empereur, mais si je trouve la moindre trace de corruption ou que vous me cachez quelque odieux secret, votre corps sera purgé par le feu.

— Je comprends, acquiesça Uriel. Je n'ai rien à cacher.

— Tous les hérétiques disent ça, rétorqua Leodegarius. Vous n'imaginez pas le nombre de fois où j'ai entendu ces mots de la bouche de damnés qui avaient justement énormément de choses à cacher.

— Je suis un serviteur de l'Empereur, répéta Uriel. Je ne suis pas souillé.

— Ça, c'est à moi d'en juger, fit Leodegarius. Maintenant, taisez-vous.

Uriel acquiesça en silence, parfaitement conscient que sa vie était entre les mains du guerrier. Ce dernier n'avait qu'un geste à faire pour mettre un terme à son existence et d'en gommer à jamais le souvenir dans toutes les consciences de l'Imperium. Tout ce qu'il avait accompli, tous les hauts faits dont il avait pu s'enorgueillir au cours de sa vie, tout cela serait effacé aussi sûrement que s'il n'avait jamais existé.

— Déclinez vos nom et grade, intima Leodegarius, afin qu'ils figurent sur le registre.

— Je suis Uriel Ventris, anciennement capitaine de la quatrième compagnie du chapitre des Ultramarines de l’Adeptus Astartes.

Tandis qu’Uriel déclinait son identité, un sténographe cliquetant consigna sa déclaration sur une feuille de parchemin. Chacun des doigts du greffier se terminait par une pointe de plume regorgeant d’encre. La déclaration pouvait aussi bien jouer en sa faveur que sceller sa perte.

Leodegarius hocha la tête et agrippa l’épaule d’Uriel pour l’attirer à lui. Uriel serra les dents, son épaule déboîtée le faisant souffrir atrocement.

— Vos tatouages de chapitre et de compagnie ont été effacés.

— Oui, répondit Uriel. Nos marques réglementaires nous ont été enlevées avant que nous quittions Macragge pour accomplir un Serment de Mort. En fait, nous avons été bannis. Il aurait été déplacé que nous continuions à arborer le blason de notre chapitre.

— Pourquoi vous a-t-on fait prêter ce Serment de Mort ? interrogea Leodegarius, et Uriel vit un serviteur retirer l’un des fers du brasier à l’aide d’épais gants isolants. Le tison ardent fut tendu vers Leodegarius, mais le Chevalier Gris n’y prêta pour le moment aucune attention.

— Pour avoir enfreint le règlement du Codex Astartes.

Leodegarius acquiesça comme s’il était déjà dans la confidence. Avait-on déjà soutiré cette information à Pasanius ?

Repensant soudain à son ami, Uriel risqua une question de son cru.

— Où est Pasanius ? demanda-t-il.

Un gantelet plaqué argent le saisit à la gorge et Leodegarius se retourna pour attraper le fer à marquer, dont l’embout avait la forme d’un crâne incandescent. Avec une économie de gestes stupéfiante, il renversa sa prise sur l’instrument de torture et marqua au rouge l’épaule d’Uriel, à l’endroit où le tatouage d’un aigle impérial s’était jadis trouvé.

Une douleur atroce transperça le corps d’Uriel alors que le fer chauffé au rouge lui ravageait la chair. Ses genoux tremblèrent et il réprima un cri. Leodegarius garda un long moment le métal brûlant appuyé contre sa peau. Une fumée noire et une odeur horrible de viande calcinée se répandirent bientôt dans l’atmosphère. La douleur était insupportable, mais Uriel ferma les yeux, se concentrant pour tâcher de la surmonter.

Le fer rouge finit par être retiré et Uriel suffoqua. La douleur à ses poignets était toujours là, cuisante et atrocement aiguë, mais en

comparaison de ce qu'il venait de subir, c'était comme si on avait plongé ses avant-bras dans un bac d'eau fraîche.

Deux chirurgiens en robes émergèrent des ténèbres derrière lui et une sensation de soulagement vint se substituer à la douleur tandis qu'un antiseptique était appliqué sur la plaie et qu'on enveloppait son épaule dans une bande de gaze.

— C'était une première leçon, dit Leodegarius en rendant le fer au serviteur. Dorénavant, vous ne parlerez que lorsque vous en aurez reçu ma permission, c'est compris ?

— Oui, répondit Uriel avec un hochement de tête, c'est entendu.

— Eh bien, vous êtes prêt pour la première épreuve, annonça Leodegarius, le supplice de l'Inquisition.

— Qu'allez-vous donc me demander ?

— Vous demander ? fit le Chevalier Gris. Mais, mon pauvre ami, je ne vais rien vous *demande*r du tout.

Des serviteurs encapuchonnés tracèrent des cercles concentriques sur le sol autour d'Uriel et Leodegarius à l'aide de chalumeaux à acétylène, puis remplirent les sillons ainsi creusés d'argent fondu en ébullition, vidant les urnes d'or qu'ils portaient sur le dos. D'étranges symboles dont la signification échappait totalement à Uriel furent tracés entre les deux cercles, ces dépressions bientôt remplies à leur tour d'argent liquide.

Des tourbillons de vapeur s'élevaient du motif ésotérique tandis que les serviteurs finissaient de tracer les derniers symboles argentés.

— Le supplice de l'Inquisition, commença Leodegarius, est aussi vieux que mon ordre. Mon troisième œil percera les recoins les plus sombres de votre âme. Je connaîtrai la moindre de vos pensées. Vous ne pourrez rien me cacher. Enfoncez-vous bien ça dans le crâne et vous vous épargnerez peut-être des souffrances inutiles. Si vous êtes rongé par le mal, confessez-le sans attendre et votre mort sera rapide. Niez-le, et si je trouve la moindre trace de corruption, vous mourrez à petit feu dans d'affreux tourments.

— Je n'ai rien à confesser, fit Uriel. Je ne porte en moi aucune souillure.

Leodegarius acquiesça, comme s'il jouait un rôle dans un drame théâtral mille fois répété.

— Nous verrons bien.

Le motif sur le sol fut enfin achevé et les serviteurs s'évanouirent dans les ténèbres, laissant Uriel et Leodegarius seuls. Sept autres acolytes vinrent prendre la place des serviteurs, chacun portant une torche et son capuchon rejeté sur les épaules. La lueur des flammes dansait sur leurs visages, et l'horreur de leurs faciès glabres et flétris fit regretter à Uriel l'aveuglement imposé par les ténèbres.

Leurs traits cadavériques évoquaient ceux des malheureux que l'on retrouvait morts de soif dans le désert, des visages desséchés et ratatinés, comme vidés de toute vitalité. Leurs yeux avaient été brûlés, ne laissant que des orbites calcinées. Uriel n'aurait su dire s'il s'agissait là d'une mutilation délibérée ou du fruit des visions cauchemardesques qu'ils avaient.

En tant que space marine au service de l'Empereur, Uriel avait vu son comptant d'horreurs, d'anciens dieux stellaires, le visage du Grand Dévoreur, l'antre de démons, mais voir ces créatures pitoyables l'emplissait du sentiment intolérable que la galaxie regorgeait d'abominations encore inconnues de lui.

Les immondes acolytes prirent place en formant un cordon de sécurité autour d'eux et se mirent à psalmodier, laissant s'élever un grésillement aigu à peine audible. Leurs voix murmurées érigèrent un mur sonore atonal, sans rythme ni modulations, et Uriel ressentit ce même engourdissement des sens qui l'avait accablé quand on lui avait enfilé la cagoule sur la tête.

— Les serviteurs-inhibiteurs créent une barrière d'écho psychique, expliqua Leodegarius. Conjuguées au pouvoir contenu dans les lignes de puissance tracées sur le sol, ces défenses empêcheront toute corruption de déborder de ce cercle, dussé-je même échouer dans mes investigations en sondant votre âme et vos entrailles.

— Je comprends la précaution, dit Uriel, mais je vous répète que ce n'est pas nécessaire.

— Taisez-vous, ordonna Leodegarius, s'avançant d'un pas et plaquant ses mains contre les joues d'Uriel. Le supplice de l'Inquisition a commencé.

Le contact des gantelets de métal était glacial et Uriel sentit leur froideur pénétrer sa peau et se propager dans les muscles de son visage pour mordre jusqu'aux os du crâne. Des doigts fureteurs et glacés déchirèrent le voile de son esprit et se mirent à en sonder tous les recoins.

Le premier réflexe d'Uriel fut de résister, commençant à ériger une barrière mentale en réponse à l'invasion. Il fixa les yeux bleu acier de

Leodegarius et l'univers sembla se rétrécir autour d'eux jusqu'à ce que ces orbites glacées emplissent tout son champ de vision, comme si un crépitement de lignes de puissance indestructibles reliait leurs deux regards.

Uriel sentit son corps s'engourdir tandis que l'essence psychique du Chevalier Gris forçait ses défenses pour sonder ses pensées.

— Pourquoi résister ? demanda Leodegarius, la force implacable de son esprit harcelant sans répit ses pensées. Auriez-vous finalement quelque chose à cacher ?

Uriel voulut répondre, mais sa langue ne lui obéissait plus. Il tenta de baisser sa garde, s'efforçant de laisser son interrogateur accéder à ses pensées les plus intimes, mais le réflexe naturel d'un esprit humain était de protéger ses secrets ainsi que tous ses rouages internes.

Cependant, alors même que le système défensif de son cerveau ployait sous la pression, Uriel se rendait bien compte qu'il était parfaitement vain de lutter de la sorte contre le pouvoir du Chevalier Gris. Cette prise de conscience lui donna la volonté de permettre à autrui d'accéder à la forteresse cachée de son esprit : la place forte où il gardait enfouit ses doutes, ses craintes, ses espoirs et ses ambitions.

Tout ce qui faisait de lui Uriel Ventris serait mis à nu et étalé sous le regard de Leodegarius, pour y être disséqué et évalué sous tous les angles. La moindre vertu, le moindre vice, serait décortiqué et s'il laissait à désirer à quelque égard que ce fût, il le paierait de sa vie. Étrangement, maintenant que la dernière barrière entre Leodegarius et lui était tombée, il ne ressentait plus la moindre crainte.

Il sentit la présence imposante du Chevalier Gris à l'intérieur de son crâne, l'essence du guerrier se fondant dans celle d'Uriel pour assimiler en un instant tous les jalons du parcours qui avait fait de lui un guerrier des Ultramarines. Absolument tous ses souvenirs, des cavernes nimbées de bleu de sa prime enfance sur Calth au combat contre le seigneur des Décharnés, imprégnèrent la conscience du Chevalier Gris, et en l'espace d'un clin d'œil, ce fut comme s'ils étaient devenus une seule et même âme.

En même temps que Leodegarius assimilait les souvenirs d'Uriel, ce dernier en faisait autant avec le Chevalier Gris, du moins dans les limites de ce que celui-ci lui autorisait. Il vit des décennies de guerre, des années d'étude et de solitude, la totale dévotion à son devoir sacré.

Leodegarius était un héros dans le plus pur sens du terme, un guerrier qui ne se souciait ni des récompenses ni des bravos, ne combattant pour nulle autre raison que le fait de se savoir faire partie d'une confrérie triée sur le volet qui figurait le seul rempart protégeant l'humanité de la destruction. Uriel fut témoin d'innombrables batailles décidant du sort de planètes entières, des affrontements acharnées dont il ignorait jusqu'à l'existence.

Il vit des victoires éclatantes et des défaites cuisantes, de hauts faits d'armes et d'inimaginables sacrifices.

C'était là ce qu'on exigeait d'un défenseur de l'Imperium et les exploits d'Uriel pâlissaient en comparaison face à ce que cet illustre héros avait pu accomplir.

Leurs existences s'entremêlèrent ainsi l'espace d'un instant. Elles étaient si inextricablement liées qu'Uriel commença à paniquer à l'idée que la conscience qu'il avait de lui-même puisse être entièrement absorbée par la présence écrasante de l'esprit du Chevalier Gris.

La seconde d'après, c'était fini.

Comme une lame que l'on arrache d'un corps transpercé, le pouvoir du Chevalier se retira de l'esprit d'Uriel et il s'affaissa contre les chaînes qui le soutenaient. Il tomba à genoux, se sentant soudain terriblement seul et abandonné, comme si on venait de lui enlever une pièce maîtresse de sa psyché.

En comparaison des abominations que Leodegarius avait vaincues au cours de sa glorieuse carrière, que valait la vie de deux pauvres Ultramarines ? Perdue au milieu de l'immense trame de la galaxie, sa vie paraissait si insignifiante à Uriel qu'il aurait vu comme un soulagement que Leodegarius la lui ôte sur-le-champ.

— Soyez en paix, Uriel Ventris, dit Leodegarius. Il est normal que, frappé par sa propre insignifiance, un esprit vacille juste après s'être uni à une conscience supérieure. Votre orgueil de guerrier restaurera bien assez tôt votre confiance en vous.

Uriel leva les yeux vers le visage de son ravisseur, une nouvelle fois subjugué par l'éclat de sa beauté. Le moindre de ses traits resplendissants venait rappeler le héros de légende qu'il était.

— Vous avez vu en moi, haleta Uriel d'une voix entrecoupée. Vous savez maintenant que je ne suis pas souillé.

— Vous n’êtes pas sciemment corrompu, acquiesça Leodegarius. Je ne sens aucune malveillance en vous, mais il existe de nombreuses formes de souillure, vous savez. Vous pourriez très bien être, sans le savoir, un messenger involontaire des Sombres Puissances.

— Je ne comprends pas, dit Uriel en se remettant péniblement sur ses pieds.

— Les fils que le destin tisse autour de vous sont maculés de sang, Uriel Ventris, et la menace de grands périls planera à jamais sur votre existence. Votre arrivée sur Salinas n’est que la dernière péripétie en date d’une suite d’événements qui pourrait bien condamner ce monde à l’exterminatus. Il est dangereux de marcher dans vos pas, car où que vous alliez, les éléments se déchaînent.

— Surtout pour mes ennemis, répliqua Uriel avec hargne.

Leodegarius sourit.

— Votre fougue revient, à ce que je vois. C’est de bon augure.

— Vraiment ? fit Uriel.

— Bien sûr, répondit Leodegarius. Cela veut dire que vous êtes prêt pour la deuxième épreuve.

Des tourbillons de fumée âcre s’élevaient du chaudron de fer devant lequel on avait mené Uriel. Un liquide en ébullition bouillonnait à l’intérieur et une frise sculptée d’aigles entremêlés courait sur tout le pourtour du récipient. L’odeur d’huile bouillante lui souleva le cœur alors qu’il commençait à se douter de ce qu’on risquait d’exiger de lui.

On lui avait enlevé les menottes et il avait été autorisé à se laver les bras pour les débarrasser du sang qui les maculait, avant d’être conduit à travers les ténèbres jusqu’au chaudron. À la lueur de la torche, Uriel put se faire une meilleure idée du décor qui l’entourait : un grand espace ouvert orné de voûtes vertigineuses et jalonné d’épais piliers. L’atmosphère était lourde et froide, ce qui le laissa penser qu’il devait se trouver dans les sous-sols d’un grand bâtiment, peut-être le palais ou la cathédrale.

Leodegarius se tourna vers Uriel avant de briser le silence.

— Nous utilisons le supplice des Huiles Sacrées depuis la nuit des temps pour tester la chair de ceux qui sont amenés devant nous, commença-t-il à expliquer. À ce stade, la question de la culpabilité se pose rarement, car les

actes sont souvent bien plus éloquentes que les paroles, mais vous êtes une curiosité pour moi, Uriel Ventris. Je ne vous cache pas que ce sera une épreuve douloureuse, mais si vous portez la lumière de l'Empereur en vous, vous ne faillirez pas et Sa gloire vous aidera à supporter les souffrances.

Leodegarius alla prendre position de l'autre côté du chaudron, en face d'Uriel.

— Si votre chair s'avère pure et que vous passez cette épreuve avec succès, alors il ne vous restera plus qu'à vous présenter devant moi pour faire face au *Judicium Imperator*. Ce n'est qu'après cela que votre âme sera considérée comme pure.

— Et le supplice de l'Inquisition, alors ? invoqua Uriel. Je croyais que vous n'aviez senti aucune trace de souillure en moi.

— En effet, répondit Leodegarius, mais vous revenez d'un royaume où rien de pur ou de bon ne peut jamais subsister, et votre âme s'est vue sérieusement exposée, plongée dans un abîme de corruption qui vous aurait calciné sur place si vous aviez levé ne serait-ce qu'un infime bout de voile sur l'horreur qu'il représentait. Vous avez arpenté ce monde de ténèbres et il me revient de déterminer si vous avez ramené avec vous quelque trace de sa corruption, enfouie au plus profond de votre corps. Avez-vous quelque chose à dire avant de commencer l'épreuve ?

Uriel choisit soigneusement ses mots avant de répondre.

— Je vous repose la même question que tout à l'heure. Où est Pasanus ?

— Il est en train de subir les mêmes épreuves que vous. Il a son destin entre ses mains et, qu'il échoue ou qu'il passe le test avec succès, il en subira les conséquences tout comme vous : totalement seul.

— Bien, je suis prêt, dit Uriel. C'est vrai, nous avons séjourné dans le royaume de la damnation, mais nous avons bravé ses tentations et y avons bel et bien résisté.

— Et vous pensez que c'est suffisant ?

— Je n'en sais rien, reconnut Uriel, mais cela doit bien compter pour quelque chose, car seuls ceux qui essaient de résister à la tentation en connaissent véritablement la force. Vous mesurez la puissance d'un ennemi en l'affrontant, pas en capitulant devant lui. Tout comme vous éprouvez la violence du vent en marchant contre lui, pas en vous couchant par terre.

Leodegarius hocha lentement la tête.

— Il y a du vrai dans ce que vous dites. Ce n'est qu'en cherchant à le combattre qu'un homme pourra éprouver la vivacité de son penchant au mal. L'Empereur est le seul être vivant à n'avoir jamais cédé à la tentation, et par conséquent, le seul homme à avoir une connaissance exacte de ce qu'y succomber signifie vraiment.

— Eh bien, pour autant que je puisse en juger, Pasanius et moi-même nous sommes mesurés aux créatures les plus ignobles qu'il soit permis d'imaginer.

— Alors, cette épreuve ne devrait pas vous poser le moindre problème, répliqua Leodegarius en pointant du doigt le liquide bouillonnant dans le chaudron. Avez-vous déjà entendu parler de Saint De Haan du secteur Donorian ?

Uriel secoua la tête.

— Non. Qui était-il ?

— Un inquisiteur qui fut au service de l'Empereur pendant plus de deux siècles, expliqua Leodegarius, un homme qui a extirpé l'hérésie et la corruption sur plus d'un millier de mondes. Des dizaines de milliers d'hérétiques et d'infâmes scélérats ont péri à ses pieds, et la vision resplendissante qu'il se faisait d'un Imperium immaculé était un phare pour tous ceux qui vouaient une fidélité inébranlable au Trône d'Or.

— Que lui est-il arrivé ? demanda Uriel.

— Il est mort en martyr à la bataille de Kostiaslak, répondit Leodegarius. Des guerriers des Puissances de la Déchéance l'ont capturé et des parties de son anatomie ont été clouées sur le fronton de la cathédrale profanée de Trebian. Des fidèles acolytes de De Haan ont récupéré les morceaux de sa dépouille mortelle et beaucoup de ces reliques sont aujourd'hui conservées dans des coffres en bois de rose parfumé sur les différents mondes qu'il a purgés.

— Beaucoup, mais pas toutes, n'est-ce pas ? soupçonna Uriel.

— C'est exact.

Uriel plongea le regard dans le liquide bouillonnant et visqueux. Au fond de la marmite écumante d'huile bouillante, il distinguait le contour vacillant de ce qui semblait être une dague.

— Vous plongerez la main et récupérerez la dague, annonça Leodegarius.

— Qu'est-ce que cela prouvera à part le fait que ma chair sera brûlée vive ?

— Des fragments de l’armure que Saint De Haan portait ont été fondus dans la poignée de cette dague et seuls ceux qui n’ont pas été entachés par la souillure du grand ennemi pourront l’agripper.

Uriel prit une profonde inspiration avant d’acquiescer.

— En ce cas, je n’ai rien à craindre.

— J’espère que vous dites vrai, assura Leodegarius, et Uriel fut surpris d’entendre de la sincérité dans sa voix. Maintenant, saisissez-vous de la dague.

Sans se laisser le temps de fantasmer la moindre image de chair brûlée ou de lambeaux de peau se détachant dans l’huile bouillante, Uriel ferma les yeux et, ni une ni deux, il plongea la main gauche dans le chaudron. Une douleur atroce lui embrasa tout l’avant-bras. Il serra les dents, l’intense sensation de brûlure faisant jaillir des éclairs aveuglants derrière ses paupières closes.

Les jambes flageolantes, il tendit l’autre bras pour garder l’équilibre. Sa paume immergée laissa entendre un bruit de friture au contact de la paroi du chaudron et Uriel réprima un cri de douleur. Il sentait sa peau se couvrir de cloques en fondant dans l’huile tandis que ses doigts cherchaient à tâtons le pommeau de la dague. La souffrance était inimaginable, presque insoutenable. Il avait l’impression d’avoir le bras plongé au cœur d’un volcan et il était à deux doigts d’appeler la perte de conscience de ses vœux, pour ne pas avoir à endurer la douleur une seconde de plus.

D’un autre côté, cela ne faisait-il pas autant partie de l’épreuve que le fait de se montrer capable d’empoigner l’arme ?

N’était-ce justement pas sa capacité à surmonter une telle douleur qui apporterait une preuve supplémentaire de son innocence ?

Uriel concentra toutes ses forces à résister à la douleur, l’embrassant pleinement et acceptant la lutte, et il ouvrit les yeux, pour voir que Leodegarius le regardait fixement. Il ressentit l’approbation du Chevalier Gris et fut alors absolument certain que ce dernier *voulait* qu’il réussisse l’épreuve, afin de ne pas avoir à le tuer.

Les doigts d’Uriel effleurèrent quelque chose de métallique et se refermèrent sur le tressage de fils de fer du pommeau de la dague. Même s’il ne sentait presque plus sa main, les tendons et les muscles de son poignet lui obéirent suffisamment pour empoigner fermement l’arme.

Une fois sa prise assurée, Uriel sortit la dague du bain d'huile bouillante et la brandit devant lui. Les poumons en feu, il avait du mal à respirer. Sa main n'était plus qu'un amas de chair à vif, des lambeaux de peau bouillie dégoulinant de ses os comme de la gélatine. Il n'avait jamais connu de douleur aussi vive et la vue de ses chairs ravagées n'arrangea en rien son impression.

Alors que chaque fibre de son corps lui intimait de lâcher l'arme brûlante, Uriel la tendit à Leodegarius.

— Voilà, siffla-t-il. C'est bien cela que vous vouliez ?

Leodegarius acquiesça et empoigna l'arme, les mains protégées par ses gantelets de métal.

— En effet, c'est bien ça, répondit ce dernier en rengainant la dague à son côté avant de saisir le poignet d'Uriel.

Leodegarius examina la blessure et Uriel tressaillit en serrant les dents, accablé par la douleur, mais déterminé à rester debout.

— Alors ? demanda Uriel. Ma chair est-elle pure ?

— Peut-être bien, répondit Leodegarius en relâchant sa main. Dans trois jours, je reviendrai vous voir et nous examinerons à nouveau la plaie. Si la chair est pure, elle aura commencé à cicatriser, mais si elle est souillée, la blessure se sera mise à suppurer. Nous saurons alors si vous êtes prêt à affronter l'ultime épreuve.

— L'ultime épreuve ? s'étonna Uriel, qui se demandait bien ce qu'il pouvait y avoir de pire que les supplices qu'il avait déjà endurés.

— Votre esprit n'est pas corrompu et j'ai bon espoir que votre chair se révèle pure, répliqua Leodegarius, mais les épreuves conçues par l'homme ne peuvent nous en dire davantage. Nous devons donc nous en remettre au jugement de l'Empereur pour éprouver votre force d'âme.

— Comment allons-nous procéder ?

— Par le biais du *Judicium Imperator*, répondit Leodegarius. Dans trois jours, vous m'affronterez, et c'est à la lumière de l'issue du combat qu'un jugement définitif pourra être rendu.



DIX-SEPT

Tout au long des trois jours suivants, la douleur cuisante dans sa main ne cessa de le harceler, repoussant toujours un peu plus les limites du tolérable. Une fois le supplice des Huiles Sacrées achevé, on l'avait ramené dans les ténèbres et replacé en isolement dans l'air glacé du souterrain.

Sauf qu'il était difficile de parler de véritable isolement lorsqu'une litanie exaspérante venait perpétuellement vous tenir compagnie et qu'une rumeur de murmures bourdonnants vous empêchait de dormir. Pour autant qu'il pût en juger, on l'avait laissé seul, même s'il se doutait bien que des armes devaient être braquées sur lui et que ses geôliers se tenaient prêts à l'exécuter à la moindre tentative d'évasion.

Uriel n'avait toutefois aucune intention de s'évader, pas quand sa foi et sa loyauté étaient en question.

Le temps s'écoulait lentement dans les ténèbres, et les pensées d'Uriel finirent par dériver loin de la situation fâcheuse qu'il connaissait pour se tourner vers Pasanius et le cours des événements dans leur globalité. Qu'était devenu son ami ? Avait-il subi comme lui les deux supplices précédents ?

Uriel n'avait aucune raison de penser que Pasanius ne réussirait pas à remporter les épreuves. Il espérait seulement que lorsque les sinistres chirurgiens de Medrengard avaient amputé son bras infecté, ils l'avaient complètement débarrassé de la souillure xénos qui le rongait.

S'il subsistait encore en lui ne serait-ce qu'une infime trace de l'essence du Nightbringer, cela suffirait-il à condamner Pasanius aux yeux des Chevaliers Gris ?

Il s'efforça de chasser ces doutes de son esprit, se demandant ce qu'il pouvait bien se passer en ce moment dans les rues de Barbadus. La chronologie qu'il se faisait des événements depuis l'effondrement du bar était particulièrement décousue et il n'était pas bien sûr de ce qu'il était advenu. Les Chevaliers Gris avaient-ils tué les Décharnés ou ceux-ci couraient-ils toujours ?

Barbadus était un tel dédale de ruelles sinueuses et de cachettes obscures qu'il était fort probable que le seigneur des Décharnés et sa tribu aient pu échapper à la destruction ou à l'incarcération. Si tel était le cas, que s'apprêtaient-ils à faire à présent ? Comptaient-ils se cacher et raser les murs ou s'adonner à un nouveau carnage ?

En l'espace d'une seule nuit, les Décharnés avaient massacré la plupart des Screaming Eagles, le colonel Verena Kain et Mesira Bardhyl. Qui serait le prochain sur la liste ?

Tous ces crimes avaient trait au Champ de Mort.

Tous ceux qui avaient pris part au génocide de la population de Khaturian étaient méthodiquement assassinés et la suite d'événements qui avait été ainsi mise en branle risquait de voir Salinas sombrer dans les flammes. Pire encore, Leodegarius considérait manifestement que, quelle qu'en fût la nature, ce qui avait pris possession des Décharnés était suffisamment sérieux pour justifier la destruction de la planète entière.

Uriel avait déjà vu un monde brûler aux mains de l'inquisition et il n'était pas d'humeur à en voir un autre périr de la sorte. Quelle que fût la vérité sur ce qu'il se passait sur Salinas, il comptait se battre aux côtés des Chevaliers Gris pour empêcher que d'autres personnes perdent la vie, en supposant bien sûr qu'il passe avec succès le *Judicium Imperator*.

Toute son âme se rebellait à l'idée d'affronter Leodegarius, mais avait-il seulement le choix ? Refuser de se battre le condamnerait, mais il avait en abomination l'idée de prendre les armes contre un frère guerrier de l'Imperium.

La seule pensée de devoir combattre un guerrier aussi admirable l'irritait au plus haut point, mais imaginer un seul instant l'emporter sur lui semblait tout bonnement inconcevable, voire ridicule. Uriel était blessé, il avait le corps meurtri et exténué alors que Leodegarius était au sommet de sa forme. Il ne s'agirait pas là d'un combat, mais d'une correction des plus humiliante.

Uriel Ventris n'était cependant pas guerrier à se laisser facilement abattre.

Sur Pavonis, lorsqu'il avait été confronté à la puissance dévastatrice du Nightbringer, il s'était mis en travers du chemin de l'entité stellaire et l'avait privée d'un organisme hôte qui aurait centuplé ses pouvoirs. Il avait fait face à la puissance d'une reine Norne dans les profondeurs d'un vaisseau-ruche et l'avait vaincue. Il avait mené un commando au combat sur la surface désolée d'un monde-démon et avait défait les légions démoniaques qui peuplaient l'intérieur de ses terres dévastées.

Il relèverait ce défi en l'abordant de front.

Il n'avait jamais su faire autrement.

Tout ce qui concernait le monde extérieur était à l'heure actuelle hors de propos, car il ne pouvait en rien influencer sur l'issue de ce qu'il se passait au-delà de ces murs. Déjà qu'il pouvait à peine influencer sur sa propre situation... Il s'assit néanmoins sur le sol de pierre glacé et commença à se préparer pour le combat à venir.

Uriel ferma les yeux et s'employa à contrôler sa respiration, dirigeant les énergies de son corps sur la voie de la guérison et du rétablissement. Les secondes se mirent à s'égrener au ralenti. Uriel ressentait le moindre muscle, le moindre os et la moindre cellule de son corps comme si sa conscience était toute entière tournée vers l'intérieur.

Il n'avait pas à proprement parler la capacité de guérir ses blessures à la manière d'un psyker, mais les énergies mentales d'un space marine étaient telles qu'en s'appliquant à les diriger selon une routine assimilée au prix de décennies d'étude et d'entraînement, il pouvait en concentrer le flux à des fins curatives.

Sa gorge lui faisait mal. La blessure reçue sur Medrengard s'était refermée depuis longtemps, mais il en gardait encore la cicatrice ainsi que le souvenir douloureux. La douleur aiguë dans sa main ébouillantée par les huiles sacrées avait considérablement diminué, pour ne plus représenter qu'un vague picotement désagréable. Il avait la poitrine oppressée à l'endroit où une épine vengeresse de la reine Norne lui avait transpercé le torse, et au-delà de ces blessures récentes, il invoqua le souvenir de dizaines d'autres plus anciennes.

La moindre de ces blessures aurait été fatale à n'importe quel mortel, mais sa physionomie d'Asatartes était immunisée contre les conséquences létales de la plupart des lésions et il avait survécu à toutes ces plaies, qui

l'avaient chaque fois rendu un peu plus fort. Et il était convaincu que les sévices qu'il subissait à présent le rendraient eux aussi plus fort.

Uriel savait dans son for intérieur qu'il n'était pas un traître et que sa chair n'était pas corrompue. Il ne s'agissait là ni d'orgueil démesuré ni de fierté mal placée ; c'était simplement quelque chose dont il était intimement persuadé. La seule idée qu'il pût être souillé lui était intolérable, et même si Leodegarius n'avait pas exigé cet ultime test, Uriel l'aurait lui-même demandé, car comment les autres auraient-ils pu sinon avoir la preuve indéniable qu'il était revenu de l'Œil de la Terreur en pleine possession de son âme ?

Seule l'approbation d'une assemblée aussi auguste et respectée que celle des Chevaliers Gris serait en mesure d'effacer le moindre doute dans l'esprit de ses frères de bataille.

Il eût été impensable de retourner à Macragge sans un tel sceau d'approbation, et Uriel se rendit soudain compte d'à quel point il avait été naïf de s'imaginer qu'il pourrait passer les portes de la forteresse d'Héra sans cette garantie. S'il était à peu près sûr que ses frères de bataille l'auraient cru sur parole (car quel Ultramarine pourrait jamais mentir à ses camarades de chapitre ?), Uriel savait bien que sans le sceau de pureté apposé par les Chevaliers Gris, il serait à jamais suspect aux yeux du reste de l'univers.

Et cependant, comment pouvait-il espérer l'emporter sur la puissance de Leodegarius ?

Uriel s'autorisa une bouffée d'orgueil martial, refaisant défiler dans son esprit les terribles ennemis qu'il avait terrassés au combat, des adversaires aujourd'hui réduits en poussière alors que lui-même était toujours vivant et capable de se battre.

Aussi longtemps qu'il y aurait de la vie, il y aurait de l'espoir, et tant qu'il y aurait de l'espoir, Uriel Ventris se battrait.

Les heures passaient, les ténèbres ondoyant autour d'Uriel à la manière d'une créature vivante. Quand il estima son corps et son esprit fin prêts pour le combat à venir, il se releva et relâcha la pression en laissant son pouls s'accélérer.

Bien qu'il ne pût toujours rien distinguer dans les ténèbres impénétrables, Uriel commença à effectuer les mouvements de base des exercices d'entraînement martial de l'Adeptus Astartes, faisant travailler à tour de rôle chaque tissu musculaire pour l'affermir en vue du combat. Il se contractait et s'étirait lentement en faisant des mouvements amples, préparant son corps au stress et à l'appel du sang qui ne tarderaient pas à s'emparer de lui.

En fait, l'obscurité totale avait tendance à favoriser sa concentration, l'obligeant à compter sur ses autres sens lorsqu'il esquissait des passes virevoltantes, ébauchant impassiblement un coup de poing, de pied, de genou ou de coude pour terrasser un adversaire invisible. La douleur dans sa main et l'odeur putride de sa chair brûlée n'étaient plus qu'un lointain souvenir.

Lorsqu'il en eut fini avec les mouvements de base, Uriel s'adonna à des passes plus sophistiquées, bondissant et tournoyant dans les airs tandis qu'il s'imaginait des ennemis du passé revenir l'assaillir.

Il finit par mettre un genou à terre, le poing à un millimètre du sol, et reprit sa respiration. Il se redressa et se passa une main sur le crâne, surpris par le contact des racines de ses cheveux ras, qui commençaient à repousser. Pour inhabituelle qu'elle fût, la sensation n'était pas désagréable.

— Lumière ! fit une voix dans les ténèbres et Uriel se protégea les yeux tandis que des flammes bleues aveuglantes s'allumaient tout autour de lui. Sa vue s'acclimata rapidement à la lumière et il s'aperçut qu'il était entouré par une foule de guerriers en armures argentées. Chacun d'entre eux portait une grande hache d'armes dont la lame, luisant d'un halo d'énergie bleuté, constituait la source d'éclairage invoquée.

Vingt-cinq Chevaliers Gris se tenaient au garde-à-vous, en cercle autour de lui, les plaques de leurs armures étincelantes parcourues de reflets bleu acier. Leur chef sortit du rang. Leodegarius avait enlevé son armure et revêtu un ample chiton blanc, le même genre de tenue d'entraînement que les Ultramarines portaient lorsqu'ils n'étaient pas bardés de céramite.

— Vous avez fait bon usage du temps qui vous était imparti, Uriel Ventris, dit-il.

— Une minute qui n'est pas consacrée à aiguïser mes capacités est une minute de perdue, répliqua Uriel.

— Tout à fait, acquiesça Leodegarius. Cela va faire trois jours à présent. Laissez-moi voir votre main.

Uriel avait presque oublié la douleur dans sa paume mutilée, mais opina du chef et la tendit vers Leodegarius sans quitter son regard des yeux. Un chirurgien s'avança à la suite du Chevalier Gris, des tuyaux et des tubes glougloutant sous sa robe. Une armature en laiton émergea de sa manche, soutenant un appareil cliquetant qui ressemblait au narthecium d'un apothicaire. L'engin télescopique s'étira vers la main d'Uriel pour la baigner dans une lueur mordorée qui lui donna l'impression qu'on lui versait du miel chaud sur la peau.

La lueur se dissipa et le chirurgien adressa un hochement de tête à Leodegarius, avant de réintégrer le rang de guerriers à reculons.

Uriel baissa les yeux sur sa main et fut stupéfait de voir que pratiquement tous les stigmates de l'atroce blessure avaient disparu. La chair était tendre et pigmentée de rose comme une peau de nouveau-né, assurément neuve et vulnérable, mais indéniablement régénérée.

Leodegarius saisit le poignet d'Uriel et examina sa main sous tous les angles. Uriel sentait bien que le Chevalier Gris était ravi de ce qu'il voyait.

— La chair cicatrise bien, finit par déclarer ce dernier. Je ne crois pas avoir jamais vu quelqu'un récupérer aussi vite du supplice des Huiles.

— Alors, nous sommes prêts à nous affronter en duel ? demanda Uriel en reculant d'un pas.

— Vous m'avez l'air bien impatient, fit remarquer Leodegarius.

— Je le suis, répliqua Uriel, pas de me battre contre vous, mais de faire mes preuves.

Leodegarius acquiesça d'un air entendu.

— Je comprends, dit-il en se détournant, mais nous n'allons pas combattre ici.

— Et où donc le combat aura-t-il lieu ?

— Là où tout le monde pourra être témoin du jugement que l'Empereur s'appête à rendre, répondit Leodegarius. Suivez-moi.

Uriel quitta sa cellule de confinement, emboîtant le pas à Leodegarius sous escorte des Chevaliers Gris. Un tunnel en voûte aux parois en pierre de taille s'enfonçait dans ce qu'Uriel imaginait être les fondations du palais.

Le chemin qu'ils empruntèrent passait par d'antiques galeries, creusées des millénaires plus tôt et raccordées aux constructions plus récentes.

Les tunnels taillés dans la roche cédèrent bientôt la place à des couloirs aux murs d'acier, donnant ensuite sur de vastes salles carrelées de céramique, surmontées de hauts dômes inondés de lumière. L'architecture souterraine ne semblait régie par aucun ordre logique, avec des passages transversaux serpentant selon des angles étranges et des tunnels rebroussant absurdement chemin après s'être inutilement engagés dans une impasse.

Les Chevaliers Gris imprimaient une cadence parfaitement synchronisée, sans presser le pas, mais maintenant un rythme suffisamment soutenu pour couvrir efficacement les longues distances. Un détachement de guerriers martelait le sol devant Uriel, neuf derrière lui et le reste sur ses flancs. Leodegarius ouvrait la marche, accompagné de tout un tas d'acolytes qui agitaient leurs encensoirs, générant d'épaisses nappes de brume qui ondoyaient en tête de procession.

Les dépôts de provisions, les alcôves oubliées, les armureries et les baraquements défilaient sous les yeux d'Uriel, jusqu'à ce que le cortège finisse par s'engouffrer dans un corridor d'où s'élevait un brouhaha de voix surexcitées.

Le tunnel déboucha sur un immense espace circulaire haut de plafond, avec une tour ronde grisâtre en son centre. Des cellules s'alignaient sur le pourtour de la salle, toutes tournées vers l'édifice trapu qui se dressait au milieu. Uriel identifia instinctivement l'endroit comme étant une sorte de prison.

— Ceci est un panoptique, indiqua Leodegarius, comme devinant les pensées d'Uriel. Des gardes sont en faction dans le bâtiment central et vu que, de la même manière que de l'autre côté d'un miroir sans tain, les prisonniers ne peuvent voir à l'intérieur, ces derniers n'ont aucun moyen de savoir quand ils sont surveillés. Comme ils ne disposent non plus d'aucune possibilité de se dissimuler au regard des gardiens, ils sont bien obligés de s'efforcer de contrôler leurs instincts les plus primaires, de crainte de souffrir une punition.

— C'est donc la peur du châtiment, et non la dévotion à l'Empereur, qui assure l'obéissance ?

— Exactement, acquiesça Leodegarius avec une pointe de répugnance dans la voix. Quelque chose que l'on pourrait très bien dire de cette planète

entière.

— Que faisons-nous ici ? demanda Uriel.

— Nous sommes venus récupérer votre compagnon.

— Pasanus ?

— Oui, il a été enfermé ici depuis qu'il a lui aussi passé les épreuves.

— Lui aussi va vous affronter ?

— Il se battra à vos côtés, acquiesça Leodegarius, qui traversa la salle d'un pas décidé pour se poster devant une cellule à l'intérieur de laquelle Uriel fut heureux de retrouver Pasanus.

Son ami se tenait la tête haute et Uriel constata que la main qu'il lui restait avait le même teint rosâtre que la sienne, et qu'elle s'était manifestement bien remise de son immersion dans l'huile bouillante.

— Uriel ! s'écria Pasanus, visiblement soulagé. Alors, ta main ?

— Presque en aussi bon état que la tienne, répondit Uriel tandis que la porte s'ouvrait en coulissant et que Pasanus émergeait de la cellule. Les deux guerriers se tombèrent dans les bras, chacun soulagé de retrouver l'autre en vie au-delà de ce qu'il aurait pu exprimer par des mots. Uriel desserra son étreinte de fer pour regarder son ami dans les yeux.

— Tu es prêt pour ce qui nous attend ? lui demanda-t-il.

— Un peu que je suis prêt ! s'exclama Pasanus en jetant un regard du coin de l'œil vers Leodegarius. Avec tout le respect que je leur dois, ces salopards ont quand même mis en doute notre loyauté. Je suis prêt à tout ce qu'il faudra pour prouver à ces gugusses que nous ne sommes pas des traîtres.

— Votre sergent s'est montré farouchement loyal à votre égard, capitaine Ventris, dit Leodegarius, et Uriel ne put s'empêcher de noter que son grade était maintenant ajouté à son nom. C'était certainement de bon augure.

— C'est mon ami, répliqua Uriel, et c'est à ça que servent les amis.

Leodegarius se tourna vers la sortie de la prison, une grande arche de pierre noire qui menait à l'étage.

— Eh bien, espérons que cela soit suffisant.

Encadrés par les Chevaliers Gris, Uriel et Pasanus furent conduits le long de tunnels tortueux, qui finirent par déboucher sur un passage fortifié garni de sabords de batterie donnant sur une majestueuse porte en bronze.

La porte était ouverte, laissant passer la lumière du jour, et Uriel se rappela à quel point il avait été heureux de sentir la caresse du soleil sur son

visage en débarquant sur Salinas. La sensation de se retrouver de nouveau dehors après une longue période de confinement, même si celle-ci n'avait finalement duré que quelques jours, était enivrante et, tandis qu'il descendait la chaussée en pente, un regain d'espoir l'envahit.

Cette bouffée d'espoir se dissipa aussitôt qu'il eut posé le pied à l'extérieur, accablé par la chape de plomb du jour morne qui rendait chaque inspiration plus difficile que la précédente. L'air était lourd, le ciel maussade écrasant l'atmosphère comme un fardeau monumental. Des nuages menaçants filaient à toute allure au-dessus de sa tête et un terrible sentiment de tristesse l'envahit, lui remettant en tête le paysage lugubre des ruines de Khaturian.

Une fois encore, Pasanius et lui se retrouvaient sur la grande esplanade sur laquelle la Restauration avait été déclarée. Le terrain de manœuvres était bondé de monde, au moins deux cents soldats et une petite délégation de dignitaires de la planète se massant sur son étendue inhospitalière.

Un Thunderhawk argenté étincelant était posé juste derrière les rangs de dignitaires, sa rampe de débarquement abaissée, et Uriel sourit à la vue de cet élément si familièrement rassurant dans le décor. Même si le vaisseau de combat n'était pas aux couleurs des Ultramarines, un symbole aussi fort de la puissance de l'Adeptus Astartes remonta le moral d'Uriel, mis à mal par l'atmosphère lugubre dont le jour était saturé.

Uriel aperçut la tour des Janiceps au bout du parvis tandis que la silhouette décrépite, mais néanmoins merveilleuse, de la galerie des antiquités se découpait sur sa droite. Tendant le cou pour jeter un œil par-dessus son épaule, il discerna les hautes tours et les aiguilles sinistres du palais impérial.

— J'ai jamais aimé cet endroit, lâcha Pasanius. Maintenant, je l'aime encore moins.

— Nous sommes censés nous battre ici ? demanda Uriel à Leodegarius. Qu'est-il arrivé à cet endroit ? Ça a l'air... mort.

— Le combat aura lieu devant les autorités légitimes de la planète, à la fois profanes et sacrées, dit Leodegarius. Pour que le *Judicium Imperator* soit pris en compte, il doit se dérouler devant témoins. Quant à ce qu'il s'est passé depuis votre incarcération... Nous en parlerons si vous survivez.

Sur cette déclaration menaçante, ils suivirent Leodegarius vers le centre du terrain de manœuvres et Uriel reconnut plusieurs visages familiers venus

assister au combat. Le cardinal Togandis suait tant qu'il pouvait sous sa robe de cérémonie et Daron Nisato était resplendissant dans son armure noire luisante d'agent des forces de l'ordre.

Léto Barbaden siégeait au sommet d'une tribune. Il avait l'air à la fois de s'ennuyer et d'être suprêmement agacé par le déroulement de la cérémonie, en dépit du fait que c'était le sort de deux des plus grands protecteurs de l'humanité qui allait se jouer sous ses yeux.

Leodegarius s'arrêta devant la tribune et adressa un vague signe de tête à Léto Barbaden, avant de désigner Uriel et Pasanius d'un geste de la main.

— Gouverneur Barbaden, ces deux guerriers ont passé avec succès les deux tests de pureté imposés par mon ordre et je les amène devant vous afin que vous soyez témoin du jugement que l'Empereur s'apprête à rendre sur leurs personnes. Il n'est pas de plus haute autorité que l'Empereur, aussi aura-t-Il le dernier mot pour décider de leur destin.

Uriel cligna des yeux de surprise à la manière dont le Chevalier Gris avait délibérément choisi de formuler son propos, y voyant un sous-entendu insinuant que Barbaden n'était pas en droit de décider du sort d'Uriel. Le gouverneur avait-il demandé leur exécution lors de ces derniers jours ? À la lumière de leurs précédentes interactions, ce n'était certes pas improbable, mais le petit laïus de Leodegarius venait insidieusement rappeler que la décision ne revenait pas à Barbaden, du moins pas tant que les Chevaliers Gris auraient leur mot à dire.

L'Adeptus Astartes se tenait à l'écart de la hiérarchie rigide de l'Imperium d'une manière que certains pouvaient trouver fort déplaisante, mais les Chevaliers Gris représentaient une autorité qui dépassait même la sphère d'autonomie de la plupart des chapitres. Ils jouissaient d'une autorité absolue et personne chérissant un minimum sa vie n'aurait jamais osé contester leurs ordres.

Il semblait que Léto Barbaden ne fît pas exception à la règle, et Uriel voyait bien qu'il goûtait assez peu de devoir s'incliner devant l'autorité de ces personnages, qu'il considérait sans doute comme de fâcheux intrus.

Barbaden acquiesça de la tête.

— Depuis leur arrivée, ces deux messieurs n'auront fait que causer des ennuis à ma planète, mais si votre ordre décrète que ce combat permettra de prononcer un jugement impartial et juste, alors j'en serai témoin.

Uriel dissimula son amusement devant la rancœur évidente de Barbaden et lui renvoya son regard hostile. L'antipathie que lui inspirait Barbaden n'avait fait que s'intensifier à mesure qu'il en apprenait davantage sur lui. Son mépris pour la vie humaine et les actes qu'il avait perpétrés durant la conquête de Salinas étaient simplement inadmissibles et Uriel savait qu'il ne perdait rien pour attendre, que ses crimes impardonnables seraient jugés en temps et lieu.

Leodegarius se tourna vers lui.

— Suivez-moi jusqu'au théâtre du combat, intima-t-il.

Uriel acquiesça, et avec Pasanius, il emboîta le pas au Chevalier Gris jusqu'au centre d'un cercle de protection gravé en lignes d'argent, semblable à celui qui avait été ciselé dans la caverne où il avait passé les épreuves, sauf que celui-là était considérablement plus grand. Des Chevaliers Gris en armures énergétiques prirent position sur la circonférence, les lames chatoyantes de leurs grandes haches d'armes crépitant à la lumière du jour.

— Nous combattons au corps à corps, sans armes, annonça Leodegarius, vous deux contre moi.

— Et c'est tout ? s'étonna Pasanius.

— À quoi d'autre vous attendiez-vous ?

— Je ne sais pas trop, admit Pasanius. Je pensais juste qu'il y aurait beaucoup plus de... rituels.

— Les rituels sont bons pour les chamans et les invocateurs païens, lança Leodegarius en se mettant en position de combat. Je préfère pour ma part trancher dans le vif.

Uriel laissa son corps et son esprit se fondre dans le rythme particulier du combat, accélérant la cadence de son métabolisme pour aiguïser ses sens et améliorer ses temps de réaction.

— Alors, quelles sont les règles à suivre ? demanda-t-il.

— Ultramarine jusqu'aux bouts des ongles, à ce que je vois ! lança Leodegarius dans un sourire en lui envoyant un direct du droit en pleine figure. Le poing du Chevalier Gris était comme un piston d'acier, et Uriel fut projeté en arrière comme s'il avait été frappé de plein fouet par un dreadnought.

Du sang perla de sa lèvre éclatée et l'impact lui fit voir trente-six chandelles, mais Uriel n'en était pas à son premier coup encaissé et il savait

comment surmonter la douleur d'un tel choc. Il roula des épaules et plongea vivement la tête de côté pour esquiver le coup suivant.

Mû par un réflexe de défense, son bras s'élança en l'air pour bloquer un crochet du droit et il balança un uppercut dans le torse de son assaillant. Son autre poing s'abattit sur le flanc du Chevalier Gris et il fut ravi d'entendre que la violence du coup lui avait coupé la respiration. Sa main brûlée l'élançait terriblement, les tissus cutanés s'étant déchirés aux endroits où la plaie n'avait pas complètement cicatrisé, mais Uriel s'efforça d'oublier la douleur.

Pasanius envoya un crochet du gauche, mais porté en plein déséquilibre, l'assaut fut esquivé sans peine par Leodegarius. Ce dernier riposta par un coup de coude fulgurant dans le ventre du sergent, qui s'affaissa à genoux.

Uriel bondit alors en avant en brandissant le poing vers la tête de Leodegarius, mais celui-ci avait vu venir son attaque. Avec une vitesse d'exécution plus qu'étonnante de la part d'un guerrier de cette corpulence, le Chevalier Gris fit un pas de côté et saisit le poignet d'Uriel. D'un léger mouvement de pivot, il donna un coup de hanche au capitaine Ultramarine, mettant l'élan de la rotation à profit pour le propulser dans les airs.

Uriel alla s'écraser avec fracas un peu plus loin. Le souffle coupé par l'impact, il leva les yeux à temps pour voir un pied menaçant fondre sur lui. Il roula sur le côté, esquivant de justesse le talon de botte qui vint creuser une crevasse dans la pierre. Il se remit tant bien que mal sur ses pieds tandis que Pasanius se faisait encore malmener, encaissant un coup en pleine tête.

Uriel s'ébroua vigoureusement pour se remettre les idées en place et cracha une pleine gorgée de sang. Il était bien conscient d'avoir sous-estimé la résolution de son adversaire. Même s'il semblait probable que Leodegarius désirât vraiment faire la preuve de leur innocence, il était hors de question qu'il compromette l'intégrité du *Judicium Imperator* pour arriver à ses fins.

Leodegarius s'écarta de Pasanius tandis qu'Uriel le contournait sur sa gauche et les soldats présents parmi les spectateurs hurlèrent des encouragements. Si les officiels de Salinas suivaient le combat en affectant un intérêt de façade, les Falcatas, pour leur part, ne faisaient pas montre d'autant de retenue. Uriel risqua un rapide coup d'œil vers Pasanius, qui se tordait de douleur sur le sol, comme s'il était encore sonné par le coup reçu à la tête.

Uriel décela une lueur de ruse dans l'œil de son ami et renversa la direction de son approche pour repartir en sens inverse, attirant Leodegarius vers Pasanius. Le Chevalier Gris jeta furtivement un regard à terre, considérant d'un œil indifférent la forme de Pasanius qui se démenait pitoyablement sur le sol. Pendant ce temps, Uriel feinta du gauche pour finalement lui asséner un direct du droit.

Le coup s'abattit sur l'épaule de Leodegarius, sans lui faire le moindre mal, mais le déséquilibrant une fraction de seconde. Uriel en profita pour enchaîner avec une série de directs fulgurants. L'un d'eux réussit à pénétrer les défenses du Chevalier Gris, lui ouvrant l'arcade sourcilière droite.

La riposte ne se fit pas attendre, un poing foudroyant fonçant droit sur la mâchoire d'Uriel. Mais cette fois, ce dernier l'avait vu venir et put parer sans peine. Il baissa néanmoins sa garde une fraction de seconde et Leodegarius s'écarta légèrement de côté pour lui asséner un coup de toutes ses forces.

Avant que le coup ne s'abatte, Pasanius se redressa sur le flanc et élança les jambes dans un mouvement de ciseaux pour frapper Leodegarius juste au-dessus du genou. Le pied du sergent cogna le péroné du Chevalier Gris avec la force d'une matraque et faucha sa jambe d'appui.

Leodegarius s'écroula et Uriel se jeta sur lui en faisant pleuvoir un déluge de coups sur son visage. Il répugnait à verser le sang d'un illustre héros de l'Empire, mais en même temps, il savait qu'il n'avait pas d'autre choix que de se battre avec tout ce qu'il avait dans le ventre.

Il arma son bras pour frapper de nouveau, quand Leodegarius se releva soudain d'un bond et lui asséna un violent coup du dos de la main gauche dans le plexus solaire. Presque dans un même mouvement, son poing droit s'abattit sur la nuque de Pasanius.

Pasanius laissa échapper un cri de douleur étranglé et ses yeux se révoltèrent.

Uriel recula en chancelant, peinant à reprendre son souffle tandis que son diaphragme se contractait spasmodiquement et que la douleur cuisante dans son plexus était à deux doigts de l'aveugler. Il n'arrivait plus à respirer.

Leodegarius se redressa de toute sa stature à la manière d'un golem de légende émergeant des profondeurs, et Uriel fut stupéfait par la rapidité avec laquelle il avait récupéré du coup de pied de Pasanius. Un assaut de

cette puissance aurait brisé la jambe d'un mortel et aurait même suffi à immobiliser un space marine pendant plusieurs minutes.

Leodegarius continuait à se battre comme si le coup n'avait jamais porté et Uriel comprit à cet instant précis qu'ils étaient en train d'affronter l'un des guerriers les plus redoutables de tout l'Imperium. Il leva les poings, mais il était trop lent et trop meurtri pour éviter la pluie d'impacts qui résonnaient déjà dans son crâne alors que Leodegarius le rouait de coups de poing. Il tournait désespérément en rond, tentant vainement de semer son adversaire.

Uriel n'avait plus la force d'opposer la moindre résistance à la fureur des assauts et il vit comme au ralenti, une fraction de seconde avant l'impact, s'ébaucher le coup de grâce qui allait le mettre au tapis. Le poing du Chevalier Gris contourna sa garde et s'abattit avec la violence de la foudre au milieu de sa figure.

Uriel fut projeté dans les airs et alla s'écraser comme une masse près de Pasanius. Il avait le visage sanguinolent et les bleus enflés qui couvraient son torse ravagé viraient déjà au violet.

Il voulut se remettre sur ses pieds, mais toutes ses forces l'avaient abandonné et il retomba en arrière, incapable de se relever, de reprendre le combat ou de faire quoi que ce soit d'autre que rester là, gisant dans son sang. Il haletait péniblement, cherchant à reprendre son souffle avec un goût de sang et de défaite dans la bouche.

Était-ce ainsi que sa vie devait s'achever ? Roué de coups jusqu'au sang par un frère guerrier aux côtés duquel il aurait dû plutôt combattre, épaule contre épaule ? L'humiliation qu'il ressentait à ce constat était intolérable.

La vue brouillée par un voile de sang et le gonflement de ses contusions, Uriel leva les yeux pour voir Leodegarius le dominer de sa taille.

— Tuez-nous, qu'on en finisse, lança-t-il sèchement, mais vous ne ferez que rendre service à l'ennemi en nous éliminant.

Leodegarius secoua la tête et tendit la main à Uriel.

— Non, déclara-t-il, je ne vais pas vous tuer. Le *Judicium Imperator* est terminé et vous m'avez prouvé que vous étiez de fidèles serviteurs de l'Imperium.

Uriel attrapa la main tendue et se hissa péniblement sur ses pieds.

— Mais nous avons perdu.

— Il n'est pas question de victoire ou de défaite dans le *Judicium Imperator*, répliqua Leodegarius, c'est seulement de vaillance qu'il s'agit. Je suis un guerrier des Chevaliers Gris et je porte le feu sacré de l'Empereur dans les confins les plus reculés de la galaxie. Seul un serviteur des Puissances de la Déchéance peut me vaincre. Si vous l'aviez emporté sur moi, cela aurait juste prouvé que vous étiez des ennemis de l'Empereur et mes hommes vous auraient abattus comme des chiens.

— Nous étions donc censés perdre ? demanda Uriel, horrifié par ce que cela impliquait.

— Censés ? répéta Leodegarius dans un haussement d'épaules. Non, mais l'Empereur était avec moi et j'étais sûr de pouvoir vous mettre tous les deux au tapis, et ainsi apporter la preuve que vous n'étiez pas des serviteurs des Sombres Puissances.

Pasanius se redressa sur un coude.

— Comment ça s'est fini ? demanda-t-il en vacillant. On a gagné ?

— Je crois bien, répondit Uriel.

— Très bien, souffla Pasanius en retombant peu à peu dans l'inconscience. Je savais bien qu'on pouvait se le faire.

Le contact de la combinaison sur sa peau était merveilleux et l'attente presque intolérable. Uriel sentit ses battements de cœur s'accélérer en voyant les artificiers des Chevaliers Gris ramasser le plastron bleu sur l'étendard étalé par terre et le manipuler avec soin pour venir l'ajuster sur son poitrail.

Des mélopées solennelles accompagnaient la cérémonie, psalmodiées par les acolytes encapuchonnés, dont l'aspect se faisait largement moins menaçant depuis qu'Uriel et Pasanius avaient été lavés de tout soupçon.

Les deux Ultramarines se tenaient debout sur une estrade surélevée dans une des grandes salles de la galerie des antiquités, devant une assemblée de Chevaliers Gris et le conservateur Lukas Urbican. Les Chevaliers Gris arboraient leurs armures de combat, chaque plaque et brassard décoré de sceaux de pureté.

Une fois que preuve avait été faite de leur fidélité au Trône d'Or, Uriel et Pasanius avaient été emmenés à bord du Thunderhawk, où des chirurgiens et des apothicaires avaient soigné leurs blessures. Pas un mot ne fut

prononcé et Leodegarius refusa de répondre à quelque question que ce fût tant qu'ils ne seraient pas suffisamment présentables pour paraître dignement devant lui en tant que frères Astartes.

Les tissus déjà cicatrisés de leurs mains brûlées furent nettoyés avec du gel stérilisé et raffermis à l'aide de bandages de peau synthétique, tandis que les bosses et les bleus que le *Judicium Imperator* leur avait laissés étaient traités avec de la glace et des analgésiques.

À l'endroit où l'épaule d'Uriel avait été marquée au fer rouge, les mécanismes cliquetants du serviteur de maintenance enchâssé dans le mur de l'alcôve medicae du Thunderhawk retirèrent rapidement les tissus brûlés pour reconstituer en profondeur la couche d'épiderme.

Au bout d'une heure de soins intensifs, Uriel et Pasanius avaient été déclarés en mesure de reprendre du service et on leur avait fourni des combinaisons moulantes équipées de tous les branchements pour recevoir une armure énergétique. Leodegarius les avait fait sortir du vaisseau de combat et, accompagnés d'une escorte de Chevaliers Gris, ils avaient traversé ensemble le terrain de manœuvres désert pour se diriger vers la galerie des antiquités.

Urbican, le conservateur du musée, les attendait, et il accueillit leur retour avec un sourire fendu jusqu'aux oreilles. Une fois de plus, ils se frayèrent un chemin dans les galeries enténébrées jusqu'à déboucher devant le lot d'armures énergétiques complètes ayant appartenu aux Fils de Guilliman.

Dix-huit de ces armures étaient disposées en ordre de bataille derrière une estrade. La dix-neuvième, celle qu'Uriel avait choisie, à moins que ce ne fût elle qui avait posé son dévolu sur lui, avait été démontée, et ses pièces détachées étaient étalées sur un grand drapeau de Salinas que l'on avait décroché du mur. L'armure était fidèle au souvenir qu'en avait gardé Uriel, fraîchement repeinte aux couleurs des Ultramarines, avec seulement le casque conservant le bleu et le blanc des Fils de Guilliman.

Une autre armure avait été installée juste à côté, celle-ci présentant la livrée et l'iconographie familières des Ultramarines. Uriel avait déjà vu avec quelle fierté Pasanius avait un peu plus tôt assisté à la restauration des symboles de leur chapitre, mais la joie qu'il avait de les revoir n'en fut pas moins vive.

— Préparez-vous à recevoir vos armures, guerriers de l'Empereur, avait alors déclaré Leodegarius.

Uriel et Pasanius étaient montés sur l'estrade, et les artificiers avaient ramassé les premières plaques d'armure pour venir les ajuster sur leurs corps avec des gestes emplis de révérence. On commença par les jambières, les cuissardes et les genouillères, avant de poser les bandes énergétiques au niveau de l'abdomen.

Morceau par morceau, les couches d'armure étaient ajustées, et à chaque pièce fixée, Uriel se sentait enivré comme si son âme était en train de renaître. On encastra les plaques de céramite sur ses avant-bras, avant de les revêtir de brassards et de lui enfiler ses gantelets.

La partie endommagée de l'armure de Pasanius avait été réparée en ajoutant une pièce détachée pour colmater les fissures au niveau du coude. Son ami avait décliné l'offre que lui avait fait le Chevalier Gris de l'équiper d'une prothèse augmentique temporaire, arguant d'un air penaud qu'il préférait attendre que les Techmarines de Macragge lui en fournissent une de leur conception.

On procéda aux derniers ajustements, ajoutant les ultimes plaques de leurs armures, dont la moindre facette était polie et ointe d'huiles sacrées et d'onguents, jusqu'au moment où il ne resta plus que la pièce finale à insérer. Les artificiers encastrèrent le plastron dans son armature et Uriel perçut le ronronnement familier de l'armure en train de revenir à la vie.

Des manteaux fourrés d'un blanc immaculé furent jetés sur leurs épaules, attachés à leur plastron par une broche d'or en forme d'aigle.

Le gorgerin se resserra autour du cou d'Uriel, minutieusement ajusté pour ne pas entraver ses mouvements. Tandis que les soudures pressurisées s'enclenchaient, il sentit les rouages internes de l'armure revitaliser son corps palpitant, à présent irrigué par un potentiel énergétique incroyable.

Des bio-implants fureteurs se déroulèrent des entrailles de la cuirasse pour se brancher aux prises disséminées sur son corps, raccordant ses tissus organiques à l'armature de céramite.

Uriel ressentait pleinement la puissance que lui conférait le port d'une armure à tel point magnifique. Il sentait ses forces et son endurance décuplées, et sa capacité à châtier les ennemis de l'Imperium augmenter de manière exponentielle.

Une fois la pose de leurs armures achevée, Leodegarius s'avança vers eux et leur tendit deux bolters étincelants. Les armes étaient plaquées or et des versets étaient gravés sur toute leur longueur en lettres incroyablement fines

et détaillées. Fraîchement huilé, chaque pistolet disposait d'un chargeur plein, qui s'encastrait parfaitement dans l'espace prévu à cet effet, juste devant la gâchette.

Uriel remercia d'un signe de tête en soupesant le bolter, l'arme lui semblant aussi légère qu'une plume dans sa main. Un torrent de puissance irriguait l'armure et il sentait les courants d'énergie la traverser aussi sûrement que s'il s'était agi pour lui d'une seconde peau.

Un space marine ne se résumait cependant pas à cela, il était davantage que son armure et ses armes, tout comme il ne se réduisait pas à son entraînement et à son dévouement. Tous ces éléments se combinaient pour accoucher de quelque chose qui dépassait largement la somme de ses parties.

Un guerrier sans arme ni armure pouvait être terrassé par ses ennemis, tout comme un combattant manquant cruellement de foi ou de discipline pouvait se laisser aller à de petits vices qui l'entraîneraient sur la pente autrement plus glissante de la haute trahison.

Uriel s'était trouvé aux premières loges pour assister à la chute de guerriers qui n'étaient pas idéalement dotés sur le plan physique ou spirituel, et il s'était dangereusement rapproché du bord d'un précipice dans lequel il en avait vu d'autres plonger. Les visages du Maître de Forge Honsou et d'Ardaric Vaanes défilèrent dans son esprit, mais ce n'étaient là que des images spectrales traversant fugitivement sa conscience, de simples souvenirs d'une époque sombre à présent révolue.

Uriel pencha la tête sur son armure, découvrant un sceau de cire écarlate fixé à l'extrémité de son épaulière. Un morceau de parchemin coincé sous la cire s'agitait mollement dans l'air. Un court texte était écrit dessus en lettres manuscrites, un verset extrait d'un sermon qui lui était on ne peut plus familier :

Il faut savoir parer son âme d'un manteau blanc afin de pouvoir descendre combattre dans la fange, et ainsi mourir en saint.

Leodegarius recula d'un pas et s'inclina devant eux deux.

— Heureux de vous voir de retour parmi nous, guerriers d'Ultramar, dit-il.



DIX-HUIT

Léto Barbaden foudroya Uriel et Pasanius d'un regard noir en les voyant entrer dans sa bibliothèque personnelle aux côtés de Leodegarius et d'un acolyte en robe qui portait un coffret en bois de rose parfumé. Le Chevalier Gris avait revêtu une tunique couleur crème, par-dessus laquelle il arborait une chemise de mailles d'argent ornée d'hermine. Débarrassé de son armure, il n'en était pas moins impressionnant pour autant.

Quatre autres personnages rassemblés à la hâte par Leodegarius suivaient les space marines. Le cardinal Shavo Togandis était le premier d'entre eux, suant comme un bœuf sous sa robe de cérémonie toute débraillée, qu'il avait nouée en dépit du bon sens dans son empressement à répondre à la convocation immédiate.

Serj Casuaban marchait à côté du cardinal, son expression trahissant un mélange de curiosité et d'agacement d'avoir été arraché à son travail aux maisons de providence. Le medicae portait un long manteau sombre par-dessus sa blouse et ses cheveux gris étaient bien peignés peut-être pour la première fois depuis des années.

Daron Nisato et Pascal Blaise venaient derrière Casuaban, l'air tout aussi mal à l'aise l'un que l'autre, le second à cause des menottes de fer qu'il avait aux poignets et le premier parce qu'il n'aimait pas qu'on les ait passées à son compagnon, même s'il savait bien que c'était pour l'instant un mal nécessaire.

Le gouverneur de Salinas était en train de siroter un grand verre de porto, installé dans son fauteuil, lorsque ce cortège vint envahir son sanctuaire privé, et Uriel éprouva une pointe de satisfaction devant la vive contrariété

que lui causait leur irruption. Il voyait bien les efforts que le gouverneur devait déployer pour rester poli, mais même Léo Barbadén n'aurait jamais osé risquer encourir la colère des Chevaliers Gris en refusant de les recevoir.

Uriel se sentait indéniablement revivre. Maintenant qu'il était de nouveau engoncé dans son armure de space marine, il était prêt à faire front avec des héros de la trempe de Leodegarius et Pasanius pour défendre l'Imperium. Bien qu'Uriel n'eût pas la moindre idée de ce que le Chevalier Gris comptait dire à cette assemblée, la tension dans l'air était palpable et l'attente intolérable le faisait frémir d'excitation.

À la suite du saccage de Barbadus par les Décharnés, les citoyens étaient descendus dans la rue pour exprimer des revendications diverses et variées, exigeant des dédommagements ou des représailles. Le flou le plus total planait sur l'identité des personnes contre qui ses mesures devaient être prises, mais la population avait besoin que quelque chose fût fait et la situation avait atteint un point critique. Plusieurs bâtiments avaient été incendiés et tout le quartier nord-est de la cité était devenu la proie de pillages généralisés.

Les policiers de Nisato sillonnaient les rues à bord de tous les véhicules blindés qu'ils avaient pu réquisitionner, épaulés par les rares soldats voulant encore patrouiller après le massacre qui avait ensanglanté les baraquements des Screaming Eagles.

L'ambiance dans les rues de la ville était littéralement électrique et la moindre étincelle risquait de faire dégénérer les émeutes en bain de sang.

Des événements aux répercussions historiques étaient en marche et Uriel savait que bon nombre des acteurs de ce drame ne vivraient pas pour en voir la résolution s'ils commettaient le moindre faux pas. L'acolyte qui portait le coffret posa son fardeau sur la table au centre de la pièce et Barbadén n'accorda qu'un vague coup d'œil à l'objet avant d'apostropher l'instigateur de cette audience impromptue.

— Frère Leodegarius, commença-t-il, êtes-vous bien sûr que cette réunion soit absolument nécessaire ? À l'heure où nous parlons, les rues de ma cité sont plongées dans le chaos le plus total !

— Vous ne croyez pas si bien dire, gouverneur, répliqua sombrement Leodegarius, et oui, je suis convaincu de l'absolue nécessité de cette

rencontre. Croyez-moi sur parole, les choses ne sont a priori pas près de s'améliorer.

— Très bien, grommela Barbadén, qui prit une gorgée de porto en lançant un regard noir à Pascal Blaise. Maintenant que cette... fine équipe est rassemblée, puis-je vous demander, frère Leodegarius, pour quelle raison avoir requis la présence d'un terroriste notoire ?

— C'est pas moi le terroriste ! protesta Pascal Blaise avec véhémence. C'est vous, Barbadén.

— Qu'importe ! fit le gouverneur. Je t'aurai fait exécuter avant la fin du jour.

— Non, sûrement pas, lança Nisato, la main sur la crosse de son pistolet. Si on veut espérer rétablir la paix sur Salinas, on aura besoin que de cet homme en vie.

Barbadén ignore Nisato, comme si ce dernier ne valait pas même la peine qu'on se préoccupât un seul instant de ses avis, mais Uriel vit le visage du gouverneur se rembrunir devant l'arme à feu introduite en sa présence, vision pour le moins inhabituelle pour lui.

— J'y viendrai en temps voulu, gouverneur Barbadén, répondit Leodegarius en scrutant successivement les regards de chaque personne présente, et Uriel eut la très nette impression que le Chevalier Gris perçait à jour chacun d'entre eux, décelant sous le masque de l'apparence des choses enfouies que lui seul était capable de voir.

— Cette « fine équipe », comme vous dites, a été rassemblée à dessein, et si je vous ai fait venir, c'est parce que j'ai eu la prémonition que vous aviez tous un rôle à jouer dans le futur de cette planète, si tant est qu'elle en ait un.

— Cela sonne comme une menace, observa Barbadén.

— Peut-être y a-t-il en effet de cela, gouverneur, admit Leodegarius en ramassant la boîte en bois de rose sur la table. Je suis bien conscient des troubles qui agitent votre cité, mais ils peuvent attendre, car une menace qui pourrait s'avérer bien plus grande pour votre monde se profile à l'heure actuelle, sa source tapie au cœur même des ténèbres.

— Quelle menace ? demanda Barbadén.

— Chaque chose en son temps, modéra Leodegarius, et Uriel perçut très nettement dans son ton qu'il commençait sérieusement à se lasser d'être sans cesse interrompu par des questions. Cela n'échappa pas non plus à

Barbaden, qui eut la sagesse de se taire tandis que le Chevalier Gris ouvrait le coffret pour en exhumer ce qui ressemblait à un jeu de cartes.

— La cartomancie est un art ancestral, commença Leodegarius. Il remonte à avant la fondation de l'Imperium et était utilisé comme instrument de divination par les premières tribus à avoir arpenté la surface de l'ancienne Terra.

— Sommes-nous censés recevoir une leçon d'histoire pendant que ma cité brûle ? ricana Barbaden d'un air méprisant, et Uriel fut une nouvelle fois frappé par l'aplomb, à moins que ce ne fût simplement de la stupidité, dont l'homme faisait preuve devant un guerrier de la prestance de Leodegarius.

Ce dernier ne se formalisa pas de l'interruption, y répondant avec le plus grand calme.

— Tout découle de l'histoire ancienne, gouverneur. Les événements qui nous occupent aujourd'hui sont le fruit direct des erreurs commises par le passé. Ce n'est qu'en étudiant ce passé que nous pourrions en tirer tous les enseignements.

Barbaden avait l'air loin d'être convaincu, mais il n'en acquiesça pas moins, laissant Leodegarius poursuivre.

— Je vous ai rassemblés ici parce que vous êtes tous intimement liés aux événements qui affectent Salinas. Je le sais parce que les cartes me l'ont dit. Approchez-vous.

Tout le monde s'approcha de la table, sauf Uriel et Pasanus qui se tenaient déjà de chaque côté du Chevalier Gris. Comme on pouvait s'y attendre, Barbaden fut celui qui montra le moins d'empressement, fusillant Uriel du regard tandis qu'il prenait place en dernier.

— Regardez, dit Leodegarius en tirant du paquet une carte au hasard, qu'il retourna devant Daron Nisato. Le dessin représentait un homme en robe assis sur un trône. Il tenait une épée dans une main et une balance à plateaux d'or dans l'autre. On pouvait lire le mot « Justice » inscrit au bas de la carte.

— Cette image vous représente, agent Nisato, annonça Leodegarius. Quoi que vous ayez pu faire par le passé, le temps est venu de tirer les conclusions des choix qui ont jalonné votre parcours. Il est des torts que vous cherchez à corriger et des personnes qui vous ont plongé dans la plus vive affliction, mais vous avez suffisamment de sagesse pour gérer

intelligemment ces tourments. Votre seul souci est de redresser la situation et cette carte montre que les erreurs du passé seront rectifiées.

— Vous déduisez tout ça d'une simple carte ? demanda Daron Nisato.

— Je le vois dans la carte et au fond de votre âme, répondit Leodegarius en tirant une autre carte, qu'il posa face retournée devant le voisin de Nisato. L'image représentait un homme pendu par les chevilles à la potence d'un temple impérial.

— Ça n'a pas l'air bien encourageant, commenta Pascal Blaise. Dois-je voir là une espèce de vague prétexte pour justifier mon exécution ?

— On n'a pas besoin de prétexte pour ça, siffla Barbaden. Les morts que ton absurde et vaine rébellion a causées me suffisent amplement.

Leodegarius prit une nouvelle fois la parole avant que Blaise n'ait le temps de répliquer.

— Beaucoup de choses dans votre existence sont encore en devenir et vous devez être patient. Gardez vos pensées pour vous, surmontez la haine qui vous anime et faites confiance à votre intuition. Elle vous sera d'un grand secours.

Une autre carte fut retournée : un homme en robe assis entre deux piliers avec deux clés croisées à ses pieds.

— Vous voilà, cardinal Togandis, la figure de l'Hiérophante, dit Leodegarius. Il symbolise le pouvoir souverain de la religion et de la foi, les doctrines consolantes auxquelles s'accrochent les masses. Cette carte reflète votre amour des rites et des cérémonies, mais aussi votre besoin d'approbation d'autrui. L'Hiérophante témoigne de l'importance des formes canoniques.

Le cardinal dégoulinant de transpiration ne répondit rien et Leodegarius poursuivit.

La carte suivante représentait un vieillard aux cheveux gris se tenant au bord d'un précipice, qui considérait le monde en contrebas, perché sur un piton enneigé. Il portait une lanterne dans une main, et dans l'autre, un bâton ailé entouré de deux serpents entrelacés.

— L'Hermite, déclara Leodegarius en regardant Serj Casuaban. Dans la nuit noire où nos âmes sont plongées, l'Hermite est là pour nous guider vers la sagesse et la connaissance. Par son entremise, la prodigieuse sagacité de l'Empereur peut nous toucher. L'Hermite a la faculté de nous guider dans nos prochaines épreuves. Il est là pour nous rappeler que nous sommes

capables d'atteindre nos objectifs, mais que ce ne sera pas un chemin de roses.

— J'imagine que j'ai moi aussi une carte ? demanda Barbaden, qui affectait un air d'ennui étudié, même si Uriel voyait bien que tout cela l'intriguait et qu'il était curieux de voir quelle carte le représenterait.

— En effet, gouverneur, répondit Leodegarius en abattant une nouvelle carte sur la table.

L'homme sur la carte était revêtu d'une longue robe et se tenait devant une table, sur laquelle on distinguait une coupe, une baguette, une épée et un pentacle. Il était cerné de fleurs et un symbole flottait au-dessus de sa tête, qu'Uriel reconnut comme étant la lemniscate, la représentation de l'éternel recommencement.

— Le Magicien, dit Leodegarius.

— Un magicien ? maugréa Barbaden d'un ton boudeur, où perçait néanmoins un soupçon de malaise. Je suis peut-être beaucoup de choses, frère Leodegarius, mais je ne suis pas un magicien. Ça, je peux vous l'assurer.

Leodegarius secoua la tête.

— Vous vous méprenez sur le sens de la carte, gouverneur Barbaden. Le Magicien n'est pas celui qui contrôle la magie au sens littéral du terme. Il représente celui qui reste toujours maître des choix qui gravitent autour de lui. Il brandit sa baguette vers les cieux, mais son autre main pointe la terre. Le Magicien est l'infini des possibles, et quand sa figure est renversée comme ici, il désigne un homme perfectionniste, qui gère chaque situation avec calme et sang-froid, mais qui use du pouvoir à des fins néfastes et destructrices.

— C'est complètement absurde, lança Barbaden, bien qu'à voir la mine des autres autour de lui, il parût évident qu'ils souscrivaient tous à l'interprétation livrée par le Chevalier Gris.

— Il reste une dernière carte à tirer, annonça Leodegarius, et c'est la vôtre, capitaine Ventris.

Uriel acquiesça. Il s'y était attendu, même si, partagé entre curiosité et appréhension, il n'arrivait pas à déterminer s'il redoutait la carte qui lui serait associée.

La carte retournée devant Uriel représentait une tour perchée sur une haute montagne dont la structure était fracassée par un éclair zébrant les

cieux. Deux silhouettes dégringolaient de sa hauteur.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda Uriel.

— La chute de la Tour est là pour nous rappeler que si nous faisons usage de notre force et de nos connaissances à des fins mauvaises, les foudres de la destruction s'abattront sur nous, expliqua Leodegarius. L'apparition de la Tour est signe de changements, de conflits et de catastrophe. Mais ce n'est pas tout : sa présence annonce généralement un bouleversement profond des modes de vie existants.

— C'est toi tout craché, releva Pasanius d'un ton pince-sans-rire.

Uriel se renfrogna tandis que Leodegarius poursuivait son explication.

— Cependant, la destruction mène souvent à l'illumination. La Tour vient nous signifier que les ambitions égoïstes et l'avidité ne nous apporteront, en définitive, jamais rien de bon.

Uriel reprit sa respiration et considéra les visages rassemblés autour de la table. Il les connaissait tous, à l'exception de Serj Casuaban, et voyait bien que la cartomancie les avait tous plongés dans le trouble le plus profond, même le gouverneur Barbaden.

— Vous voyez donc que vous êtes tous autant que vous êtes des pièces maîtresses dans le conflit à venir, ajouta Leodegarius. De quelle manière, je ne le sais pas encore exactement, mais vos destinées sont étroitement liées au sort de ce monde.

— Qu'entendiez-vous par une menace pouvant s'avérer bien plus grande pour Salinas ? demanda Uriel. On dirait que vous laissez entendre que les événements actuels ne sont que des symptômes de quelque chose de bien plus grave.

— C'est en effet le cas, capitaine Ventris, mais pour répondre à votre question, il va d'abord me falloir vous en apprendre un peu plus sur l'histoire de Salinas.

— Nous connaissons déjà l'histoire de Salinas, fit remarquer Léo Barbaden. Nous avons une galerie d'antiquités qui lui est entièrement dévolue. Enfin, les visites sont ouvertes s'il y a des amateurs pour aller s'y ennuyer à mourir.

— Je voulais dire l'histoire de Salinas telle que nous la connaissons au sein de *mon* ordre, rétorqua Leodegarius.

Avant d'entamer son récit, Leodegarius parla dans le micro d'un vox-ampli qu'il portait au poignet et patienta en silence jusqu'à ce que sept serviteurs-inhibiteurs entrent dans la pièce pour prendre position autour d'eux. Ils entonnèrent leur mélodie bourdonnante et Uriel vit tous les membres de l'assemblée pâlir de saisissement devant leur aspect cauchemardesque. Même Barbaden recula de dégoût à leur vue.

— Des vérités devront être dévoilées ici, déclara Leodegarius. Et le pouvoir de la vérité est prodigieux, il s'étend bien au-delà des royaumes humains. Ce qu'il me faut vous révéler ici ne doit en aucun cas sortir de ces murs.

La vue des regards vides et des visages sans expression des serviteurs donnait la chair de poule à Uriel. Une sensation familière d'engourdissement généralisé le gagnait tandis que les chants se poursuivaient et que Leodegarius prenait la parole.

— Pour comprendre ce qu'il se passe sur Salinas, il est important d'avoir un aperçu de l'ennemi que nous avons en face de nous. Dans cette région de l'espace, la frontière entre l'univers matériel et les royaumes de démence du Warp est mince. Les courants qui animent la mer des Âmes atteignent les rivages de ce monde et viennent agiter les rêves des mortels pour inciter leurs cœurs affligés à la discorde. Des prédateurs voraces attendent leur heure, tapis dans les profondeurs du Warp, et dans la plupart des secteurs de l'univers, ces créatures sont incapables de s'échapper de leurs demeures maudites pour forcer le passage vers notre monde sans l'aide d'adeptes dévoyés ou d'enveloppes de chair disposées à les recevoir. Mais ici... Ici, des démons d'une puissance considérable réussissent à passer par leurs propres moyens.

Leodegarius marqua une pause et Uriel eut à nouveau la chair de poule à la pensée des abominations qui peuplaient le Warp. Il avait déjà affronté de telles créatures et ne connaissait que trop bien les ravages dont elles étaient capables.

— Une entité de ce genre a réussi à se manifester sur Salinas il y a quatre siècles de cela, un prince démon déchu dénommé Ustaroth ; mille fois maudit soit son nom impie ! Le pouvoir et la méchanceté de ce prince de la destruction ne connaissaient aucune limite, et les remous causés par son passage ont permis à d'autres de ses congénères de s'engouffrer dans la brèche, dans l'écume de son sillage immatériel. Le déchaînement de

violence qui ravagea la planète fut proprement monumental et des centaines d'habitants périrent dès les premières heures de l'invasion. Dans les jours suivants, les pertes humaines se comptabilisaient déjà par milliers. En désespoir de cause, le commandant impérial appela à l'aide et un détachement de guerriers des Fils de Guilliman entendit son appel. Même s'ils avaient peu d'espoir de l'emporter, ils firent leur possible pour faire diversion et aider du mieux qu'ils pouvaient, car quel guerrier d'honneur pourrait rester à regarder sans rien faire pendant que les forces du Grand Ennemi s'amusaient à faire la chasse à de fidèles serviteurs de l'Empereur ?

Le cœur d'Uriel se gonfla de fierté à l'évocation de l'héroïsme de ses frères de sang et il fit le serment solennel de tout faire pour honorer cette armure, qui avait appartenu à un de ces valeureux guerriers des temps anciens.

— Les Fils de Guilliman combattirent aux côtés des armées de défense planétaire, mais ils n'étaient pas de taille contre la horde du prince démon, qui les repoussa sans peine, avant de les massacrer jusqu'au dernier lors d'une grande bataille qui fut livrée dans une cité à l'ombre des montagnes.

Uriel et Pasanius échangèrent un regard de connivence, se rendant compte, à voir les mines des autres autour d'eux, que tout le monde dans la pièce savait, sans savoir d'où ils tenaient cette certitude, que les Fils de Guilliman avaient péri à Khaturian.

Le Champ de Mort attirait, semblait-il, la Faucheuse comme un aimant.

— Une décennie de mort, de bains de sang inimaginables et d'esclavage s'ensuivit, avant que les Chevaliers Gris n'arrivent à la tête d'un bataillon de croisés. Mon ordre a affronté le prince du Chaos en bataille rangée et l'illustre Ignatius a fini par le terrasser, renvoyant ses chairs souillées dans les enfers d'où il venait. Salinas a été purgée de toute corruption et on a fait venir des réfugiés des quatre coins du secteur pour repeupler la planète. Au bout de trois générations, il ne resta plus la moindre trace de l'invasion et plus rien n'empêcha ce monde de revenir tranquillement dans le giron de l'Empereur.

Leodegarius marqua un temps d'arrêt, les yeux fermés, comme s'il se remémorait les exploits du passé et rendait hommage au valeureux héros qui avait vaincu le puissant prince démon. Le Chevalier Gris finit par rouvrir les yeux et reprendre le fil de son récit.

— Salinas était libérée de l’emprise du démon, mais les dommages subis au-delà du monde tangible restaient considérables. Même s’il ne restait plus aucune trace d’énergie warp sur la planète, le simple fait qu’une créature de cette puissance en ait foulé le sol était déjà une injure à la trame de la réalité, et la frontière invisible qui sépare notre royaume d’existence de celui de l’Immaterium était devenue dangereusement fine. À partir de là, les démons n’auraient de cesse de chercher à revenir hanter les terres qu’ils avaient autrefois arpentées.

— Alors, vous n’avez cessé de surveiller Salinas depuis ce jour ? demanda Pasanius à brûle-pourpoint. C’est la raison pour laquelle vous êtes maintenant parmi nous, non ?

— Effectivement, répondit Leodegarius. Depuis cette victoire éclatante, nous avons maintenu un poste avancé dans le plus grand secret, afin de veiller sur Salinas et guetter le retour du prince démon chassé par le grand Ignatius.

— Vous avez intercepté notre message astropathique, avança Uriel, qui comprenait maintenant comment les Chevaliers Gris avaient fait pour les localiser. Vous avez entendu l’appel des Janiceps.

Leodegarius acquiesça.

— En effet, sans compter que nos devins warp ont senti les remous dans l’Immaterium causés par votre arrivée. Des torrents d’énergies dévastatrices ont été libérés par la machine qui vous a amenés ici et une présence maléfique tapie sur la surface de ce monde s’est emparée de leur puissance.

— Une présence maléfique ? s’ alarma le cardinal Togandis d’une voix tremblante. Le prince démon ?

— Non, fort heureusement, répondit Leodegarius, et Togandis, manifestement soulagé, s’affaissa contre la table. Mais il y a des puissances à l’œuvre sur Salinas qui puisent leur pouvoir de nuisance dans ces énergies, fragilisant encore davantage le rempart qui nous sépare du Warp.

— Quelles sont ces puissances ? demanda Daron Nisato. Et comment les arrêter ?

— Nous savons tous de quoi il s’agit, laissa échapper Togandis, dont les yeux s’emplirent de larmes. Hein, les amis ? Allez, admettez-le, on les a tous vus, non ? Daron ? Léto ? Serj... Je sais que vous les avez vus !

— Quelles inepties viens-tu nous débiter là, Shavo ? lança Barbaden d’un ton cassant.

— Les morts ! cria Togandis. Les morts de Khaturian ! Ils ne renonceront jamais à leur vengeance ! Ils veulent nous punir de ce que nous avons fait... de ce que nous avons laissé faire.

Togandis tomba à genoux et Uriel l'agrippa par le col pour le relever. Le cardinal se cramponnait au bras d'Uriel, de grosses larmes ruisselant sur ses joues rosées.

— Nous étions là, murmurait-il. Nous étions là.

— La ferme, Shavo ! fit Barbaden.

Shavo Togandis leva les yeux vers le gouverneur et Uriel fut surpris par la farouche détermination qu'il décela dans le regard du cardinal.

— Non, Léto, lâcha Togandis, je ne me tairai plus. Tout ça, c'est de votre faute. Vous nous avez tous condamnés ce jour-là. Je dois me confesser. J'en ai lourd sur le cœur, je dois parler !

Avant que Togandis n'ait pu en dire davantage, Eversham émergea de derrière Barbaden, son pistolet dégainé. Uriel était trop loin pour pouvoir réagir, mais un éclair de mailles d'argent passa devant ses yeux, suivi d'un craquement sourd, et Eversham s'écroula sur le sol.

— Par le sang de l'Empereur ! jura Uriel en voyant la forme ratatinée de l'aide de camp de Barbaden étalée sur le tapis, du sang coulant de la plaie béante que Leodegarius venait de lui infliger à la tempe. Les jambes de l'homme étaient prises de convulsions et ses paupières papillotaient frénétiquement, comme s'il avait encore du mal à intégrer qu'il était mort.

Tout le monde recula pour s'éloigner du cadavre et Leodegarius se dressa de toute sa hauteur au-dessus de Léto Barbaden.

— Rien n'empêchera ce qui doit être dit ici d'être révélé, martela le Chevalier Gris d'une voix autoritaire.

— Bien sûr, répliqua le gouverneur, qui baissa les yeux sur le cadavre gisant à ses pieds, semblant pour la première fois effrayé par le guerrier.

Leodegarius se retourna vers le cardinal encore tremblant et le saisit par les épaules, le soulevant du sol comme s'il ne pesait pas plus lourd qu'un enfant. S'abandonnant entièrement au bon vouloir du géant, le cardinal ruisselant de sueur se laissa transporter jusqu'au seul fauteuil de la pièce et s'enfonça avec gratitude dans le cuir confortable.

— Il... Il allait me tuer ? demanda-t-il en regardant alternativement le cadavre et le guerrier qui en avait répandu le sang et la cervelle sur le sol.

— Oui, acquiesça Leodegarius, pour protéger son maître.

Tous les yeux se tournèrent vers Léto Barbaden, qui se redressa de toute sa hauteur, en resserrant son manteau sur ses épaules et en croisant les bras sur la poitrine.

— Je n'ai pas à m'excuser, statua-t-il. Je n'ai fait que mon devoir. N'importe quel autre commandant aurait agi de la même façon.

— Non, lança Uriel, qui contourna l'assemblée pour se rapprocher du gouverneur, sûrement pas. Vous avez assassiné la population de Khaturian uniquement parce que c'était là le moyen le plus simple et rapide d'arriver à vos fins. Une cité entière, des dizaines de milliers de morts, juste pour atteindre un seul homme.

— Khaturian était une cible militaire légitime, argua Barbaden.

— Une cible militaire ? s'exclama Pascal Blaise, qui, le visage empourpré par la colère, se serait déjà jeté sur le gouverneur si Daron Nisato ne l'avait pas retenu par le bras. Vous voulez rire ? Il n'y a jamais eu la moindre arme ou réserve de munitions à Khaturian ! On avait délibérément tenu la ville à l'écart du conflit pour que nos familles puissent y vivre en sécurité. Et vous avez assassiné ces innocents jusqu'au dernier !

— La cité hébergeait des terroristes recherchés et sa population a ouvert le feu sur mes soldats, alors je ne vois pas trop pourquoi tu viendrais nous échauffer les oreilles en criant au meurtre.

— Non ! s'écria Togandis en se redressant d'un bond. Vous saviez, Léto. Vous saviez que bon nombre des Fils de Salinas avaient de la famille à Khaturian. C'est la raison pour laquelle vous l'avez prise pour cible. Vous saviez avant même que le premier tank ne s'engage dans cette expédition que vous alliez raser la cité. Vous avez envoyé Verena Kain et elle s'est chargée de la sale besogne. Un massacre uniquement pour rendre Sylvanus Thayer fou de douleur et de rage, et l'attirer dans la bataille.

— Et ça a marché, non ? ricana Barbaden. Pourquoi personne d'autre que moi ne semble vouloir ouvrir les yeux sur cette évidence ? Nous l'avons anéanti, lui et ses Fils de Salinas. Nous avons rétabli la paix !

— La paix rétablie ? s'esclaffa amèrement Serj Casuaban. Vous êtes un imbécile si vous pensez ça, Léto. Venez passer un jour dans les maisons de providence et vous verrez ce que votre « paix » a apporté à Salinas.

— Alors, c'est ça ? répliqua Barbaden en riant. Toute cette vaste comédie n'aura donc été organisée que pour me condamner, c'est ça ? On rassemble toutes les poules mouillées qui n'auraient jamais eu le cran ou la force de caractère de faire le nécessaire afin qu'ils puissent pointer leur sale petit doigt accusateur sur moi, c'est ça le programme ?

Léto Barbaden se dirigea vers son minibar et se resservit un verre de porto.

— Nous étions en guerre contre ces gens, dit-il, articulant soigneusement chaque mot comme s'il s'adressait à une congrégation d'attardés mentaux, et il arrive qu'on meure à la guerre.

— Alors, c'est ça votre excuse pour le massacre ? interrogea vivement Uriel.

— Massacre, cas de force majeure, génocide, égrena Barbaden dans un haussement d'épaules. Tout ça, c'est du pareil au même, non ? Le grand Solar Macharius ne s'est jamais effarouché à l'idée de prendre les décisions difficiles qui s'imposaient, capitaine Ventriss. Il a laissé des mondes en flammes dans son sillage et ses campagnes militaires ont vu la destruction de planètes entières, et pourtant, c'est indiscutablement un héros. Son nom est loué dans tout l'Imperium et ses généraux sont révéérés comme des saints. Lui auriez-vous lancé les mêmes accusations ? C'est le camp qui est disposé à aller le plus loin qui gagne les guerres, celui qui n'hésite pas devant les décisions que les mauviettes du camp adverse répugnent à prendre. Seriez-vous resté si longtemps éloigné de votre chapitre que vous en avez oublié cette vérité élémentaire ?

— Vous vous méprenez sur toute la ligne, gouverneur, rétorqua Uriel. J'ai vu mon comptant de morts, des honorables comme des ignobles, et oui, je sais tout des horreurs de la guerre, qu'elle peut tirer le meilleur comme le pire des hommes. Nous vivons dans une galaxie cruelle et dangereuse, pleine de terreurs innommables tapies dans ses recoins pour nous dévorer, mais dès l'instant où nous nous retournons contre nos semblables pour les assassiner, c'est notre propre arrêt de mort que nous signons.

— Je n'aurais jamais pensé entendre des propos aussi naïfs de la bouche d'un représentant de l'Adeptus Astartes, éructa Barbaden. Nous étions en guerre contre des combattants de l'ombre qui faisaient régner la terreur sur ma planète. Comment aurions-nous pu espérer gagner la guerre si nous n'avions pas retourné leurs méthodes contre eux ?

— Vous étiez autrefois un homme, Léo, mais à présent, vous êtes un monstre, lâcha Shavo Togandis. Il fut un temps où j'étais fier de vous servir, mais ce que nous avons fait ce jour-là était une erreur, et nous devons payer pour ça.

— Payer pour ça ? s'étonna Barbaden. Et à qui donc devrais-je régler la note ?

— Je vous ai dit, les morts cherchent à se venger.

Barbaden éclata de rire.

— Les morts ? Non, mais franchement, je ne crois pas qu'il faille se faire trop de mouron à cause d'eux. Je ne pense pas vraiment relever de leur juridiction.

— Vous avez tort de ne pas vous en faire, répliqua Togandis. Je les ai vus. J'ai senti leur souffle glacial et le contact de leurs mains cadavériques. Ils veulent nous voir tous payer pour ce que nous avons fait. N'en pouvant plus, Hanno Merbal a préféré se suicider juste sous le nez de Daron, et je regrette de ne pas avoir son courage. Pour l'amour de l'Empereur, les morts ont déjà tué Mesira, Verena et les Screaming Eagles ! Et nous sommes les prochains sur la liste, vous, moi et Serj. Il ne reste plus que nous.

Leodegarius leva la main, empêchant Barbaden de répliquer.

— Le cardinal dit vrai, les morts sont bel et bien là. J'ai senti leur présence et il n'est pas besoin d'avoir des dons psychiques pour flairer l'aura de terreur qui nimbe leurs esprits. Cette planète en est infestée.

— Comment est-ce possible ? demanda Uriel. Comment les morts peuvent-ils séjourner ici alors qu'ils ne sont plus ?

— Il y a une étincelle en chacun de nous, commença à expliquer Leodegarius, une âme ou un esprit, appelez ça comme il vous plaira, et lorsque nous mourons, cette flammèche s'échappe de notre corps pour aller se dissoudre dans le Warp. Mais quand un tel nombre de gens périssent en même temps, en proie au genre de rage et de terreur que les habitants de Khaturian ont dû connaître, il arrive que leurs esprits conservent leur consistance.

— Que leur arrive-t-il dans ce cas ? demanda Pascal Blaise.

— En temps normal, rien de particulier, car de tels esprits sont comme des braises tourbillonnantes emportées par un ouragan, mais il suffit qu'elles s'accordent toutes sur une même priorité, sur quelque chose susceptible de canaliser leur énergie, pour qu'elles puissent avoir une

influence sur le royaume des vivants. Même dans ce cas, il ne s'agit généralement que de manifestations fantasmagiques qui ne durent pas bien longtemps, mais dans l'affaire qui nous occupe, quelque chose ou quelqu'un dirige le pouvoir de ces esprits et ils gagnent en puissance à chaque minute qui passe.

— Ces morts dont vous parlez, ce sont les monstres qui ont tué Mesira ? demanda Daron Nisato.

— Non, le détrompa aussitôt Uriel, les créatures que vous avez vues sont faites de chair et de sang. Nous les avons rencontrées lors de nos voyages et les avons ramenées avec nous. Ce furent jadis des enfants humains, mais les Sombres Puissances ont odieusement altéré leur physionomie, faisant d'eux des... Uriel peinait à trouver le terme adéquat.

— Des monstres, termina à sa place Nisato.

— Non, pas des monstres, corrigea Uriel. Ils sont innocents. Les esprits des morts ont pris possession de leurs corps. Ils ne sont pas responsables de ce qu'il se passe.

Léto Barbaden laissa échapper un nouveau rire.

— Dois-je donc comprendre que ces créatures sont arrivées sur Salinas avec vous, capitaine Ventriss ? Oh ! Elle est bien bonne, celle-là ! Vous êtes donc responsable de la mort des Screaming Eagles, du colonel Kain et de Mesira Barhyl !

— Non, gouverneur, répliqua Uriel sur un ton glacial. C'est vous qui avez leur mort sur la conscience. Les Décharnés auraient très bien pu vivre paisiblement dans un endroit sûr si vous n'aviez pas déchaîné cette horreur sur Khaturian. Ils sont maintenant réduits à n'être plus que des pions dans la vengeance sanguinaire orchestrée par les victimes de votre crime.

— Ou pire, ils pourraient très bien voir ce monde anéanti, déclara Leodegarius.

Toutes les récriminations s'arrêtèrent net.

— Anéanti ? répéta Casuaban, hébété. Au nom de tout ce qui est saint, pourquoi donc ?

— À mesure que les spectres gagnent en puissance, ils attirent de plus en plus d'énergies du Warp en eux, affaiblissant un peu plus chaque minute les remparts qui empêchent l'Immaterium d'engloutir ce monde. Si nous n'arrêtons pas l'hémorragie très vite, ces protections s'effondreront et le

secteur entier deviendra une porte ouverte sur le royaume du Chaos. Je détruirai ce monde plutôt que de laisser advenir cette catastrophe.

Un silence de plomb s'abattit sur l'assemblée, chacun de ses membres prenant soudain conscience de l'ampleur du danger.

— Comment faire pour mettre un terme à tout ceci ? interrogea Uriel.

— Il nous faut trouver ce qui retient les spectres ici et le détruire, répondit Leodegarius.

— Qu'est-ce qui les retient chez nous ? demanda Togandis.

Voyant que le Chevalier Gris n'avait pas de réponse toute prête, Barbaden profita de l'occasion pour le moucher.

— Vous n'en savez rien, n'est-ce pas ?

— Non, en effet, mais l'un de vous connaît la réponse.

— L'un de nous ? demanda Uriel. Qui donc ?

— Encore une fois, je n'en sais rien, répondit Leodegarius, mais les cartes vous ont réunis ici à dessein. Les énergies spectrales doivent avoir un point de convergence qui les relie au sol de cette planète, quelqu'un avec des pouvoirs psychiques, et qui est à tel point consumé par la rage qu'il arrive à contrôler un flux aussi monstrueux.

Le silence retomba, jusqu'à ce que Pascal Blaise vienne le briser.

— Je sais de qui il s'agit.

— Qui est-ce ? demanda Leodegarius. Dites-le-nous.

— C'est Sylvanus Thayer.

— N'importe quoi ! lança Barbaden. Ce crétin est mort. Les Falcatas l'ont liquidé, lui et sa bande de traîtres, juste après s'être occupés de Khaturian.

Serj Casuaban secoua la tête.

— Non, Léto, dit-il, il est en vie. Ce qu'il reste de lui est sous perfusion, rattaché à des machines dans les maisons de providence, quoique parler de « vie » dans son cas me paraisse quelque peu exagéré.

— Vous saviez que Thayer était vivant et vous me l'avez caché ? fulmina Barbaden.

— C'est vrai, avoua Casuaban. C'était ma pénitence pour ce que nous avons fait. Je ne voulais pas que cet homme meure à cause de ma lâcheté.

Leodegarius les interrompit, retournant vivement Serj Casuaban pour scruter son regard.

— Ce Sylvanus Thayer, parlez-moi de lui.

— Que voulez-vous savoir ?

— Vous avez parlé de « ce qu’il restait de lui », que vouliez-vous dire par là ?

— Que les Falcatas sont des gars méthodiques qui font généralement les choses à fond. Ils pensaient l’avoir tué, mais ils n’étaient pas si loin du compte. Lorsque Pascal Blaise me l’a amené, j’ai bien cru qu’il était déjà mort, mais il tenait encore à la vie par un fil et ne semblait pas vouloir en démordre. Les neuf dixièmes de son corps ont souffert de graves brûlures, et il a perdu ses deux jambes et un bras. Ses yeux ont cramé et il a perdu l’usage de la parole. Je crois qu’il arrive encore à entendre, mais c’est difficile à dire. Une machine lui fournit de l’oxygène et une autre le nourrit, tandis qu’une troisième évacue ses excréments. Comme j’ai dit, ce n’est plus qu’une parodie de vie.

— Par l’Imperator, vous auriez mieux fait de le laisser mourir ! s’emporta Pasanus.

— Je sais, s’étrangla Casuaban, sa voix au bord de la rupture, mais je ne pouvais pas m’y résoudre. Après le massacre du Champ de Mort, ce n’est qu’en me répétant inlassablement que je n’avais tué personne, que je n’avais pas même tiré un seul coup de feu, que j’ai pu rester sain d’esprit. Mais si j’avais tué Sylvanus Thayer, ou l’avais simplement laissé mourir, je n’aurais pas valu mieux que ceux qui ont incendié Khaturian.

— Pour atteindre un tel paroxysme de rage, il fallait forcément que ce soit un homme dont la famille a été massacrée à Khaturian, acquiesça Leodegarius. Se retrouver ainsi piégé dans les chairs de son propre corps ravagé... Oui, cela a très bien pu être le catalyseur permettant le développement de pouvoirs psychiques latents.

Leodegarius empoigna Casuaban par les épaules.

— Vous dites que ce Sylvanus Thayer est alité dans les maisons de providence ?

— Oui, répondit le médecin.

— Emmenez-nous là-bas, intima Leodegarius, avant qu’il ne soit trop tard.



DIX-NEUF

Le moteur du Land Raider faisait un vacarme de tous les diables et Uriel se surprit à respirer avec délice les exhalaisons âcres de carburant. Le fait de se retrouver engoncé dans son armure, fut-elle d'emprunt, et de partir à la bataille à bord de l'un des véhicules les plus puissants de tout l'arsenal space marine ne pouvait vouloir dire qu'une chose : que leur exil forcé touchait à sa fin.

Pasanius était assis à côté de lui, son attention absorbée par l'image granuleuse d'une tablette pix qui affichait des vues extérieures du Land Raider, tandis que cinq Chevaliers Gris revêtus des plaques chromées de leurs armures énergétiques étaient installés en face de lui.

Leodegarius se tenait debout sur la rampe d'assaut à l'avant du véhicule. Il portait de nouveau sa monumentale armure Terminator. Le Chevalier Gris serrait une immense hache d'armes dans son énorme poing. Sur la monture de son poignet, à l'endroit habituellement occupé par son fulgurant, il arborait une arme exotique ; un psycanon, d'après ce qu'il avait dit à Uriel. Cette arme ne tirait pas des bolts ordinaires, mais des traits consacrés forgés dans un argent d'une pureté immaculée qui étaient le fléau des démons et des créatures surnaturelles.

Uriel avait la main serrée sur le bolter que Leodegarius lui avait donné, dont les lignes ciselées et la fabrication soignée dépassaient en élégance tout ce qu'il avait pu voir jusque-là. C'était un cadeau d'une valeur inestimable et Uriel espérait que le combat à venir lui donnerait l'occasion de se montrer digne d'une si belle arme.

Car il ne se faisait aucune illusion : du sang serait versé cette nuit.

À peine Uriel avait-il mis le pied dehors qu'il avait senti la terrible menace planer dans l'air étouffant du crépuscule. La présence des spectres vengeurs saturait l'atmosphère, usant les nerfs comme le crissement discordant d'une craie sur un tableau noir.

Sans perdre une minute, Leodegarius avait rassemblé ses guerriers et, complété par Uriel, Pasanius et Serj Casuaban, tout ce brillant équipage s'était mis en route le long des rues de Barbadus en direction des maisons de providence. Deux Rhinos suivaient derrière le véhicule de tête, et en dépit de la terreur que la masse impressionnante du Land Raider inspirait, la progression était laborieuse, car les rues de Barbadus grouillaient de monde : une foule de gens en proie à la panique hurlaient de peur et s'agitaient en tous sens.

— C'est un sacré bordel dehors, lâcha Pasanius, l'œil rivé sur la tablette pix.

— Personne ne sait ce qu'il se passe exactement, mais ils sentent que quelque chose est en train de tourner affreusement mal, dit Uriel.

— Oui, tu as raison, *vraiment* pas besoin d'avoir des dons psychiques pour sentir ça, opina Pasanius en jetant un œil vers la masse imposante de Leodegarius. La lame du guerrier rougeoyait à la lumière tamisée du compartiment réservé aux troupes et un frisson parcourut l'échine d'Uriel tandis que celui-ci ressentait toute l'étendue du pouvoir meurtrier de l'arme.

— C'est une arme Némésis, dit Leodegarius, comme s'il avait senti le regard d'Uriel peser sur lui, une lame forgée par les meilleurs artificiers de Titan et trempée dans le sang d'un démon.

— C'est pour les Décharnés ? demanda Uriel. Est-elle capable de les tuer ?

— Elle en a tué deux sur l'esplanade devant les ruines du bâtiment dont je vous ai extirpé.

— Deux, répéta tristement Uriel. Ce qui veut dire qu'il ne doit plus en rester que cinq ou six.

— Vous éprouvez de la sympathie pour eux ? demanda Leodegarius.

— Oui, avoua Uriel. Ils n'ont pas mérité ça.

— Peut-être pas, mais dans cette galaxie, rares sont les gens qui obtiennent ce qu'ils méritent.

— Lui si, il va en prendre pour son grade, lança Pasanius en désignant du pouce Serj Casuaban, qui se tenait d'un air misérable à l'autre bout du

compartiment.

Pasanius détourna le regard de la forme abattue du medicae pour s'adresser à Leodegarius.

— Je persiste à dire qu'on ferait mieux de bombarder cet endroit depuis l'orbite. Vous avez un vaisseau stationné là-haut, non ?

— En effet, répondit Leodegarius sans tourner la tête, et si nous n'arrivons pas à arrêter Thayer, je donnerai l'ordre de tirer depuis l'orbite.

— Non, vous ne pouvez pas faire ça ! s'écria Serj Casuaban. Les maisons de providence regorgent d'innocents, sans compter tous les gens que vous tueriez et mutileriez dans la cité avec une telle frappe ! Donnez cet ordre et vous ne vaudrez pas mieux que Barbaden.

— Ou que toi, compléta Pasanius. Toi aussi, tu étais à Khaturian.

— Je n'ai tué personne, rétorqua Casuaban, sur la défensive.

— Tu as laissé Barbaden donner l'ordre, répliqua Pasanius. As-tu seulement essayé de l'arrêter ?

— Vous ne le connaissez pas. Une fois que Léto a une idée en tête, plus rien ne peut le faire changer d'avis.

— Très bien, lança Pasanius en se tournant vers Uriel. En ce cas, pourquoi ne donnerions-nous pas à ces sympathiques macchabées ce qu'ils veulent ? Barbaden et Togandis sont sous les verrous et on tient celui-ci avec nous, alors pourquoi ne pas tout bonnement leur loger une balle dans la nuque ? Ça résoudrait le problème, non ?

— Vous m'assassineriez comme ça, de sang-froid ? interrogea Casuaban.

— Si ça devait sauver la planète, oui, acquiesça Pasanius, sans l'ombre d'une hésitation.

— Ça suffit, Pasanius, le rabroua Uriel d'un ton cassant. Il n'est pas question d'abattre qui que ce soit. Il s'agit de justice, pas de vengeance. On arrête Sylvanus Thayer, puis ils comparaîtront tous les trois en cour martiale afin d'être jugés pour crimes de guerre.

Uriel marqua un temps d'arrêt, l'esprit soudain accaparé par une pensée, et se tourna pour faire face à Leodegarius.

— Est-ce bien prudent de garder Barbaden et Togandis enfermés dans les cellules du palais ? Les morts ne pourront-ils pas les atteindre à l'intérieur de la prison ?

— Non, je maintiens un sanctuaire aegis au-dessus de leurs têtes, répondit Leodegarius. Aucune puissance du Warp ne sera en mesure de les toucher.

Uriel aurait voulu en savoir plus, mais le Chevalier Gris mit un terme à la conversation d'un geste impérieux de la main.

— Nous sommes arrivés, annonça-t-il.

— Comment ça se présente ?

— Mal.

Malgré le fait qu'il croupissait dans une cellule creusée dans le soubassement rocheux du palais impérial, cela faisait dix ans que Shavo Togandis ne s'était pas senti autant en paix. Si elle était toujours présente, sa culpabilité lui pesait tout de même moins maintenant que la vérité sur le Champ de Mort avait été révélée.

L'air était glacial dans le complexe carcéral circulaire, et d'aussi loin qu'il se souvînt, c'était la première fois que Togandis ne ruisselait pas de transpiration. On lui avait enlevé sa robe de cérémonie, mais comme aucune tenue de prisonnier n'était assez ample pour lui, il avait été autorisé à garder ses sous-vêtements.

Il s'agenouilla devant les barreaux de sa cellule pour se retrouver face aux murs aveugles du poste de garde érigé au centre de la salle. Il joignit les mains devant lui et se mit à réciter des prières dans une logorrhée verbale visant à combler le vide que lui avait laissé dans l'esprit le choc des dernières révélations.

— Tu crois vraiment que prier servira à quelque chose ? demanda Léto Barbaden depuis la cellule voisine.

Togandis acheva sa prière et tourna la tête vers l'homme qui avait hanté ses cauchemars toute la dernière décennie durant. Maintenant qu'il le dévisageait dans sa cellule, il se demandait ce qu'il avait bien pu lui trouver de si terrifiant. Léto Barbaden était peut-être un monstre à l'intérieur, mais à le regarder, il n'était rien d'autre qu'un homme ordinaire. Ni plus fort ni plus malin que le commun des mortels.

Un homme aussi ordinaire qu'il l'était lui-même.

Ce qui rendait l'ampleur de leurs crimes d'autant plus effrayante.

Comment aurait-on pu croire qu'une telle malfaisance puisse émaner de spécimens à ce point quelconques ?

Le massacre de tant d'innocents devait forcément avoir été perpétré sur l'ordre d'un démon ailé crachant des flammes, ne pouvait être que l'œuvre

d'une meute d'orks assoiffés de sang.

Mais non, le crime avait été commis par des hommes et des femmes.

Ils étaient coupables, et l'ancien cardinal attendait le châtement prochain comme une bénédiction et un soulagement.

— Je pense que prier ne peut pas faire de mal, Léto, répondit-il. Nous allons payer pour ce que nous avons fait et d'ici là, j'ai besoin de mettre de l'ordre dans ma relation à l'Empereur.

— Libre à eux de bricoler une parodie de procès, mais je ne m'excuserai pas de ce que j'ai fait. Ils ne tireront rien de moi.

— Même maintenant que tout a été révélé au grand jour, vous persistez à penser que vous n'avez rien fait de mal ?

— Bien sûr, lança Barbaden d'un ton brusque.

— Alors, votre âme est vraiment damnée, Léto, sans le moindre espoir de rachat, déclara Léto en secouant la tête. J'ai toujours su que vous étiez un homme éminemment dangereux, mais ce n'est que maintenant que je réalise pourquoi.

— Qu'est-ce que tu viens encore me chanter comme inepties ?

— Vous êtes la face sombre du cœur humain, Léto, continua Togandis. Vous êtes le mal susceptible de sommeiller en chacun de nous, potentiellement capable de nous pousser à commettre les actes les plus haineux, et ce, sans se départir d'un odieux sourire. Il y a un mur de conscience morale séparant le bien et le mal en la plupart d'entre nous, mais une telle frontière fait cruellement défaut chez vous. J'ignore pourquoi, mais le concept de mal vous est totalement étranger, seuls comptent pour vous les résultats.

Les mots venaient facilement à Togandis et il sentait leur pouvoir cathartique le libérer à mesure qu'il livrait ce qu'il avait sur le cœur.

Il ferma les yeux et sourit en percevant l'odeur légère, mais distincte, de chair brûlée qui flottait dans l'air.

— Ils arrivent, Léto.

Togandis tourna la tête en entendant les autres prisonniers pousser des cris d'alarme et regarda de l'autre côté des barreaux.

Une brume de lumière chatoyante se formait dans la salle, comme si une conduite de gaz s'était brisée, libérant des jets de vapeur dans la prison. Togandis savait bien qu'il ne s'agissait pas d'un phénomène aussi trivial et

il sourit en distinguant la foule de spectres qui se bousculaient dans le brouillard.

La première forme à émerger des fumées âcres fut une petite fille vêtue d'une robe noircie encore fumante. Des lambeaux de chair fondue pendaient de son corps carbonisé.

D'autres silhouettes fantomatiques se joignirent à la fillette : des hommes, des femmes et d'autres enfants. Ils continuèrent d'affluer jusqu'à ce que la salle donnât l'impression d'être littéralement remplie de morts.

Ils dérivèrent en direction des cellules, comme portés par une douce brise. Togandis les accueillit à bras ouverts, sachant pertinemment que ni lui ni Léto Barbaden ne comparaîtraient jamais devant une cour martiale.

Togandis jeta un œil par-dessus son épaule vers Barbaden et ne sut s'il fallait concevoir de l'admiration ou de la révolte devant son absence totale d'émotion. Le visage impassible, l'ancien gouverneur de Salinas semblait rester aussi indifférent à ces apparitions spectrales qu'à tout ce qui avait émaillé le reste de son existence.

Comme la vie devait être triste pour lui, se dit Togandis.

La fillette tourna la tête vers Barbaden.

— Tu étais là, accusa-t-elle.

— Tu m'étonnes que j'étais là ! ricana Barbaden. Je t'ai tuée et je ne le regrette pas.

Une grimace déforma les traits de la petite fille, les chairs de son visage ondoyant de lumière tandis qu'elle se jetait sur Léto Barbaden.

Des éclairs bleutés crépitèrent sur les barreaux et Togandis écarquilla les yeux de surprise en voyant la fillette être violemment projetée en arrière. Sa consistance commença à se dissiper pour s'évanouir dans la brume comme si elle n'avait jamais existé.

Barbaden rit aux éclats.

— On dirait que ces fantômes de Thayer ne sont pas si puissants que ça, après tout.

— Que voulez-vous dire ? souffla Togandis, qui voulait que les morts viennent le chercher et mettent un terme à sa misérable existence.

— Je crois bien que Leodegarius tient à ce que nous restions en vie pour être jugés.

C'est à cet instant que Togandis comprit.

« Mal » était un doux euphémisme pour décrire comment la situation avait évolué.

Les maisons de providence étaient en flammes, des langues d'un feu immatériel jaillissant de chaque ouverture et ondoyant tels des linceuls ardents autour du moindre rivet, comme si l'intérieur des trois majestueuses épaves regorgeait de lumière.

Des vents de tempête tourbillonnaient autour de leur lieu de destination en poussant des plaintes lugubres qui évoquaient des hurlements de damnés. Les bourrasques portaient à leurs oreilles des cris d'agonie si déchirants qu'il semblait impossible qu'ils aient pu être arrachés à des gorges humaines. Des éclairs à l'éclat translucide crépitaient en ondoyant sur la surface métallique des colossales machines de guerre et un sentiment de malaise écoeurant se propageait en suintant du sommet de la colline.

— Toujours convaincus qu'on ne devrait pas bombarder cet endroit depuis l'orbite ? demanda Pasanus.

La mort dans l'âme, Serj Casuaban considéra d'un œil horrifié ce qu'il était advenu des maisons de providence, et Uriel pouvait à peine imaginer ce qu'il devait ressentir devant un tel spectacle. Un endroit dédié à la guérison s'était changé en lieu de mort, et le médecin qu'il était ne pouvait que se rebeller devant une telle perversion.

Comme un amoncellement de châssis de tanks calcinés qu'on avait traînés en travers du chemin venait bloquer la route au Land Raider, Uriel et Leodegarius s'extirpèrent du véhicule pour amorcer l'ascension à pied. Les Chevaliers Gris leur emboîtèrent le pas en formant des escouades de combat de cinq hommes chacune, suivis de Pasanus, qui aidait Serj Casuaban à tenir la cadence.

— Comment ces tanks sont-ils arrivés là ? demanda le medicae. Ils n'étaient pas là avant.

— Les Décharnés, répondit Uriel en pointant le doigt vers la ligne de crête en surplomb, où l'on voyait cinq silhouettes imposantes se découper. Leurs veines étaient inondées de lumière et Uriel constata que le seigneur des Décharnés avait encore gagné en puissance depuis leur dernière rencontre. Un bouillonnement d'âmes furieuses agitait ses chairs monstrueusement enflées.

Les créatures disparurent de l'autre côté de la crête et une vague de désespoir submergea Uriel à la pensée qu'il n'avait pas d'autre choix que de

prêter main-forte aux Chevaliers Gris pour les anéantir. Tous les espoirs qu'il avait pu nourrir pour les Décharnés s'étaient effondrés. La brutale réalité de la galaxie voulait qu'ils n'aient nulle part leur place, que leur histoire ne puisse connaître de dénouement heureux et que leur seul horizon fût la mort.

Le souffle des rafales qui cinglaient les flancs des maisons de providence s'intensifia et leur hurlement se fit encore plus assourdissant. Un éclair jaillit du Capitol Imperialis central dans un coup de tonnerre retentissant, pour s'abattre contre la coque évidée de l'épave d'une Chimère abandonnée non loin.

— Quelque chose tient absolument à nous tenir à l'écart de cet endroit ! s'écria Uriel.

Serj Casuaban plaqua les mains sur ses oreilles tandis qu'une pluie diluvienne commençait à tomber.

Leur route montait en serpentant à flanc de colline. Ils durent ralentir l'allure pour se faufiler dans le dédale d'épaves de tanks calcinées. Leodegarius déblayait du chemin celles qu'ils ne pouvaient pas contourner, la puissance incroyable de son armure Terminator lui permettant d'écarter les carcasses de tank comme si elles n'avaient pas pesé plus lourd qu'une plume.

La crête se rapprochait et Uriel arma son bolter, la seule idée de partir à la bataille en tant que space marine de l'Empereur le remplissant une nouvelle fois de fierté. Les Chevaliers Gris se déployaient en formation de combat, leurs halberdes brandies en avant vers la tempête de pluie et de lumière.

Uriel balayait fébrilement l'espace de la pointe de son bolter tandis qu'il entrapercevait des formes spectrales passant fugitivement à la périphérie de son champ de vision. Un millier de voix murmurantes bruissaient telle une forêt de feuilles mortes, chaque parole chuchotée à son oreille inintelligible, mais emplie de colère.

— Vous les entendez ? demanda Leodegarius sur le canal du comm-vox.

— Oui, répondit Uriel. Mais ce sont surtout les Décharnés qui m'inquiètent.

— On les retrouvera à l'intérieur, fit Leodegarius. Ils nous attendent de pied ferme.

Cette idée bien ancrée dans l'esprit, Uriel passa la ligne de crête au pas de course, tendant le cou pour scruter l'immense édifice des maisons de

providence, sous l'ombre duquel il se tenait à présent.

Aperçus dans le lointain, les trois Capitol Imperialis étaient de majestueux symboles de la puissance impériale, mais vus de près, ils offraient avant tout une vision apocalyptique de leur pouvoir de destruction. Leurs flancs de métal rouillé s'élançaient vers le ciel plombé, les éclairs qui les nimbaient crépitaient dans les cieux comme s'il s'agissait là d'un réacteur nucléaire au bord de la fusion.

Le spectacle n'avait rien de rassurant.

Tandis qu'ils se rapprochaient des maisons de providence, l'instinct d'Uriel ne cessait de l'avertir que des ennemis le cernaient de toute part, alors qu'il ne voyait rien autour de lui, rien du moins de matériel, car les vents charriaient des images fugitives de fantômes flottants, de parcelles de corps aussi immatérielles que des volutes de fumée, dont il sentait néanmoins le souffle glacé sur sa nuque.

Progresser en direction des maisons de providence s'avérait plus que difficile, comme si chaque pas était effectué dans le borborygme d'un sable mouvant. Même la longue foulée de Leodegarius était ralentie et Uriel préféra ne pas trop s'appesantir sur l'étendue d'un pouvoir qui se montrait ainsi capable d'entraver la marche d'un Terminator.

— Comment pénètre-t-on à l'intérieur ? cria Uriel, qui cherchait du regard une ouverture sur la structure.

— Par-là, indiqua Leodegarius en pointant du doigt la silhouette ombragée d'une entrée en voûte, partiellement dissimulée par la brume et un halo de ténèbres surnaturelles. Uriel plissa les yeux en scrutant la paroi, discernant à peine les contours du passage.

Leodegarius se retourna pour faire face à Serj Casuaban.

— Vous allez nous mener jusqu'à Sylvanus Thayer, medicae. Vous l'identifierez pour nous, après quoi vous nous laisserez faire, c'est compris ? dit-il, sa voix tonnante couvrant sans peine le vacarme des bourrasques de l'orage psychique.

Casuaban acquiesça de la tête.

Uriel empoigna fermement son bolter tandis que Leodegarius lançait le mouvement.

— Allons-y, entrons, commanda ce dernier.

Si tout le décor à l'extérieur des maisons de providence était dévasté par une tempête déchaînée, un calme glacé régnait à l'intérieur. Dès l'instant où Uriel posa le pied dans l'enceinte du bâtiment monumental, le bruit et la lumière surnaturelle s'évanouirent.

Des lumiglobes suspendus au plafond grillagé se balançaient en grésillant au-dessus de leurs têtes et des jets de vapeur s'échappaient des unités dorsales de leurs armures comme le souffle saccadé d'une respiration haletante. Des traînées de givre zébraient les parois de fer de l'entrée et une pellicule de glace craquait sous leurs pieds. Uriel et Pasanus se frayèrent un chemin le long du passage tortueux, emboîtant le pas à Leodegarius, dont les épaules frôlaient les murs à chaque pas qu'il faisait.

Les ombres s'allongeaient et refluaient sur les murs miroitants et Uriel pouvait entendre un bourdonnement exaspérant juste en dessous du seuil de perception. Les Chevaliers Gris se déployèrent dans toute la structure en groupes de cinq, faisant leur possible pour délimiter un périmètre de sécurité autour de leurs supérieurs.

En plus de quatre Chevaliers Gris en armures énergétiques, le groupe d'Uriel se composait de Leodegarius, Pasanus et Serj Casuaban. Ce dernier était tout frissonnant, le visage blême et les yeux ronds comme des soucoupes. Il se gratta la tempe en s'ébrouant, comme s'il cherchait à se débarrasser de quelque chose logé dans son oreille.

— Il y a tant de voix, laissa-t-il échapper dans un murmure, dont l'écho résonna dans tout le couloir.

— Vous arrivez à les entendre ? demanda Uriel.

Casuaban opina. Des larmes perlaient sur ses joues.

— Oui, toutes. Ils ont peur de lui. Le Pleureur, comme ils avaient l'habitude de le surnommer.

— Qui donc ?

— Sylvanus Thayer, répondit Casuaban, après le massacre.

— Ils ont peur de lui ?

— Oui... Ils voudraient partir, reposer enfin en paix, mais il ne les laissera pas faire, pas tant qu'il n'aura pas assouvi sa vengeance.

Uriel archiva cette information dans un coin de sa tête et s'en alla rejoindre Leodegarius.

Leurs pas les menèrent le long de couloirs interminables, à travers des salles de soins pleines de patients terrifiés et le long de passages à ciel

ouvert. D'étranges jeux de lumière au plafond rajoutaient à la panique générale et l'architecture déroutante de l'endroit faisait curieusement résonner les cris des souffrants.

Des hommes, des femmes et des enfants grièvement blessés les dévisageaient, leur lançant des regards emplis d'effroi ou d'espoir, mais les space marines n'avaient pas le temps de s'arrêter pour leur prêter assistance. C'était vraiment un endroit épouvantable, se dit Uriel, où l'on laissait pourrir les victimes mutilées de plusieurs décennies de lutte acharnée, ne pouvant compter que sur la compétence et le dévouement d'une seule personne pour espérer se relever un jour.

Peu importait ce qu'il avait pu faire par le passé, Uriel jura dans son for intérieur qu'il ferait son possible pour sauver Serj Casuaban. L'homme était peut-être coupable, mais il était manifeste qu'il avait du moins éprouvé un remords sincère d'avoir laissé le drame advenir.

À chaque intersection, le medicae indiquait une direction et le petit groupe se remettait en route, guettant le moindre signe des Décharnés ou de n'importe quel autre ennemi.

Même s'il ne décelait encore aucune menace, Uriel sentait une tension sourde monter dans l'atmosphère, comme si une puissance dévastatrice était à l'instant même en train de rassembler ses forces. Il maudit les tours que pouvait lui jouer son imagination fertile et chassa ces pensées morbides de son esprit alors même que Leodegarius faisait halte.

Ils étaient arrivés à un embranchement avec deux passages qui s'enfonçaient dans les ténèbres, l'un vers la droite, l'autre vers la gauche, tandis qu'un grand escalier métallique montait à l'étage. Des arcs électriques de tubes au néon crépitaient au sommet des marches et des stalactites de glace pendaient de la balustrade en laiton.

— De quel côté, medicae ? interrogea Leodegarius.

— À l'étage, il faut monter à l'étage.

Quand l'attaque survint, elle fut si habilement orchestrée qu'elle prit tout le monde par surprise.

Les guerriers sur le flanc droit subirent l'assaut les premiers. Une bête avec une colonne vertébrale voûtée, et des muscles saillants enveloppés

comme les bobines d'un ressort autour de ses longs bras, arracha la tête de l'un d'eux, avant de la jeter à la figure de ses camarades.

Une créature dotée d'un exosquelette fuselé en guise d'armure fonça droit sur le groupe qui couvrait le flanc gauche, dispersant les guerriers, dont deux furent tués sur le coup, écrasés par l'impact fulgurant de la charge.

Tandis que son groupe atteignait une rampe menant à l'étage encore au-dessus, Uriel vit une ombre gigantesque se détacher d'une alcôve dans le mur d'en face. Le corps palpitant de lumière, le monstre se jeta sur eux. C'était une créature hybride réunissant deux formes de vie siamoises en une fusion des chairs strictement inconcevable, mais qui avait malgré tout, semblait-il, trouvé un moyen d'exister.

Uriel voyait le jumeau atrophié de la créature se trémousser sous la pellicule de peau nouvellement formée, sa gueule hurlante se pressant contre l'enveloppe de chair blafarde. Un bouillonnement de lumière animait les muscles de son grand frère, dont le poing défonça d'un seul geste fulgurant le casque du Chevalier Gris à côté d'Uriel.

Un geyser de sang jaillit du cadavre décapité et le silence qui planait sur les maisons de providence fut brutalement brisé.

Les Chevaliers Gris réagirent avec toute la férocité et la rapidité d'exécution qu'Uriel attendait d'eux. À peine la bête fut-elle arrivée à leur portée que chaque hallebarde fendait déjà l'air pour trancher les chairs du Décharné. Les fulgurants ouvrirent le feu en salves nourries et coordonnées. Des éclairs aveuglants et un fracas assourdissant envahirent tout l'espace, tandis que des gerbes de sang et de lumière giclaient des chairs monstrueuses déchiquetées par les impacts.

Un poing de la taille d'un marteau de guerre tournoya dans les airs avant de fracasser le plastron d'un des Chevaliers Gris, pour ressortir par le dos du guerrier dans une gerbe de sang et de morceaux de céramite. Uriel baissa la tête pour esquiver le retour de balancier du membre meurtrier et ouvrit le feu, les détonations de son arme venant s'ajouter au fracas de la bataille.

Serj Casuaban s'affaissa à genoux, les bras repliés sur la poitrine en position défensive, pendant que Pasanius venait se poster devant lui pour le protéger.

Trop près pour se servir de son psy canon, Leodegarius s'élança avec sa hache d'armes, dont la lame luisante laboura le dos de la créature. Celle-ci poussa un hurlement de douleur tandis que le tranchant étincelant de l'arme

ressortait par son poitrail bouffi. Le monstre tenta de se retourner pour faire face à son assaillant, mais Leodegarius tint bon, sa puissance physique phénoménale empêchant la volte-face de son adversaire.

— Dépêchez-vous ! hurla Leodegarius. Achevez-le !

Les deux autres Chevaliers Gris survivants bondirent en avant tout en vidant leurs chargeurs sur la créature, et Uriel fut frappé par le courage extraordinaire dont ils faisaient preuve en s'attaquant de front à un monstre aussi terrifiant. Les salves de balles explosives eurent beau creuser de nouveaux cratères dans ses chairs, la créature ne sembla pas même sentir les impacts.

D'une vive torsion sur la hampe de son arme, Leodegarius mit le monstre à genoux et Uriel courut rejoindre les Chevaliers Gris, son épée jaillissant de son fourreau. Leurs lames s'abattirent sur le monstre et tout l'escalier résonna de ses mugissements de douleur, dont l'écho retentissant décrocha des blocs de granit du plafond.

Le jumeau suintant émergea soudain du poitrail du Décharné, crevant le voile de peau en une parodie monstrueuse de naissance. Son immonde forme putrescente enduite de sang se jeta sur le guerrier le plus proche, ses griffes nimbées de lumière tailladant l'armure et la chair du Chevalier Gris aussi facilement que s'il s'était agi de papier. Le siamois parasite déchiqueta la poitrine du guerrier, mettant en charpie son cœur ainsi que l'ensemble de ses organes internes.

Le Chevalier Gris s'écroula sur le sol, brisant le cou de son assassin dans sa chute.

Le Décharné commença à montrer des signes de fatigue et Leodegarius fut finalement en mesure de le mettre en joue avec son psycanon, tirant à bout portant une salve de bolts imprégnés d'énergie psychique sur la bête.

L'effet fut instantané, et la créature s'effondra en un amas de lambeaux de chair dévastée, qui n'aurait jamais pu endurer des blessures aussi profondes sans le pouvoir de régénération octroyé par les morts.

Uriel ne tira aucune gloire de cette mise à mort, seulement des regrets, mais il n'avait pas le temps de se complaire dans les lamentations.

Car de nouveaux ennemis étaient déjà sur eux.

Ils affluaient en masse des salles de soins autour d'eux dans des halos lumineux, la plainte stridente de leurs cris de douleur mettant les nerfs d'Uriel à rude épreuve. Acclimatant ses yeux à la lumière, il distingua une

foule de silhouettes atroces qui fonçaient sur eux, comme portées par un vent impétueux.

C'étaient des créatures malades, des formes estropiées, émaciées ou brûlées, revêtues de blouses chirurgicales claquant au vent : des amputés, des hommes aux yeux arrachés et des femmes couvertes de la tête aux pieds d'affreuses cicatrices. Ils tendaient tous des mains implorantes comme pour faire l'aumône, et on lisait dans le regard de ceux qui disposaient encore d'yeux la hantise que leur inspiraient leurs rancœurs et leurs souffrances. Une vague de givre les précédait en lézardant les murs, les folles arabesques des motifs blanchâtres se propageant à une vitesse hallucinante.

— Au nom de l'Empereur, qu'est-ce encore que ces horreurs ? hurla Casuaban quand il leva les yeux sur la marée immatérielle.

— Des fantômes, répondit Leodegarius, les cauchemars tourmentés des blessés dont vous vous occupez. Le pouvoir du Warp gagne en puissance et ils prennent réalité.

— Je suppose qu'ils sont dangereux ? lança Uriel en brandissant son épée.

— Terriblement meurtriers, fit Leodegarius. Ne les laissez pas vous toucher. Au moindre contact, ils auront vite fait de se repaître de votre énergie vitale pour apaiser leurs souffrances. *Medicae* ! Par où maintenant ?

Casuaban regarda autour de lui, comme si le décor ne lui était soudain plus du tout familier.

— Allez, un peu de nerf, mon gars ! s'impatienta Leodegarius.

— Au dessus ! Encore un étage au-dessus !

Leodegarius se détournait d'eux pour aller se planter au milieu du couloir, directement sur le chemin de la marée bouillonnante de cauchemars incarnés.

— Cheiron, avec moi ! s'écria-t-il. Uriel, restez derrière nous ! Prenez la rampe !

— Qu'est-ce que vous allez faire ? cria Uriel.

— On va les arrêter, répliqua Leodegarius.

Uriel recula derrière les Chevaliers Gris tandis qu'il sentait flotter dans l'air une odeur piquante d'énergie psychique et que son épée réagissait à cette débauche de puissance en émettant des sifflements et en jetant des étincelles. Il se hâta de rassembler Pasanus et Casuaban au niveau de la rampe d'escalier qui menait vers l'Empereur seul savait quoi.

Un crépitement de feu s'échappa des armes de Chevaliers Gris. Les bolts de Cheiron ne semblaient avoir que peu d'effet, mais ceux de Leodegarius déchiquetaient les silhouettes comme les flammes dévorent une étoffe. Voyant que les spectres cauchemardesques continuaient de gagner du terrain, Uriel se rendait bien compte que cela ne suffirait pas.

— Il faut que j'aide les aider ! s'écria-t-il.

— Attends ! hurla Pasanius en désignant du doigt les deux Chevaliers Gris.

Jetant un regard par-dessus son épaule, Uriel constata que les formes des guerriers bardés d'argent semblaient enfler tandis qu'un flamboiement d'arcs électriques irradiait les contours de leurs armures.

Les deux space marines tenaient leurs haches d'armes à la verticale, récitant à l'unisson le même mantra en tendant leur main libre en avant.

— Abjectes apparitions du Warp, nous vous connaissons. Puissance corrompue venue de l'autre côté du voile, nous vous abhorrons. Démon déchu de l'Empyrean, nous vous défions.

Leodegarius donna un coup violent de son arme sur le pont grillagé.

— Trois fois maudits vous êtes et trois fois damnés vous serez.

Serj Casuaban poussa un cri et Uriel sentit la tension palpable d'une furieuse décharge d'énergie au moment où une énorme boule de feu immaculée embrasait l'air en se formant autour des Chevaliers Gris. Nimbés de flammes, Leodegarius et Cheiron étincelaient comme des anges de l'Empereur, la débauche de puissance contenue par leur seule force de volonté.

— Engeances du Malin, je vous bannis de ce lieu ! vociféra Leodegarius et le globe blanc de feu ardent explosa pour envahir tout le couloir. Des gerbes de flammes tourbillonnantes jaillirent des Chevaliers Gris et les hurlements des formes spectrales furent engloutis par la marée de feu écumant.

Uriel s'interposa pour protéger Serj Casuaban des flammes qui tourbillonnaient autour d'eux. Le métal de la structure grinçait et crissait sous les assauts de la foi ardente de Leodegarius, dont l'essence même de l'âme s'épanchait en cascade pour venir alimenter le feu purificateur de l'Empereur.

Au bout d'à peine quelques secondes, tout fut terminé. Les hurlements de cauchemar s'étaient tus et le rugissement terrifiant du cataclysme déclenché

par les Chevaliers Gris cessa.

Uriel releva les yeux. Leodegarius et Cheiron se tenaient toujours au milieu du corridor, les raies de lumière qui ruisselaient sur leurs armures argentées s'évanouissant sous son regard. Leodegarius se retourna vers lui, et même s'il était revêtu de la tête aux pieds de son armure Terminator, Uriel put voir qu'il était exténué.

— Venez, siffla-t-il. Ils vont revenir. Il faut se remettre en route.

Uriel acquiesça tandis que Pasanius traînait Serj Casuaban à ses pieds.

— Tu as dit qu'on devait monter encore plus haut ?

— Oui, fit Casuaban, avant d'ajouter d'une voix tremblante en faisant le signe de l'Aquila : l'Empereur me protège !

Uriel ouvrit le chemin le long de la rampe. Derrière lui, Pasanius forçait le medicae réticent à avancer. Leodegarius et Cheiron fermaient la marche, et Uriel entendait déjà des hurlements s'élever derrière eux, annonçant de nouvelles vagues ennemies à leurs trousses.

Il modifia la bande passante de la radio de son casque pour basculer sur une ligne vox interne, dont le canal était saturé par une cacophonie d'ordres hurlés et de coups de feu. Les détonations qu'il entendait dans son casque semblaient retentir de toute part, la chambre d'échos constituée par le dédale de couloirs de l'hôpital rendant leurs sources impossibles à localiser.

Uriel ne pouvait savoir comment les autres Chevaliers Gris s'en sortaient car les directives étaient échangées dans un jargon de bataille qui lui était inconnu, mais chaque ordre était donné distinctement et avec un calme souverain. Entendre des guerriers communiquer dans le feu de l'action avec autant de sang-froid et de détermination était stimulant, et Uriel ressentit une nouvelle bouffée de fierté l'envahir à l'idée de se battre à leurs côtés.

— Par là, indiqua Serj Casuaban, leur faisant emprunter une série de portes de service ouvrant sur des couloirs qui s'enfonçaient plus profondément dans les entrailles des maisons de providence. Certains de ces passages s'avérèrent trop étroits pour Leodegarius, mais quelques frappes bien ajustées de son arme Némésis eurent chaque fois vite fait d'élargir l'ouverture pour permettre au colosse bardé de métal de se faufiler.

Ils finirent par déboucher dans la salle de soin du dernier étage des Capitol Imperialis réaménagés, une longue pièce avec une vaste nef centrale et des rangées de lits de fer alignées le long de ses murs métalliques.

Chacun des lits était occupé par une silhouette se tordant dans des convulsions, la bouche déformée par un rictus de douleur.

L'atmosphère était saturée de cris et de raies de lumière frémissante. Des formes fantomatiques hurlantes gravitaient autour d'un lit au milieu de la rangée de droite.

Il ne faisait pas l'ombre d'un doute qu'il s'agissait là de Sylvanus Thayer.

Le seigneur des Décharnés se dressait de toute sa hauteur au-dessus de son lit. La vue de sa silhouette terrifiante gonflée de puissance était presque intolérable.

OceanofPDF.com



VINGT

Uriel, Leodegarius et Cheiron s'engagèrent lentement dans la salle, entre les rangées de lits. Pasanius laissa Serj Casuaban à côté d'un poste médical près de l'entrée et leur emboîta le pas. Le seigneur des Décharnés les regardait s'approcher, ses yeux brillants de mille feux semblant se consumer à la manière d'étoiles mortes.

— Alors, comment procède-t-on ? demanda Uriel sur le canal vox.

— On commence par combattre la bête, répondit Leodegarius, puis on s'occupe de Thayer.

— C'est-à-dire ?

— On le tue.

Uriel opina. Il répugnait à l'idée d'abattre un homme gisant sur son lit de mort, mais Sylvanus Thayer n'avait rien d'un innocent, et sa puissance illimitée allait causer des millions de morts supplémentaires s'ils ne l'arrêtaient pas. Il avait empêché les défunts de trouver le repos en les contraignant à faire cause commune avec sa haine farouche, et ceci était impardonnable.

Le seigneur des Décharnés baissa la tête en faisant jouer sa mâchoire d'une manière inhabituelle, des filets de bave ensanglantée dégoulinant au coin de sa bouche.

— Vous êtes venus pour m'arrêter ? finit par articuler le seigneur des Décharnés d'une voix qui n'était pas la sienne.

— Suis-je en train de parler à Sylvanus Thayer ? demanda Leodegarius.

— Oui, guerrier, en effet.

— Alors oui, nous sommes venus pour vous arrêter, déclara le Chevalier Gris, qui fit un autre pas dans la direction du monstre. La haine qui vous consume va causer la ruine de ce monde si nous vous laissons faire.

La créature éclata d'un rire répugnant et sans joie.

— Et en quoi serait-ce une mauvaise chose ? Il ne reste plus rien de bon sur Salinas. Barbaden et les Falcatas y ont veillé.

— Barbaden est sous les verrous, intervint Uriel, qui se tenait au côté de Leodegarius. Ceux que vous n'avez pas encore tués vont payer pour leurs crimes, je vous le promets.

— Payer ? ricana Sylvanus Thayer à travers le corps du seigneur des Décharnés. Se morfondre en prison pour le restant de leurs jours ? C'est loin d'être suffisant comme punition pour ce qu'ils ont fait.

— Peut-être pas, acquiesça Uriel, mais c'est ainsi que fonctionne la justice.

— La justice ! fulmina Thayer. Où était donc la justice quand les tanks de Barbaden ont brûlé vive toute ma famille. Où était la justice lorsque ses soldats ont abattu les femmes et les enfants qui tentaient de s'échapper ? Et où était la justice quand il a ordonné le bombardement qui a pulvérisé mes hommes au moment où ceux-ci se lançaient vaillamment à l'assaut pour venger leur mort ? Qu'avez-vous à répondre à cela, guerrier ?

— Je n'ai aucune réponse à vous donner, répliqua Uriel. Ce qui est arrivé, à vous et à cette planète, fut une erreur tragique, mais davantage de morts n'arrangeront rien. La haine engendre la haine et vos actes n'ont fait qu'empirer les choses.

Le son de la voix de Serj Casuaban s'éleva distinctement dans leur dos et Uriel se retourna vivement tandis que le medicae prenait la parole.

— Il a raison, capitaine Ventris, dit-il, ce n'est pas ça rendre justice. Seul notre sang pourra expier nos crimes. Nous le savons tous.

— Taisez-vous, intima Leodegarius. Je vous ai dit de rester en dehors de ça et de nous laisser faire.

Serj Casuaban leva la main et Uriel vit briller quelque chose dans son poing.

— Laisser faire... Ça m'est déjà arrivé et regardez où ça m'a mené, dit Casuaban en plaçant la longue lame d'un scalpel sur sa gorge. Il est temps de payer pour ce que nous avons fait, et bon, pour ce que ça vaut, je suis profondément désolé.

— Non ! hurla Uriel, mais il était déjà trop tard.

Le médecin s'ouvrit la gorge avec le scalpel, enfonçant profondément la lame pour trancher la jugulaire. Du sang gicla en un geyser écarlate et Serj Casuaban s'écroula sur le sol.

Uriel se précipita à son chevet, mais le medicae avait été méticuleux dans son suicide et une grande flaque de sang s'était déjà formée sous son corps. Uriel posa ses mains sur la blessure, mais l'entaille était trop large et profonde pour qu'il puisse stopper l'hémorragie. Du sang gicla sous ses doigts, éclaboussant son armure.

Les yeux de Casuaban étaient vitreux et Uriel comprit que l'homme s'était éteint. Il ne pouvait plus rien pour le sauver.

Se relevant, Uriel constata que Leodegarius se tenait maintenant à moins de cinq mètres de l'immense carcasse du seigneur des Décharnés. La créature les dominait de sa hauteur et Uriel fut stupéfait de voir à quel point sa physionomie était devenue impressionnante. Le seigneur des Décharnés avait considérablement souffert des affrontements de ces derniers jours, mais il ne fallait pas sous-estimer la puissance qui couvait encore en lui.

Des lignes de lumière ardente ondulaient sous sa peau cendrée et ses chairs en pleine mutation empestaient un pouvoir issu du Warp. Le monstre poussa un rugissement et toute la salle résonna de la plainte déchirante, où sa douleur venait se mêler à la colère de Thayer.

— Il y a eu suffisamment de sang versé, lança Leodegarius en élevant le fût de son psycanon. C'est le moment d'en finir.

— Exact ! mugit le seigneur des Décharnés. D'une manière ou d'une autre.

Avant que Leodegarius n'ait pu tirer, la créature se baissa pour soulever l'armature de fer de deux lits, qu'il projeta violemment vers eux. Les projectiles consacrés pulvérisèrent les lits en réduisant en charpie leurs malheureux occupants, mais furent déviés de leur cible initiale.

Les lits dévastés s'écrasèrent sur le sol en un amas de fer tordu. Un nuage de plumes ensanglantées échappées des matelas déchiquetés emplît l'air. Uriel s'élança en avant tandis que le seigneur des Décharnés bondissait et abattait son énorme poing sur le sol, faisant se gondoler les plaques du revêtement métallique.

Leodegarius le mit une nouvelle fois en joue, mais le monstre était déjà sur lui, le baignant dans la lumière qui brillait sous ses chairs tandis qu'il se

dressait au-dessus de sa tête. Un puissant coup du revers de la main envoya Leodegarius valser dans les airs alors qu'une volée de bolts crachée par l'arme de Cheiron criblait le dos du seigneur des Décharnés.

Pasanius et Cheiron tournaient autour du monstre gigantesque pendant que celui-ci faisait pleuvoir un déluge de coups de poing sur les plaques de l'armure de Leodegarius.

Ce dernier s'échinait à tenir son assaillant à distance, mais les armures Terminator étaient conçues pour protéger, pas pour faciliter la vitesse de déplacement, et il ne pouvait rien pour éviter les coups féroces du seigneur des Décharnés. Une de ses épaulières pendait déjà dans son dos, ne tenant plus que par un faisceau de câbles jetant des étincelles. Un liquide visqueux suintait de son plastron fissuré.

Uriel sauta par-dessus les débris des lits, récitant une prière silencieuse pour les âmes qui avaient péri entre leurs draps. Son épée chatoya de mille feux sous les jeux de lumière de la salle et il l'empoigna à deux mains pour se joindre au combat.

Pasanius tira à coups redoublés pour couvrir la charge d'Uriel, qui donna un coup de son arme au seigneur des Décharnés, l'épée décrivant un arc d'argent scintillant en s'abattant. La lame entailla le cuir épais de la créature, mais à peine la blessure eut-elle été infligée qu'un flot de lumière afflua pour la refermer.

Le seigneur des Décharnés fit volte-face en balançant un coup de poing à Uriel.

Ce dernier baissa la tête pour esquiver et plongea sous la masse monumentale du monstre pour lui enfoncer son épée dans l'aine. La lame ardente entama les chairs de la créature, mais le coup, qui aurait tranché la jambe de n'importe quel adversaire normalement constitué, ne sembla pas lui infliger le moindre dégât.

Pasanius et Cheiron continuaient de concentrer leur tir de barrage sur le monstre, mais leurs armes avaient peu d'effet. Le crépitement des bolters se mêlait aux hurlements des fantômes et aux rugissements du seigneur des Décharnés en une seule et même effroyable cacophonie.

Il semblait déjà inconcevable qu'un seul adversaire tienne tête à quatre space marines, mais le seigneur des Décharnés ne se contentait pas seulement de survivre à l'affrontement, il prenait nettement l'avantage.

Leodegarius s'effondra sous l'impact d'un puissant coup qui lui arracha son arme Némésis des mains. Le Chevalier Gris lança son autre bras à l'attaque, mais le seigneur des Décharnés l'empoigna et le lui arracha du corps dans un bruit affreux de tendons déchirés. Du sang gicla de la blessure et le comm-vox intégré dans l'armure d'Uriel résonna du hurlement de douleur de Leodegarius.

Uriel fut stupéfait de voir l'armure Terminator se briser avec une telle facilité, car une protection à ce point vénérée était réputée virtuellement indestructible. À bout de force, Leodegarius battit en retraite. La douleur de sa blessure et la fatigue causée un peu plus tôt par son assaut psychique l'avaient presque vidé de ses dernières ressources.

Cheiron bondit en avant, enfonçant son arme Némésis dans le dos du seigneur des Décharnés. Se retournant vivement, la créature arracha la hallebarde des mains de Cheiron et faucha ses appuis. Le guerrier fut projeté à travers la salle et percuta le mur d'acier, laissant un cratère dans la paroi métallique tandis qu'il s'écrasait sur le sol en un amas de ferraille tordue.

Pasanius ramassa l'arme Némésis de Leodegarius abandonnée par terre. Uriel et lui tournaient autour du seigneur des Décharnés, se croisant tandis que chacun évoluait dans un sens de rotation opposé. Le corps de la créature était un agglomérat d'entailles et d'impacts de balles, son dos horriblement ravagé ruisselant de sang et de lumière.

Uriel pouvait à peine imaginer la douleur que devait endurer le seigneur des Décharnés, mais il savait qu'il devait réprimer ses émotions et nier toute part d'humanité à son adversaire.

Pasanius tenta une feinte avec sa hache d'armes, mais il était malaisé de manier une arme d'hast de cette dimension avec un seul bras et le seigneur des Décharnés écarta sans peine la lame. Uriel se fendit à fond dans un coup d'épée visant le genou du monstre, espérant au moins le ralentir.

Avant que le coup n'ait pu porter, le seigneur des Décharnés se contorsionna pour frapper sauvagement Uriel avec sa patte épaisse comme un tronc d'arbre. Le guerrier alla valser dans les airs pour atterrir à côté des armatures des lits démembrés, les plaques de son armure gauchies, mais encore entières.

Effectuant un roulé-boulé, il se releva à temps pour voir Pasanius se faire faucher. Son ami alla s'écraser non loin du cadavre de Serj Casuaban tandis

que Leodegarius luttait pour se remettre sur ses pieds et que Cheiron commençait à sortir de sa torpeur, reprenant ses esprits après le vol plané que le seigneur des Décharnés lui avait fait faire.

Uriel jeta un œil vers Sylvanus Thayer. Les spectres tourbillonnaient en hurlant autour de l'homme alité. Il entendait percer dans leurs plaintes déchirantes une douleur indescriptible. Un halo de lumière blanche, mais dont ne se dégageait pas la moindre once de pureté, était en train de se former autour du lit. Des cris monstrueux s'élevaient de la lueur et Uriel prit conscience que ce qu'il regardait constituait une déchirure dans la trame même de la réalité, une entaille par laquelle toutes sortes d'horreurs étaient susceptibles de se déverser.

Il s'arracha à la contemplation du foyer ardent, son attention attirée par les rugissements du seigneur des Décharnés qui résonnaient contre les murs en un mélange déchirant de cris de douleur, de victoire et de regrets.

Uriel s'élança par-dessus le fatras de lits métalliques désarticulés. Il répugnait à abandonner ses camarades en pleine bataille, mais convaincu que ce combat ne pouvait être gagné par la force, il se fraya tant bien que mal un chemin à travers la salle encombrée de débris pour atteindre le lit où gisait Sylvanus Thayer.

— Je suis avec toi ! s'écria Pasanius, qui se précipitait pour le rejoindre.

Uriel entendit retentir le mugissement du seigneur des Décharnés à l'instant même où Thayer le sentit approcher, et les hurlements des fantômes redoublèrent d'intensité. Le fracas de la bataille faisait toujours rage derrière lui et Uriel perçut distinctement le bruit caractéristique d'un corps gigantesque en train de charger dans son dos.

Le lit de Thayer était juste devant lui et Uriel put constater que sous les bandes de gaze qui l'emballaient, le corps de l'homme était aussi ravagé que Serj Casuaban l'avait dit.

Sa peau à vif était une horreur écarlate suintante. Ses deux jambes se terminaient en moignons cautérisés au niveau de la cuisse et il lui manquait un bras, tranché net à hauteur d'épaule. Ce qu'il restait de son visage n'était plus qu'un masque ravagé de chair fondue. Il avait perdu ses deux yeux, et des paupières artificielles avaient été cousues sur ses orbites vides pour les maintenir fermés.

Uriel brandit son épée, la lame prête à fracasser le crâne de Thayer et mettre un terme à cette horreur.

Il n'y avait ni gloire ni honneur à tirer de cette exécution et il n'en attendait nulle reconnaissance, c'était simplement un devoir qu'il avait à accomplir.

— Vas-y ! s'époumona Pasanius. Tue-le !

C'est alors que les paupières de Sylvanus Thayer s'ouvrirent, une lueur ardente couvant dans ses orbites ravagées comme si chaque once de sa haine des vivants le consumait de l'intérieur.

— Voyez ce que j'ai vu, siffla la voix de Sylvanus Thayer dans son crâne, avant de me juger.

Puis, le monde s'évanouit derrière un mur de flammes incandescentes.

Uriel leva la main en l'air, esquissant un geste défensif pour se protéger des flammes qui lui léchaient le corps, s'attendant à tout moment à ce que les systèmes de refroidissement de son armure se déclenchent en réponse à l'attaque, mais tandis qu'il rabaissait le bras, il fut stupéfait de voir qu'il n'était plus dans les maisons de providence. La salle de soins dévastée s'était volatilisée.

Au lieu d'être environnés par la grisaille des murs métalliques de l'hôpital, Pasanius et lui se tenaient dans une rue animée, sous la chaleur vivifiante d'un soleil printanier. Les rues grouillaient de centaines de passants au regard inquiet, qui se pressaient, en proie à l'agitation.

La peur planait dans l'air et suintait de chacun de leurs mouvements.

Pasanius tourna la tête, son arme Némésis d'emprunt prête à servir.

— Au nom de l'Empereur, qu'est-ce encore que cela ? siffla-t-il entre ses dents serrées. Qu'est-ce qu'il vient de se passer ? Où sommes-nous ?

Uriel se demandait exactement la même chose, mais dès l'instant où son regard se posa sur un temple familier avec un aigle de bronze suspendu au-dessus de son entrée en voûte, il comprit.

— Khaturian, murmura Uriel.

— Le Champ de Mort, lâcha Pasanius. Comment est-ce possible ?

Personne ne semblait les remarquer.

— Ceci n'est pas réel, déclara Uriel. C'est un souvenir.

— Un souvenir ? Mais Thayer n'était pas à Khaturian au moment du drame, objecta Pasanus.

— Non, c'est vrai, acquiesça Uriel en désignant du bras la foule d'habitants craintifs qu'ils voyaient grouiller dans les rues. Mais eux, si.

Un cri de panique s'éleva non loin et Uriel leva les yeux au ciel en entendant monter la rumeur d'un vrombissement en provenance des montagnes. Trois silhouettes cruciformes émergèrent de la couche nuageuse, volant à basse altitude en direction de la cité.

La vue génétiquement augmentée d'Uriel identifia rapidement les formes comme étant des escadrilles de bombardiers de classe Marauder, chaque silhouette cruciforme composée de six appareils en formation de combat.

Les habitants de Khaturian se mirent à hurler avant même que les premières bombes ne fussent larguées et Uriel ressentit jusque dans sa chair la terreur que la vue des appareils leur inspirait. Là-haut dans les montagnes, ils s'étaient crus en sécurité, épargnés par les affrontements meurtriers dans lesquels semblait le reste de leur monde.

Cette journée allait leur montrer à quel point ils avaient été naïfs de se croire ainsi à l'abri.

— On devrait s'inquiéter ? demanda Pasanus en levant le regard vers les bombardiers à l'approche.

— Je ne crois pas, mon ami, répondit Uriel en secouant la tête. Thayer veut que nous soyons témoins de ce qu'il s'est passé ici.

Pasanus avait l'air sceptique, mais finit par hausser les épaules.

— Très bien. On n'aurait pas pu faire grand-chose, de toute façon.

Même si Uriel savait bien que ce qu'il voyait n'était pas la réalité, que ça avait déjà eu lieu, les émotions qui saturaient l'atmosphère, ce vent de panique où se mêlaient horreur, incrédulité et colère, tout cela semblait pourtant bien réel. Les gens couraient se réfugier dans leurs maisons, rassemblant proches et enfants dans un concert de hurlements avant de se mettre à l'abri.

Voyant les premières grappes de bombes se détacher des ventres des Maraudeurs, Uriel comprit que les précautions prises par les habitants ne leur serviraient strictement à rien. Quand on regardait tomber ces minuscules points noirs, il semblait inconcevable qu'ils puissent causer tant de morts et de ravages. Mais à mesure qu'on les voyait grossir, leurs formes meurtrières se précisaient, laissant apparaître la tête dressée de leurs ogives et

l'empennage sur leurs flancs, qui garantissait un maximum de destruction en optimisant les frappes chirurgicales.

Les premières bombes pilonnèrent le nord de la cité et le sol trembla sous les impacts. Des gerbes d'explosion embrasèrent les cieux et un champignon atomique ténébreux s'éleva des quartiers sinistrés. De nouvelles bombes s'abattirent dans les secondes qui suivirent et un orage de détonations parcourut toute la cité.

Un ouragan de feu balaya Khaturian, le fracas des explosions se mêlant en un seul et même rugissement destructeur. Les bâtiments s'effondraient et des langues de flammes ardentes ravageaient les rues. Des tornades embrasées crépitaient comme des élémentaires de feu courroucés, balayant impitoyablement tous ceux qui ne s'étaient pas encore mis à l'abri, pour les charrier dans la fournaise des édifices incendiés.

Les bombes continuaient de tomber, la débauche de destruction qu'elles provoquaient faisant rage autour d'Uriel et Pasanius sans les menacer. Le sol trembla et se souleva comme une houle tandis que le pilonnage incessant ne semblait jamais vouloir finir.

La cité entière n'était plus qu'une fournaise infernale, flambante du centre-ville jusqu'à la périphérie. Portées par les rafales de vent hurlant, les flammes se propageaient dans toutes les directions, n'épargnant rien ni personne. Uriel se sentait quelque peu honteux à l'idée d'être immergé dans ce carnage tout en étant immunisé contre ses ravages.

Les bombes continuèrent de tomber encore trente minutes, la longue plainte d'agonie de la cité, que l'on entendait s'élever de chaque bâtisse en train de s'effondrer et de chaque humain en flammes, semblant littéralement sans fin. Uriel se sentait complètement vidé et désirait que l'expérience de cette vision apocalyptique arrive à terme.

— J'en ai assez vu, Thayer ! s'écria Uriel en direction des cieux embrasés.

Tout était en flammes. Une débauche de feu dévorait le ciel et tout ce qui était inflammable dans Khaturian était en train de se consumer. Rien ne pouvait subsister dans cet enfer.

— Par le sang de l'Empereur, murmura Pasanius en voyant des civils immolés se précipiter hors de leurs demeures dévastées en hurlant. Les rues grouillaient de torches humaines et le rugissement de l'incendie commença à diminuer tandis que le bombardement finissait par cesser.

— C'est de la folie, siffla Uriel. Et tout ça, pour un seul homme.

Pasanius ne répondit rien, la voix trop étranglée par l'émotion pour parler. Des corps mutilés gisaient un peu partout dans les ruines calcinées : des familles entières figées dans des convulsions grotesques par la fournaise.

Quoiqu'il parût impossible de prime abord que quiconque ait pu réchapper à la tempête de feu, il semblait bien y avoir des survivants. Des groupes de gens encore sous le choc du bombardement émergeaient de sous-sols et d'abris souterrains, pleurant à chaudes larmes en remontant à la surface pour découvrir ce qu'il restait de leur cité.

Uriel vit qu'ils avaient le corps meurtri et ensanglanté, la peau roussie et la chair à vif. Aucun ne s'en était sorti indemne, et maintenant que le fracas des bombardements avait cessé, on commençait à entendre s'élever ça et là des lamentations.

— On doit bien pouvoir faire quelque chose pour eux, lança Pasanius tandis qu'un homme avec un bras en moins passait à côté d'eux, errant comme une âme en peine d'un air hébété.

— Non, répondit Uriel. Ils sont morts depuis longtemps. Tout ce qu'on peut faire, c'est nous souvenir d'eux.

— Je n'oublierai jamais cette tragédie, jura Pasanius.

— Moi non plus, fit Uriel.

— Ils s'en sortent bien, je trouve, lâcha Pasanius. Barbaden et Togandis. Celui qui prend part à un tel massacre ne devrait pas avoir le droit de vivre.

— Ils ne s'en sortiront pas vivants, promit Uriel, qui sentait son cœur s'endurcir au sort de ceux qui avaient permis à ce drame de se dérouler, et n'avaient rien fait ni pour l'empêcher ni pour s'en amender.

Tandis qu'ils arpentaient la ville dévastée, Uriel tourna la tête vers une rue jonchée de décombres en entendant un martèlement de pas martiaux se rapprocher. Un tank gris terne de l'Achaman Falcatas apparut au coin de la rue. Au vu du canon rougeoyant qui saillait de la tourelle, Uriel identifia le véhicule comme étant un Hellhound.

Le tank vomissait des langues de feu, embrasant les rares parties de la ville qui avaient miraculeusement échappé aux bombes incendiaires larguées par les Marauders. Une colonne de chars blindés suivait le Hellhound, mitraillant indistinctement les deux côtés de la rue.

Des soldats marchaient dans le sillage des tanks, des guerriers en armures de plaques rouges qui s'avançaient sous une bannière représentant un aigle

doré hurlant sur un fond rouge. Leurs fusils crépitaient, repoussant les rares survivants dans les flammes, quand ils ne les alignaient pas contre un mur pour les exécuter sommairement.

Uriel distinguait la silhouette de Léto Barbaden perchée au sommet du premier Lemman Russ, la visière de son casque relevée tandis qu'il aboyait des ordres aux soldats. Uriel pouvait voir de la délectation sur le visage de Barbaden, la conviction absolue de servir vertueusement l'Empereur en massacrant ces pauvres gens. Verena Kain et le sergent Tremain marchaient devant le tank de Barbaden, et Uriel décela la même lueur fanatique dans leurs yeux. Envahi par une bouffée de haine, il aurait voulu que Kain fût morte dans de plus atroces souffrances.

Il se faisait honte de réagir d'une manière si viscérale, mais savoir qu'en plus d'avoir ordonné le massacre, Barbaden avait pris tant de plaisir à sa mise en œuvre le mettait hors de lui.

— Comment sort-on de cette hallucination ? demanda Pasanius.

— Aucune idée, répondit Uriel, quand Thayer jugera qu'on en a vu assez.

— Eh bien, j'en ai assez vu, lança Pasanius, assez pour savoir qu'une balle en pleine tête serait une mort bien trop douce et rapide pour Barbaden.

— Je suis bien de ton avis, acquiesça Uriel, je sais à présent comment tout cela doit se terminer.

À ces mots, le spectacle sous leurs yeux commença à se brouiller avant de se dissiper, et ils passèrent du centre-ville incendié de Khatourian à la salle de soins dévastée des maisons de providence.

Les paupières d'Uriel papillotèrent tandis qu'il acclimatait ses yeux à la pénombre, et il vit la silhouette du seigneur des Décharnés dressée au-dessus de lui. La lueur meurtrière dans son regard ne s'était pas éteinte, mais il n'y voyait plus la moindre trace de haine, seulement une profonde tristesse. Derrière la puissante créature, Uriel aperçut Leodegarius qui se relevait péniblement, tout le côté droit de son armure ruisselant de sang.

— Vous savez comment tout cela doit se terminer ? demanda le seigneur des Décharnés.

Uriel baissa les yeux vers le corps ravagé de Sylvanus Thayer et acquiesça de la tête.

— Oui.

— Et comment ?

Uriel lança un regard à Leodegarius par-dessus les flancs de l'énorme créature.

— Frère Leodegarius, vous maintenez toujours votre sanctuaire aegis autour de Barbaden et Togandis ?

— En effet, répondit le Chevalier Gris, et Uriel entendit percer une extrême fatigue dans la voix du guerrier. Ce héros de l'Imperium avait été blessé au point de frôler la mort, et pourtant, il se tenait toujours fièrement debout.

— Je veux que vous la dissipiez, répondit Uriel.

Un tumulte épouvantable régnait dans la prison.

Les prisonniers poussaient des hurlements, implorant les gardiens d'intervenir, mais si tant est qu'il y eût quelqu'un pour entendre leurs suppliques, personne n'osa montrer le bout de son nez dans le complexe carcéral. Pour le moment, c'étaient les esprits des défunts qui régnaient en maîtres sur le panoptique.

Shavo Togandis se tenait devant les barreaux de sa cellule, marmonnant des prières et confessant la moindre mesquinerie insignifiante dont il avait pu se rendre coupable au cours de son existence. Il parlait d'une voix basse à peine audible, conscient que l'Empereur l'entendrait, mais ne voulant pas faire profiter Léto Barbaden de ses aveux.

Les formes spectrales écoutaient sa confession en silence et il espéra qu'elles prenaient la pleine mesure de sa douleur et de ses regrets. Elles n'avaient plus rien tenté pour se rapprocher depuis que l'esprit de la fillette avait été repoussé par la barrière psychique érigée par Leodegarius, se contentant d'observer et d'attendre.

Une fois sa confession terminée, il déclara d'une voix forte :

— Je m'engage sur le chemin de la vertu. Même s'il est pavé de verre brisé, je l'emprunterai pieds nus. S'il est traversé par des fleuves de feu, je les enjambrerai. S'il s'étend à l'infini, la lumière de l'Empereur guidera mes pas.

— Même pas fichu de trouver des mots à toi, Shavo ? ricana Barbaden avec mépris. À qui les as-tu piqués ceux-là ? Et n'essaye pas de me faire croire qu'ils sont de toi, je sais que tu vaux mieux que ça.

— Ils ont été prononcés par Dolan de Chiros, l'homme qui a aidé à faire tomber le cardinal Bucharis.

— Ah, oui ! Le confesseur qui s'est dressé contre le tyran durant la peste d'Incrédulité, c'est ça ? Tu crois vraiment qu'on se souviendra de toi avec la même émotion ? Tu auras peut-être été un confesseur honnête, Shavo, mais tu ne vaux pas le dixième d'un homme comme Dolan. Barbadén assénait inlassablement ses sarcasmes d'un air détaché, affalé sur sa couchette.

— Tu as toujours été trop minable pour mériter une place au côté de l'Empereur, poursuivit-il sur sa lancée.

— Et vous pensez qu'il y a une place pour un meurtrier dans votre genre ?

Barbadén éclata de rire.

— Je ne suis pas un meurtrier, et dès que cette parodie d'incarcération aura pris fin, je serai de retour au palais. J'ai le droit d'en appeler à l'autorité du gouverneur du secteur, et tu crois vraiment qu'il va les laisser me mettre la corde au cou juste pour quelques terroristes exécutés ?

— S'il y a ne serait-ce qu'une once de justice dans cette galaxie, alors oui, répliqua Togandis en fermant les yeux, priant pour que Barbadén finisse par se taire.

— Mais voyons, mon bon Shavo, il n'y a pas de justice ! éructa Barbadén. Ne sois pas aussi stupide. Il n'y a pas de place pour la justice dans cette galaxie, et si tu me permets de répondre à mon tour par une citation, je pense que tu trouveras celle-ci pour le moins édifiante : « Lorsque les gens oublient leur devoir, ils ne sont plus des humains et sont réduits à devenir moins encore que des bêtes. Ils n'ont plus leur place ni au sein de l'humanité, ni dans le giron de l'Empereur. Qu'on les laisse périr et qu'on les oublie à jamais. »

Qu'il en soit donc ainsi.

La voix avait résonné juste au creux de son oreille.

Togandis rouvrit les yeux et poussa un hurlement en constatant que leurs cellules étaient envahies par ces mêmes silhouettes fantomatiques qui étaient restées jusque-là sagement à attendre en silence, de l'autre côté des barreaux.

Une peur panique lui étreignit le cœur, rapidement remplacée par un sentiment de soulagement. Tout prenait fin : l'attente interminable, la

crainte de l'humiliation et l'appréhension d'échapper, d'une manière ou d'une autre, au châtement.

— Bon sang, mais lâchez-moi, sales pourritures ! hurla Barbaden.
Lâchez-moi, j'ai dit !

Togandis regarda les morts se presser autour de l'ancien gouverneur de Salinas, impatients de prendre part à la curée. Même si on les appelait des fantômes, ils n'avaient rien d'apparitions brumeuses ; leurs ongles pouvaient lacérer la peau et leurs dents pouvaient déchiqueter les chairs.

Barbaden hurla sans discontinuer tandis qu'ils le plaquaient au sol en lui lacérant les joues et en le griffant de toute part. Ses yeux furent les premières victimes de leur acharnement, arrachés d'un coup sec des orbites par des mains cadavériques.

Ils lui lacérèrent la peau du visage, déchiquetant sa boîte crânienne et détachant ses chairs de son squelette. Ses membres se débattaient frénétiquement et ses hurlements emplirent bientôt toute la prison alors que les morts se bouscullaient pour plonger les mains dans ses entrailles.

Togandis regarda avec un mélange d'horreur et de fascination Léo Barbaden se faire mettre en pièces juste sous ses yeux, tout ce qui avait fait son existence déchiquetée dans une frénésie vengeresse.

Au bout d'un moment, tout fut fini et il ne resta plus rien dans la cellule qui ressembla de près ou de loin à un être humain. Il ne restait de lui qu'une bouillie putride d'os brisés nageant dans une mare de sang.

Les morts tournèrent la tête vers Shavo Togandis.

— Faites le nécessaire, dit-il.

Les spectres vinrent à lui et tandis qu'il sentait leurs mains palper ses yeux, il ajouta :

— Je vous pardonne, mes fils.

Uriel sut alors que tout était terminé.

La lueur macabre dans les yeux du seigneur des Décharnés s'était éteinte et un silence de plomb était retombé sur les maisons de providence. Les hurlements des fantômes avaient cessé et les filaments de lumière commençaient à s'évanouir. Uriel se sentit submergé par une vague de soulagement alors que les morts entamaient leur dernier voyage, leurs esprits enfin autorisés à partir se disperser dans le Warp.

Le voile de mélancolie qui s'était abattu sur Salinas se dissipa en un instant, et Uriel ne prit pleinement conscience d'à quel point cela avait été oppressant que lorsqu'il fut enfin levé.

Uriel entendit un râle rauque s'échapper du lit près de lui et baissa les yeux sur Sylvanus Thayer tandis que la machine qui le maintenait en vie commençait à s'emballer. La fréquence des bips émis à intervalles réguliers par l'appareil diminua, jusqu'à devenir une seule note stridente et continue qui ne pouvait vouloir dire qu'une chose.

Sylvanus était mort, et avec lui, la menace qui planait sur Salinas disparaissait.

La déchirure dans la trame de la réalité s'était refermée, hermétiquement scellée maintenant que le lien unissant les différents plans d'existence figuré par l'ancien chef des Fils de Salinas n'était plus.

Uriel respira profondément, purgeant ses poumons dans l'air purifié, et regarda autour de lui pour s'assurer qu'il n'était pas en train de rêver, que tout ce cauchemar était réellement terminé. Pasanius se tenait près de lui et Leodegarius se cramponnait au mur à l'aide du bras qu'il lui restait.

Cheiron vint rejoindre d'un pas titubant son commandant blessé et Uriel tourna son attention vers le seigneur des Décharnés. C'était le dernier de son clan encore en vie. Il oscillait sur ses jambes d'un air hésitant, tournant la tête dans tous les sens comme s'il s'éveillait d'un profond sommeil.

Ses yeux chassieux d'un blanc laiteux finirent par fixer Uriel et il s'affaissa à genoux, portant ses immenses pattes griffues à son visage tandis qu'un gémissement déchirant sortait du fond de ses entrailles. De gros sanglots secouèrent sa poitrine et Uriel éprouva un profond chagrin que les choses en soient arrivées là.

Cheiron traversa la salle en direction du monstre, braquant sur lui son fulgurant, mais Uriel l'arrêta d'un mouvement de tête.

— Non, dit-il, vous n'avez plus besoin de ça.

Cheiron baissa le regard vers la forme voûtée du seigneur des Décharnés qui pleurait à chaudes larmes, avachi sur le sol, puis fixa de nouveau Uriel. Il acquiesça avant de retourner rejoindre Leodegarius.

Uriel s'agenouilla à côté du seigneur des Décharnés, dont le corps était revenu à ses proportions normales. Ses chairs ravagées étaient couvertes d'impacts de balle et d'estafilades, et Uriel fut stupéfait de le voir encore en vie. La créature était toujours gigantesque, mais privée de la puissance que

lui conféraient les morts, elle avait l'air un peu plus vulnérable, sensiblement plus petite et infiniment triste.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda Pasanius.

Uriel leva les yeux vers lui.

— Va avec Leodegarius et Cheiron, lui dit-il. J'ai quelque chose à régler avant de partir.

— Tu es sûr ?

— Oui, je suis sûr, acquiesça Uriel.

Pasanius sembla sur le point de protester, mais entendant la résolution dans le ton d'Uriel, il tourna finalement les talons.

Uriel posa une main sur l'épaule du seigneur des Décharnés, se souvenant trop tard que la créature n'aimait pas qu'on la touche, mais il n'y eut aucune réaction.

Le guerrier resta au chevet du monstre, le laissant pleurer tout son saoul.

— Capitaine Ventris, appela une voix derrière lui, et il se retourna pour se retrouver nez à nez avec Leodegarius. Le Chevalier Gris avait ôté son casque. Il avait le visage blême, les traits tirés par la fureur de la bataille et la douleur causée par son membre amputé.

— Venez au palais quand vous aurez fini, le pria-t-il. Nous nous occuperons de vous renvoyer à Macragge.

— Sans faute, promit Uriel.

Le Chevalier Gris tendit la main et Uriel baissa les yeux sur ce qu'il tenait dans son poing.

— Je pense que vous aurez besoin de ça, dit Leodegarius et Uriel opina de la tête.

— Merci, frère Leodegarius, fit Uriel. Ça a été un honneur de me battre à vos côtés.

— Non, répliqua le Chevalier, tout l'honneur fut pour moi.

Leodegarius, Pasanius et Cheiron prirent congé, laissant Uriel et le seigneur des Décharnés seuls dans la salle de soins. Le monstre qu'il avait tenté d'arracher à d'odieuses conditions de vie pleurait à chaudes larmes, agenouillé devant le lit de l'homme qui les avait asservis, lui et sa tribu.

Uriel ne pouvait s'imaginer, ne serait-ce que l'espace d'un instant, l'horreur que devait représenter pour lui le fait de se souvenir de toutes ces

choses qu'il avait été contraint de faire dans un état second. Il préféra respecter le chagrin du seigneur des Décharnés sans s'immiscer dans sa peine par l'entremise de vulgaires paroles.

Le monstre finit par relever la tête et accrocher le regard d'Uriel.

— Décharnés avoir fait choses très vilaines, dit-il.

— Non, répliqua Uriel. Toute cette haine et tous ces massacres n'étaient pas de votre fait.

— Si, être nous. Nous avoir fait ça. Sang sur mes mains. Sang sur mains de la tribu. Moi avoir vu et goûté sang. Décharnés très vilains.

— Non, répéta Uriel. Les Décharnés ne sont pas des « vilains ». On vous a manipulés. Ce n'était pas votre faute.

— Empereur devoir haïr nous encore plus qu'avant.

— Il ne vous hait pas, dit Uriel. L'Empereur vous aime. Regardez.

Uriel pointa du doigt une représentation de l'Aquila façonnée en acier martelé qui pendait au mur. Les premières lueurs de l'aube qui filtraient par la fenêtre d'en face la faisaient scintiller comme de l'argent.

Le seigneur des Décharnés leva les yeux vers l'aigle étincelant, qui lui renvoya son reflet. Tandis qu'Uriel regardait l'image distordue, elle sembla se rider comme la surface d'un lac, et il se retrouva à contempler le portrait d'un jeune garçon au visage d'ange et aux yeux brillants d'espièglerie.

Le monstre poussa un cri de joie en découvrant le reflet.

— Empereur aimer moi !

Uriel alla se placer derrière le seigneur des Décharnés et braqua sur sa nuque le psycanon que Leodegarius lui avait confié.

— Oui, l'Empereur vous aime, dit Uriel, et il appuya sur la détente.



ÉPILOGUE

C'est un long et pénible chemin que celui qui mène des enfers vers la lumière.

Le Thunderhawk vira sur l'aile, suivant consciencieusement le plan de vol indiqué par les contrôleurs aériens. Uriel jeta un œil par le hublot encastré dans le flanc du vaisseau de combat vrombissant pour regarder les montagnes d'un blanc éblouissant défiler en contrebas, leurs cimes déchiquetées se découpant à travers les nuages.

Des semaines s'étaient écoulées depuis la bataille dans les maisons de providence, et il avait encore le corps et l'esprit endoloris par les jours sombres qu'il avait passés sur Salinas. Si ses blessures avaient déjà cicatrisé, Uriel n'arrivait pas à chasser la profonde mélancolie qui s'était emparée de lui depuis qu'il avait appuyé sur la détente du psycanon.

Il savait bien qu'il n'avait pas eu le choix, que si le seigneur des Décharnés devait mourir sur Salinas, il n'était que légitime que ce fût de la main de l'homme qui l'y avait emmené.

Avec le décès de Sylvanus Thayer, les morts avaient cessé de harceler l'esprit des vivants et un calme étrange était retombé sur Barbadus (même s'il était certain que *ce* nom, du moins, changerait). À l'annonce de la mort de Barbaden, cette sérénité retrouvée céda vite la place à une humeur franchement plus festive.

En fin de compte, le lendemain de la bataille s'avéra être le jour des annonces officielles.

Un gouvernement provisoire fut formé sous la supervision des Chevaliers Gris, qui nommèrent Daron Nisato nouveau commandant impérial. Même si l'annonce fut accueillie avec nettement moins d'enthousiasme que l'avis de décès de Léo Barbaden, le bruit qui courait, selon lequel Pascal Blaise soutenait activement l'ancien policier dans ses fonctions, généra une approbation générale de la population.

Les temps difficiles étaient loin d'être terminés pour Salinas, mais Uriel était conscient que la planète avait évité la catastrophe, et que ses habitants avaient enfin une chance d'oublier les vieilles rancunes qui avaient manqué les détruire.

C'était déjà plus que ce que la plupart des gens obtenaient.

Une fois la gouvernance impériale restaurée, Leodegarius les avait menés jusqu'à un vaisseau de combat stationné sur l'esplanade devant le palais et leur avait fait ses adieux.

— Souvenez-vous de la Tour, avait dit le Chevalier Gris. Elle est là pour nous rappeler que si nous utilisons notre force et nos connaissances à des fins mauvaises, les foudres de la destruction s'abattront sur nous.

Ils avaient dit adieu à Lukas Urbican et à Daron Nisato, avant d'embarquer à bord du vaisseau de combat, pour ne plus jamais revenir sur Salinas.

Uriel s'adossa contre le fuselage de l'appareil, ressentant jusque dans sa chair la puissance des réacteurs qui pulsait à travers le métal. Cela faisait longtemps qu'il n'avait plus osé imaginer qu'il ferait ce voyage un jour et il garda les yeux fermés, comme si la réalité de ce retour pouvait lui être à tout moment arrachée.

Il partageait le compartiment réservé aux troupes avec les dix-neuf armures complètes ayant appartenu aux Fils de Guilliman. Uriel portait un chiton bleu pâle et son épée était posée sur ses genoux. Il n'avait plus enfilé son armure d'emprunt depuis la bataille dans les maisons de providence, car il savait que ce n'était pas à lui de la revêtir en dehors de l'urgence d'un cas exceptionnel.

Trônant comme des fantômes dans le compartiment, les armures avaient été attachées aux banquettes, aussi soigneusement installées que si chacune contenait encore un space marine bien vivant. Un message avait déjà été envoyé aux Fils de Guilliman et les armures seraient bientôt rendues à leur chapitre d'origine pour en protéger de nouveau les frères de bataille.

La porte donnant sur le cockpit de l'appareil s'ouvrit et Pasanius passa la tête. À la différence d'Uriel, ce dernier était intégralement revêtu de plaques à l'exception de son visage qui rayonnait de joie.

— Tu devrais venir voir à l'avant, lui lança Pasanius.

Uriel se leva de son siège en souriant et traversa la soute. Il baissa la tête pour passer la porte de la cabine de pilotage, dont l'intérieur était baigné de lumière. Des jeux d'ombres animaient l'habitacle confiné tandis que le pilote amorçait la descente vers une vallée profonde de roches riches en quartz.

— Regarde, indiqua Pasanius en pointant quelque chose du doigt à travers la vitre blindée du cockpit.

Elle était là, étincelant sur la cime de la montagne comme un château d'or et d'argent perché sur un nuage.

Uriel avait du mal à respirer et il n'arriva pas à réprimer ses larmes devant la vue des tours de marbre, des mosaïques des dômes et des hautes murailles de pierre luminescente.

— La forteresse d'Héra, souffla Pasanius, également en larmes.

— Chez nous, acquiesça Uriel.

À PROPOS DE L'AUTEUR

D'origine écossaise, GRAHAM McNEILL a travaillé pendant six ans en tant que développeur de jeux au Studio de Conception de Games Workshop avant de faire le grand plongeon et de devenir écrivain à plein temps. En plus de ses seize romans, Graham a écrit une pléthore d'histoires de SF et de Fantasy, ainsi que de nombreux comics. Il travaille également sur bon nombre de projets parallèles qui le gardent occupé et (la plupart du temps) loin des ennuis. Graham vit et travaille à Nottingham et vous pouvez vous tenir au courant de son actualité en visitant son site internet.

Rejoignez les rangs de la Quatrième Compagnie sur

www.graham-mcneill.com

OceanofPDF.com



Disponible à la vente en Juillet sur
blacklibrary.com/France



BLACK LIBRARY

OceanofPDF.com

UNE PUBLICATION BLACK LIBRARY

**Version anglaise originellement publiée en Grande-Bretagne
en 2009 par BL Publishing. Cette édition a été publiée en
France en 2012 par Black Library.**

**BL Publishing et Black Library sont des marques de Games
Workshop Ltd., Willow Road, Lenton, Nottingham, NG7 2WS,
UK.**

Titre original : *The Killing Ground*

Illustration de couverture Karl Kopinski

Traduit de l'anglais par Laurent Lacrouts

**Copyright © Games Workshop Ltd 2009, 2012. Tous droits
réservés.**

**Cette traduction est copyright © Games Workshop Ltd
2012. Tous droits réservés.**

**Games Workshop, le logo Games Workshop, Black Library,
le logo Black Library, BL Publishing, Warhammer 40,000, le
logo Warhammer 40,000 et toutes les marques associées ainsi
que les noms, personnages, illustrations et images de l'univers
de Warhammer 40,000 sont soit ®, ™ et / ou © Games
Workshop Ltd 2000-2012, au Royaume-Uni et dans d'autres
pays du monde. Tous droits réservés.**

Imprimé au Royaume-Uni par MacKays, Chatham, Kent.

Dépot légal : Juin 2011

ISBN 13 : 978-0-85787-612-6

Ceci est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes, faits ou lieux existants serait purement fortuite.

Toute reproduction, totale ou partielle, de ce livre ainsi que son traitement informatique et sa transcription, sous n'importe quelle forme et par n'importe quel moyen électronique, photocopie, enregistrement ou autre, sont rigoureusement interdits sans l'autorisation préalable et écrite du titulaire du copyright et de l'auteur. Visitez Black Library sur internet :

www.blacklibrary.com/france

Plus d'informations sur Games Workshop et sur le monde de Warhammer 40,000 :

www.games-workshop.com

OceanofPDF.com

Contrat de licence pour les livres numériques

Ce contrat de licence est passé entre :

Games Workshop Limited t/a Black Library, Willow Road, Lenton, Nottingham, NG7 2WS, Royaume-Uni (« Black Library ») ; et (2) l'acheteur d'un livre numérique à partir du site web de Black Library (« vous/votre/vos ») (conjointement, « les parties »)

Les présentes conditions générales sont applicables lorsque vous achetez un livre numérique (« livre numérique ») auprès de Black Library. Les parties conviennent qu'en contrepartie du prix que vous avez versé, Black Library vous accorde une licence vous permettant d'utiliser le livre numérique selon les conditions suivantes :

* 1. Black Library vous accorde une licence personnelle, non-exclusive, non-transférable et sans royalties pour utiliser le livre numérique selon les manières suivantes :

o 1.1 pour stocker le livre numérique sur un certain nombre de dispositifs électroniques et/ou supports de stockage (y compris, et à titre d'exemple uniquement, ordinateurs personnels, lecteurs de livres numériques, téléphones mobiles, disques durs portables, clés USB à mémoire flash, CD ou DVD) qui vous appartiennent personnellement ;

o 1.2 pour accéder au livre numérique à l'aide d'un dispositif électronique approprié et/ou par le biais de tout support de stockage approprié ; et

* 2. À des fins de clarification, il faut noter que vous disposez UNIQUEMENT d'une licence pour utiliser le livre numérique tel que stipulé dans le paragraphe 1 ci-dessus. Vous ne pouvez PAS utiliser ou stocker le livre numérique d'une toute autre manière. Si cela est le cas, Black Library sera en droit de résilier cette licence.

* 3. En complément de la restriction générale du paragraphe 2, Black Library sera en droit de résilier cette licence dans le cas où vous utilisez ou stockez le livre numérique (ou toute partie du livre numérique) d'une manière non expressément licenciée. Ceci inclut (sans s'y limiter) les circonstances suivantes :

- o 3.1 vous fournissez le livre numérique à toute société, toute personne ou toute autre personne légale ne possédant pas de licence pour l'utiliser ou le stocker ;

- o 3.2 vous rendez le livre numérique disponible sur des sites BitTorrent ou vous vous rendez complice dans la « semence » ou le partage du livre numérique avec toute société, toute personne ou toute autre personne légale ne possédant pas de licence pour l'utiliser ou le stocker ;

- o 3.3 vous imprimez ou distribuez des versions papier du livre numérique à toute société, toute personne ou toute autre personne légale ne possédant pas de licence pour l'utiliser ou le stocker ;

- o 3.4 Vous tentez de faire de l'ingénierie inverse, contourner, altérer, modifier, supprimer ou apporter tout changement à toute technique de protection contre la copie pouvant être appliquée au livre numérique.

* 4. En achetant un livre numérique, vous acceptez conformément aux Consumer Protection (Distance Selling) Regulations 2000 (réglementation britannique sur la vente à distance) que Black Library puisse commencer le service (de vous fournir le livre numérique) avant la fin de la période d'annulation ordinaire et qu'en achetant un livre numérique, vos droits d'annulation cessent au moment même de la réception du livre numérique.

* 5. Vous reconnaissez que tous droits d'auteur, marques de fabrique et tous autres droits liés à la propriété intellectuelle du livre numérique sont et doivent demeurer la propriété exclusive de Black Library.

* 6. À la résiliation de cette licence, quelle que soit la manière dont elle a pris effet, vous devez supprimer immédiatement et de façon permanente

tous les exemplaires du livre numérique de vos ordinateurs et supports de stockage, et devez détruire toutes les versions papier du livre numérique dérivées de celui-ci.

* 7. Black Library est en droit de modifier ces conditions de temps à autre en vous le notifiant par écrit.

* 8. Ces conditions générales sont régies par la loi anglaise et se soumettent à la juridiction exclusive des tribunaux d'Angleterre et du Pays de Galles.

* 9. Si toute partie de cette licence est illégale ou devient illégale en conséquence d'un changement dans la loi, alors la partie en question sera supprimée et remplacée par des termes aussi proches que possible du sens initial sans être illégaux.

* 10. Tout manquement de Black Library à exercer ses droits conformément à cette licence quelle qu'en soit la raison ne doit en aucun cas être considéré comme une renonciation à ses droits, et en particulier, Black Library se réserve le droit à tout moment de résilier cette licence dans le cas où vous enfreindriez la clause 2 ou la clause 3.

Traduction

La version française de ce document a été fournie à titre indicatif. En cas de litige, la version originale fait foi

OceanofPDF.com